

E 31287  
301

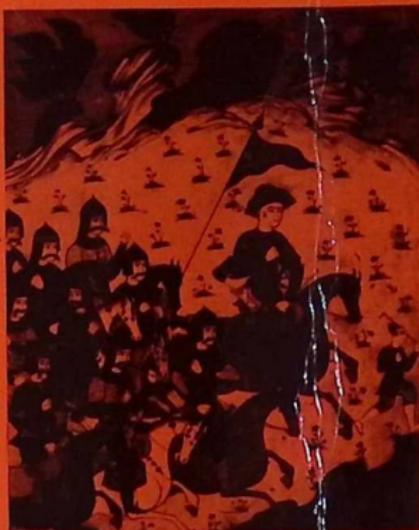
Chota Roustaveli

# Le Chevalier à la peau de tigre

Collection Caucase

*nrf*

Gallimard



Roustavéli serait né dans le village de Roustavi dans la province de Mékhétie, en Géorgie Pontique. Il aurait vécu dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> siècle, et serait donc à peu près le contemporain de Bernard de Volradour et de Chrétien de Troyes.

Selon la tradition, il aurait été un haut personnage de la cour, voire un ministre de la reine Thamar. Ayant conçu un amour sans espoir pour sa souveraine, il aurait été, pour cette raison, écarté de la Cour et banni du royaume. Il semble en tout cas que Roustavéli ait achevé ses jours loin de sa patrie, dans le monastère géorgien de la Sainte-Croix à Jérusalem, où il serait enterré ainsi que le laissent supposer une fresque et une inscription murale portée sur un pilier de ce couvent.

Il est également admis que Roustavéli aurait étudié dans les écoles monastiques avant de recevoir une instruction supérieure. Il aurait suivi des cours dans l'une des académies que l'ancêtre de la reine Thamar, le roi David, avait ouvertes en Géorgie, à Guélati, par exemple, où le grand néo-platonicien Joanné Petrizi dispensait son enseignement. On retrouve très nettement l'influence de cette philosophie dans l'œuvre de Roustavéli.

ბ. გ. გ. გ.

8604.



CAUCASE

*Collection Unesco  
d'œuvres représentatives*

ԵՐԵՎԱՆ

և ի Քուրդիստան

COLLECTION UNESCO  
D'ŒUVRES REPRÉSENTATIVES  
SÉRIE GÉORGIENNE

PUBLIÉE EN VERTU D'UN ACCORD ENTRE L'UNESCO ET LE GOUVERNEMENT DE L'UNION DES RÉPUBLIQUES SOCIALISTES SOVIÉTIQUES AVEC LA COOPÉRATION DES EXPERTS DU CONSEIL INTERNATIONAL DE LA PHILOSOPHIE ET DES SCIENCES HUMAINES.

*Conformément aux règlements de l'Unesco, cette traduction a été relue  
par M. Ch. Noutsoubidzé.*

*Caucase*

COLLECTION UNESCO  
D'ŒUVRES REPRÉSENTATIVES

CHOTA ROUSTAVÉLI

Le Chevalier  
à la Peau de Tigre

TRADUIT DU GÉORGIEN  
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES  
PAR SERGE TSOULADZÉ

E31.287  
E31.307

*nrf*

*Gallimard*



50

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*  
© 1964, Éditions Gallimard.

## INTRODUCTION

*En offrant au public de langue française cette traduction littérale et complète du Chevalier à la Peau de Tigre de Chota Roustavéli, nous nous proposons de faire connaître un ouvrage ancien qui représente le chef-d'œuvre littéraire de la Géorgie et le témoin près de huit fois séculaire de la richesse spirituelle de cette nation et de l'éclat de sa vieille culture.*

*L'un des traits de cette belle œuvre poétique qu'il convient de souligner en premier lieu est, assurément, l'affinité remarquable qui s'est établie entre elle et son public. Les belles miniatures anciennes ornant les calligraphies du poème, les délicates enluminures, les illustrations naïves et simples, ou somptueuses et savantes, exécutées au cours des siècles, et enfin la coutume aimable et touchante et qui fut très longtemps en usage d'offrir un exemplaire du Chevalier à la Peau de Tigre en cadeau de noces témoignent, autant que le chiffre de son tirage actuel, de la résonance que, par une sorte d'accord naturel et profond, le poème de Roustavéli n'a cessé de trouver dans le cœur et dans la mémoire de ses compatriotes.*

*Située au pied du Caucase, sur le rivage oriental de la mer Noire, la Géorgie, patrie de Roustavéli, est le pays qui correspond à l'union très ancienne des deux royaumes historiquement habités par les Géorgiens : la Colchide, que la légende nommait le pays de la Toison d'Or, et l'Ibérie, qui fut connue de Montesquieu et de Voltaire après que le voyage de Chardin eut rappelé aux esprits cultivés du XVIII<sup>e</sup> siècle l'existence de cette nation chrétienne placée aux confins de l'Asie Mineure. Avec ses proches voisins, au sud l'Arménie et à l'est l'Azerbaïdjan, qui s'étend entre elle et la mer Caspienne, la Géorgie constitue le groupe des trois Républiques soviétiques qui occupent l'isthme du Caucase et qui, placées aux frontières de la Turquie et de l'Iran, forment aujourd'hui la pointe sud de l'U.R.S.S.*

*On conçoit aisément que, par sa position géographique en ce point où l'Europe s'unit à l'Asie et par l'ancienneté de sa culture, la Géorgie ait, dans maintes périodes de son histoire, constitué un chaînon de liaison tout naturel*

entre les grandes civilisations de l'Asie antérieure et celles de l'Europe gréco-slave. La tradition le rapporte et les signes marqués aux frontons de pierre en témoignent avec éloquence, puisque des inscriptions cunéiformes datant de deux mille ans avant notre ère prouvent que la civilisation des Géorgiens se rattachait dans la haute antiquité à celle des peuples asiatiques, Hittites, Mittani, Ourartou; tandis que le mythe de Prométhée, enchaîné sur le plus haut sommet du Caucase, la légende des Argonautes traversant le Pont-Euxin pour rapporter la Toison d'Or, don de Mercure, et Médée regagnant la Colchide parmi les plaines de l'air sur un char traîné par des dragons attestent l'existence d'un ample et antique courant d'échanges entre la Géorgie et le monde grec.

Ce n'est pas le lieu de nous attarder, ici, sur l'histoire, mais c'est sans doute une circonstance digne d'être notée que la Géorgie se soit convertie au christianisme en 325, au moment même où Constantin proclamait Byzance la seconde capitale de l'Empire romain. Pendant plusieurs siècles, la Géorgie devait entretenir les relations les plus fécondes avec son puissant voisin et, tout en assurant sa propre culture, prendre une part non négligeable à l'élaboration de cette civilisation byzantine, la plus brillante que le monde médiéval ait connue. Ce rôle vaut la peine d'être rappelé, car, s'il est unanimement admis que la civilisation de Byzance résulte de la composition harmonieuse de la tradition classique, de l'esprit chrétien et de l'apport de l'Orient, l'on ignore bien trop souvent que les éléments empruntés à l'Asie lui ont été transmis par le biais des diverses écoles qui florissaient dans la partie orientale de l'Empire; on oublie notamment que les apports de la Perse sassanide et de l'art islamique se sont, de fait, exercés par l'intermédiaire des peuples chrétiens d'Orient, par la Syrie et la Mésopotamie, par les arts géorgien, arménien et copte.

Un fait qui illustre au mieux la portée de cette « fonction véhiculaire », animée par la puissance de la création artistique, qui fut durant le moyen âge exercée par ces petites nations, c'est, pour n'en prendre qu'un exemple, le rôle que les lettres géorgiennes ont assuré dans la diffusion du célèbre roman : Barlaam et Josaphat. Cet écrit édifiant, qui conte la conversion d'un prince de l'Inde par un pieux et sage ermite et qui n'est autre, du reste, qu'une narration de la biographie de Bouddah adaptée à l'usage chrétien, fut une espèce de succès de librairie au moyen âge. A peine introduit en Occident, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, il fut aussitôt composé dans toutes les langues de l'Europe et se répandit, en très peu de temps, jusqu'en Islande (Barlam Saga). Or, il est généralement reconnu aujourd'hui que c'est l'une des versions géorgiennes anciennes de cette Sagesse de Balavari dont D. M. Lang a récemment donné une belle traduction en langue anglaise, qui aurait été à l'origine de toutes les rédactions postérieures répandues à travers l'Europe.

Rien ne saurait mieux évoquer l'étroite interdépendance des peuples et la portée des échanges culturels que ce cheminement à travers le monde d'une

œuvre littéraire qui suit d'abord la route de la soie par laquelle les caravanes venues des Indes ou de la Chine gagnaient le Moyen-Orient et qui, en suivant encore les marchands, emprunte ensuite les grandes voies commerciales reliant Byzance à l'Europe. Rien ne peut non plus donner un témoignage plus sensible du rôle que toutes les cultures nationales et que toutes les langues assurent dans la transmission et dans l'accroissement du patrimoine culturel des hommes.

La langue dans laquelle fut écrit *Le Chevalier à la Peau de Tigre*, la langue parlée par les Géorgiens, diffère si profondément, quant à la structure et au vocabulaire, de toutes les langues de l'Europe et de l'Orient, que le groupe auquel elle appartient, celui des langues ibéro-caucasiennes, ne se rattache à aucun autre groupe connu. Ces langues, qui ne sont ni indo-européennes, ni sémitiques, ni touraniennes, sont fort difficiles à classer; elles ne paraissent avoir d'affinité qu'avec le basque, qui est une langue dérivée, sans doute, de l'ancien ibère et isolée comme elles.

Quant à la littérature géorgienne, qui, après une période préchrétienne, a produit des œuvres religieuses et profanes qui remontent au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, bien qu'elle soit peu connue dans le monde en dehors du cercle des spécialistes — l'important effort de diffusion tenté par le pouvoir soviétique avait surtout porté, jusqu'à ce jour, sur des traductions faites dans les langues russe et non-russe des républiques de l'U.R.S.S., — elle est à la fois ancienne, originale et très diverse, et c'est sans doute à ces titres que la langue dans laquelle elle est écrite a mérité de figurer, dans l'atlas de A. Meillet et M. Cohen, parmi les langues dites de civilisation.

S'il nous fallait indiquer en quelques mots les traits qui caractérisent la période de l'histoire pendant laquelle fut composée l'œuvre littéraire que nous présentons ici, il faudrait évoquer la vague de renouveau qu'apportait aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles à la culture de Byzance et à celles des autres nations d'Orient le grand mouvement d'idées que l'on a appelé la Renaissance orientale, qui est comme une aurore de la Renaissance. L'on voit alors, à côté de la littérature ecclésiastique et religieuse, se développer, notablement plus tôt qu'en Occident, toute une renaissance d'œuvres humanistes et profanes, et l'art géorgien atteindre à cette unité esthétique remarquable qui caractérise les monuments parvenus jusqu'à nous et qui demeure si vivante dans la majestueuse cathédrale de Metskébèth, avec ses coupôles polygonales reposant sur un sobre et savant système d'équilibre, tandis qu'elle brille du plus vif éclat dans la beauté des arts ornementaux, la splendeur des icônes, la richesse et le coloris des émaux<sup>1</sup>.

1. De très belles reproductions d'émaux et d'icônes ont été récemment étudiées en France avec un texte du professeur Ch. Amiranachvili : *Les Émaux de Géorgie*, Ed. Cercle d'Art, 1962. C'est l'orientaliste J.-M. Brosset, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, qui fut le premier à faire connaître en France la culture et l'art de la Géorgie, dans une série d'ouvrages publiés à partir de 1830. C'est à lui que l'on doit également les premiers fragments de traduction du *Chevalier à la Peau de Tigre* (*Nouveau Journal Asiatique*, 1828, t. II, pp. 277-294).

Mais c'est avec les grandes épopées composées au XII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de la reine Thamar, que le mouvement de Renaissance y trouve son épanouissement artistique. La Géorgie parvint alors à tenir ses envahisseurs en respect et à devenir, durant une période qui s'étend de la fin du X<sup>e</sup> siècle au début du XIII<sup>e</sup>, un royaume d'une certaine importance qui s'unifia et se fortifia grâce à la domination du pouvoir central sur les seigneurs féodaux. A la pratique de la langue grecque et de la culture antique qui n'avait jamais été délaissée, vint s'ajouter la connaissance des littératures arabe et persane, qui devinrent alors familières aux lettrés. On conçoit que de ces confrontations et de ces rapprochements soit née cette période de l'âge d'or qui vit paraître le Visraminiani, version géorgienne du poème persan Vis et Raminn, l'Amirann-Daredjaniani, qui conte les exploits chevaleresques et les aventures d'Amiran, le Prométhée géorgien, l'Abdoul Messia, qui célèbre le roi David, les Tamariani ou chants d'éloge de la reine Thamar, et surtout le Vepkhis Tkhaossani ou le « Chevalier à la Peau de Tigre » de Chota Roustavéli, la plus éminente et la plus accomplie d'entre ces œuvres littéraires.

On connaît peu de détails concernant la biographie de Roustavéli, les déferlements d'invasions et les ruines qui ont dévasté la Géorgie dans les vingt années qui ont suivi la parution du poème ayant anéanti la plupart des documents relatifs à la personnalité de l'auteur et à son œuvre. Le poète, dont le nom s'écrit sous les deux formes Roustavéli et Rousthvéli, serait né dans le village de Roustavi, dans la province de Meskbéthie en Géorgie Pontique; il aurait vécu dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et le début du XIII<sup>e</sup> et serait donc à peu près le contemporain de Bernard de Ventadour et de Chrétien de Troyes. Roustavéli était-il, comme le rapporte la tradition, un haut personnage de la cour, voire un ministre de la reine Thamar, qui conçut un amour sans espoir pour sa souveraine, et fut-il, pour cette raison, écarté de la cour et banni du royaume? Les faits n'apportent guère, ici, de certitude, quoique l'hypothèse romanesque demeure des plus plausibles; il semble acquis, en tout cas, que Roustavéli ait achevé ses jours loin de sa patrie, dans le monastère géorgien de la Sainte-Croix à Jérusalem, où il serait enterré, ainsi que le laissent supposer une fresque et une inscription murale portée sur un pilier de ce couvent.

Il est également admis que Roustavéli aurait étudié dans les écoles monastiques avant de recevoir une instruction supérieure, mais il est peu probable que le poète, dont la haute culture s'exprime manifestement dans son œuvre, ait accompli ses humanités à Athènes, comme le soutiennent quelques-uns de ses commentateurs; il est plus naturel et plus légitime de penser que, pour acquérir ce large savoir philosophique, qui se déploie en maints passages du Chevalier à la Peau de Tigre, Roustavéli ait dû fréquenter l'une de ces académies que l'ancêtre de la reine Thamar, le roi David, avait ouvertes en Géorgie au XI<sup>e</sup> siècle, celle de Guélati, par exemple. C'est là qu'avait enseigné le grand néo-platonicien Joanné Petrixji, lequel, ayant

étudié à Constantinople sous Psellos, le plus illustre des philosophes byzantins, était revenu dans sa patrie et avait enrichi la littérature géorgienne de nombreux ouvrages philosophiques refondus du grec et de commentaires. Ce qui semble surtout plaider en faveur de cette hypothèse, c'est que la doctrine néo-platonicienne développée et enseignée dans cette école imprègne très nettement l'œuvre de Roustavéli, qui apparaît, à une lecture attentive, comme un disciple et presque comme un zélateur de cet enseignement.

Constituant l'un des témoignages les plus vivants que nous ayons sur le mode d'expression littéraire et l'image du monde de l'homme du moyen âge, le chef-d'œuvre créé par Roustavéli est un roman épique composé de 1 671 quatrains écrits en vers de seize syllabes avec une rime uniforme pour chaque quatrain. Le sujet du poème est une légende orientale. L'histoire comporte un cycle arabe et un cycle hindou qui s'entrelacent et s'enchevêtrent plus ou moins avec des récits dans le récit et des retours en arrière. Elle peut se résumer ainsi dans ses grandes lignes.

Le roi d'Arabie Rostévann ne possède pas de fils ; au soir de sa vie, il lègue son royaume à sa fille Thinathine au visage de soleil. Toute l'Arabie en liesse assiste au couronnement de la reine. Au cours d'une partie de chasse qui est donnée à cette occasion, le roi Rostévann et le preux Avthandil aperçoivent un chevalier vêtu d'une peau de tigre ; mais ce preux inconnu qui verse des larmes de sang et paraît la proie d'une souffrance indicible ne répond pas à leur appel, il éperonne son cheval et disparaît en un clin d'œil sans laisser de traces.

Le roi Rostévann est troublé par ce mystère ; les messagers qu'il dépêche aux quatre coins de l'univers reviennent sans avoir rien appris. Alors Thinathine, mandant Avthandil, dont elle est aimée, lui dévoile l'amour qu'elle éprouve en retour pour lui et lui demande de parcourir le monde durant trois ans en quête du mystérieux chevalier de mélancolie. Avthandil erre durant trois ans sans entendre parler du preux, sa quête est près de s'achever quand il fait la rencontre de trois guerriers qu'un cavalier d'une force sur-humaine vient de blesser ; c'est le preux inconnu qu'il recherche. Il le suit de loin jusqu'à la caverne qui lui sert de repaire et où se tient une servante vêtue de noir. Dès que l'inconnu est reparti, Avthandil obtient de cette femme, du nom d'Asmath, qu'elle lui fasse connaître le chevalier à la peau de tigre.

Dès ce moment les deux preux se lient d'amitié, et Tariel, c'est le nom du chevalier inconsolé, révèle qu'il est le fils d'un des sept rois des Indes et il conte son histoire à Avthandil. Il dit comment il s'éprit de Nestan-Daredjane, la fille du grand roi des Indes, comment il devint fou d'amour en l'apercevant et comment enfin elle le poussa à tuer le prince de Khorezm à qui le Conseil royal avait décidé de la marier. Le courroux du roi s'est alors déchainé, puis deux esclaves noirs magiciens ont emporté Nestane

pour la jeter au sein de la mer. Tariel, désespéré, a fui le monde, il s'est retiré dans les sombres forêts où, revêtu de la peau de tigre qui lui rappelle sa bien-aimée, il vit parmi les bêtes de proie, semblable au héros de Chrétien de Troyes, à cet Yvain qui, d'amour ayant perdu le sens, s'est retranché au fond d'une forêt et fraternise avec un lion.

Ensuite Avthandil revient en Arabie où il annonce à Thinathine que son serment d'amitié l'oblige à retourner auprès de son ami juré et à courir le monde à la recherche de Nestane. Dès lors le poème décrit les péripéties de son départ et la quête de Nestane à laquelle prend part un troisième preux, Nouradinn Pridon. Avthandil accompagne une caravane de marchands, il triomphe de pirates venus assaillir le navire, puis il parvient dans une grande cité commerciale, la capitale du roi des mers, pour y devenir l'amant de la belle Fatmane, qui lui apprendra le sort de Nestane prisonnière des « Kads » dans une tour si haute que le bruit à peine y parvient. Le drame se dénoue heureusement : les trois preux triomphent de la magie des Kads. Le chevalier à la peau de tigre libère Nestan'Daredjane, il l'épouse enfin en des noces solennelles, et tous deux regagnent les Indes tandis qu'Avthandil reçoit la main de Thinathine. Ainsi s'achève l'aventure, « la Lune est délivrée du dragon », les principes du bien triomphent de ceux du mal et tout finit dans le bonheur.

Sous la complexité apparente de l'intrigue, il est aisé de reconnaître là les thèmes de l'honneur et de l'amour courtois qui avaient été presque simultanément mis à la mode, en Orient comme en Occident, par les romans de chevalerie. La mutation d'ensemble subie alors par le monde féodal, avec la croissance des villes et la transformation de la société qui en résultait, ainsi que la multiplication des échanges, les croisades d'une part et les liens permanents avec l'Islam de l'autre, expliquent assez bien cette coïncidence générale des goûts et ce penchant pour l'univers chimérique et surréel des romans courtois où le lecteur pouvait parcourir le monde avec le chevalier errant en donnant libre cours à ses rêveries de voyage, d'aventure et d'amour.

Mais, dans les tableaux de la vie féodale, à travers les exploits héroïques qu'il a dépeints dans *Le Chevalier à la Peau de Tigre*, c'est avant tout le délire amoureux et la fureur d'aimer que Roustavéli propose à la curiosité et à la sensibilité du lecteur. La lave brûlante qui coule dans le cœur de Tariel et les égarements où le jette l'amour ainsi que l'absence de Nestan'Daredjane font de lui le héros par excellence de ce type de passion dont la civilisation urbaine et la vie de cour favorisaient l'éclosion et qui commençaient d'affirmer leurs droits souverains dans la littérature. Ici, tout comme dans les chansons de troubadours et dans les romans du cycle arthurien, l'amour se découvre au grand jour, frappant le cœur avec la violence d'un coup de foudre ou se glissant lentement dans l'âme comme un philtre.

De même aussi que dans les romans courtois, les effets dramatiques du

poème de Roustavéli s'ordonnent autour du thème des obstacles opposés au bonheur des amants. Le malheur prend ici le visage des châtiments qu'entraîne la révolte sacrilège contre l'autorité du père, reflet des lois et des mœurs féodales qui réglaient les mariages sur les nécessités des alliances et des apanages et qui faisaient des princesses en âge d'aimer des héritières et des partis. Malgré leur dévotion au culte de la femme, Tariel et Avthandil ont une conception de l'amour qui diffère sensiblement des formes les plus sublimées de l'amour courtois, de celles où la femme aimée demeure inaccessible, où le bonheur est de se soumettre à « la dame inaccessible », de la servir et de lui obéir en soupirant pour elle comme pour cette « princesse lointaine » que le troubadour Jaufré Rudel célébrait en écrivant « pour cette dame qu'entre tous j'aime, pour elle ai toujours soupiré, mais ne veux pas que l'on me plaigne »... L'amour que célèbre Roustavéli ne sépare pas, lui, la forme spirituelle de l'amour de l'exaltation du désir.

Cette ambivalence des sentiments et cette attitude moins sévère envers le « péché luxurieux » expliquent que le lyrisme sensuel de la poésie arabe et persane trouve un écho si profond dans l'œuvre de Roustavéli et que des allusions à la poésie des fous d'amour, à Leila et Medjnoun de Nizami et aux romans d'amour du Shah Nameh de Firdoussi parsèment Le Chevalier à la Peau de Tigre. Cependant, entre les modèles arabes et persans et les héroïnes de Roustavéli, il y a une différence qu'il convient de souligner : c'est qu'en dépit de l'affabulation qui en fait des femmes arabes ou hindoues, Nestane et Thinathine appartiennent non pas au monde du harem ou du gynécée, mais à celui de la société féodale chrétienne. Il convient aussi de noter qu'elles figurent quelque chose de plus que les égales de l'homme, et qu'inspirant et guidant les lignes de conduite des héros, elles sont représentées comme de véritables suzeraines de leur conscience. (C'est Nestane et non Tariel qui s'insurge contre l'autorité du père.) La femme qui, selon le poète, abolit toutes les routes et qui est la « ressemblance », symboliserait ainsi l'anima du chevalier et figurerait, pour reprendre le mot de Novalis, l'essence complémentaire de l'homme.

Mais, pour comprendre vraiment cette aliénation de soi dans l'objet aimé, il faut aussi penser à une détermination qui provient des conditions d'existence matérielle ou de la forme des superstructures, et songer que l'amour du chevalier pour sa dame est construit sur le modèle de la relation de dépendance personnelle qui caractérisait aussi bien les rapports sociaux de la production matérielle que toutes les autres sphères de la vie humaine au Moyen âge. Dans le monde féodal, indique Marx dans Le Capital, « au lieu de l'homme indépendant nous trouvons tout le monde dépendant, serfs et seigneurs, vassaux et suzerains, laïcs et clercs... et personne n'ignore, ajoute-t-il dans une note qui touche directement à la nature de l'amour courtois et en éclaire un certain aspect, que Don Quichotte eut à se repentir d'avoir cru que la chevalerie errante était compatible avec toutes les formes « économiques de la société ». Comme le monde religieux, l'univers de l'amour

courtois n'est donc, lui aussi, en dernière instance, que le reflet fantastique du monde réel.

Ainsi donc, dans l'œuvre de Roustavéli, le monde réel et le monde imaginaire mêlent leurs décors et leurs enseignements. Avec la peinture des sentiments passionnés et délicats, *Le Chevalier à la Peau de Tigre* donnait à voir à un public formé de lecteurs érudits mais surtout de rudes hommes de guerre avides de progrès et de merveilleux les décorations exquises, les tentures tissées d'or et les riches mobiliers des châteaux de rêve; il séduisait les rêveries du lecteur en lui décrivant les mœurs et les fastes de la vie de cour et les belles princesses d'une beauté si fabuleuse qu'on les comparait à des étoiles et qui étaient les « stars » de l'époque; mais les tableaux de la vie politique, les exemples de fraternité virile, les combats et les victoires remportées dans les épreuves imposées par l'amour de la patrie ou celui de la maîtresse constituaient aussi des leçons de morale. Tout comme les tournois où chacun devait paraître aux couleurs de sa dame, le poème ou le roman de chevalerie représentait un moyen d'adoucir les mœurs et de plier le seigneur féodal aux disciplines policées de la cour, une occasion d'éduquer l'esprit civique en civilisant l'amour sauvage.

Poème d'amour et d'aventures, *Le Chevalier à la Peau de Tigre* comporte également une vue du monde pleine d'ampleur, embrassant comme toute œuvre achevée les grandes questions qui concernent la place de l'homme dans le monde et les problèmes de son existence. Il traite de la condition sociale et formule des vues politiques — Roustavéli appuie par son œuvre la lutte de la monarchie contre une féodalité déjà fortement ébranlée — il énonce des aphorismes philosophiques et des préceptes de morale qui touchent aux principes des valeurs et à des questions telles que l'identité du bien et du vrai, le jeu de la nécessité et du hasard ou le sentiment tragique du conflit qui oppose le désir individuel à la règle sociale, mais Roustavéli est avant tout un artiste et il sait se garder du ton de rigueur et de l'esprit de système propres aux poèmes philosophiques.

Les savants commentateurs de Roustavéli se sont longtemps interrogés sur l'adhésion du poète à telle ou telle doctrine religieuse ou philosophique; il est apparemment difficile de trancher et d'admettre la thèse d'un Roustavéli adepte de Mahomet ou d'un Roustavéli chrétien d'obédience orthodoxe, tant les influences islamiques et chrétiennes s'entrecroisent et se pénètrent dans son œuvre; Roustavéli cite également la Bible et le Coran, Aristote et Platon. En fait, au centre et au massif de la conception du monde exposée par Roustavéli se trouve l'affirmation néo-platonicienne du caractère insensible et passager du mal; le mal, quoiqu'il ne soit que trop réel, n'existe pas par lui-même, il n'a pas de cause et c'est du bien seulement qu'il tire son existence. En différents passages de son œuvre, Roustavéli a très nettement formulé les principes et nommé le promoteur de sa doctrine: « Le

sage Dionos dévoile ce qui était resté caché — Dieu n'engendre que le seul bien, jamais le mal il ne fait naître — Il réduit le mal à l'instant et le bien reçoit la durée — Otant le manque au bien suprême il en rend la source parfaite. »

A la suite de l'illustre linguiste N. Marr qui, le premier, avait soupçonné l'origine néo-platonicienne de cette philosophie, le professeur Noutsoubidzé a pu apporter en des études minutieuses et savantes les preuves que le nom du sage Dionos et la doctrine dont s'inspire Roustavéli appartiennent au Pseudo-Denys l'Aréopagite, le néo-platonicien chrétien du V<sup>e</sup> siècle, disciple de Jamblique et de Proclus, dont les œuvres ont exercé une très grande influence au moyen âge. C'est de la Hiérarchie céleste de l'Aréopagite que Dante a tiré l'ordonnance angélique de son Paradis et c'est du Corpus Aréopagitique que dérivent le panthéisme médiéval et les spéculations dialectiques de Nicolas de Cuse, de Maître Eckhart et du philosophe cordonnier Jacob Böhme.

Si l'identité du Pseudo-Denys est restée longtemps mystérieuse, il est aujourd'hui tenu pour probable que l'auteur de ces ouvrages ne doit être autre que le moine et philosophe géorgien Pierre l'Ibère, qui fut évêque de Maïouma en Syrie, l'un des centres spirituels les plus actifs du moyen âge<sup>1</sup>. Ce n'est pas le lieu de développer ici cette conception du monde originale; nous nous bornerons à en indiquer les aspects que Roustavéli reprend et fait valoir dans *Le Chevalier à la Peau de Tigre*; ils se définissent par la présence à l'intérieur du système aréopagitique des enseignements d'une doctrine mystique, d'une dialectique et d'un panthéisme.

L'enseignement du Pseudo-Denys implique d'abord une démarche mystique s'accomplissant par étapes et dont le « désir amoureux », qui rappelle l'érotique du Banquet de Platon, représente la force animatrice. C'est cette conception aréopagitique des degrés hiérarchisés de l'amour que Roustavéli expose dans le Prologue (str. 18) :

Je parle de l'amour passion qui appartient au rang suprême.  
Il descend des hauteurs du ciel et nous soulève de ses ailes.

Mais si l'amour est le foyer rayonnant d'où procède toute force de vie, il ne mène pas toujours au ravissement et à l'extase. Pour Roustavéli comme

1. La thèse de l'identité du Pseudo-Denys et de Pierre l'Ibère a été formulée par deux chercheurs travaillant indépendamment l'un de l'autre. Le fait est assez rare pour mériter d'être signalé. C'est le mérite du professeur Noutsoubidzé, de l'Académie des Sciences de la R. S. S. de Géorgie, que d'avoir le premier établi cette hypothèse (Ch. Noutsoubidzé: « Le Mystère du Pseudo-Denys », *Bulletin de l'Académie des Sciences*, Tbilissi, 1942). De son côté, le grand orientaliste belge, le professeur Honigmann, aboutissait aux mêmes conclusions à la suite de ses propres recherches. (E. Honigmann, *Pierre l'Ibérien et les écrits du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Bruxelles, 1952.)



pour l'Aréopagite et pour Plotin, la divine exaltation est une expérience rare et privilégiée dont l'image idéale le plus souvent s'estompe et se brouille. « Le sage ne peut pas atteindre à cet amour de sorte unique » (str. 18).

Ces indications que Roustavéli donne dans les strophes initiales de son poème montrent bien que la portée du désir amoureux ne se réduit pas pour lui à une expérience qui se situerait au-delà du monde discursif, mais qu'il désigne un phénomène aussi bien terrestre et « mondain ». Je chante, dit Roustavéli, l'amour-passion « qui trouve en son chemin la chair » (str. 11). L'amour fou est donc un amour réel et la promesse d'un bonheur que l'homme doit rechercher ici-bas.

On déchiffre de même dans *Le Chevalier à la Peau de Tigre* l'expression de tendances panthéistes inspirées du néo-platonisme. Tandis, par exemple, que la première strophe célèbre en Dieu le créateur de toute chose conformément aux dogmes et aux usages littéraires de ce temps, la seconde strophe définit Dieu comme « celui qui donne la forme à tout corps ». Cette manière de caractériser Dieu est visiblement celle d'une doctrine qui admet avec Aristote que la matière est éternelle, incréée, et que Dieu lui donne seulement la forme substantielle, et il est bien certain que, dans la mesure où elle amoindrit le rôle de la présence divine dans l'acte de la création, cette doctrine tend naturellement au panthéisme.

On sait que, d'autre part, le panthéisme, balançant entre une tendance matérialiste et une autre idéaliste et mystique, incline tantôt à ramener Dieu à la nature et tantôt à absorber la nature en Dieu; or, lorsqu'en parlant du soleil qui est l'image de Dieu, Roustavéli écrit à l'adresse du chevalier : « Puisque tu en es la parcelle, sans toi le soleil ne peut être » (str. 838 — Lettre de Nestane à Tariel), il n'est pas douteux qu'il incline vers la conception que développera Spinoza, d'un monde fait de la substance divine, ce qui, en le rendant immanent à ses créatures, représente une négation indirecte de Dieu.

Une description de l'aspect philosophique du poème ne saurait s'achever, si brève qu'elle soit, sans une mention des principes dialectiques qui en commandent la signification. La doctrine mystique et panthéiste de l'Aréopagite s'accompagne, en effet, d'un sens exceptionnel de la connexion des catégories opposées et de leur synthèse : « L'Un contient en soi tous les modes de l'identité jusqu'aux opposés eux-mêmes », indique-t-il dans la Théologie mystique. Roustavéli reprend cette idée dialectique de la coïncidence des contraires en lui faisant écho avec la force de l'intuition poétique (str. 838) :

O Soleil que l'on dit l'image d'une nuit pleine de soleil,  
L'Unité de l'Être et de l'Un, l'unité du temps sans durée.

Mais c'est surtout dans le domaine de la vie affective et dans l'analyse des sentiments moraux que la pensée philosophique anime les images qui parsèment les strophes du Chevalier à la Peau de Tigre; développant

cette dialectique, le poète y affirme le rôle positif de la négation. De même que « l'amer précipite le doux et grandit ainsi son attrait » (str. 88), le mal n'existe que par un bien qu'il diminue et qu'il détruit en partie — il ne pourrait du reste le détruire entièrement sans s'anéantir lui-même comme la maladie qui disparaît quand elle s'aggrave jusqu'à la mort — il est le médiateur qui dévoile le bien et le met en évidence.

Sous cette analyse lucide qui met à jour l'entrelacement du mal et du bien, Roustavéli ne dissimule cependant aucune complaisance au fatalisme ou au quietisme, il revendique pour l'homme l'entière responsabilité de ses actes, il estime que le devoir de l'homme véritable est d'assumer activement son destin ; et il affirme que c'est en s'obstinant dans la lutte que l'homme fait naître le bonheur à partir de l'effort et de la souffrance : « Nul ne reçoit la perle rare s'il ne la paie et la marchande » (str. 162). « L'homme ne craint pas le malheur, avec bravoure il sait l'attendre » (str. 165). La leçon qu'il nous donne enfin et qu'il peut nous enseigner encore aujourd'hui est que la vertu n'est pas facile ; parce qu'il connaît la noblesse de l'action chez celui qui ne se méprend pas sur la vanité de ce monde, l'effort humain n'est pas représenté chez lui comme le héros de plâtre souriant que figurent les allégories trompeuses, mais comme un homme dont le cœur et la chair portent les marques douloureuses de ses aliénations.

Mais *Le Chevalier à la Peau de Tigre* est avant tout une œuvre poétique, et c'est le lyrisme du vocabulaire et la densité des images qui en font la beauté première. On trouve chez Roustavéli toutes les tendres fleurs de rhétorique de la poésie médiévale et orientale avec des images comme celles de la rose et du corail, de la lance transfixiant le cœur, de la pleine lune et de l'azur ; elles figurent chez lui des métaphores qui, malgré leur redondance et leur archaïsme, demeurent riches de signification symbolique comme le sont la rose et le diamant chez Mallarmé ou les emblèmes solaires et marins dans la poésie de Saint-John Perse. Non plus tous, il est vrai, mais bon nombre de ces mots sont capables de nous toucher encore, parce qu'ils s'enracinent dans les couches les plus profondes de la sensibilité et qu'il sont comme des clefs des songes qui ouvrent tout naturellement l'imagination au monde de la rêverie poétique.

On trouve, à cet égard, dans *Le Chevalier à la Peau de Tigre*, ce qu'en une remarque d'une entière justesse le critique anglais Bowra a nommé « les traits romantiques » de l'œuvre de Roustavéli et qui se rencontrent notamment dans la description des paysages et des lieux désolés. Telle serait, pour n'en donner que cet exemple, l'image de la grotte où Tariel, devenu fou d'amour, s'en va chercher refuge. Avec la perspective de monts rocheux et de végétations qui l'encadrent et les arbres aux faîtes élevés qui en masquent l'entrée, c'est le type même de ces paysages en profondeur et de ces décors de cavernes merveilleuses dont l'école romantique, Novalis et Tieck en particulier, ont su décrire le charme surprenant.

Il y aurait lieu encore de considérer toutes sortes d'autres thèmes et d'autres archétypes et, en premier lieu, pour y revenir une fois de plus, cette image de la peau de tigre qui donne son beau titre à l'ouvrage et qui évoque pour Tariel l'image de sa bien-aimée. Il ne serait pas difficile de découvrir la signification poétique de cet habit de tigre; ce serait, au-delà de la simple métaphore, le symbole d'une identification et d'un retour à la nature sauvage, la marque de la tension intérieure et de la force retenue prête à se détendre, le fauve en un mot serait une part intime de nous-mêmes. Mais ce qui demeure, cependant, le plus sensible au lecteur du poème, c'est sans nul doute le thème de l'amour lyrique. Les plus beaux vers écrits par Roustavéli sont ceux qui disent les brûlures de la passion et la nostalgie de la douceur d'aimer.

Le poème de Roustavéli est écrit en quatrains ou « *chairs* » de vers de seize pieds, c'est-à-dire dans un mètre que la poésie populaire géorgienne utilisait parallèlement à l'octosyllabe pour chanter les récits de légende et les exploits épiques de ses héros. Le « *chairs* » se compose de deux hémistiches séparés par une césure majeure. Pour obvier aux effets de monotonie que ne manquerait pas de produire la répétition des mêmes rythmes et pour éviter cette sorte de sécheresse si fréquente, en toutes langues, dans le style épique, Roustavéli prend soin d'utiliser deux variétés de ce mètre et plus précisément une forme majeure et une forme mineure, encore appelées « *haut* » et « *bas chairs* ».

Le « *haut chairs* », ou « *chairs majeur* », est composé de mesures brèves avec des césures mineures disposées de 2 en 2. Son mouvement allègre et nettement scandé est tout naturellement apte à rendre les moments d'action, tandis qu'au contraire le « *bas chairs* », avec des césures secondaires en 5-3/5-3, convient à l'expression des passages lyriques. Pour se faire une idée de la manière harmonieuse dont Roustavéli emploie ces deux registres rythmiques, il faudrait les comparer aux variétés d'alexandrins que l'on rencontre dans le vers de Racine et qui épousent, avec tant de bonheur, tantôt le pas précipité de l'action et tantôt le lent cheminement des pensées.

Mais les muses sont filles de la mémoire et, mieux que le compte des syllabes, ce sont les échos répétés de la rime qui gravent un poème dans le souvenir. Dans *Le Chevalier à la Peau de Tigre*, les quatre vers du quatrain sont construits sur des rimes homonymes d'une grande richesse, la musique uniforme des sons portant sur au moins deux, mais le plus souvent sur trois et quelquefois sur quatre syllabes consonantes. Le texte géorgien est remarquable à cet égard, il donne une impression des plus vives de grandeur et de force, en dépit des préciosités qui l'encombrent; car il y a du pétrarquisme avant la lettre chez Roustavéli, qui se complaît volontiers à une versification complexe dans laquelle le son rimé de l'un des vers se trouve reproduit dans les autres vers du quatrain par une sonorité composée de plusieurs mots. On conçoit ce que de telles combinaisons peuvent produire de jeux de pensées et de mots, de tournures et d'effets plus ou moins énigmatiques, dont, à travers le voile de la traduction, il ne demeure plus, mal-

heureusement, que les ombres, de même que se dégradent et se dénaturent, dans l'alchimie de la transposition d'une langue dans une autre, les qualités les plus délicates du style de Roustavéli, le bonheur d'expression des termes composés, la concision et la limpidité sans pareilles de la formulation verbale.

Il nous reste à dire quelques mots sur la traduction que nous présentons au lecteur et sur les principes qui nous ont guidé dans notre travail. La première des difficultés d'une telle entreprise tenait au choix de la forme; fallait-il opter pour la traduction en prose dont le modèle demeure la belle et très fidèle traduction anglaise réalisée par Marjory Wardrop, dans les dernières années du siècle dernier? Ne valait-il pas mieux choisir la forme versifiée qui, notamment dans le cas des traductions en russe, a permis plus récemment de très heureuses réussites?

En nous délivrant des contraintes métriques, la traduction en prose facilite la tâche et permet de donner aux images inhabituelles en français tout le développement qui leur est nécessaire pour devenir intelligible aux lecteurs. C'est là un avantage appréciable, car la langue française aime à tout dire en évitant de sous-entendre, tandis qu'il y a, chez Roustavéli, maintes tournures elliptiques dont le sens doit s'entendre à demi-mot. Quant à l'inconvénient, il provient, ici, de ce que la prose passe nécessairement sous silence, non point tant peut-être la musicalité qui souvent se rend aussi bien dans la prose poétique, que la coupe particulière du poème, la richesse de la rime et de l'ordonnance du vers.

Cependant la traduction versifiée, qui, précisément, s'attache à faire valoir les formes et les couleurs du langage et qui devrait être capable de fournir une copie de l'original bien plus ressemblante et plus harmonieuse, entraîne avec elle non moins d'obstacles, dont le premier, et le plus grave, est l'opposition qui provient de la langue française et du goût du public, lesquels n'admettent plus guère ce genre de traduction. Sainte-Beuve le notait déjà lorsqu'il indiquait, dans un article de ses Nouveaux Lundis consacré à la poésie antique, que : « La disposition particulière des esprits et le moment précis de la culture littéraire qui favorisaient et réclamaient les traductions en vers sont passés et ont fait place à une autre manière de voir. » L'autre écueil, selon Mérimée, serait la singerie de rimes. Il faut se rendre aux conseils de ces bons auteurs.

Entre ces deux extrêmes, nous avons donc recherché un compromis dont nous avouons qu'il est loin de nous satisfaire. Nous nous sommes fait une loi, que nous avons scrupuleusement observée, de nous attacher à donner une traduction aussi fidèle que possible, sans nous permettre d'omissions et en reproduisant, quand il y a lieu, en français, les répétitions d'expressions de l'auteur; en conservant aussi des tournures particulières comme les parallélismes d'expression dans lesquels la seconde figure ne fait que redoubler,

sous une forme négative, la première. Ce procédé, qui se rencontre dans la poésie populaire, revient souvent chez Roustavéli. En un mot, nous nous sommes efforcé de donner une traduction littérale et complète qui suivît le texte vers par vers et lui demeurât étroitement fidèle.

Mais, tout en renonçant à rendre les rimes homonymes des quatrains et la pleine richesse du vers, nous avons estimé qu'il fallait conserver le cadre prosodique du texte géorgien et tâcher de traduire le rythme original qui soutient l'expression du poète, ce vers de seize pieds, tout à fait inhabituel dans la poésie française et qui correspondrait à des octosyllabes placés côte à côte, comme dans le vers libre à résonance lyrique des Ballades françaises de Paul Fort. Nous avons également utilisé des assonances et des rimes, mais seulement dans le cas et dans la mesure où leur emploi ne nous obligeait pas à élaguer le texte ou à modifier le sens des mots. C'est seulement dans quelques passages que nous avons estimé qu'il serait plus fidèle à l'esprit du poème de remplacer une image par une autre. Nous avons ainsi, par exemple, traduit les vers 2 et 3 de la strophe 219 par :

Dedans les rocs s'ouvrent des grottes, dans le fond coule une  
[rivière.  
 Les joncs se pressent sur la rive comme les vagues de la mer...

alors que la traduction mot à mot serait : « Les joncs sont si nombreux sur la rive que nul n'en pourrait dire le nombre. » C'est que l'évocation de l'abondance par l'image de la mer est fréquente chez Roustavéli — elle est du reste classique dans la poésie française — et que l'assonance permet de mieux rendre l'accord qui, dans le texte géorgien, lie les mots placés en fin des deux vers : « Tchanadeni » (qui coule en aval) et « Thou rasdeni » (combien grand est le nombre).

C'est également pour donner au lecteur une idée des effets de rimes homonymes caractéristiques du « chaïri » géorgien que nous nous sommes, de loin en loin, risqué à reproduire ce procédé pour quelques strophes, comme dans cet exemple (str. 857) :

Il pleure et répète : « Dix lances ont percé mon cœur de tristesse.  
 Je chante encor l'armée des cils que je compare à une tresse.  
 Le jais de ses yeux l'embellit, pourquoi faut-il que ma vie cesse.  
 Lèvres et dents, sourcils, cheveux, beaux yeux, vous êtes ma  
[détresse. »

On sait que, dans la poésie épique de langue française, qui employait des vers de douze ou de dix pieds, dans La Chanson de Roland, par exemple, chaque hémistiche pouvait se terminer par une syllabe féminine qui ne comptait pas dans la mesure du vers. En outre, l'alternance des rimes ou des assonances masculines et féminines, quand elle se présente, est for-

tuite. La prosodie du Moyen âge admettait également que le présent historique, les passés défini et indéfini fussent employés l'un pour l'autre et mêlés dans la même phrase. Nous avons largement usé de ces licences ; elles nous ont facilité l'entreprise délicate et peut-être ambiguë qui consistait, en donnant le pas à l'exactitude de la traduction, à cependant tenter de la plier à certaines contraintes métriques.

Il en résulte, sans doute, que tout cet assemblage de vers inégalement rythmés et d'assonances ne constitue pas un tout homogène. Il est peut-être mieux valu rendre les différences de formes des « chaîris » et les alternances de ton du poème par l'emploi de plusieurs variétés de mètres, sur le modèle de l'émouvant Roman inachevé où Aragon mêle et dénoue les rythmes les plus divers et où il utilise notamment ce qu'il nomme, d'un terme admirablement expressif, « la respiration profonde » du vers de seize pieds qui est celle même du « chaîri » roustavélien. Mais les moyens et le temps nous étaient limités et notre propos est plus modeste : le seul mérite dont nous ayons eu l'ambition est celui d'établir une traduction fidèle et de permettre au lecteur d'apercevoir, à travers l'emphase orientale des sentiments et de l'imagerie, les prestiges poétiques et le profond humanisme de l'œuvre la plus représentative de la littérature géorgienne, Le Chevalier à la Peau de Tigre de Roustavéli.

Pour le texte de notre traduction, nous avons utilisé la savante édition de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie publiée par les soins des distingués « roustavélogues », les professeurs Baramidzé, Kékélidzé et Chanidzé (1957), mais en y incluant deux strophes (805-806) qui ne figurent pas dans cette édition. Nous avons eu l'avantage de consulter avec fruit, outre la traduction anglaise de M. Wardrop, quelques-unes des traductions, plus ou moins achevées, tentées par nos prédécesseurs, l'adaptation de A. Borin, qui date de 1885, le manuscrit de la traduction de E. Orbeliani, la version moins complète et moins proche du texte de G. Gvazava et A. Marcel-Paon, parue en 1937. Nous avons surtout bénéficié, pour résoudre les difficultés d'interprétation du texte géorgien et pour l'intelligence de son contenu, des conseils érudits et de l'aide précieuse du professeur Noutsoubidzé, à qui nous voulons ici exprimer notre vive reconnaissance.

SERGE TSOULADZÉ

Tbilissi (Tiflis), février 1963.

## *Prologue*

De celui qui créa le monde par le pouvoir et la puissance, 1  
Et qui, d'un souffle issu du ciel, anima tout être, ici-bas,  
Aux hommes nous donna la terre faite d'espèces innombrables,  
De lui seul relèvent les rois qu'il a formés à son image.

O Dieu unique, Créateur qui donnas la forme à tout corps, 2  
Protège-moi, accorde-moi la force d'écraser Satan,  
Accorde-moi un cœur d'amant, d'amour épris jusqu'à la mort,  
Allège le poids de péchés qu'en l'au-delà j'irai portant.

Au lion — à qui sied de tenir l'épée, les armes, le pavois, 3  
De Thamar aux joues de rubis, Roi soleil aux cheveux de jais, —  
Je ne sais si je puis offrir mes louanges et cet envoi,  
Tel qui se délecte à La voir, goutte le nectar le plus doux.

En chantant la Reine Thamar de sang s'entrelacent mes larmes, 4  
Pour elle je chante mes odes, qui suis digne de cette grâce,  
J'ai pris pour encre un lac de jais et pour plume un roseau vibrant,  
Qu'une lance en forme de cœur transperce le cœur qui m'entend.

J'ai mission de la chanter en rythmes de douceur emplis, 5  
Je chante cheveux, lèvres, bouche, je célèbre cils et sourcils,  
Des perles de cristal taillé dans l'ordre la rangée exquise,  
Il n'est pas de pierre si dure qu'un doux étai de plomb ne brise.

Il me faut ici pour le dire, la langue, l'art et la vaillance, — 6  
Accorde-moi la force encor et ta grâce pour l'évoquer;  
Afin de servir Tariel, il faut tendrement célébrer  
Les trois preux brillants tels les astres, trois sorts l'un à l'autre  
[voués.



- 7 Allons, venez, vous qui versez des pleurs sans fin sur Tariel,  
 Quel autre humain semblable à lui, vit-il le jour sur cette terre,  
 Le cœur transpercé d'une lance, j'ai pris place, moi, Rousthvéli,  
 Pour transcrire en collier de perles le sujet d'un ancien récit.
- 8 Moi, Roustavéli, j'ai créé cette œuvre au moyen de mon art  
 Je perds la vie et la raison pour celle qui soumet les armes,  
 Pour elle suis blessé d'amour, et n'ai point remède à mes maux,  
 Qu'elle m'accorde le salut, ou bien la terre et le tombeau.
- 9 Cette légende d'Orient qu'en langue géorgienne je conte,  
 Tel un joyau de mains en mains, nos descendants se la racontent,  
 L'ayant trouvée et mise en vers, j'écris cette œuvre disputée,  
 Celle pour qui je perds la tête la couronnée de sa beauté.
- 10 Mes yeux qu'aveugle sa lumière désirent la voir à nouveau,  
 Voyez mon cœur épris d'amour, comme il erre par monts et vaux,  
 Accordez-moi la paix de l'âme, de grâce, assez brûler ma chair!  
 Les trois voix qui forment le cœur, pour entonner le chant, se  
 [pressent.
- 11 Tout homme se doit d'assumer le sort qu'il reçoit en partage  
 Le guerrier se doit au combat, le travailleur à son ouvrage,  
 Que l'amant chérisse l'amour et reconnaisse son visage  
 Qu'il ne blâme jamais autrui, que nul ne lui jette de blâme.
- 12 En premier lieu la poésie est une part de la Sagesse,  
 Divine, faite pour les dieux, pour qui l'écoute un bénéfice,  
 Même ici-bas pour qui l'entend, son chant est un puissant délice.  
 Un long discours en peu de mots est le mérite du poème.
- 13 Comme une course au long parcours, du cheval éprouve la race,  
 Un geste adroit, la frappe juste, révèle le joueur de balle,  
 L'aune du poète est le chant soutenu, repris par la voix  
 Lorsque le verbe se fatigue et que le vers se fait plus rare.
- 14 Alors contemplez le poète, son talent d'écrire et son art!  
 Dès que le vers lui fait défaut et qu'il ne peut trouver les mots,  
 Il se garde de couper court et de réduire son propos  
 Frappant son luth avec adresse, il évoque tout son courage.
- 15 On ne peut appeler poète celui qui dit un vers ou deux  
 Et qui, sans raison, s' imagine être l'égal des grands aèdes,  
 Il lui suffit d'un ou deux vers mis en rimes sans queue ni tête,  
 Et comme un mulet qui s'entête, il dit « les miens sont les  
 [meilleurs ».

- Le second genre de poète fait des compositions mineures 16  
 Il ne sait pas trouver les mots qui peuvent transpercer le cœur,  
 Je l'égale au jeune chasseur équipé d'un arc menaçant,  
 Impuissant contre un gros gibier, c'est le petit qu'il met en sang.
- La troisième sorte convient aux vers à boire et à chanter, 17  
 A rire et à conter fleurette, bons pour la fête et l'amitié,  
 Nous pouvons en tirer plaisir lorsque le dit est clair et net  
 Tel qui ne chante à longue haleine ne peut porter nom de poète.
- Je parle de l'amour-passion qui appartient au rang suprême, 18  
 Il n'est point aisé d'en parler ou de le rendre dans les termes,  
 Il descend des hauteurs du ciel et nous soulève de ses ailes,  
 Celui qui tâche d'y atteindre en peut souffrir de grandes peines.
- Le Sage ne peut pas atteindre à cet amour de sorte unique, 19  
 La langue se lasse, à son tour même l'oreille se fatigue.  
 Je chante ici un art terrestre en son chemin trouvant la chair  
 Tel qui, sans luxure l'imite, languit et défaille de loin.
- Midjnour désigne en langue arabe l'amant dont la raison se perd, 20  
 L'amant rendu fou de chagrin d'une poursuite sans espoir.  
 Certains, quêteant l'accord divin, de s'exalter bientôt sont las,  
 D'autres qui ont le cœur moins haut vont butiner de belle en belle.
- L'amant doit être le soleil, brillant d'une beauté sans tache 21  
 A la fois sage, fortuné, fier, généreux et sans attaches,  
 Ayant l'esprit et l'éloquence et triomphant dans le combat,  
 S'il ne possède ces vertus, des vrais amants il n'a la grâce.
- L'art de l'amour est tendre chose, un art difficile à savoir, 22  
 L'amour fou n'est pas le désir, l'un à l'autre ne se compare,  
 Ils sont différents tous les deux, tout un espace les sépare,  
 Il ne faut point les réunir, écoutez ce que je déclare.
- L'amant se doit d'être constant, non point frivole, impur et vil, 23  
 Quand il s'éloigne de l'aimée, il doit redoubler de soupirs,  
 Garder son cœur pour une seule, si même elle est cruelle et fourbe,  
 Je déteste l'amour sans cœur et le baiser qui n'est que bruit.
- Que le Midjnour ne dise point qu'il aime lorsque le désir 24  
 Suit un jour l'une, l'autre demain, et puis les quitte sans tourments,  
 Ce jeu d'amour et de hasard est le jeu des adolescents,  
 L'amant véritable est celui qui peut supporter de souffrir.



- 25 Le premier devoir de l'amant est de celer son mal d'amour,  
De l'évoquer dans le secret, le cachant à la nuit, au jour,  
De loin il doit rêver, mourir, de loin brûler à vive flamme,  
Céder au chagrin de l'aimée, avoir le respect de sa Dame.
- 26 Qu'il dissimule son secret et cache aux autres sa querelle,  
Qu'il se garde de soupirer en clamant le nom de sa belle,  
Que l'amour fou reste un mystère que nulle part il ne dévoile,  
Que souffrir lui soit une fête, au brasier d'amour qu'il s'enflamme!
- 27 Le Sage peut-il estimer celui qui son amour révèle?  
Il nuit sans autre bénéfice à son aimée comme à lui-même.  
S'il l'a froissée en la nommant, comment peut-il la célébrer?  
Ne vaut-il pas mieux que l'amant ne blesse pas un cœur qui l'aime.
- 28 L'homme m'étonne qui se vante de l'amour de sa bien-aimée  
Pourquoi froisser celle qui pour lui, se meurt par l'amour touchée  
S'il n'aime point, il peut haïr, mais faut-il proclamer la haine?  
Une âme basse, au lieu du cœur, choisit la parole malsaine.
- 29 Quand l'amant pleure sa maîtresse, ses larmes justement s'écoulent.  
Qu'il semble un chevalier errant, qu'il se promène solitaire!  
Qu'il se souvienne et que, toujours, il porte ses pensées vers elle!  
Lorsqu'il passe parmi les hommes qu'il dissimule son amour!
- 30 Il ne faut pas que le poète dissipe le fruit de ses peines.  
Que son amour et que sa cour n'aient pour objet qu'une maîtresse!  
Œuvrant pour elle seulement, qu'il loue et célèbre l'Unique!  
Et n'espérant rien d'autre d'elle, de mots lui fasse une musique!
- 31 Pour moi, que chacun le connaisse, chantant celle que j'ai chantée  
Je m'attache la renommée, je m'en fais un titre de gloire,  
Impitoyable comme un tigre, Elle est ma vie et mon étoile,  
Je chante et célèbre son nom, plus bas, en le couvrant d'un voile.

*Histoire de Rostévann,  
Roi d'Arabie*

- Il y avait en Arabie un Roi du nom de Rostévann, 32  
Superbe et grand, amène et droit, riche en vassaux et en esclaves,  
Juste et clément, béni de Dieu et bienveillant en sa splendeur,  
Lui-même guerrier sans égal, au parler brillant et suave.
- Le Roi n'avait pas d'autre enfant qu'une princesse sans pareille, 33  
Lumière des lumières du monde, égale aux feux du soleil,  
Tel qui la voit se voit ravir le cœur et l'âme et la raison;  
Pour la chanter il faut un sage et des paroles d'oraison.
- Thinathine, tel est son nom, or à chacun qu'il s'en souviennne, 34  
Elle grandit et s'épanouit, passant en beauté le soleil,  
Ayant fait mander ses vizirs, le sire au calme et fier maintien,  
Les fit asseoir auprès de lui et ce doux langage leur tint.
- Il dit : « Je veux votre conseil, l'affaire mérite entretien. 35  
Lorsque la rose voit sa fleur qui se fane et qui se dessèche,  
Elle part, une autre s'en vient au tendre jardin de rosiers,  
Mon soleil décroît, j'aperçois la nuit sans lune, les ténèbres.
- « Souffrant du pire mal, des ans, déjà je cours à mon trépas, 36  
Ce jour ou demain, je mourrai, c'est la volonté de ce monde,  
Quel est le prix de la lumière quand l'ombre se mêle à son pas!  
Donnons la couronne à ma fille, passant le soleil en éclat. »
- Et les vizirs de lui répondre : « Sire, pourquoi parler de l'âge, 37  
Même la rose qui se fane encor a droit à notre hommage,  
La senteur, la tendre nuance l'emportent sur toute autre fleur,  
De la pâle lune au déclin, quelle étoile est donc la rivale?

- 38 O roi! vos propos nous surprennent, votre rose n'est point déclose,  
 Même s'il nuit, votre conseil vaut mieux que ce qu'autrui propose,  
 Il convient sans doute d'agir selon le vœu de votre cœur,  
 Tout est bien ainsi, nommez Reine celle qui passe le soleil.
- 39 Elle est femme, mais le Seigneur l'a mise au monde pour régner,  
 Nous l'avons dit en votre absence et le disons sans vous flatter,  
 L'éclat radieux de ses actes aux rayons du soleil l'égale,  
 Les petits du lion sont égaux qu'ils soient nés femelles ou mâles. »
- 40 Le fils de l'Émir Spassalar, Avthandil, commandait l'armée  
 Semblable à la lune, au soleil, plus élané que le cyprès,  
 Le beau visage, encor imberbe, pareil au cristal le plus pur,  
 Pour la beauté des cils ombreux de Thinathine il se mourait.
- 41 Il tient caché dedans son cœur l'ardeur d'amour dont il est pris  
 Qu'elle s'éloigne de sa vue, sa joue de rose dépérit,  
 Dès qu'il la voit, le feu s'attise et la blessure encor s'avive,  
 Hélas! que l'amour est à plaindre, le cœur de l'homme en peut  
 [mourir.
- 42 Lorsque le Roi eut décidé de donner le trône à sa fille,  
 Avthandil ressentit la joie, les flammes du feu s'adoucirent,  
 Il dit : « Je pourrai plus souvent contempler ses traits de cristal  
 Et peut-être trouver remède au mal qui me fait dépérir. »
- 43 On proclama par l'Arabie l'Édit du Monarque puissant :  
 « J'ai donné l'ordre que ma fille Thinathine fût faite Reine,  
 Jetant sa lumière sur tous ainsi qu'un flamboyant soleil,  
 Que chacun vienne la chanter et l'exalte, la célébrant. »
- 44 Tous les Arabes accoururent avec la foule des notables,  
 Avthandil aux joues de soleil, Spaspeth de milliers de guerriers,  
 Ainsi que le vizir Socrate, du Roi courtisan familier,  
 Chacun disait voyant le trône : il est d'un prix inestimable.
- 45 Le Roi conduisait Thinathine, au visage resplendissant,  
 Il la fit asseoir sur le trône, puis il la couronna lui-même,  
 Il lui remit le sceptre en main, la revêtant d'habits de Reine,  
 Tel un soleil, elle voyait tout d'une clarté souveraine.
- 46 Le Roi avec toute l'armée recule pour lui rendre hommage,  
 Il la consacre au rang de Roi et lui prodigue des louanges,  
 Le buccin et le doux hautbois font encor plus douces leurs voix,  
 Dans ses larmes la Reine abaisse l'aile de corbeau des cils noirs.

*Le chevalier à la peau de tigre*

- Elle croit qu'elle n'est pas digne d'occuper le trône du Roi, 47  
 Elle pleure tant qu'en ses larmes le jardin de roses se noie,  
 Rostévann enseigne : « Tout père cède la place à son enfant,  
 Si je n'avais agi ainsi, le feu me brûlerait ardent. »
- Il dit : « Mon enfant, point ne pleure, écoute mon enseignement : 48  
 Par moi proclamée Souveraine, tu es reine de l'Arabie,  
 Ainsi désormais, en tes mains, le sort du royaume est remis,  
 Traite sagement toute affaire, sereine en tes agissements.
- « Le soleil luit également sur la rose et l'herbe des champs, 49  
 Ne te lasse point de bontés, ni pour l'humble, ni le puissant,  
 Le don attache l'affranchi, il rend l'esclave obéissant.  
 Donne largement, en son sein la mer aussi reçoit et donne.
- « La magnificence des Rois est comme un cyprès de l'Éden, 50  
 A l'être généreux chacun obéit, même l'infidèle,  
 La bonne table est profitable, mais l'avarice à rien ne sert,  
 Ce que tu donnes reste tien, ce que tu gardes tu le perds. »
- La Reine écoute sagement l'avis enseigné par son père, 51  
 Ne se lassant pas de leçons attentive elle prête oreille,  
 Le Roi qui boit se divertit et d'excès de gaieté se grise,  
 La Reine éclipsant le soleil, le soleil se thinathinise.
- La Reine mande sa nourrice, fidèle entre les plus fidèles, 52  
 « Apporte mes trésors, dit-elle, les cassettes scellées par toi,  
 Apporte ce qui de mes biens me revient en fille de Roi. »  
 On porte, elle donne sans fin, sa largesse n'a pas de terme.
- Ce jour elle répand les biens qu'elle a reçus en son enfance, 53  
 Ils suffisent pour enrichir les petits ainsi que les grands,  
 Elle dit : « J'accomplis ici ce que mon père m'enseigna,  
 Que nul ne dissimule rien des richesses données par moi. »
- Elle ordonna : « Allez ouvrir toutes les salles des trésors, 54  
 Grand Écuyer, chasse vers nous tout le troupeau de mes coursiers. »  
 Ainsi fit-on, mais inlassable elle donnait à tous encor  
 Et les guerriers à la façon des pirates amassaient l'or.
- Ils se saisirent des trésors comme d'un butin pris aux Turcs, 55  
 Ils s'emparèrent des chevaux arabes du sang le plus pur,  
 On aurait dit une tempête avide, descendant du ciel.  
 Ne demeurèrent les mains vides ni chevalier, ni demoiselle.

- 56 Ce jour entier passa en fête, il y avait mets, fruits et vins,  
 La multitude des guerriers s'était assemblée au festin,  
 Seul le Roi tenait tête basse, la face marquée de tristesse,  
 L'on s'étonnait de son air las, quel souci, disait-on, lui pèse?
- 57 Avthandil aux traits de soleil se tient en tête de la table,  
 Le Spaspeth des troupes, splendide, est l'égal du lion et du tigre,  
 A ses côtés se tient assis Socrate, doyen des vizirs.  
 Tous deux disent : « Qu'a donc le Roi? Pourquoi sa face est-elle  
 [pâle?]
- 58 Ils dirent : « La pensée du Roi dans le souvenir s'est enfuie,  
 Puisqu'ici rien ne s'est produit qui eût pu le faire souffrir.  
 Demandons-lui pourquoi se tient-il loin de nous, fit Avthandil,  
 Tenons-lui des propos plaisants, qu'a-t-il à nous bouder ainsi? »
- 59 Socrate et Avthandil au corps élané se lèvent ensemble,  
 Ils emplissent de vin leurs coupes et d'un pas léger ils s'avancent,  
 Auprès du Roi, genoux croisés, ils prennent place, souriants,  
 Le vizir parle en mots plaisants, son discours est plein d'éloquence.
- 60 « O Sire! votre face est sombre, elle a désappris de sourire,  
 Il est vrai que votre trésor si précieux vient de pâtir,  
 A tout venant le distribue votre fille à la main prodigue,  
 Ne la sacrez pas vraiment Reine, ne faites pas votre infortune. »
- 61 En l'entendant parler, le Roi en souriant le dévisage,  
 Il s'étonne que devant lui il ose tenir ce discours.  
 « Tu as bien fait », approuve-t-il, puis il lui répond à son tour.  
 « Tel qui m'accuse d'avarice invente une impudente fable.
- 62 « Mais ce n'est pas cela, Vizir, qui me pèse et vient m'attrister,  
 J'ai bu les jours de ma jeunesse, le temps de moi s'est emparé,  
 Il n'est pas un seul chevalier, partout où mon pouvoir s'étende,  
 Qui, du noble métier des armes, tienne de moi l'enseignement.
- 63 « J'ai seul, avec des soins jaloux, fait instruire ma fille unique,  
 Dieu ne m'a pas donné de fils et je supporte le destin,  
 Il eût été semblable à moi, au tir, à l'arc, au jeu de balle,  
 Seul Avthandil, que j'ai instruit, est un peu fait à mon image. »
- 64 Calmement le fier chevalier écoute le propos du Roi,  
 Il s'incline en lui souriant et s'embellit de ce sourire,  
 De ses blanches dents éblouies les reflets sur les champs scintillent,  
 Le Roi lui dit : « Qu'as-tu à rire? Ai-je provoqué ton émoi? »

- Il dit encor : « Ah! sur ma tête, pourquoi ris-tu ainsi de moi? » 65  
Le Preux répond : « Je le dirai, mais promettez-moi sauvegarde,  
Ne vous froissez de mon propos et ne cédez à la colère,  
Ne me jugez pas téméraire, ne me livrez pas au trépas. »
- Le Roi répond : « Je ne veux pas me fâcher d'un propos fâcheux, 66  
J'en fais serment par Thinathine passant le soleil en beauté. »  
Avthandil dit : « Je m'enhardis et je vais vous parler sans peur,  
Vous vantez votre adresse à l'arc et par ces mots vous vous flattez.
- Avthandil, le sol de vos pas, sait tirer de l'arc aussi bien, 67  
Engageons un pari ensemble, que vos chevaliers soient témoins.  
Vous dites « Qui peut m'égalier », de l'affirmer ne sert de rien,  
C'est le terrain et c'est la balle qui sont juges en la matière. »
- Le Roi dit : « Je prétends lutter pour ce défi que tu me lances. 68  
Donne l'ordre, tirons à l'arc, ne pense pas te dérober.  
Pour témoins et pour compagnons, prenons les meilleurs chevaliers,  
Puis le champ clos désignera lequel mérite la louange. »
- Avthandil donna son accord, ils mirent fin à la dispute, 69  
Ils rirent tels des jouvenceaux en s'égayant de compagnie,  
Du pari ils fixent l'enjeu, décidant qu'il serait tenu,  
Que le perdant fût condamné à marcher trois jours tête nue.
- Alors le Roi de commander : « Douze écuyers nous accompagnent, 70  
Douze hommes pour nous présenter les flèches et me porter aide,  
Pour toi, l'unique Chermadinn qui, à lui seul, tous les égale,  
Qu'ils nous calculent les coups justes sans nous mentir ou se tromper. »
- Le Roi donna l'ordre aux chasseurs : « Allez par les bois et les champs 71  
Et ramenez force gibier partout vous-mêmes vous portant! »  
Les hommes d'armes appelés, accourant, se placent en rangs.  
Ainsi finit le gai festin, toujours ainsi passons le temps!

## *Chasse du Roi Rostévann et d'Avthandil*

- 72 A l'aube, Avthandil apparaît, le corps élané comme un lis,  
Portant vêtement écarlate, sa face est un brillant rubis,  
Un voile d'or couvre ses traits, la tunique de chasse lui sied,  
Il presse le Roi de sortir, il chevauche un blanc destrier.
- 73 Le Roi déjà s'est préparé, il monte, ils partent pour la chasse,  
Les chasseurs, autour du terrain, forment un cercle de leurs places,  
Il se fait un grand bruit de fête, les guerriers recouvrent l'arène,  
Pour triompher dans le tournoi les tireurs se placent en ligne.
- 74 Le Roi dit : « Que douze écuyers viennent se tenir près de nous  
Afin de nous présenter l'arc et nous tendre des flèches vives,  
Compter le gibier abattu, calculer le nombre de tirs. »  
De tous les points du vaste champ, le gibier commence à surgir.
- 75 Le gibier en troupe survient, il est en nombre incalculable,  
Le cerf, le bouc, l'âne sauvage et le chamois qui bondit haut.  
Écuyers et Seigneurs s'avancent, est-il un spectacle plus beau ?  
Hé! contemplez l'arc et la flèche, le jeu du bras infatigable!
- 76 La poussière des chevauchées obscurcit les feux du soleil;  
Tirant et tuant, ils recouvrent tout le terrain de sang vermeil,  
Bientôt les flèches épuisées, les écuyers les renouvellent,  
Toute bête touchée trébuche et ne peut avancer d'un pas.
- 77 Ils parcourent tout le champ clos par le travers coupant la troupe,  
Tuant, ils font un tel carnage que le Dieu du ciel se courrouce,  
Les prés se colorent de pourpre en s'abreuvant du sang des bêtes,  
Ceux qui voient Avthandil s'écrient : « Il semble un cyprès de l'Éden. »

Ils nettoient le vaste terrain qu'ils sont tout seuls à parcourir, 78  
 Au-delà coule une rivière dont des rochers bordent la rive,  
 Les bêtes se jettent à travers bois où le cheval ne peut suivre,  
 Tous deux s'arrêtent épuisés, la force cède à la fatigue.

En se souriant, ils déclarent : « De nous deux, c'est moi qui 79  
 [l'emporte »,  
 Ils s'égayent en amis tendres, ils se tiennent l'un près de l'autre,  
 Puis les écuyers chevauchant derrière eux viennent les rejoindre.  
 Le Roi leur dit : « J'attends de vous la vérité sans nulle feinte. »

Lors les écuyers lui répondent : « Nous ne vous dirons pas de fable, 80  
 O Roi, nous ne pouvons prétendre que vous lui soyez comparable,  
 Même si nous devons périr, vous ne le valez point, hélas !  
 Nous avons vu que le gibier touché par lui tombait sur place.

« Tous deux vous avez abattu en tout dix vingtaines de bêtes, 81  
 Mais Avthandil, pour son seul compte, en a eu vingt de plus que vous,  
 Il n'a pas manqué une flèche parmi celles qu'il a tirées,  
 Mais nous avons dû ramasser les vôtres souillées par la terre. »

Ces mots lui chantent à l'oreille, telle la musique du jacquet. 82  
 Il se complait à la valeur de celui qu'il a élevé,  
 Il ressent de l'amour pour lui, tel le rossignol pour la rose,  
 Il s'égaie au milieu des rires, le chagrin de son cœur a fui.

Tous les deux pour se rafraîchir mettent pied à l'ombre des arbres, 83  
 Les guerriers viennent s'assembler, passant les épis par le nombre,  
 Douze écuyers sont près du Roi, qui sont les plus braves des braves,  
 Ils se délassent, observant la lisière du bois et l'onde.

## *Rencontre du Roi d'Arabie et du Chevalier à la Peau de Tigre*

- 84 Ils voient alors un chevalier étrange, assis au bord de l'eau,  
Tenant les rênes d'un cheval noir, il semble un lion, un héros,  
Le harnais, la selle et la bride sont parsemés de diamants.  
Jaillis du cœur brûlant, des pleurs viennent geler aux joues de rose.
- 85 Il est couvert d'un vêtement fait de la fourrure d'un tigre,  
Une toque de même peau fait à sa tête une coiffure,  
Il tient en main une massue, plus volumineuse qu'un bras.  
Lors ils ressentent le désir de voir de près cette merveille.
- 86 Un écuyer est dépêché auprès du Preux dont le cœur arde  
Et qui pleure tête baissée en attristant qui le regarde.  
Une pluie de cristal sans fin pleut du bief de ses yeux de jais,  
L'écuyer s'avance vers lui, mais, sans voix, demeure hébété.
- 87 L'écuyer, saisi de frayeur, n'ose pas s'adresser au Preux.  
Étonné, longtemps il observe et puis son cœur se raffermir.  
Lors il dit : « Le Roi vous appelle. » Plus calme, il s'approche de lui,  
L'autre, insensible à sa présence, se lamente et ne l'entend pas.
- 88 Il n'entend rien, ni les paroles, ni le discours de l'écuyer,  
Il demeure inconscient de la rumeur et des cris des hommes,  
Du cœur embrasé par le feu sourd comme un étrange sanglot,  
Le sang s'entremêle de larme et coule, tel un trop-plein d'eau.
- 89 Son esprit plane en d'autres lieux, sa tête penchée repose.  
Une fois encor l'écuyer redit le mandement du Roi,  
Le Preux demeure sans entendre, le flot de pleurs ne cesse pas,  
Nul sourire ne vient aux lèvres défaire le bouquet de roses.

- Ne recevant pas de réponse, l'écuyer revient sur ses pas, 90  
 « Il ne veut pas vous saluer, dit-il au Roi, c'est l'évidence,  
 Mes yeux sont éblouis des feux du soleil, mon cœur mécontent.  
 J'ai tardé longtemps à venir, je ne pouvais me faire entendre. »
- Le Roi s'étonne et se courrouce, la colère dans son cœur bat! 91  
 Il envoie les douze écuyers qui se tiennent à ses côtés,  
 Il ordonne : « Revêtez-vous de votre armure de combat,  
 Faites vite et me ramenez l'homme qui est, là-bas, courbé. »
- Les guerriers s'avancent vers lui dans le bruissement des armures, 92  
 C'est alors que tressaille le Preux qui pleure d'un cœur trop ardent,  
 Son regard errant alentour aperçoit les guerriers en rang,  
 Il pousse un cri : « Malheur à moi ! » Puis ne dit mot et ne murmure.
- Sur ses yeux il passe sa main, il essuie ses larmes de feu, 93  
 Serrant le carquois et l'épée, il affermit ses bras, se dresse,  
 Il saute en selle, les propos de ces gens lui importent peu,  
 D'un autre côté il s'élançe, insoucieux de leur détresse.
- Les guerriers avançant leurs mains tentent alors de le saisir, 94  
 Mais lui tant les malmène, qu'un ennemi en aurait pitié,  
 Il les cogne l'un contre l'autre, les extermine sans merci,  
 Et sa masse frappant encor fend un poitrail en deux moitiés.
- Le Roi, plein de courroux, se fâche et lance ses gens sur le Preux, 95  
 L'autre ne lève pas les yeux, sur ceux qui cherchent à l'atteindre,  
 Il laisse morts sur le terrain tous ceux qui jusqu'à lui parviennent  
 En les brisant l'un contre l'autre; Rostévann dit sa plainte sur eux.
- Aythandil et le Roi s'élançent sur la trace du Preux, bien vite, 96  
 Lui, superbe et plein de puissance, en roulant son corps prend le large,  
 Tel Pégase, son coursier file, le soleil sur le val s'engage,  
 Il sent la présence du Roi qui s'est lancé à sa poursuite.
- Dès qu'il a reconnu le Roi, il a cravaché sa monture 97  
 Et disparu en un clin d'œil en échappant à toute vue.  
 Il semblait englouti sous terre, ou bien par le ciel envolé,  
 On tentait en vain sur le sol de reconnaître ses foulées.
- Cherchant un signe on s'étonnait de ne pas découvrir d'empreintes, 98  
 Un humain peut-il disparaître comme un démon sans trace aucune?  
 Lors le Roi dit : « Mes yeux ont vu ce qui met fin à la liesse. »  
 Les guerriers, déplorant leurs morts, vivement pensaient les  
 [blessures.

- 99 Le Roi prononça : « Le Seigneur est las d'un bonheur si constant,  
 C'est pour cela qu'il a voulu changer le plaisir en tourment,  
 Il m'a blessé jusqu'à la mort, nul n'a pouvoir de me guérir,  
 Grâces à Dieu puisque c'est là sa volonté et son désir. »
- 100 Ayant dit, il s'en retourna, le visage sombre et songeur,  
 Il ne fit plus sonner les cors, il poussa soupir sur soupir,  
 Par toute la chasse, chacun cessa de suivre le gibier,  
 Certains disaient : « Cela est juste », les autres murmuraient :  
 [« Seigneur! »]
- 101 Le Roi s'en revient en sa chambre et son visage est triste et sombre,  
 Le seul Avthandil l'accompagne qui est pour lui ainsi qu'un fils,  
 Chacun de son côté s'éloigne, il n'a point mandé de convives,  
 La douce viole, et le tambour, et l'allégresse entrent dans l'ombre.
- 102 Thinathine ayant ouï dire la tristesse frappant son père  
 Se lève et se rend à sa porte, c'est la rivale du soleil,  
 Elle interroge l'intendant : « Est-ce que le Roi dort ou veille? »  
 Il répond : « Il se tient muet et son visage est sans couleur.
- 103 Seul Avthandil est près de lui, assis en face de son siège,  
 Il aurait vu un Preux étrange, c'est la cause de son tourment.  
 « Il ne faut pas, dit Thinathine, l'importuner en ce moment,  
 S'il me demande, annonce-lui que je suis venue, il n'est guère! »
- 104 Le temps passa, le Roi s'enquit : « De grâce, que fait mon enfant,  
 Mon bonheur, et mon diamant, la source vive de ma vie? »  
 L'intendant dit : « Elle est venue, tout à l'instant, la face pâle,  
 En apprenant votre chagrin, elle est retournée sur ses pas. »
- 105 Le Roi dit : « Comment supporter son absence? Va l'appeler!  
 Dis-lui : « Pourquoi es-tu partie, ô toi, la vie de ton père?  
 Viens et dissipe mon chagrin, de mon cœur guéris la blessure,  
 Je te dirai ce qui m'advint et pourquoi mon bonheur n'est plus. »
- 106 Thinathine cède à ce vœu, se lève et se rend chez son père,  
 La clarté de ses traits évoque la splendeur de l'astre lunaire,  
 Le Roi la place à ses côtés et, l'embrassant comme il désire,  
 Il dit : « Pourquoi, si loin de moi, attends-tu que je te convie? »
- 107 Elle dit : « Seigneur, apprenant que ton humeur est abattue,  
 Qui oserait te venir voir si grand, qu'il veuille, son courage,  
 Votre sombre humeur pourrait même au sol précipiter les astres.  
 L'homme doit, plutôt que souffrir, de l'épreuve trouver l'issue. »

- Le Roi lui répond : « Mon enfant, si fort que soit mon déplaisir, 108  
 Ta présence et ta vue suffisent à me mettre le cœur en fête,  
 Tu me guéris de la tristesse ainsi que fait un élixir,  
 Écoute, tu sauras comprendre pourquoi je gémis et me plains.
- J'ai rencontré un chevalier à l'air étrange et merveilleux, 109  
 Les rayons émanant de lui portaient aux confins de la terre,  
 J'ignore ce qui fait sa peine et sur qui il versait ses pleurs,  
 Il ne vint pas me saluer, j'en pris ombrage et l'attaquai.
- A ma vue, il a enfourché son coursier, essuyant ses larmes, 110  
 Et massacré les écuyers que j'appelais pour le saisir,  
 Il est parti comme un démon, ignorant du salut des hommes,  
 Même à présent je ne sais pas si c'est un rêve que je vis.
- Quelle rêverie ai-je faite, qui était-ce ? encor je m'étonne, 111  
 Il a massacré mes guerriers, versé d'immenses flots de sang,  
 Disparu ainsi de nos yeux, peut-il avoir été de chair ?  
 Jusqu'à ce jour j'étais heureux, mais Dieu sans doute m'abandonne.
- Les doux présents qu'il m'avait faits sont ainsi devenus amers, 112  
 J'ai oublié les jours anciens que j'avais passés dans la joie  
 Rien ne pourra me réjouir jusqu'au terme de mes jours,  
 Nul ne saurait me consoler, que le monde pleure sur moi. »
- La Princesse répond : « Daignez écouter mon rude langage, 113  
 O Roi, pourquoi murmurer tant contre le sort et contre Dieu,  
 Accusant d'amertume celui qui tendrement veille et nous garde,  
 Pourquoi eût-il créé le Mal, celui qui du Bien est l'auteur ?
- Tel est mon conseil — tu es Roi et souverain parmi les Rois, 114  
 Ton royaume s'étend si loin qu'à peine y parviennent tes lois,  
 Envoie tes hommes en tous lieux pour s'informer de cette affaire,  
 Tu apprendras bientôt de lui s'il est un être fait de chair. »
- Des hommes furent dépêchés aux quatre coins de l'univers, 115  
 On leur dit : « Allez en tous lieux et n'épargnez pas votre peine,  
 Allez, cherchez ce chevalier et ne songez qu'à cette quête,  
 Envoyez des lettres aux points que vous ne pourrez pas atteindre. »
- Les émissaires firent route et voyagèrent une année, 116  
 Recherchant le Preux en tous lieux, toujours interrogeant, sans trêve,  
 Ils ne trouvèrent nul mortel, nul homme qui l'eût rencontré,  
 Ils revinrent las et déçus, et le cœur mécontent d'eux-mêmes.

- 117 Les serviteurs dirent : « O Roi! nous avons visité le monde,  
Mais n'avons pas eu le bonheur de découvrir ce chevalier,  
Nous n'avons pas vu de mortel qui jamais l'eût pu rencontrer,  
Nous n'avons pas pu vous servir, découvrez une autre façon. »
- 118 Le Roi s'exclama : « Mon enfant, ma tendre fille avait raison,  
J'ai vu sans doute un tour du diable, un artifice du Malin,  
Apparu comme un adversaire, du haut du ciel tombé soudain,  
Je laisse mon tourment aller, de moi j'éloigne le chagrin. »
- 119 Ayant dit, le Roi tout heureux ordonna des réjouissances,  
L'on rassembla de tous côtés les ménestrels et les jongleurs,  
Il distribua des présents, reçut chacun en sa demeure,  
Quel autre humain Dieu créa-t-il, l'égalant en magnificence!

*Thinathine envoie Avthandil  
 à la recherche du Preux*

- Avthandil est seul en sa chambre, il porte une fine tunique, 120  
 Il se réjouit en chantant, à ses pieds repose une lyre,  
 Soudain apparaît devant lui l'esclave noir de Thinathine,  
 Disant : « La taille d'aloès et le teint de lune te mande. »
- Avthandil ressent le bonheur d'entendre les mots attendus, 121  
 Il se lève et revêt l'habit le plus riche et le plus superbe,  
 Heureux de rencontrer la rose qu'il a seulement entrevue,  
 Qu'il est doux de voir la beauté, d'être en présence de l'Aimée!
- Avthandil va, l'allure fière, altier, sans peur et sans reproche, 122  
 Il s'en va vers celle pour qui souvent ses larmes ont coulé,  
 Elle se tient sage et splendide, brillante et belle tel l'éclair,  
 La lune, devant sa lumière, s'éclipse et se recouvre d'ombre.
- Un vêtement fourré d'hermine enveloppe son beau corps nu. 123  
 Un voile d'un prix inconnu sur elle est mollement jeté,  
 Ses longs cils noirs percent le cœur et parachèvent sa beauté,  
 Autour de la blancheur du cou roule l'épaisse chevelure.
- Elle est assise et son air grave paraît sous le voile écarlate, 124  
 L'âme sereine, elle convie doucement le preux à s'asseoir,  
 Il prend place, déférent, sur le siège qu'avance un esclave,  
 De face à face il la contemple, son cœur empli de vive joie,
- Elle dit : « La crainte me prend de te parler à cœur ouvert, 125  
 Je ne voulais pas te parler mais n'ai point force de me taire!  
 Connais-tu quelle est la raison pour laquelle, ici, je t'appelle  
 Pourquoi je me tiens égarée, ce qui me trouble et fait ma peine? »

- 126 Le preux lui dit : « Comment répondre à ta souffrance par des mots ?  
La lune en face du soleil décline et disparaît des cieux  
Je ne puis former de pensée, je suis tout égaré de même,  
Dites-moi quel est le tourment qui sur vous pèse, et son remède. »
- 127 La femme répond en paroles charmantes et pleines de grâce :  
« Bien que jusqu'à ce jour, dit-elle, je te tins loin de ma personne,  
Je suis surprise en cet instant de faire un geste qui t'étonne,  
Mais d'abord il faut que je dise le chagrin qui produit mon mal.
- 128 « T'en souvient-il, Rostvann et toi, vous chassiez un jour par les champs,  
Tu vis, essuyant de ses yeux des pleurs, l'étrange chevalier,  
Depuis ce jour, comme tu vois, son souvenir est mon tourment,  
Sous les cieux, par le vaste monde, je te prie de l'aller chercher.
- 129 « Jusqu'à ce jour il ne pouvait se faire que ton cœur parlât,  
Mais je devinais cependant l'amour lointain que tu me portes,  
Je sais la grêle que tes pleurs sans cesse de tes yeux emportent  
L'amour t'a fait son prisonnier, il tient ton cœur dedans ses lacs.
- 130 « Tu te dois d'être mon féal, pour deux raisons en vérité  
D'abord en qualité de preux que nul être de chair n'égale  
Et puis, en chevalier servant, non point en mots mais véritable  
Va, pars en quête de ce preux, où qu'il se tienne, au loin ou près.
- 131 « L'amour que tu ressens pour moi, affermis-le par ce moyen,  
Pour me délivrer de mon mal, saisis-toi du diable malin,  
Orne de roses sur mon cœur les violettes de l'espoir,  
Puis, reviens, ô lion ! nous irons, moi vers ton soleil, toi vers moi.
- 132 « Trois entières années durant, cherche celui qu'il faut chercher,  
Si tu le trouves, reviens-t'en, vainqueur gaiement nous l'annoncer,  
Sinon, je recevrai pour vrai que ce fut un être invisible,  
Fraîche tu me retrouveras, bouton de rose non flétri.
- 133 « J'en fais serment, si je prenais pour époux un autre que toi,  
Fût-il le soleil incarné pour moi dans une forme humaine,  
Que je sois arrachée du ciel, que m'engloutissent les enfers !  
Que mon amour pour toi me tue, me transperçant le cœur d'un  
[glaive. »
- 134 Le preux lui dit : « O beau soleil qui fait ciller des cils de jais,  
Que puis-je te dire en retour, à quels pensers puis-je songer ?  
Lors que j'attendais le trépas, soudain tu me rends l'existence,  
Ton serviteur et ton esclave, je dois partir, et je m'en vais. »

- Il dit encor : « O mon soleil! comme un soleil créé par Dieu,  
 Tu tiens soumis à ton pouvoir tous les astres qui sont aux cieux,  
 Les mots de grâce prononcés par toi m'ont paru merveilleux  
 La rose point ne fanera si tu la recouvres de tes feux. » 135
- Ils renouvellent leur serment, scellant à nouveau la promesse 136  
 Prolongeant le doux entretien, les mots sur les lèvres se pressent,  
 Tous les malheurs qu'ils ont subis jusqu'à ce jour sont allégés,  
 Leurs blanches dents font scintiller un rayon blanc éblouissant.
- Assis ensemble et répétant joyeux cent fois les mêmes choses, 137  
 Ils unissent aux cils de jais les joues de rubis et de rose,  
 Le preux lui dit : « Le fou d'amour perd la raison s'il te contemple,  
 Le feu qui émane de toi a réduit mon cœur tout en cendres. »
- Le preux s'en va, mais il ne peut souffrir l'absence de l'aimée, 138  
 Il se retourne pour la voir, il jette un regard égaré,  
 Le cristal, la rose se givrent, et le corps élané tressaille,  
 Son cœur voué au tendre cœur lui fait un devoir de l'aimer.
- Il dit : « O mon soleil! déjà la rose est sensible à l'absence, 139  
 J'étais de pourpre et de cristal et je suis plus jaune que l'ambre,  
 Que faire si le sort décide que je ne te voie de longtemps,  
 Pour l'être aimé il faut mourir, telle est la règle des amants. »
- Sur sa couche il s'étend en pleurs, ses larmes sèchent à grand-peine, 140  
 Comme un tremble agité du vent, de tous côtés il se démène,  
 Dès qu'il somnole, il voit en songe, auprès de lui, sa bien-aimée,  
 Il tressaille en poussant un cri et sa douleur vingt fois s'avive.
- L'éloignement de son aimée est la raison de sa douleur, 141  
 Couvrant la rose de douceur, ses larmes perlent comme pluie.  
 A l'aube, il s'apprête et se pare, superbe à voir en ses habits  
 Il monte à cheval, il se rend au palais rejoindre la cour.
- Du palais, il dépêche un garde en émissaire chez le Roi, 142  
 Afin de transmettre ces mots : « J'ose exprimer ce que je pense,  
 Vous avez par le glaive, ô Roi! soumis le monde à votre empire,  
 Il convient que tout alentour cette nouvelle se répande.
- « Je vais aller et parcourir les frontières en guerroyant, 143  
 Pour le pouvoir de Thinathine, perçant le cœur de l'ennemi,  
 Apportant la joie au fidèle, tirant des pleurs de l'insoumis  
 Ne ménageant pas les saluts, j'offrirai maints et maints présents. »

- 144 Le Roi lui exprime en retour sa reconnaissance profonde,  
Il dit : « O Lion! ta bravoure n'a jamais failli à l'ouvrage,  
Or cet avis et ce conseil évoquent bien ton grand courage,  
Va, mais que faire si l'absence dure et trop longtemps se prolonge! »
- 145 Le preux s'avance et le salue, lui dit des mots venus du cœur,  
« O Roi! je suis surpris que vous daigniez prononcer mon éloge,  
En m'accordant de vous revoir, Dieu veuille éclairer mes ténèbres  
Et me montrer votre visage empli de joie pour mon bonheur. »
- 146 Le Roi le prenant par le cou, comme il eût fait d'un fils, l'embrasse,  
Jamais il n'y a eu de maître ni de disciple comme eux deux,  
Le preux se lève pour partir, déjà c'est le temps des adieux,  
Rostvann au cœur sensible et sage sur Avthandil verse des pleurs.
- 147 Avthandil se met en chemin, en Preux vaillant, l'allure fière,  
Il chevauche vingt jours durant, la nuit avec le jour se mêle,  
Il est le poids et la substance, il est la joie de l'univers,  
Le souvenir de Thinathine qui le brûle, toujours le mène.
- 148 Dès qu'il parvient en son royaume, éclate une allégresse immense,  
Chargés de merveilleux présents, les grands viennent à sa rencontre,  
Le Preux à face de soleil de son voyage sait l'urgence,  
On accueille au son du tambour, tous ceux qui forment son escorte.
- 149 Il avait une forteresse, en ses voisins jetant l'effroi,  
Autour un mur de rochers dressait un rempart naturel,  
Le Preux y passa trois journées en parties de chasse et de joie,  
Puis il consulta Chermadinn, Preux élevé en sa tutelle.
- 150 Ce Chermadinn est l'écuyer qui, plus haut, déjà fut nommé,  
Pour Avthandil tout dévoué, compagnon d'enfance fidèle,  
Il ignorait jusqu'à ce jour le feu qui consumait son maître,  
Lors celui-ci lui révéla le doux vœux du soleil aimé.
- 151 Il lui dit : « Vois, ô Chermadinn! la honte s'empare de moi,  
Tu connaissais mon entreprise, et tu soutenais mes exploits,  
Mais tu ignorais jusqu'ici combien de larmes j'ai versées,  
Celle pour qui j'ai tant souffert, à présent m'accorde la joie.
- 152 « Je me mourais pour Thinathine d'amour et de désir mêlés  
Du narcisse les pleurs brûlants tombaient sur la rose givrée,  
Jusqu'à ce jour je ne pouvais montrer mes souffrances secrètes,  
Les douces paroles d'espoir, à présent de joie m'ont comblé.

- Elle m'a dit : « Va, pars en quête du sort du Preux évanoui,  
Reviens, alors j'accomplirai ce qui est le vœu de ton cœur,  
Je ne veux d'autre époux que toi, fût-il un plant du paradis. »  
Elle m'a donné le remède pour mon cœur consumé de feu. 153
- Je suis d'abord un chevalier et veux aller servir mon maître,  
Le Preux doit se conduire en Preux, au Roi il doit être fidèle,  
Et puis le feu rendu plus doux ne réduit plus mon cœur en cendres,  
L'homme ne craint pas le malheur, avec bravoure il sait l'attendre. 154
- Il n'est de maître et de vassal qui soient autant liés que nous,  
Aussi, écoute, je t'en prie, ce que je te dis par ma voix,  
Je te laisse en maître à ma place, commander en chef à mes troupes,  
Je ne puis remettre le soin de l'affaire à d'autre qu'à toi. 155
- Gouverne et conduis au combat mes soldats et mes dignitaires,  
Dépêche un courrier à la cour et t'y informe des nouvelles,  
Ecris des lettres en mon nom, envoie des présents de grand prix,  
Pourquoi faut-il que mon départ et mon absence se révèlent! 156
- A la chasse ainsi qu'au combat comporte-toi à ma manière  
Attends-moi, cache mon secret le temps de trois années entières,  
Et si mon arbre d'aloès ne se dessèche, je viendrai,  
Si je ne reviens pas, t'endeuille et te lamente à me pleurer. 157
- Alors seulement porte au Roi cette nouvelle douloureuse,  
Annonce-lui que je suis mort, parle comme on fait dans l'ivresse  
Dis-lui : il a subi le sort auquel n'échappe aucun de nous,  
Prodigue aux pauvres mes trésors, l'argent et l'or et mes richesses. 158
- Montre-moi alors ton soutien, accorde-moi ton dévouement,  
Ne te hâte de m'oublier, évoque mon nom longuement,  
En t'apitoyant sur mon âme, déplore-moi selon les règles,  
Qu'au rappel des jeunes années ton cœur se fasse maternel. » 159
- Quand l'écuyer entend ces mots, il s'étonne et il s'épouvante  
De ses yeux des larmes brûlantes, s'écourent tels des diamants,  
Il dit : « Sans toi mon cœur ne peut ressentir que les seuls tourments,  
Tu partiras, je le sais bien, et je ne puis te le défendre. 160
- Tu dis : je te laisse à ma place. Pourquoi prononces-tu ce terme?  
Comment pourrais-je agir en maître, en quoi te suis-je comparable?  
Si je t'imagine aller seul, la terre en son berceau me prenne,  
Mieux vaut que nous partions ensemble, emmène-moi, je  
[t'accompagne. » 161

- 162 Le chevalier lui répondit : « Je dis la vérité sans fard,  
L'amant qui part à l'aventure doit errer seul à travers champs,  
Nul ne reçoit la perle rare s'il ne la paie et la marchande,  
Que l'homme infidèle et cruel soit transpercé de coups de lance.
- 163 A qui confier mon secret, nul autre que toi n'en est digne,  
A qui remettre le pouvoir, lequel pourrait mieux l'assurer,  
Place des gardes aux frontières, tiens à distance l'ennemi,  
Je reviendrai encor si Dieu ne m'abandonne tout à fait.
- 164 Le malheur tue d'un geste sûr, que l'on soit tout seul ou bien cent  
La solitude ne peut rien si la force du ciel consent,  
Il te faudra porter le deuil, si je ne reviens dans trois ans  
Je te remets un acte écrit, qui te soumet vassaux et grands! »

## *Message d'Avthandil à ses sujets*

- Il écrivait : « Mes bons vassaux, vous mes maîtres et mes disciples, 165  
Sujets fidèles et loyaux de qui s'étalent les mérites,  
Ainsi qu'une ombre inséparable accompagnant tous mes désirs,  
Prêtez oreille à mon message, vous tous ensemble réunis.
- Écoutez ce que je déclare, moi qui suis le sol de vos pas, 166  
J'ai, de ma propre main, écrit ce que je dis en ce message,  
Pour quelque temps j'ai décidé de quitter les chants et la table,  
Pour le couvert et pour le vivre, je compte sur l'arc et la main.
- Je dois, pour une haute affaire, m'en aller en lointain pays, 167  
Durant toute une longue année je dois demeurer solitaire,  
Voilà pourquoi je vous adjure et vous adresse la prière,  
De protéger mon beau royaume des ravages de l'ennemi.
- Je donne charge à Chermadinn de vous gouverner à ma place, 168  
Jusqu'à la date où il saura si je suis mort ou si je vis,  
Qu'il rayonne comme un soleil sans que la rose se flétrisse,  
Comme la cire, autant qu'ils soient, qu'il fasse fondre les coupables,
- Je l'élevai, vous le savez, ainsi qu'un frère et comme un fils, 169  
Confiez-vous à sa personne comme s'il était Avthandil,  
Au son des buccins, donnez-lui le soin de toutes mes affaires,  
Si je ne reviens pas, prenez le deuil, au loin chassez le rire. »
- Ayant terminé ce message, le Preux au parler clair et tendre, 170  
Serra une ceinture d'or en s'appêtant pour le départ,  
« Dans la plaine je monterai », dit-il à ses guerriers en rang,  
Sans perdre temps en sa demeure, il prit le chemin à l'instant.

- 171 Il ordonna : « Que tous s'en aillent, je ne veux point de compagnon »,  
Et renvoyant les écuyers, seul et solitaire il alla.  
Seul il tourne bride, il s'en va coupant à travers les roseaux,  
De Thinathine qui le tue, le souvenir sans cesse est là!
- 172 Lors, il traverse tout le champ, loin de ses guerriers il s'éloigne,  
Quel être humain pourrait de près le suivre ou bien l'apercevoir!  
L'épée ne peut rien contre lui tant il est de force en sa poigne,  
Le poids de tourments qu'elle donne est un tendre fardeau de joies.
- 173 Quand les guerriers, après la chasse, vers leur maître tournent la vue,  
Et qu'ils ne voient plus le soleil, la pâleur envahit les faces,  
La grande allégresse, en leur cœur, à la douleur cède la place,  
Courant partout pour le trouver, les cavaliers pressent l'allure.
- 174 « Lion, quel homme, au lieu de toi, Dieu pourrait-il planter ici ? »  
Ils s'affairaient de toutes parts mandant des gens pour s'informer,  
Plus de nouvelles sur son compte, il avait suivi son chemin!  
Ses guerriers, le cœur tout meurtri, répandaient des larmes sans fin.
- 175 Chermadinn tint assemblée des dignitaires et des grands,  
Il leur montra le mandement et lut la teneur du message,  
En l'écoutant chacun portait au cœur ainsi qu'une blessure,  
Et se frappant le sein, tirait des larmes de ces meurtrissures.
- 176 Chacun disait : « Certes, sans lui, nos jours seront inconsolables,  
Mais à nul autre il ne pouvait donner le titre et le pouvoir,  
Chacun d'entre nous désormais à tes ordres doit se soumettre. »  
Du vassal ayant fait le maître, tous ils s'inclinent pour l'hommage.

## *Départ d'Avthandil à la recherche du Preux*

- Me sois témoin en cette affaire le poème du sage Ezros, 177  
 C'est grand-pitié de voir le gel et le givre saisir la rose,  
 Ou celui, au teint sans rubis, qui tressaille comme un roseau,  
 Quand, arraché de sa demeure, il erre seul et sans repos.
- Avthandil traverse les champs au grand galop de son coursier, 178  
 Quittant le pays des Arabes, il chevauche en d'autres contrées,  
 Mais la perte de son soleil tranche sa vie en deux moitiés,  
 Il dit : « Si j'étais auprès d'elle, autant de pleurs ne verserais. »
- Les pleurs neigent, couvrant la joue comme le givre et la rosée, 179  
 Il est prêt à frapper son sein, sa main se porte vers la dague,  
 « Le monde multiplie, dit-il, quatre-vingts ou cent fois mon mal,  
 Du festin j'ai quitté la table, la flûte, la viole et la harpe. »
- La rose privée de soleil de plus en plus dépérissait, 180  
 Gardant un reste de raison, il disait à son cœur : patience!  
 Durant sa quête il traversait les plus étranges des contrées,  
 Interrogeant les voyageurs, se liant aux gens rencontrés.
- Tandis qu'il va, ses larmes coulent et s'en vont s'unir à la mer, 181  
 De la terre il a fait sa couche, sur son bras repose sa tête.  
 Il dit : « Mon amour, je suis loin, près de toi mon cœur est resté  
 Si je mourais pour ton service, de bonheur je serais comblé. »
- Il parcourut toute la terre, en visita toutes les faces, 182  
 Si bien qu'il n'est aucune place qu'il ne vit sous l'orbe du ciel,  
 Mais il ne rencontra personne, du Preux ayant ouï parler,  
 Il ne manquait plus que trois mois pour accomplir les trois années.

- 183 Il vit une contrée sauvage où toute forme était sinistre,  
 Il fit route durant un mois sans trouver d'être à face humaine.  
 Vis et Raminn n'ont pas connu une détresse aussi cruelle,  
 La nuit, le jour, il ne cessait de penser à sa bien-aimée.
- 184 En atteignant une montagne, il fait halte au sommet du mont,  
 La vue s'étend sur une plaine qu'il faut sept jours pour traverser,  
 Tandis qu'au pied coule un torrent que ne peut franchir aucun pont,  
 Sur les deux rives la forêt épaisse tient l'onde enserrée.
- 185 Il s'étend là et se délasse comptant les jours, le temps passé,  
 Il se lamente et il soupire, il ne lui reste que deux mois.  
 « Si tout allait se découvrir! » dans son cœur vient surgir l'effroi  
 Nul ne change le Mal en Bien et nul ne peut naître deux fois.
- 186 Il se met à rêver, pensif, il réfléchit à son état,  
 Songeant que s'il faut retourner, à quoi sert que tant il erra,  
 « Que pourrais-je dire à mon Astre à qui j'ai consacré mes jours,  
 Quand je n'ai pas entendu mot de qui je vais chercher la trace?
- 187 « Mais si au lieu de retourner, je tarde ici à la recherche,  
 De celui qu'en vain je poursuis; si je n'apprends pas de nouvelles  
 L'heure aura sonné, Chermadinn baignera ses joues de ses pleurs,  
 Il ira annoncer au Roi ce qu'il est convenu de dire.
- 188 « Se conformant à ma prière, il ira conter mon trépas,  
 Chacun prendra le deuil, pleurant ainsi qu'on fait dans le malheur,  
 Revenant d'un pays lointain, alors j'apparaîtrai vivant. »  
 Il songe en ces tristes pensées, tout en larmes, l'esprit dément.
- 189 Il dit : « Mon Dieu, pourquoi veux-tu de moi détourner ta justice?  
 Faut-il qu'une si longue marche et ma quête ne réussissent!  
 Avec mon cœur tu déracines la joie, tu plantes le chagrin,  
 Les larmes, au long de mes jours, ne connaîtront jamais de fin! »
- 190 Il dit encor en se parlant : « Patience est le meilleur choix,  
 Je ne dois mourir avant l'heure, mon cœur se dissoudre ne doit,  
 Je ne puis rien si Dieu ne m'aide, je répands mes larmes en vain,  
 Rien n'arrive qui ne doit être, nul ne peut changer le destin. »
- 191 Il se dit : « Meurs, mieux vaut mourir que de vivre déshonoré,  
 Quand tu reverras Thinathine éclairant le jour lumineux,  
 Du Preux demandant les nouvelles, que répondras-tu, malheureux?  
 Songeant encor, il suit la rive et la lisière des forêts.

- « Je suis allé voir en personne tous ceux qui vivent sous le ciel, 192  
Mais nulle part je n'ai rien su qui touchât le sort de cet homme,  
Ceux-là sans doute avaient raison qui l'avaient pris pour le Malin,  
Pourquoi verser des pleurs en vain, les pleurs ne servent plus de rien. »
- Traversant les eaux et les bois, Avthandil quitte la montagne, 193  
Au fier galop de son coursier, le sombre chevalier frissonne,  
Ce corps altier au bras puissant, toute superbe l'abandonne,  
La moustache de jais adorne un doux visage de cristal.
- En soupirant et gémissant, il s'apprêta pour le retour, 194  
Il prit par la plaine au galop, mesurant de l'œil le parcours,  
Durant un mois il n'aperçut nulle trace d'homme vivant,  
Au milieu des fauves horribles, impassible il suivait sa route.
- Avthandil devenu sauvage pousse un soupir en gémissant, 195  
De manger il sent le besoin selon la loi des fils d'Adam,  
Avec l'arc il tue le gibier, Rostom a le bras moins puissant,  
Descendant au bord des roseaux, d'un silex il tire la flamme.
- Tandis que rôtit le gibier, il donne à brouter au cheval, 196  
Et distingue six cavaliers qui chevauchent de son côté,  
Il pense : « On dirait des brigands, qui viendraient ici pour le bien!  
Aucun être de chair et d'os jamais en ce lieu ne parvint. »
- Tenant en main l'arc et la flèche, il va vers eux en souriant, 197  
Deux hommes à la barbe longue portent un jeune homme aux joues  
[lisses,  
Sa tête montre une blessure, son cœur est embrumé de sang,  
Il pousse des cris et des plaintes, le pauvre est à demi mourant.
- Le Preux lance : « Qui êtes-vous, frères, j'ai cru à des brigands », 198  
Ils répondent : « Rassure-toi, viens nous aider, calme le feu,  
Viens partager notre douleur avec ton mal, si tu le peux,  
Et déplore qui le mérite, comme nous, les joues te griffant. »
- De ces hommes au cœur brûlant Avthandil quête les détails, 199  
Ils racontent leur aventure, ils versent des pleurs en parlant :  
« Nous sommes trois frères, tous trois; voici pourquoi nous pleurons  
[tant,  
Nous avons une ville forte dans les environs de Khataï.

- 200 Ayant ouï vanter ces lieux, nous sommes venus pour la chasse,  
 Suivis d'une nombreuse troupe, nous avons gagné la rivière,  
 L'endroit nous plut, nous demeurâmes tout un long mois dans ces  
 [parages,  
 Abattant quantité de fauves, par les champs, les monts, les halliers.
- 201 Tous trois nous avons surpassé les chasseurs venus avec nous,  
 Ensuite, encor, entre nous trois, nous avons fait assaut d'adresse,  
 « Je les tue mieux, je te surpasse », nous nous vantions avec ces  
 [mots,  
 Et ne pouvant pas décider nos débats tournaient en querelles.
- 202 Ce matin nos hommes partirent, ayant chargé des peaux de cerf,  
 Lors, nous dîmes : « Voyons vraiment lequel l'emporte par le bras,  
 Restons ensemble en tête à tête, demeurons seuls entre nous trois,  
 Tirons à vue, sans rabatteurs, le gibier des champs et des airs. »
- 203 Pour tous les trois, nous emmenions trois écuyers portant nos  
 [flèches,  
 Nous dîmes de partir aux autres, nul soupçon n'effleura leur âme,  
 Par les ravins et les forêts, à travers les prés nous chassâmes,  
 Décimant le fauve et l'oiseau qui volait par-dessus nos têtes.
- 204 Soudain surgit un chevalier à la face sombre et chagrine,  
 Il montait un coursier tout noir, semblable à un cheval ailé,  
 Il avait le chef et le corps recouverts d'une peau de tigre,  
 Nul homme n'a jusqu'à ce jour aperçu pareille beauté.
- 205 Le contemplant, nous supportions à peine l'éclat de ses feux,  
 Nous disions : « Il est le soleil sur terre ayant quitté les cieux »,  
 Nous tentâmes de le saisir, ayant l'audace d'essayer,  
 Et nous voici, pour en gémir, versant des larmes sans cesser.
- 206 En tant qu'aîné, je suppliai mes cadets d'abandonner l'homme,  
 Le second, lui, de son côté faisait l'éloge du coursier,  
 Celui-là seul voulant le vaincre, nous lui donnâmes notre accord,  
 Nous abordons alors le Preux, mais lui poursuit son fier chemin.
- 207 Rubis qui se mêle au cristal, la rose tendre alors s'avive,  
 A notre égard ses doux pensers se changent en courroux terrible,  
 Il ne tient pas compte de nous, pas un seul mot, pas un regard,  
 Faisant mûrir nos verts propos, il nous assène sa matraque.

- Nous les aînés, nous retirant, nous l'abandonnons au cadet, 208  
 Celui-là, lui touchant le bras, ose lui dire : « Arrête-toi. »  
 L'autre ne saisit pas l'épée, et nous demeurons à l'écart,  
 Mais sa masse frappe la tête, le sang gicle de toutes parts.
- Il l'estoque si durement du coup puissant de sa matraque, 209  
 Qu'il l'étend raide sur le sol, inanimé tel un cadavre,  
 Il humilie jusqu'à la terre celui qui ose l'affronter,  
 Puis il passe devant nos yeux, farouche, sombre, l'air altier.
- Il s'en fut sans se retourner, sans se presser, d'un pas tranquille, 210  
 Vois comme il va là-bas, pareil à la lune, au brûlant soleil. »  
 Pleurant, le malheureux, sans joie, le montre au loin à Avthandil,  
 On voit à peine un cheval noir portant sur lui l'astre solaire.
- Avthandil n'a plus de raison d'enneiger de larmes ses joues, 211  
 Il n'aura pas en vain passé en pays lointain de longs jours,  
 Tel qui reçoit ce qu'il désire et découvre ce qu'il cherchait,  
 Doit oublier le souvenir des maux et des tourments passés.
- Il dit : « Frères, je suis un homme, sans feu ni lieu, un solitaire, 212  
 J'ai, pour venir chercher ce Preux, quitté les lieux qui m'ont vu naître,  
 Grâce à vous je parviens au terme d'une entreprise difficile,  
 Dieu fasse que depuis ce jour vous n'ayez plus à tant souffrir.
- Ainsi que moi j'ai obtenu l'objet par mon cœur désiré, 213  
 Puisse ainsi Dieu ne jamais plus causer dommage à votre frère. »  
 En leur montrant son campement, il leur dit : « Allez-y en paix,  
 Déposez-le à l'ombre, et vous qui êtes las, vous reposez! »
- Il dit ainsi et les quitta en éperonnant son cheval, 214  
 Volant ainsi que le faucon qui fuit, libéré des attaches,  
 Ou, comme la lune approchant le soleil, le plus clair des astres,  
 Par là, s'apaise aussi le feu brûlant qui, tout entier, l'embrase.
- Tandis qu'il approche, il calcule comment opérer la rencontre. 215  
 « Des mots irréflechés feraient d'un fou d'amour un furieux,  
 Le sage doit, dans un moment difficile, agir pour le mieux,  
 Sans que la tranquille raison ne s'irrite et ne l'abandonne.
- Puisqu'il se trouve que cet homme est inconscient et si fou, 216  
 Que, pour lui parler ou le voir, il ne laisse approcher personne,  
 Si j'avance, nous lutterons sans nous ménager à grands coups  
 L'un de nous devra tuer l'autre » ; il se dissimule dans l'ombre!

- 217 Avthandil dit : « Pourquoi faut-il gâcher tant d'efforts et de peines,  
S'il ne possède pas une aire, il n'est pas d'être qui subsiste,  
Où qu'il aille, je le suivrai, si même en des murs il s'enferme,  
Je dois trouver une manière, qui ne m'égare et ne me nuise. »
- 218 Ils avancent, l'un suivant l'autre, durant deux journées et deux nuits,  
Nuit et jour ils vont sans arrêt, sans prendre le moindre aliment,  
Même la durée d'un clin d'œil, en nul endroit ne s'arrêtant,  
Les larmes coulaient de leurs yeux, ruisselant sur les champs humides.
- 219 Un jour encor, et puis au soir apparaissent de grands rochers,  
Dedans les rocs s'ouvrent des grottes, dans le fond coule une rivière,  
Les joncs se pressent sur la rive, comme les vagues de la mer,  
Jusqu'aux rocs des arbres immenses dressent leurs cimes élevées.
- 220 Le Preux s'approche de la grotte, passant les eaux et les rochers,  
Avthandil saute de cheval, puis il fait choix d'un arbre altier,  
Pour mieux observer il y monte, au pied attachant le coursier,  
Il aperçoit des yeux en pleurs, il distingue le Chevalier.
- 221 Lorsque le Preux vêtu de tigre eut passé la haute forêt,  
Une femme aux vêtements noirs apparut au seuil de la grotte,  
Elle était en sanglots, ses pleurs s'en allaient rejoindre la mer,  
Le Preux, sautant de son cheval, doucement dans ses bras l'enserme.
- 222 Il dit : « Asmath, ma sœur, nos ponts sont emportés au fil des lames,  
Nous n'avons pu trouver à temps celle dont le feu nous ravage. »  
Du poing il se frappe le sein, ses pleurs sont une pluie d'orage,  
En chancelant elle l'embrasse, l'un à l'autre ils essuient les larmes.
- 223 Leurs chevelures déchirées rendaient la forêt plus épaisse,  
Le Preux et la femme s'enlacent en des embrassements égaux,  
De leurs soupirs et de leurs plaintes, les rochers renvoient les échos,  
Avthandil observe, étonné, leurs mouvements et leur étreinte.
- 224 Puis, dominant son cœur blessé, l'esprit de la femme s'apaise,  
Menant le cheval dans la grotte, elle dépose le harnais,  
Prenant la ceinture du Preux, elle emporte la cotte de mailles  
Tous deux s'en vont, de tout le jour ils ne ressortent des cavernes.
- 225 Avthandil demeure saisi, comment connaître leur histoire ?  
A l'aube la femme apparaît, toujours vêtue de couleur sombre,  
Elle bride le coursier noir, l'essuyant d'un pan de sa robe,  
Et le selle, ensuite elle apporte le haubert, et sans bruit repart.

C'était l'usage de ce Preux de ne pas séjourner longtemps, 226  
La femme se frappe le cœur, ses beaux cheveux elle s'arrache,  
Le Preux l'enlace et puis l'embrasse, et saute enfin sur son coursier.  
Asmath, déjà tout attristée, s'assombrit encor davantage.

Avthandil vit alors de près la stature et les traits de l'homme, 227  
La moustache luit sur la joue, il est le soleil en personne,  
Il répand l'odeur d'aloès que le vent apporte et emmène,  
Il tue plus aisément un lion que celui-ci ne tue la chèvre.

Il retourne par le chemin que la veille il avait suivi, 228  
Il passe les roseaux, s'éloigne, il suit sa voie delà les prés.  
En se cachant parmi les arbres, Avthandil observe, surpris.  
« Dieu m'a donné, dit-il, la grâce de régler au mieux cette affaire.

Dieu ne pouvait rien de meilleur que cette aide qu'Il me dispense, 229  
Je vais, pour lui faire conter son histoire, enlever la femme,  
Je lui dirai tout sur moi-même, nous conviendrons d'agir ensemble,  
Ne le frappons pas de l'épée, prenons garde aussi qu'il ne frappe. »

*Récit fait par Avthandil à Asmath  
dans la grotte*

- 230 Il descendit et détacha le cheval attaché à l'arbre,  
Sautant en selle, il s'avança vers la grotte aux portes ouvertes,  
La femme en sortit le cœur fou, le visage éclairé de larmes,  
Croyant que revenait le Preux aux traits de rose et de cristal.
- 231 Ce n'était pas ce chevalier, elle vit un autre visage,  
Vive, elle s'enfuit en lançant vers les sombres forêts ses cris,  
Le Preux bondit et l'attacha, comme en un piège l'oiseau pris,  
Les arbres répondaient aux cris monotones de cette femme.
- 232 Sans s'abandonner à ce Preux, elle détournait son regard,  
Et palpitait, tout comme fait une colombe sous un aigle,  
Elle appelait à son secours, en vain, un certain Tariel,  
Avthandil pliait le genou et la suppliait de ses doigts.
- 233 Il disait : « Tais-toi ! Qu'ai-je fait ? je suis un homme, un fils d'Adam,  
J'ai vu la rose, la violette privées de leurs tons éclatants,  
Parle-moi, dis-moi : qui est-il ce corps svelte au visage ardent,  
Je ne te ferai pas de mal, ne crie pas, ne me crains autant. »
- 234 La femme lui répond en pleurs, semblant lui donner un avis.  
« Si tu n'es pas fou, laisse-moi, si tu l'es, recouvre l'esprit,  
Tu me pries fort légèrement de faire un récit difficile,  
Si tu attends que je le conte, ton effort n'aura pas de fruit. »
- 235 Elle dit encor : « Que veux-tu ? pourquoi me supplier, ô Preux !  
Même la plume ne saurait décrire une telle aventure,  
Si tu dis « raconte », une fois, cent fois, je te répondrai non !  
Pour moi le deuil passe les chants, autant que le rire, les pleurs.

- « Femme, tu ignores les maux que j'ai soufferts et d'où je viens, 236  
 Recherchant, sans jamais entendre de personne, cette nouvelle,  
 Je t'ai trouvée, quoique ces mots puissent te causer de la peine,  
 Je ne peux te laisser partir, raconte, ne te froisse point. »
- « Pourquoi nos chemins se rencontrent? Qui es-tu, dit-elle, et qui 237  
 [suis-je?  
 Quand le soleil est loin de moi, ô givre! ainsi pourquoi me nuire,  
 Un long discours est accablant, en peu de mots je puis le dire,  
 Fais ce que tu voudras, pour rien au monde je ne parlerai. »
- Il l'interroge et la supplie, il s'agenouille devant elle, 238  
 Mais il ne peut rien obtenir, puis il se lasse de prières,  
 Ses traits se courroucent, le sang furieux injecte ses yeux,  
 Il met sa dague sur la gorge et la saisit par les cheveux.
- Il lui parle à son tour : « Comment oublier tant de cruauté, 239  
 Tu oses me faire pleurer et vainement verser mes larmes,  
 Si tu parles, je mettrai fin à tes tourments et tes alarmes,  
 Sinon, mes ennemis, que Dieu les tue comme je te tuerai. »
- La femme dit : « Tu trouves là un moyen fait pour te méprendre, 240  
 Si tu ne me tues pas, vivante et vigoureuse demeurée,  
 Et ne craignant pas le malheur pourquoi dirai-je mon secret?  
 Si tu me tues, je n'aurai plus cette tête pour te répondre. »
- Elle ajouta encor : « O Preux! pour qui me prends-tu? Qui es-tu? 241  
 Si je suis en vie tu ne peux me forcer à conter de fable,  
 Je peux, suivant ma volonté, faire en sorte que tu me tues,  
 Me faire aisément déchirer comme une lettre misérable.
- Ne pense pas que du trépas je craigne les douleurs amères, 242  
 Asséchant le ruisseau de larmes, tu me libérerais des pleurs,  
 Le monde me semble de paille et je l'estime à sa valeur,  
 Je ne connais pas qui tu es pour te parler à cœur ouvert. »
- Le Preux se dit : « Il ne vaut pas de parler ainsi avec elle, 243  
 Il faut pour trouver le moyen, choisir une forme nouvelle. »  
 La délaissant, il s'assit seul, il pleura, les larmes coulèrent,  
 Il lui dit : « Je t'ai chagrinée, maintenant je ne sais que faire. »
- La femme s'assied, le cœur lourd, fâchée encor, elle soupire, 244  
 Avthandil en pleurs est prostré, il se tait quand elle est pensive;  
 Au jardin de roses des joues, un étang de larmes dérive,  
 Si la femme pleure à nouveau, c'est que son cœur va s'adoucir.

- 245 Commençant à plaindre le Preux, de vives larmes elle verse,  
Tandis qu'elle se tient assise, étrangère pour l'étranger,  
Le Preux s'en aperçoit, il dit : « Son cœur envers moi est changé »,  
Il la supplie parmi les larmes, pliant le genou devant elle.
- 246 Il dit : « Je sais, tu ne veux plus, comme sœur, me donner ta foi,  
Te fâchant, je suis devenu un inconnu sans espérance,  
Mais laisse-moi te supplier, accorde-moi ta confiance,  
Car il est dit que le péché doit être pardonné sept fois.
- 247 « J'ose demander un service; si tout d'abord je t'ai déplu,  
Mais tu dois le comprendre aussi, toujours un amant il faut plaindre,  
Partout ailleurs je suis sans force, personne ne vient à mon aide,  
Pour ton cœur je donne mon âme, que puis-je te donner de plus? »
- 248 Lorsque la femme eut entendu que le Preux invoquait l'amour,  
Elle se mit en soupirant à verser cent fois plus de pleurs,  
Encor plus fort elle gémit, de pleurs sans ris elle redouble,  
Dieu, satisfaisant Avthandil, lui accorde la paix du cœur.
- 249 Il pense : « En entendant ces mots, les couleurs en elle ont changé  
D'amour éprise pour quelqu'un, à flots pressés coulent ses pleurs »;  
Il dit encor : « Un ennemi même plaint un Midjnour, ma sœur,  
Tu sais qu'il recherche la mort et se garde de l'éviter.
- 250 « Je suis un amant fou d'amour qui ne peut supporter la vie,  
Mon Soleil m'a chargé de suivre de ce Preux la trace des pas,  
Aux lieux où je suis parvenu, même un nuage n'atteint pas,  
Le sien pour toi, le tien pour lui, j'ai trouvé vos cœurs réunis.
- 251 « J'ai gravé au creux de mon cœur ses traits comme ceux d'une image  
Je suis fou d'elle; en m'éloignant, j'ai abandonné toute joie,  
De deux choses l'une, ou me tiens prisonnier, ou libère-moi,  
Laisse-moi vivre ou bien tue-moi, accrois le malheur davantage. »
- 252 La femme dit alors au Preux des mots qui ont plus de douceur :  
« Certes, tu prononces un discours meilleur en me parlant ainsi,  
Avant tu avais dans mon cœur semé des sentiments hostiles,  
Maintenant tu trouves une amie plus amicale qu'une sœur.
- 253 « Si tu évoques la passion comme un moyen à ton secours,  
Je dois me vouer à servir la querelle de ton amour,  
Me dévouer à ton service en évitant de t'agacer,  
Je mourrai, s'il le faut, que puis-je encor à ta cause ajouter? »

« Si tu acceptes maintenant le conseil que je vais donner, 254  
Tu atteindras ce que tu cherches et sans faute tu l'obtiendras,  
Sinon, en dépit de tes pleurs, jamais tu ne réussiras,  
Tu t'en prendras à l'univers, tu mourras, ayant échoué. »

Le Chevalier dit : « Cette affaire ressemble fort à ce qui suit, 255  
Il était une fois deux hommes, un chemin suivant à la file,  
Celui qui marchait en arrière vit le premier choir en un puits,  
Il se pencha sur lui, pleurant, criant et poussant des soupirs,

Il dit : « Mon camarade, attends! tiens bon, reste là sans bouger, 256  
Je pars rechercher une corde, de là je pourrai te tirer. »  
Celui d'en bas se mit à rire, et comme l'autre s'étonnait,  
Il lui cria : « Si je n'attends, où donc pourrais-je m'en aller! »

« Maintenant, ma sœur, tu retiens la corde que je porte au cou, 257  
C'est en vain qu'autrement, sans toi, je lèverai les bras au ciel,  
Tu es le remède du fou, tu sais pour moi ce qu'il faut faire,  
Vit-on jamais que l'on couvrît d'un bandage une tête saine? »

La femme répondit : « O Preux! ton langage m'a fort séduit, 258  
Tu es sans doute un noble cœur digne qu'un sage te louange,  
Puisque tu as jusqu'à présent supporté autant de souffrances,  
Et trouvé l'objet de tes vœux, écoute bien ce que je dis.

« L'histoire de ce Chevalier ne peut s'apprendre nulle part, 259  
S'il ne la raconte lui-même, il n'est personne qui la croit,  
Jusqu'au moment qu'il s'en revienne, attends, si longtemps qu'il faudra,  
Calme-toi, sans geler la rose avec la neige de tes larmes.

« Si tu désires nous connaître, je te dirai comme on l'appelle, 260  
Ce Chevalier d'amour épris porte le nom de Tariel,  
Je me nomme Asmath et les feux me brûlent d'une flamme vive,  
Mon soupir est mêlé de pleurs et mon cœur sans cesse soupire,

« Je ne puis pas prononcer plus de paroles de cette sorte! 261  
A travers les champs, il promène un corps gracieux et puissant,  
Las! Je n'ai d'autre nourriture que le gibier qu'il me rapporte,  
Il doit venir bientôt, j'ignore encor s'il va tarder longtemps.

« Je te prie de l'attendre ici, en demeurant près de ces lieux, 262  
Le suppliant quand il viendra, j'arrangerai quelque entretien,  
Tous deux en vous faisant connaître, je vous ferai vous estimer,  
S'il te conte son aventure, tu réjouiras ton aimée. »

- 263 Le Preux l'écoute, se soumet, ayant consenti à ses vœux,  
Entendant un bruissement, vers le ravin il tourne les yeux,  
Il voit la lune ayant passé la rivière et jetant ses feux,  
Lors ils reviennent sur leurs pas, sans perdre de temps en ces lieux.
- 264 La femme dit : « O Chevalier! Dieu te donne ce que tu veux,  
Au plus profond de cette grotte, cache-toi, demeure invisible,  
Il n'est pas un être de chair qui désobéisse à ce Preux,  
Je tenterai de faire en sorte qu'il t'accepte sans déplaisir. »
- 265 La femme laissa dans la grotte Avthandil aussitôt caché,  
Le Preux sauta de sa monture, portant au côté le carquois,  
Ses pleurs se mêlent à la mer, il se lamente à haute voix,  
Avthandil voit d'une fissure et l'observe à la dérobée.
- 266 Le bain de larmes fait passer le cristal aux couleurs de l'ambre,  
Le fier chevalier et la femme en noir pleurent pendant longtemps,  
Elle prend, emporte l'armure, puis elle emmène le cheval,  
Le Preux se calme, les poignards de jais viennent couper les larmes.
- 267 Prisonnier, mais libre de chaînes, Avthandil voit d'une fenêtre  
La femme étendre, pour le Preux, des tapis faits de peaux de tigre,  
Le Preux s'assied et, cependant que sa douleur croît, il soupire,  
Les larmes emmêlées de sang brillent au bord des cils de jais.
- 268 La femme, à l'aide d'un silex, allume bientôt un feu doux,  
Préparant, pour qu'il se nourrisse, la viande rôtie sans apprêts,  
Mais quand elle l'eut apportée, il prit un seul morceau à peine,  
Comme il était sans force et las, il le repoussa sans mâcher.
- 269 Il s'étendit pour se coucher, mais il dort fort peu de temps,  
Il sursautait, poussait des cris et se dressait comme un dément,  
En gémissant, il se frappait de coups la tête et la poitrine,  
La femme se tenait assise à l'écart, se griffant la face.
- 270 « Dis-moi ce qui t'advint, dit-elle, et pourquoi tu es revenu. »  
Il répondit : « J'ai rencontré un Roi qui partait pour la chasse,  
De nombreux guerriers l'escortaient, surchargés de pesants bagages,  
Il allait, à travers la plaine ayant placé ses rabatteurs.
- 271 « La vue des hommes m'attrista, en moi le feu devint plus fort,  
Je ne m'approchai pas de lui, me prenant moi-même en pitié,  
Tout pâle, je m'éloignai d'eux, je me cachai dans la forêt,  
Pensant : « S'ils ne m'atteignent pas, demain je m'en irai à l'aube. »

Les pleurs de la femme coulaient, cent fois, mille fois plus intenses, 272  
 « Tu erres seul parmi les fauves, dit-elle, et les arbres immenses,  
 Tu ne laisses approcher personne pour te parler et te distraire,  
 Usant ainsi tes jours en vain, sans nul bénéfice pour Elle.

« Tu as couru tous les endroits par la surface de la terre, 273  
 Sans trouver un seul compagnon qui, des tourments, pût te distraire,  
 Et demeurant à tes côtés, te préservât de la folie,  
 Quel profit en recevrais-tu si tu meurs et qu'Elle périsse! »

Il dit : « De ton âme, ô ma sœur! la tendresse se reconnaît, 274  
 Mais il n'est pas sur cette terre de baume guérissant mon mal,  
 Qui pourrait retrouver un homme, lequel au monde n'est pas né?  
 Mon bonheur est dans le trépas, qui sépare le corps de l'âme.

« Où se trouve l'homme que Dieu, pour me sauver, aurait fait 275  
 [naître?  
 Si même j'avais le désir de le voir et de lui parler?  
 Personne n'endura mes peines, nul n'a tenté de les souffrir.  
 Je n'ai pas de proche, hormis toi, parmi les êtres faits de chair. »

La femme lui dit humblement : « Ne te fâche point, je te prie, 276  
 Puisque Dieu m'a fait la faveur de me nommer pour te servir,  
 Je ne puis pas dissimuler ce que je connais de meilleur,  
 A quoi bon passer la mesure, tu as déjà payé le prix!

— Je ne sais rien, que me dis-tu, répondit le Preux, sois plus claire; 277  
 Comment pourrais-je, seul, sans Dieu créer un homme à mon usage  
 Que puis-je tenter si Dieu veut lui-même que je désespère,  
 Dorénavant, aux bêtes fauves je me suis rendu tout semblable.

— Je t'ai lassé par des conseils sans bornes, dit encor la femme, 278  
 Mais si pour toi je trouve un homme qui te suive de son plein gré,  
 Qui près de toi toujours demeure, que tu aies plaisir à connaître,  
 Prête serment de l'épargner, de ne point lui faire de mal. »

Le Preux dit : « Si tu me le montres, je serai certes satisfait, 279  
 Par l'amour de Celle pour qui, par monts et vaux, j'erre dément,  
 Jamais je ne lui causerai de souffrance ou bien de tourment,  
 Je ferai ce qui, de ma part, peut lui plaire, et je l'aimerai. »

## Rencontre de Tariel et d'Avthandil

- 280 La femme se leva, sortit pour amener le chevalier.  
 « Il n'est point fâché », lui dit-elle, afin de raffermir son cœur.  
 Elle l'amena par la main, semblable à l'Astre radieux,  
 Tariel dit en le voyant qu'il était l'égal du soleil.
- 281 Tariel vint à sa rencontre, tous deux à des soleils semblables,  
 A la lune, au ciel sans nuages, baignant la plaine de rayons,  
 Auprès d'eux, même un aloès ne mérite pas d'être un arbre,  
 Ils rappelaient les sept planètes, pourquoi rechercher d'autre  
 [image!]
- 282 Ils s'embrassent l'un l'autre, point gênés de ne pas se connaître,  
 Ils découvrent leurs blanches dents, entrouvrant les roses des lèvres,  
 Ils se tiennent tout enlacés, ils versent des larmes ensemble,  
 La joue d'hyacinthe aux reflets de rubis se transforme en ambre.
- 283 Ils revinrent, le chevalier tenait Avthandil par la main,  
 Ils s'assirent, pleurant longtemps de brûlantes larmes, tous deux,  
 Asmath les consolait disant des mots tendres et merveilleux;  
 « Ne mourez point, de votre deuil n'allez pas obscurcir les cieux. »
- 284 Tariel, sur le teint de rose, reçut le givre sans geler,  
 Il dit au Preux : « Je suis pressé, fais-moi connaître ton secret,  
 Qui es-tu, ou bien d'où viens-tu, par quels chemins es-tu passé?  
 Pour moi, la mort m'a oublié, d'elle aussi je suis délaissé. »
- 285 Lors Avthandil lui répondit en propos emplis de beauté.  
 « O lion Tariel, vaillant Preux qui te montres si délicat  
 Je suis Arabe, en Arabie s'élèvent mes riches palais,  
 L'amour fou m'a brûlé, le feu qui m'embrase est inapaisable.

- « Je suis épris d'amour et j'aime la fille de mon suzerain, 286  
Tous les vassaux les plus puissants pour leur reine la reconnaissent,  
Tu ne me connais pas, pourtant tu m'aperçus, s'il t'en souvient,  
Rappelle-toi, tu massacras de vaillants écuyers, naguère.
- « Nous t'avions aperçu errant et nous nous étions approchés, 287  
Mon maître, en courroux, se froissa et nous te cherchâmes querelle,  
Tu ne vins pas à notre appel, alors nos gens te pourchassèrent,  
Et puis tu empourpras les champs du sang que tu leur fis verser.
- « Sans glaive, avec une matraque, à chacun tu fendis la tête, 288  
Le Roi bondit sur son coursier sans pouvoir rejoindre ta trace,  
Comme un démon tu disparus en épouvantant nos esclaves,  
Cela nous surprit davantage, nous demeurâmes stupéfaits.
- « Le Roi s'irrita, tout monarque est fort jaloux de son pouvoir, 289  
On te chercha partout, en vain, suivant la carte de la terre,  
Sans trouver d'homme qui t'ait vu, ni de jeune ni de vieillard,  
Celle qui m'envoie, en beauté, passe le soleil et l'éther.
- « Elle m'a dit : « Va rechercher du Preux disparu des nouvelles, 290  
« Alors, accédant à tes vœux, je ferai ce que tu désires. »  
Elle a voulu que trois années mes pleurs s'écoulaient au loin d'elle,  
N'es-tu point surpris que j'endure d'être éloigné de son sourire!
- « Jusqu'à présent je n'avais vu nul homme t'ayant aperçu, 291  
Je viens de rencontrer les Kurdes qui t'avaient parlé de trop près,  
Tu abattis avec ta masse l'un d'eux, en le laissant pour mort,  
Le malheureux gît, rendant l'âme, je tiens ce récit de ses frères. »
- Alors Tariel se souvint du combat, de ce temps lointain, 292  
Il dit : « Je me rappelle bien cette aventure, quoique ancienne,  
Celui qui t'éleva et toi, je vous ai vus chasser ensemble,  
J'étais en pleurs et j'évoquais celle qui cause mon chagrin.
- « Que cherchiez-vous? Que vouliez-vous de moi, si différent de vous? 293  
Vous étiez allègres et fiers, moi je baignais de pleurs mes joues,  
Puis vous avez enfin lancé vos guerriers en bravant le sort,  
Je crois qu'au lieu de moi, vivant, vous avez emporté vos morts.
- « Je regardai vers vous, je vis ton maître s'approcher de moi, 294  
J'évitai de lever la main sur lui, par respect pour le Roi,  
Je disparus hors de sa vue, sans lui adresser la parole,  
Mon cheval semble un magicien, je ne le compare à nul autre.

- 295 « Plus vite qu'il ne faut à l'homme pour ciller ou faire un clin d'œil,  
 Je puis échapper à celui dont je n'attends pas d'agrément,  
 A l'encontre de ces Kurdes, je n'ai pas eu le cœur clément,  
 Ils eurent tort de me presser en m'affrontant avec orgueil.
- 296 « Tu viens aujourd'hui hardiment, j'ai plaisir à voir ton visage,  
 Cyprès par la taille, et soleil, tu sembles un héros par l'audace,  
 Tu connais l'effort, et tu sais, aussi, la douleur et la peine.  
 Il est difficile d'atteindre un être que le ciel délaisse. »
- 297 Avthandil dit : « Tu me loues, toi, digne des plus sages louanges,  
 Qu'ai-je fait pour le mériter, que t'ai-je apporté en échange ?  
 Tu es l'image du Soleil Unique, brillant au zénith,  
 Car la douleur et tant de pleurs versés n'ont pas pu te fléchir.
- 298 « Ce beau jour m'a fait oublier celle qui m'assombrit le cœur,  
 Je délaisse de la servir, qu'il en soit comme tu le veux,  
 Toujours le rubis surpassa les émaux les plus beaux qui fussent,  
 T'accompagner jusqu'à la mort, je ne demande rien de plus. »
- 299 Tariel lui dit : « Maintenant ton cœur m'apporte la chaleur,  
 Je m'étonne, qu'ai-je donc fait pour mériter cette faveur ?  
 Mais c'est l'usage qu'un amant prenne pitié d'un autre amant.  
 Je te sépare de l'aimée, que recevras-tu en échange ?
- 300 « Tu es parti à ma recherche pour le service de ta Dame,  
 Dieu t'a permis de me trouver et tu t'es conduit comme un Preux,  
 Mais comment narrer mon histoire et pourquoi j'erre dans ces lieux,  
 Si je le raconte, le feu me rendra de cendre et de flamme ! »
- 301 Asmath lui dit : « O lion! tes pleurs sont impuissants contre ce feu,  
 Pour moi, je ne puis te presser de parler car cela ne sied,  
 Prêt à donner sa vie pour toi, je vois un être passionné,  
 S'il savait ce qui t'a blessé il remuerait pour toi les cieux.
- 302 « Il m'a suppliée, me pressant de l'informer à ton sujet,  
 Si Dieu t'accorde cette grâce, pourquoi dois-je parler moi-même,  
 Je crois que conter ton histoire peut produire un heureux effet,  
 Les desseins de la Providence céleste sont le Bien suprême. »
- 303 A ces mots Tariel se tut embrasé, recouvert de flammes,  
 Il dit, s'adressant à Asmath : « Depuis lors que tu m'accompagnes,  
 Ne sais-tu pas que sans remède est la blessure qui me frappe,  
 Ce Preux me brûle également dont le cœur est voué aux larmes ?

- « Comment l'homme peut-il trouver ce qu'encor Dieu n'a pas fait 304  
[naître,
- Ainsi le feu incandescent tient-il mon cœur anéanti.  
Ma route est coupée, je suis pris dans le réseau tendu de mailles,  
Sur la terre je n'ai de biens que cette cape et cette paille.
- « Mais le Dieu de miséricorde ainsi que le Soleil Unique, 305  
En ce jour m'accorde deux grâces qu'il accomplit sous cette forme,  
D'abord deux amants, par mon fait, à nouveau seront réunis,  
Et puis il me consume entier au brasier ardent qui m'embrase. »
- Il dit au Preux : « Celui qui fait le choix d'un frère ou d'une sœur 306  
Ne doit point épargner sa vie pour eux, non plus que sa douleur,  
Dieu ne peut pas sauver les uns s'il ne fait succomber les autres,  
Écoute, je vais raconter, ensuite que les feux m'empotent ! »
- Il dit : « Asmath, viens prendre place, apprête aussi pour moi de 307  
[l'eau,
- Si tu me vois évanoui, de l'onde arrose ma poitrine,  
Et si je meurs, pleure sur moi, et ne cesse point tes soupirs,  
Creuse ma tombe, que la terre en cet endroit soit mon berceau. »
- Dégrafant son col il s'assit, la gorge nue pour raconter, 308  
Longtemps il retint ses rayons tel un soleil sous les nuages,  
Sans pouvoir entrouvrir aux mots ses lèvres qu'il tenait serrées,  
Puis sa voix frémit, il gémit en versant de brûlantes larmes.
- Il murmurait : « O mon aimée! mon tendre amour perdu pour moi, 309  
Mon âme, mon esprit, mon cœur, mon espoir ainsi que ma vie,  
Bel arbre planté dans l'Eden et coupé par je ne sais qui,  
O cœur cent fois brûlé, comment le feu ne te calcine pas ? »

*Tariel raconte son histoire  
à Avthandil*

- 310 Entends-moi et prête l'oreille au récit de mes aventures,  
Ma langue a peine à raconter les mots et les événements,  
Je n'attends plus aucun bonheur de celle qui me fit dément,  
Et me fait verser tant de sang et dont le chagrin tant me dure.
- 311 Il n'est pas d'homme qui ne sache qu'il est sept royaumes aux Indes,  
Pharsadann en possédait six, il en était le souverain,  
Riche, généreux, téméraire, monarque gouvernant des rois  
Soleil à stature de lion, chef de guerre habile aux combats.
- 312 Sur le septième État régnait mon père, craint de l'ennemi,  
Saridann, tel était son nom, aux rivaux n'accordait la fuite,  
Personne n'osait l'offenser, de façon secrète, ou visible,  
Il chassait et passait le temps, sa vie s'écoulait sans souci.
- 313 Il fut las d'être solitaire et son cœur s'emplit de chagrin,  
Il dit : « J'ai pris aux ennemis, à nos confins, leurs territoires,  
Je les ai partout repoussés, j'ai la puissance et j'ai la gloire,  
Je vais aller à Pharsadann rendre l'hommage du vassal. »
- 314 Il décida de dépêcher à Pharsadann un émissaire,  
Lui faisant porter ce message : tu règnes sur toutes les Indes,  
Et maintenant je veux montrer que je te suis aussi fidèle,  
Pour que de mes loyaux services, le souvenir point ne se perde!
- 315 En apprenant cette nouvelle, Pharsadann ressentit grand-joie,  
Il lui dit : « Je rends grâce à Dieu, moi qui règne dessus la terre,  
De ta conduite, ô Souverain, Roi des Indes, ainsi que moi,  
Viens je te rendrai les honneurs, que l'on doit au fils et au frère. »

- Avec le titre d'Amirbar, il lui donna un grand pays,  
L'Amirbar aux Indes détient la charge d'Emir Spasalar,  
Quand il fut roi, entre ses mains, rien n'était livré au hasard,  
Sans porter le nom de César, il était le maître d'autrui. 316
- Quant au Roi lui-même, il traitait mon père ainsi que son égal,  
Il disait : « Un tel Amirbar, je gage que nul n'en possède. »  
Il chassait, il partait en guerre, l'ennemi demandait la Paix,  
Pas plus qu'autrui ne me ressemble, je ne suis fait à son image. 317
- La Reine pareille au Soleil et le Roi n'avaient pas d'enfant,  
Ils étaient soucieux, la crainte envahit l'armée en ce temps,  
Hélas, qu'il soit maudit ce jour où je naquis chez l'Amirbar,  
Le Roi dit : « Je vais l'élever comme un fils, il a sang de Roi. » 318
- La Reine et le Roi m'accueillirent en leur demeure ainsi qu'un fils,  
En m'élevant pour commander à leurs armées et au pays,  
Aux mains des Sages confié, des Rois j'apprenais les usages,  
Je devins par le corps un lion, semblable au Soleil par la face. 319
- Asmath, écoute et m'avertis si je me trompe en mon récit,  
A cinq ans je devins semblable à la belle rose épanouie,  
Ce m'était un jeu de tuer le lion comme un faible oiseau,  
Pharsadan ne remarquait plus qu'il était dépourvu de fils. 320
- Et de ma pâleur, sois, Asmath, également le témoin sûr,  
Je surpassais le beau soleil comme l'aube le crépuscule,  
« Il est la plante de l'Eden », s'écriait chacun à ma vue,  
Je ne suis plus que l'ombre, à peine, maintenant de ce que je fus. 321
- J'avais cinq ans et dans ce temps la Reine conçut un enfant,  
Dans un soupir alors le Preux dit, il lui naquit une fille,  
Il fut tout près de défaillir, Asmath lui jeta de l'eau fraîche,  
« Celle qui me brûle déjà ressemblait au Soleil », dit-il. 322
- Tandis que la Reine enfantait, des lettres affluaient sans cesse,  
Les courriers par toutes les Indes répandaient l'heureuse nouvelle,  
Lune et Soleil s'émerveillaient, le ciel étincelait de joie,  
Tous les humains, dessus la terre, s'abandonnaient à l'allégresse. 323
- La langue ne saurait louer les faits que je raconte là,  
Pharsadann prit part à la fête dans la liesse et dans la joie,  
Chargés de présents variés, de partout accouraient les Rois,  
Les guerriers eurent les mains pleines de l'or que l'on distribua. 324

- 325 L'on commença, après les fêtes, de nous élever, elle et moi,  
Déjà l'on eût dit un rayon de soleil embelli trois fois,  
Sur nous veillait également l'amour de la Reine et du Roi,  
Je vais vous nommer maintenant celle pour qui mon cœur flamboie.
- 326 Le Preux défailloit au moment de prononcer le nom si tendre,  
Avthandil pleurait avec lui, le feu changeait le cœur en cendres,  
La femme pour le ranimer versa de l'eau sur sa poitrine,  
Il dit : « Écoute, mais ce jour est le jour où je vais mourir. »
- 327 Celle qui grandit avec moi avait nom Nestan'Daredjane,  
Et devint, quand elle eut sept ans, une princesse douce et sage,  
Elle était semblable à la lune, passant le Soleil en beauté,  
Quel cœur peut souffrir son absence, fût-il de diamant ouvré ?
- 328 Elle grandit tandis que moi j'atteignais l'âge de combattre,  
Quand le Roi jugea que sa fille était capable de régner,  
A mon père il me redonna, j'étais en mesure déjà  
De lancer la balle et, chassant, tuais les lions comme des chats,
- 329 Le Roi construisit un palais pour y loger la jeune fille,  
Les murs en étaient de basalte, de cristal et rubis, l'alcôve,  
Dans le jardin pour s'y baigner, un bassin rempli d'eau de rose,  
Là se tenait celle pour qui je brûle aux flammes les plus vives.
- 330 Nuit et jour, des brûle-parfums, s'élevait l'odeur d'aloès,  
Elle se tenait dans la tour, ou bien dans l'ombre du jardin,  
Davar était la sœur du Roi, veuve, ayant vécu chez les Kadjs,  
Le Roi lui confia l'enfant pour l'élever dans la sagesse.
- 331 Les murs étaient tout recouverts d'épais tapis et de brocarts,  
Nul ne pouvait apercevoir les traits de rose et de cristal,  
Ses compagnes aux jeux de dés étaient Asmath et deux esclaves,  
Sa taille grandit, élancée comme un cèdre du Gabaon.
- 332 J'avais quinze ans et Pharsadann, le Roi, m'élevait comme un fils,  
Le jour j'étais auprès de lui, la nuit même il me retenait,  
Lion par la force, et Soleil, j'étais un arbre par l'aspect,  
On louait mes exploits au stade, on vantait mon adresse au tir.
- 333 La flèche lancée par ma main abattait tout, gibier et fauves,  
Puis de la chasse revenu, je lançais la balle en l'arène,  
Chez moi je donnais des festins, j'étais accoutumé aux fêtes,  
Mais ce visage de cristal, depuis, m'a séparé du monde.

- La mort soudain ravit mon père, le jour de son trépas survint, 334  
 Alors chez Pharsadann cessèrent tout agrément et tout festin,  
 Le plaisir envahit le cœur de ceux qu'il avait fait trembler,  
 Ses ennemis clamaient leur joie, les fidèles se lamentaient.
- Durant toute une année le deuil me tint dans une chambre obscure, 335  
 Nuit et jour je me lamentais, je demeurai inconsolable,  
 Des gens de cour vinrent me voir, me transmettant le vœu du Roi,  
 Il disait : « Tariel, mon fils, ne revêts plus les habits noirs.
- « Nous souffrons encor plus que toi de l'absence de notre égal. » 336  
 Il me fit donner cent trésors, il proclama la fin du deuil,  
 Il me concéda tous les titres que mon père avait possédés.  
 « Prends le rang d'Amirbar, dit-il, en assume les hauts devoirs. »
- Pour mon père je m'enflammai au brasier de feux incessants, 337  
 Pleins de respect les courtisans me saluant m'accompagnèrent,  
 Pour mon retour les Souverains, en donnant une grande fête,  
 Ainsi que font des parents tendres, me reçurent en m'embrassant.
- En m'honorant comme leur fils, auprès d'eux, ils me firent place, 338  
 Tous deux me dirent doucement qu'ils m'avaient accordé ces titres,  
 Je refusai, je m'alarmai à l'idée de suivre sa trace,  
 Ils insistèrent, je rendis l'hommage dû par l'Amirbar.
- Je ne me souviens plus, je ne sais plus, ont passé bien des ans, 339  
 Quoique cela soit difficile, je vais te conter mon histoire,  
 Le monde infidèle et menteur toujours est le fauteur du mal,  
 Que l'étincelle de son feu m'atteigne et me brûle longtemps.

*Tariel raconte  
la naissance de sa passion*

- 340 Après qu'il eut longtemps pleuré, le Preux poursuivit son récit.  
« Un jour, au retour de la chasse, le Roi et moi nous revenions,  
Il me dit : « Allons chez ma fille », il posa sa main sur sa main,  
N'es-tu point surpris que je vive alors que j'évoque ce temps ?
- 341 « Je vis un jardin plus splendide que tous les lieux les plus plaisants,  
Le chant des oiseaux s'entendait plus doux que le chant des sirènes,  
C'étaient des fontaines sans nombre, des bassins emplis d'eau de rose,  
Des rideaux de velours brodé retombaient au-dessus des portes.
- 342 « Le Roi m'ordonna d'apporter des faisans dorés pour sa fille,  
Je les choisis et nous partîmes pour me livrer en proie aux flammes,  
À cet instant je commençai de payer ma dette au destin,  
Il faut une lance en diamant pour transpercer un cœur d'airain.
- 343 « Je savais le désir du Roi, nul ne devait voir le Soleil,  
Je me tins au-dehors et lui entra, écartant le rideau,  
Je ne vis rien, je n'entendis que le doux murmure des mots,  
Il envoya Asmath quérir les présents faits par l'Amirbar.
- 344 « Asmath écarta le rideau, j'étais derrière la tenture,  
J'aperçus une jeune fille, la lance perça ma raison,  
Asmath vint et je lui tendis les faisans, le cœur tout en flammes,  
Malheur à moi ! Depuis ce jour le feu sans relâche me brûle.
- 345 « Les clartés d'antan ne sont plus, qui passaient l'éclat du soleil. »  
Il ne put parler plus avant, en soupirant il défaillit,  
L'écho, répondant alentour aux pleurs d'Asmath et d'Avthandil,  
Disait : Il est sans force, hélas ! le bras menaçant l'ennemi !

- Asmath lui versa de l'eau fraîche, Tariel reprit connaissance, 346  
 Longtemps il ne put dire un mot, le cœur suffoquant de tristesse,  
 Ensuite encor il se lamente, mêlant ses larmes à la terre,  
 Il dit : « Hélas ! j'ai grand tourment en évoquant son souvenir.
- « Ceux qui croient au monde éphémère en peuvent tirer maint profit, 347  
 Mais nul ne peut au bout du compte échapper à sa perfidie,  
 Je loue l'entendement des sages qui se dressent contre lui,  
 Prête l'oreille à mon histoire, si je puis retenir ma vie.
- « Je remis les faisans dorés et sans porter mes pas ailleurs, 348  
 Je tombai là sans connaissance, la force fuyant de mon corps,  
 J'entendis, revenant à moi, un bruit de soupirs et les pleurs,  
 Des gens de cour autour de moi, pressés comme autour du passeur.
- Couché sur un lit somptueux, j'étais dans une vaste salle, 349  
 Le Roi et la Reine versaient sur moi des pleurs intarissables,  
 Et les mains qui griffaient les joues semblaient vouloir les déchirer,  
 Selon les prêtres consultés, le mal venait de Belzébuth.
- « Dès qu'il me vit les yeux ouverts, le Roi m'enlaça tendrement, 350  
 Il me dit en pleurant : « Mon fils, si tu es vivant, parle-moi. »  
 Je ne pouvais pas lui répondre, je sursautais comme un dément,  
 Je retombai en pamoison, le cœur tout inondé de sang.
- « Autour de moi tous les devins et les Mollahs formaient un cercle, 351  
 Et, tenant en main le Coran, ils le récitaient tous ensemble,  
 Croyant que j'étais possédé, ils marmonnaient je ne sais quoi,  
 Je demeurai trois jours, mourant, brûlé de feux intarissables.
- « Les médecins fort étonnés se demandaient : « Quel est ce mal ? 352  
 « Les remèdes n'y peuvent rien, quelque langueur le rend souffrant. »  
 Tantôt je me dressais soudain, balbutiant des mots déments,  
 La Reine versait tant de pleurs qu'un lac se formait de ses larmes.
- « Je passai trois jours au palais, demi-vif et demi-mourant, 353  
 Quand je revins à moi, mon cœur comprit ce qui était obscur,  
 Je me dis : « Voici donc pourquoi je suis ici privé de vie. »  
 Je demandai au Créateur miséricorde et patience.
- « Je dis : « O Dieu, épargne-moi, écoute, reçois ma prière, 354  
 « Donne la force de souffrir, fais que mon courage reprenne,  
 « En ce lieu je puis me trahir, fais que j'atteigne ma demeure. »  
 Dieu fit, et je me sentis mieux, mon cœur blessé devint de fer.

- 355 « Je me levai, des messagers du Roi vinrent me visiter,  
Lui rapportant : « Il s'est dressé. » La Reine aussitôt s'empressa,  
Le Roi accourut, tête nue, sans plus savoir ce qu'il faisait,  
Il louait la grandeur de Dieu, et tous l'écoutaient en silence.
- 356 « Ils s'assirent de part et d'autre et me firent prendre un breuvage,  
Je leur dis : « O mes souverains, à présent mon cœur est plus fort,  
« Je veux remonter à cheval, revoir les ruisseaux et les champs. »  
Un coursier sellé, je montai, aux côtés du Roi chevauchant.
- 357 « Nous sortîmes nous promener le long de la place et de l'eau,  
Au retour, je quittai le Roi qui m'avait conduit à ma porte,  
Rentré chez moi, je fus plus mal, tout malheur un malheur apporte,  
Je me disais : « Il faut mourir, un meilleur prix mon sort ne vaut. »
- 358 « Les larmes changent en safran, des joues de neige le cristal,  
Dix mille poignards acérés déchirent le cœur davantage,  
Le gardien du seuil apparut, au-dehors il mandait mon page,  
Je me disais : « Quelle nouvelle l'un ou bien l'autre peut savoir? »
- 359 « C'est l'esclave d'Asmath », dit-il. J'ordonnai qu'on l'interrogeât.  
Il s'en vint et me présenta un billet tendre que je lus,  
Surpris, avais-je composé le philtre qui séduit les cœurs!  
Je n'avais nul soupçon, douleur pesait sur moi ainsi qu'un arbre.
- 360 « Je m'étonnai — se peut-il donc qu'elle m'aime et me l'ose dire,  
Elle accuserait mon silence si je demeurais insensible,  
D'abord elle perdrait sa foi, puis elle haïrait de me voir  
Je répondis comme l'exige la règle de l'amour courtois.
- 361 « Puis les jours passèrent, mon cœur se brûlait encor plus aux  
[flammes,  
Je ne pouvais plus contempler les guerriers s'exerçant aux armes,  
Et je n'allais plus au palais, les médecins vinrent me voir,  
A cet instant, je commençai de payer ma dette au destin.
- 362 « Nul ne put rien pour moi, mon cœur s'emplit de ténèbres obscures,  
Nul n'aperçut le feu brûlant, lequel m'embrase et me consume,  
On accusait du mal le sang, le Roi dit : « Il faut le saigner. »  
J'acceptai, cachant le tourment que nul ne devait deviner.
- 363 « Le bras saigné, je reposais, le cœur triste et seul en ma chambre,  
Mon esclave entra, je guettais ce qu'il allait alors m'apprendre,  
Il dit : « C'est l'esclave d'Asmath. » J'ordonnai qu'on la fît entrer,  
Je me disais : qui donc est-elle, qui compte-t-elle en moi trouver?

- « L'esclave apportait un message, que je parcourus à loisir,  
La lettre exprimait la langueur, avec la hâte de me voir,  
Je répondis : « Il est grand temps, ton étonnement n'est pas feint,  
« Ne me reproche nul dédain, je viendrai si tu le désires. » 364
- « Je dis à mon cœur : « Pourquoi ces coups de lance qui t'affaiblissent ?  
« Je suis Amirbar, souverain, toutes les Indes m'obéissent,  
« Au moindre soupçon, tous mes actes mille fois seront mesurés,  
« On me bannira de ces lieux si l'on devine mon secret. » 365
- « Un homme de la part du Roi vint s'enquérir de mes nouvelles,  
Quand il entra il demanda si l'on avait tiré mon sang,  
Je répondis : « Je me suis fait saigner, un grand mieux je ressens,  
« J'irai moi-même auprès du Roi, de ce bonheur je me délecte. » 366
- « J'allai au palais et le Roi me dit : « Ah! n'agis plus ainsi! »  
Sans flèche et carquois, sans ceinture, il me fit monter à cheval,  
Sautant en selle, il lança ses faucons sur les faisans craintifs,  
De part et d'autre les archers poussaient des cris et des hurrahs! 367
- « Nous festoyâmes au retour, ayant couru vallons et plaines,  
Aux chanteurs, les joueurs de viole répondaient sans reprendre  
[haleine,  
Le Roi distribua des gemmes, des bijoux de valeur unique,  
Ceux qui l'escortaient en ce jour ne demeurèrent les mains vides. 368
- « Je tentai, sans y parvenir, de me garder de la tristesse,  
A son image un feu puissant environnait mon cœur de flammes,  
J'entraînai mes proches chez moi, qui me nommaient leur aloès,  
Dans le boire et dans le festin, je cherchai à celer ma peine. 369
- « Mon intendant vint près de moi me dire à l'oreille un message;  
« Une femme est là qui demande un entretien à l'Amirbar,  
« Un voile cache son visage digne d'être loué des sages. »  
Je dis : « C'est moi qui l'ai mandée, dans ma chambre conduisez-la! » 370
- « Quand je me levai mes convives se levèrent quittant la table.  
« Demeurez au festin, leur dis-je, restez, bientôt je reviendrai. »  
Je gagnai ma chambre à coucher, un serviteur gardant ma porte,  
Pour que la faute ne l'emporte, de mon cœur je suivais le trait. 371
- « Je passai le seuil et la femme en s'avançant me salua;  
« Être reçue de vous, dit-elle, est un bonheur digne d'envie »,  
Je m'étonnai, vit-on jamais saluer un amant ainsi?  
A l'évidence elle ignorait la règle de l'amour courtois. 372

- 373 « Je pris place sur le divan, elle vint au bord du tapis,  
Elle ne se sentait pas digne de se tenir auprès de moi,  
Je dis : « Si ton cœur est d'amour épris pourquoi restes-tu là ? »  
Elle ne me répondait pas, semblant peser des mots timides.
- 374 « Elle dit : « En ce jour, mon cœur de flammes de honte s'embrase,  
« Tu crois donc que je suis venue auprès de toi dans ce dessein ?  
— Maintenant me rend l'espérance la réserve de ton maintien,  
« Si j'en suis digne, comment dire que Dieu me prive de sa grâce ? »
- 375 « Elle se leva : « Ce propos, dit-elle, a troublé mon esprit,  
« N'en doutez pas, ce que je dis c'est ma maîtresse qui l'ordonne,  
« Son tendre cœur lui inspira une audace de cette sorte,  
« Que cette lettre vous révèle ce que de vive voix j'appris. »

*Première lettre*  
*de Nestan'Daredjane*  
*à son amant*

- Je vis la lettre de la main de celle qui de feu me brûle, 376  
 Le rayon du jour m'écrivait : « O Lion! cache ta blessure,  
 Je t'appartiens. Ah! ne meurs pas, je hais toute vaine folie,  
 Asmath maintenant t'apprendra tout ce que mon cœur lui a dit.
- « La mort et le fatal délire, est-ce donc l'amour selon toi? 377  
 Mieux vaut montrer à ton aimée et plus de gloire et plus d'exploit,  
 Les gens qui peuplent le Khataï nous doivent hommage et tribut,  
 Nous ne devons plus supporter ce qu'ils nous causent de dommage.
- « Depuis longtemps je consentais déjà à t'avoir pour époux, 378  
 Mais je n'avais pas le loisir de te parler jusqu'à ce jour,  
 Assise dedans ma litière, je t'ai vu saisi de folie,  
 Et puis, j'ai entendu narrer le récit de ton aventure.
- « Je te le dis, en vérité, écoute ce que je propose : 379  
 Va combattre les Khataïens, parais dans toute ta superbe,  
 Cesse de vainement pleurer et de ternir ta joue de rose,  
 L'astre du jour ferait-il plus? J'ai mis l'aurore en les ténèbres. »
- Asmath parlait sans nulle crainte et sans qu'elle éprouvât de peur, 380  
 Que te dire de mon état et comment peser mon bonheur,  
 Frissonnant et se déroband, mon cœur allait, venait en moi,  
 Mes joues se changeant en rubis, ma face redevint cristal.

## *Lettre de Tariel à sa bien-aimée*

- 381 Je posai contre ma paupière la lettre écrite de sa main,  
Écrivant en réponse : « O Lune, le Soleil ne peut pas te vaincre,  
Que Dieu ne t'accorde jamais rien qui ne porte ton empreinte,  
C'est un songe ! Je ne puis croire que je suis vivant et non mort ! »
- 382 Je dis à Asmath : « Je ne puis trouver aucune autre réponse,  
Dis-lui : « Puisque, ô Soleil, pour moi tu te dresses dans la clarté,  
« Puisque, mort, tu me fais revivre, mon esprit n'est plus égaré,  
« Quelque service que tu veuilles, au devoir je ne faillirai. »
- 383 — Elle m'a chargée, dit Asmath, d'agir ainsi, disant : Mieux vaut,  
Si l'on te voit, que l'on ignore que tu lui as parlé pour moi,  
Qu'il paraisse te courtiser quand il s'en viendra pour me voir,  
Et m'a priée : « Que l'Amirbar fidèlement veille au secret. »
- 384 Je me réjouis du conseil et de la sagesse du cœur  
De celle sur qui le soleil même craint de fixer les yeux,  
J'avais le bonheur, j'entendais parler en langage si doux  
Celle dont les rayons ardents font reculer l'éclat du jour.
- 385 J'offris dans une coupe d'or des bijoux de prix pour Asmath,  
Elle me dit : « Je n'en veux point, je suis comblée de diamants. »  
Elle ne prit qu'un seul anneau, ne pesant pas plus d'une drachme,  
« Cela suffit pour souvenir, j'ai des bracelets à foison. »
- 386 La femme se leva, sortit, les lances délivrant mon cœur,  
Le bonheur éclaira ma nuit, et sur mon feu jeta le calme,  
Je repris ma place au festin où coulait le vin délectable,  
Les présents que je prodiguai accroissaient la joie et l'ardeur.

*Message de Tariel  
aux Khataïens*

J'envoyai un homme en Khataï, portant de ma part un message, 387  
Disant : « Le souverain des Indes égale Dieu par la puissance,  
Qui est affamé recevra, s'il est fidèle, en abondance,  
Tout insoumis et tout rebelle aura grands regrets et dommages.

« Frère et Seigneur, sachez-le bien, nous ne souffrirons pas d'abus, 388  
Dès que vous recevrez cet ordre, venez à nous sans perdre temps,  
Si vous ne venez pas, c'est nous qui viendrons, sans nul artifice,  
Mieux vaut nous voir que consentir au sacrifice de vos sangs. »

Ayant envoyé ce message, je livrai mon cœur à la joie, 389  
Je me reposai au palais, délivré des feux intenable,  
Il accédait à mes désirs, alors, ce monde périssable,  
Et depuis il m'a rendu fou au point que les fauves m'évitent.

Je songeai d'abord à m'enfuir, puis mon esprit se fit plus sage, 390  
Mes compagnons venaient chez moi, organisant de grands festins,  
Mais le plus vaste des désirs m'empêchait de goûter la joie,  
Je m'en prenais à l'Univers, quand la tristesse entra en moi.

*Nestane*  
*fait mander Tariel*

- 391 Un jour, revenant du palais je me reposais en ma chambre,  
J'étais assis songeant à elle et le sommeil fuyait mes yeux,  
J'avais une lettre d'espoir et mon cœur s'en réjouissait,  
Le garde vint mander mon page et lui dire un mot en secret.
- 392 « C'est l'esclave d'Asmath », dit-il. J'ordonnai de le faire entrer,  
Elle écrivait : Celle dont le poignard perce ton cœur, t'appelle.  
Le bonheur éclaira ma nuit, ouvrant l'étai qui me blessait.  
Silencieux en mes pensers, je partis, emmenant l'esclave.
- 393 Je pénétrai dans le jardin sans rencontrer âme qui vive,  
Asmath s'en vint à ma rencontre, gracieuse, riante et gaie,  
Elle me dit : « J'ai de ton cœur heureusement tiré l'épine,  
Suis-moi, viens contempler ta rose qui n'est point flétrie ni fanée. »
- 394 La femme écarta devant moi un lourd rideau, le soulevant,  
Là se trouvait un baldaquin orné de rubis, de cristal,  
La belle s'y tenait assise, sa face d'astre rayonnant,  
Et gracieuse m'observait, ses yeux d'encre formaient un lac.
- 395 Je demeurai debout, mais elle qui m'avait mandé se taisait,  
Me fixant tendrement des yeux comme on regarde un ami tendre,  
Elle fit un signe, Asmath fut auprès d'elle et me fit entendre :  
« Pars, elle ne peut te parler », et le feu me rendit aux flammes,
- 396 Je revins conduit par Asmath et je repassai le rideau  
Je dis : « O mondel tu m'as mis naguère un baume sur le cœur,  
Alors tu m'as donné l'espoir, mais tu dissipes mon bonheur,  
Mon cœur est plus dolent encor quand il se divise à nouveau. »

- Asmath prédisant le bonheur, nous traversâmes le jardin, 397  
« Que ce départ ne jette pas, dit-elle, en ton cœur de chagrin,  
Ferme ton seuil au désespoir, ouvre la porte du festin,  
Elle n'ose pas te parler, la pudeur encor la retient.
- « O, ma sœur, lui dis-je, j'attends de toi le remède du cœur, 398  
Ne me sépare pas mon âme, calme mon feu par des nouvelles,  
Ne cesse pas de m'envoyer, pour m'informer, lettre sur lettre,  
Et me confie tout fait nouveau sans le dissimuler, sur l'heure. »
- Mes larmes formaient un ruisseau, je partis sautant à cheval, 399  
Je rentrai dans ma chambre, fou d'amour, je ne m'endormis pas,  
Mon teint de rose et de cristal devint plus bleu que le lilas,  
Je préférais la nuit, voulant que toujours durât son passage.

*Lettre du Roi de Khataï  
en réponse à Tariel*

- 400 Les courriers de Khataï revinrent avant que ne fût passée l'heure,  
Ils rapportaient une réponse pleine d'audace et de hauteur :  
« Nous ne sommes point des poltrons, nous ne manquons de places  
[fortes,  
Qui donc est votre Roi, sur nous d'où tient-il des droits de seigneur ? »
- 401 Il écrivait : « Moi, Roi Ramaz, je m'adresse à toi Tariel,  
J'ai été grandement surpris de ce que recelait ta lettre,  
De quel ton me convies-tu, moi, souverain de tant de peuples !  
Sur d'autres messages de toi je ne veux plus jeter les yeux. »
- 402 J'ordonnai le rappel des troupes et je chargeai mes lieutenants  
De rassembler l'armée des Indes, plus nombreuse que les étoiles,  
L'on accourut à mon appel, de près, de loin, de toute part,  
Tout était couvert de guerriers, les rochers, les forêts, les champs.
- 403 Ils arrivèrent en grande hâte, sans s'attarder en leur demeure,  
Je passai la revue des troupes, l'équipement me plut, de même  
Que la bravoure et l'apparat, les mouvements de la manœuvre,  
La prestance de leurs montures et les armures de Khorezm.
- 404 Je levai l'étendard royal portant les couleurs rouge et noir,  
A l'aube, de l'immense armée je donnai l'ordre du départ,  
Je pleurai sur mon propre sort, me plaignant d'un destin cruel,  
Quand je ne vois pas mon Soleil, je ne sais où mes pas me mènent.
- 405 Je rentrai chez moi, le tourment croissait en mon cœur désolé,  
De mes yeux des larmes brûlantes ainsi que d'un bassin coulaient  
O destin malheureux, disais-je, tu n'es pas encor souverain,  
A quoi bon pour l'amant la rose s'il ne peut pas la prendre en main ? »

*Entretien de Tariel  
 et de Nestane*

- Dans ma chambre un esclave entra, je le reçus tout étonné, 406  
 Il apportait un mot d'Asmath, pour moi tourmenté de souffrances,  
 Disant : « Le Soleil te demande, toi qui languis de son absence,  
 Mieux vaut venir que de pleurer sur la fatale destinée ! »
- Je me réjouis sans mesure, rien ne pouvait m'enchanter plus, 407  
 A la nuit tombée, je partis, je passai le seuil du jardin,  
 Asmath se tenait au lieu même où naguère je l'avais vue,  
 En souriant, elle me dit : « Suis-moi, la Lune attend le Lion. »
- Nous entrâmes dans la maison ornée de légères terrasses, 408  
 Éblouissant tout à l'entour à mes yeux apparut la Lune,  
 Revêtue d'une robe verte, assise delà la tenture,  
 Merveilleuse de majesté, splendeur du corps et de la face.
- J'entrai et me tins sur le seuil, la flamme adoucit son ravage, 409  
 La nuit de mon cœur s'éclaira d'une colonne d'allégresse,  
 Appuyée sur un coussin, belle à rendre confus le soleil,  
 Elle guettait entre les cils en dissimulant son visage.
- Elle ordonna : « Asmath invite et prie l'Amirbar de s'asseoir ». 410  
 La femme plaça un coussin près de l'émule du soleil,  
 Je m'assis, livrant à la joie ce cœur si dédaigné du monde,  
 Je suis surpris d'être vivant, quand ce récit je vous raconte.
- Elle me dit : « Tu fus peiné par mon silence à ton départ, 411  
 Sans le soleil, tu dépéris, ainsi que fait aux champs la fleur,  
 Tu as souffert, tels des narcisses tes yeux laissent couler des pleurs,  
 Mais il me faut plus de réserve et de respect pour l'Amirbar.

- 412 Certes la femme doit montrer plus de pudeur et plus de crainte,  
 Mais il est pire de se taire et de dérober ses tourments,  
 Si je riais en apparence, en secret, j'exhalais ma plainte,  
 Vers toi j'ai dépêché Asmath pour t'apprendre mes sentiments.
- 413 Depuis que nous nous connaissons, nous sommes voués l'un à l'autre,  
 Sache que je suis tienne encor et que ma promesse est fidèle,  
 Il faut me croire, je le jure, j'en fais le serment solennel,  
 Que Dieu, loin du Neuvième Ciel, si je mens, me réduise en  
 [cendres;
- 414 Pars attaquer les Khataïens, passe la frontière, et combats,  
 Que Dieu te donne la victoire et te ramène empli de joie,  
 Mais que ferais-je jusqu'au jour où j'aurai l'heur de te revoir,  
 Donne-moi ton cœur sans partage, emporte le mien avec toi. »
- 415 Je répondis : « Pour toi, j'irai volontiers me livrer aux flammes,  
 Puisque tu m'as laissé la vie, sans me condamner au trépas,  
 Et que tu es comme un soleil, m'éblouissant de ses rayons,  
 Je vais me jeter sur Khataï, montrer le courage du lion.
- 416 Ce que tu daignes m'accorder, aucun être humain n'en est digne,  
 La charité, soudain venue, faite par Dieu ne surprend pas,  
 Tu jettes sur moi tes rayons et mon cœur obscur s'illumine,  
 Je serai tien jusqu'à ce que la terre couvre mon visage. »
- 417 Dessus le livre des serments, je jurai, puis elle jura,  
 Elle affermit par ce moyen davantage son amour :  
 « Si jamais un autre que toi parvenait à gagner mon cœur,  
 Dieu me tuera, dorénavant j'aurai ces mots gravés en moi. »
- 418 Nous échangeâmes des mots tendres, je fus quelque temps auprès  
 [d'elle,  
 Nous mangeâmes des fruits exquis pendant notre doux entretien,  
 Puis je me levai pour partir, des larmes roulant de mes yeux,  
 Le bel éclat de ses rayons jetait en mon cœur la lumière.
- 419 J'avais grand-peine à m'éloigner de ce rubis et ce cristal,  
 Le monde était renouvelé, j'avais le bonheur et la joie,  
 Cette clarté, comme un soleil issu de l'éther, était mienne,  
 Je m'étonne qu'éloigné d'elle, il batte encor ce cœur de pierre.

*Départ de Tariel  
pour le Khataï  
et pour la grande guerre*

- Dès l'aube, montant à cheval, je fis sonner buccins et cors, 420  
Toute l'armée, sans manquement, s'ébranla et se mit en marche,  
Lion, je fonçai sur Khataï, nul ne peut me nommer un lâche,  
Évitant les routes, mes hommes avançaient droit à travers champs.
- Je quittai la marche des Indes et j'avançai en peu de temps, 421  
Je rencontrai un Messager de Ramaz, le Khan de Khataï,  
Il apportait une réponse disant pour me flatter le cœur :  
« O Hindous, vos chèvres pourraient dévorer nos loups sûrement! »
- Il m'offrit, présents de Ramaz, de splendides cadeaux de fête, 422  
Disant : « Ne nous massacre pas, cela n'est pas digne de vous,  
Accorde-nous miséricorde car nous portons la corde au cou,  
Nous livrerons, sans coup férir, nos enfants, nos biens et nos têtes.
- Veuille pardonner nos péchés, car nous regrettons nos offenses, 423  
Donne-nous la grâce de Dieu, ne fais plus avancer l'armée,  
Évite au pays le néant, l'ire du ciel dessus nos têtes,  
Nous livrerons châteaux et forts, ne prends qu'une escorte modeste. »
- Pour tenir conseil et trancher près de moi je pris mes vizirs, 424  
Ils dirent : « Tu es jeune et nous, humblement, nous te conseillons  
Nous l'avons déjà constaté, nous savons comme ils sont perfides,  
Ils te tueraient traîtreusement, nous aurions à te déplorer.
- Notre conseil est que tu partes, emmenant la troupe d'élite, 425  
L'armée te suivra pas à pas, informée par courrier rapide,  
S'ils sont sincères, fais confiance, qu'ils jurent par Dieu et le Ciel,  
Mais s'ils se montrent insoumis, sur eux déverse ta colère. »

- 426 L'avis donné par les vizirs me parut juste et raisonnable,  
 Je répondis : « O Roi Ramaz! de tes promesses j'ai pris acte,  
 Mieux te vaut vivre que mourir, tes murailles ne peuvent rien,  
 Hormis une troupe d'escorte, laissant mes hommes je m'en viens. »
- 427 Trois cents de mes guerriers d'élite, choisis parmi les plus vaillants,  
 M'accompagnaient et je partis laissant toute l'armée entière,  
 Je leur commandai : « Suivez-moi, par les chemins que je prendrai,  
 Suivez-moi de près, accourez au secours si j'appelle à l'aide. »
- 428 J'allai trois jours, je vis paraître un autre messager du Khan,  
 Il m'apportait en quantité de magnifiques vêtements,  
 Le Khan faisait dire : « J'ai hâte de te voir, ô Noble et Puissant,  
 Notre rencontre t'apprendra la vraie richesse des présents. »
- 429 Il avait encor ajouté : « Tout ce que je te dis est vrai,  
 Il me tarde tant de te voir qu'à ta rencontre je viendrai. »  
 Je répondis : « Certes, par Dieu, je fais ce que vous commandez,  
 Rencontrons-nous en bons amis, soyons comme un fils et un père. »
- 430 En quittant ce lieu je suivis le bord d'une forêt immense,  
 Des messagers alors surgirent, en symbole de déférence,  
 Tenant un cheval admirable, amené en présent pour moi,  
 Ils me dirent : « Le Roi vraiment a le vif désir de vous voir. »
- 431 Ajoutant : « Le Roi te fait dire : « Je me dirige à ta rencontre,  
 « J'ai déjà quitté mon palais, je te verrai demain à l'aube. »  
 Je les fis loger dans des tentes de velours et non pas de toile,  
 Ils dormirent la nuit ensemble, selon la coutume des pages.
- 432 Envers autrui un noble geste, un bienfait n'est jamais perdu,  
 L'un d'entre eux revint en arrière, s'approcha, me dit en secret :  
 « Je vous dois une immense dette, m'en acquitter est chose ardue,  
 Vous oublier ou vous trahir, non, cela ne peut pas se faire!
- 433 Je fus quelque temps, autrefois, élevé par ton noble père,  
 J'ai ouï parler de trahison, je m'empresse de t'informer,  
 Je ne puis concevoir la mort pour ton corps, et ton teint de rose,  
 Je vais tout conter en détail, calmement prête-moi l'oreille.
- 434 Ne te laisse pas abuser, ces gens sont perfides et vils,  
 En un lieu ils tiennent cachés des Preux par centaines de mille,  
 Encor ailleurs trois fois plus d'hommes, aussi bien fort te presse-t-il,  
 Si tu ne prends pas garde à toi, ils te feront un mauvais sort.

- Le Roi s'avancera vers toi, que l'œil d'admirer ne se lasse, 435  
 En te flattant pour te tromper : en secret mettant la cuirasse  
 Ils lanceront de la fumée, formant un cercle autour de toi,  
 Frappant à mille contre un seul, ils pourront t'imposer leur loi. »
- En mots affables je parlai à cet homme, le remerciant : 436  
 « Si je ne meurs pas grâce à toi, tu peux compter sur mes présents,  
 Pars rejoindre tes compagnons, afin que nul ne te soupçonne,  
 Si je manque de gratitude, que l'on me bannisse des hommes. »
- Ne me fiant à nul mortel, je tus cela comme une fable, 437  
 Advienne ce qui doit venir, tout conseil donné est égal,  
 Mais, quoique la route fût longue, à mes hommes je dépêchai  
 Un messager : « Venez en hâte, passez les monts et les rochers. »
- De bon matin, je fis tenir aux envoyés un mot aimable : 438  
 « Je viens et que Ramaz approche, bientôt nous serons réunis. »  
 Je voyageai un demi-jour, du danger sans prendre souci,  
 Où que je sois, si c'est le sort, la mort peut m'atteindre aujourd'hui.
- Je vis du haut d'une colline comme un nuage de poussière, 439  
 Je dis : « Le Roi Ramaz approche, mais il voudrait me prendre au  
 [piège,  
 Ma fine lance et mon épée acérées vont tailler la chair. »  
 A mes Preux j'indiquai mon plan, le dessinant tout à grands traits.
- Je dis : « Mes frères, ces guerriers se conduisent comme des traîtres, 440  
 Faut-il par eux que s'affaiblisse la puissance de vos bras,  
 Celui qui périt pour son Roi, son âme droit au ciel s'élève,  
 Maintenant sus aux Khataïens ! Ne portons pas en vain le glaive ! »
- D'une voix ferme et solennelle, j'ordonnai qu'on mît les armures, 441  
 Pour le combat nous revêtîmes cottes de mailles et hauberts,  
 L'armée en ordre de bataille, je m'élançai à vive allure,  
 En ce jour mon épée tranchante mit en lambeaux mes adversaires.
- Nous avançons, à notre approche ils aperçurent nos cuirasses, 442  
 Un de leurs hommes de la part du Roi me porta ce message :  
 « En cet instant, il est visible que nous sommes de bonne foi,  
 Nous vous voyons porter l'armure, notre cœur justement se froisse. »
- Je lui fis dire : « Je sais bien ce que contre moi tu prépares, 443  
 Ce que vous avez convenu, non point, cela ne sera pas !  
 Selon la règle et les usages, donne l'ordre de la bataille,  
 Afin de vous anéantir, je tiens le glaive à bout de bras. »

- 444 Quand le courrier fut revenu, ils n'en dépêchèrent plus d'autre,  
Ils lancèrent de la fumée, révélant ainsi leur secret,  
Ils sortirent de l'embuscade, se déployant en deux colonnes,  
Ils avançaient en rangs pressés mais sans m'atteindre, grâce au Ciel!
- 445 Je pris une lance et levai la main pour abaisser le casque,  
J'avais l'humeur à la bataille et j'étais prêt à les briser,  
J'avançai à bonne distance, je fonçai, j'allai de l'avant,  
L'armée immense se tenait rangée dans l'ordre et dans le calme.
- 446 Je les abordai, l'on cria en me voyant : « Il perd la tête! »  
Lors j'avance, le bras puissant, où leur centre a fixé ses pas,  
Je frappe, un homme et sa monture, la mort vers le soleil les mène,  
Quand ma lance est brisée, je prends l'épée, louant qui la trempa.
- 447 Fonçant sur eux comme un faucon éparpille un vol de perdrix,  
Je les cognai l'un contre l'autre, amoncelant chevaux et hommes,  
Celui que je jetais à bas tourbillonnait comme un moustique,  
J'exterminai entièrement deux colonnes rangées de front.
- 448 Tous m'entourent, autour de moi se déroule le grand combat,  
Je frappe, ils tombent en arrière, je verse le sang jaillissant,  
L'homme fendu sur son cheval pend de travers comme un bissac,  
Où j'apparais, ils lâchent pied tant je leur inspire d'effroi.
- 449 Du haut d'une colline, au soir, un des guetteurs jette l'alarme :  
« Sauvons-nous tous, le ciel sur nous encor déverse sa colère!  
Une horrible poussière avance et met l'épouvante dans l'âme!  
Nous serons tous anéantis par ces cavaliers innombrables! »
- 450 La masse des hommes de guerre que j'avais laissée loin de moi,  
Avertie, s'était mise en route, chevauchant de nuit et de jour,  
Les champs ne pouvant les tenir, ils passaient les monts et les bois,  
Ils parurent sonnans du cor, faisant retentir les tambours.
- 451 A leur vue l'ennemi s'enfuit. Quant à nous, poussant des clameurs,  
Nous passâmes en combattant la plaine, et le champ de bataille,  
Je fis tomber le Roi Ramaz, l'épée en main nous nous chargeâmes,  
Nous capturâmes tous ses hommes, leur laissant à tous la vie sauve.
- 452 Les troupes de l'arrière-garde, forçant sans répit les fuyards,  
Saisirent et jetèrent bas les guerriers vaincus effarés,  
Ils reçurent ainsi le prix de leur nuit blanche sans sommeil,  
Même les prisonniers indemnes geignaient tout comme les blessés.

- Et puis, sur le champ de bataille, nous descendîmes de cheval, 453  
 Un coup d'épée m'avait donné au bras une mince blessure,  
 Mes guerriers s'approchaient de moi, pour me voir et me rendre  
 [hommage,  
 Mais ils ne pouvaient pas trouver de mots pour chanter mes vertus.
- Les honneurs que je recevais étaient suffisants pour un homme, 454  
 Certains me bénissaient de loin, d'autres venaient pour m'embrasser,  
 Les grands qui m'avaient élevé ne pouvaient retenir leurs larmes,  
 Ils s'étonnaient en admirant les coups frappés par mon épée.
- J'envoyai partout des guerriers recueillir le butin de guerre, 455  
 Ils revinrent tout surchargés de biens, ayant eu les mains libres,  
 Je leur fis teindre la campagne du sang rouge de l'adversaire,  
 Sans combattre, sans coup férir, je pris les portes de la ville.
- Je dis à Ramaz : « J'ai appris l'histoire de ta trahison, 456  
 Maintenant que tu es captif, tâche de te justifier,  
 Ne fortifie pas tes châteaux, remets-moi tes camps retranchés,  
 Sinon, pourquoi, sans te punir, t'accorderais-je le pardon? »
- Ramaz répondit : « Maintenant, il ne me reste aucun pouvoir, 457  
 Donne-moi l'un de mes notables, permets que je lui parle en maître,  
 Je l'enverrai à ceux qui gardent les forts, entends bien mon propos,  
 Dorénavant tout t'appartient, je te remets tous mes domaines. »
- Je lui donnai l'un des notables et des gardes pour une escorte, 458  
 Devant moi je fis comparaître les troupes qui tenaient les forts,  
 Ils remirent toutes les places, je leur fis regretter la guerre,  
 Je ne sais, pour la quantité, à quoi comparer leur richesse.
- J'entrai au pays de Khataï pour le voir et le visiter, 459  
 Où les trésors étaient cachés on m'apportait les clefs des salles,  
 J'assemblai la foule, disant : « Ne soyez point terrifiés,  
 L'Astre vous épargne, voyez je vous préserve de ses flammes. »
- J'examinai tous les trésors, de bout en bout, de fond en comble, 460  
 J'étais fatigué de compter l'orfèvrerie superbe et rare,  
 Soudain je découvris un voile et un vêtement merveilleux,  
 Je ne sais pas comment nommer l'objet qui enchante les yeux.
- Je n'en pus saisir la matière, ni le travail, ni la facture, 461  
 Tous ceux à qui je le montrai, le diront merveille de Dieu  
 Ni en long, ni en point croisé, on n'apercevait de texture.  
 Résistant tout comme l'acier, il paraissait trempé au feu.

462 Je le destinai en offrande à celle dont les feux m'éclairerent,  
A dessein, je pris pour le Roi les présents les plus beaux qui  
[fussent,  
Dix fois cent mulets et chameaux chargés, au jarret fort et sûr,  
Je les lui fis mener, ainsi il apprit l'heureuse nouvelle.

*Lettre de Tariel  
au Roi des Indes  
Il revient victorieux*

Je lui écrivis une lettre : « O Roi, votre sort est béni, 463  
Les Khataïens m'avaient trahi, la félonie leur coûte cher,  
C'est pourquoi j'adresse si tard le vrai récit de cette affaire,  
J'ai capturé leur Roi, je viens chargé de biens et de captifs.

Puisque tout est remis en ordre, je reviens quittant le Khataï, 464  
J'ai pris les trésors, j'ai soumis le pays au sac des batailles,  
Les chameaux ne m'ont pas suffi, j'ai pris des buffles pour porteurs,  
J'ai conquis les biens et la gloire, j'ai comblé les vœux de mon cœur. »

Parmi ma suite, j'emmenai comme un trophée le roi captif, 465  
Je parvins aux Indes, mon doux Seigneur s'en vint à ma rencontre,  
Je ne puis dire son éloge à mon endroit sans me faire honte,  
Il dénoua le pansement, banda mon bras d'étoffe fine.

Sur l'espace du Maïdan se dressaient des tentes superbes, 466  
Pour qui voulait me contempler et me parler tout à loisir,  
Ce jour on y tint un festin, le Roi s'adonnait aux plaisirs,  
Il me plaça auprès de lui, il m'admirait avec tendresse.

Nous passâmes la nuit en fête dans la liesse et le plaisir, 467  
Puis au matin, quittant la place, nous pénétrâmes dans la ville,  
Le Roi ordonna : « Appelez les guerriers, les troupes d'élite,  
Faites venir les Khataïens, que l'on me montre les captifs! »

Je fis venir auprès du Roi le Roi Ramaz couvert de chaînes, 468  
Le Roi l'accueillit, attendri, ainsi que devant un enfant,  
Je présentai le traître vil comme un valeureux combattant,  
Telle est la vaillance des braves et la grandeur d'âme suprême.

- 469 Il traita le Roi de Khataï avec une grande douceur,  
Il l'entretint un long moment en termes dignes de leur rang,  
A l'aurore il me fit mander et tint un langage clément :  
« Pardonnnes-tu au Khataïen, dit-il, qui fut ton adversaire ? »
- 470 Je répondis : « Puisqu'au pécheur, Dieu lui-même remet les fautes,  
Ayez merci de celui qui se tient privé de toute force. »  
Il dit au Roi Ramaz : « Apprends que je te fais miséricorde,  
Mais ne parais plus devant nous au front ainsi portant la honte. »
- 471 Un tribut de cent fois cent drachmes fut fixé pour dette de guerre,  
Et de la monnaie de Khataï et des satins et des brocarts,  
Ensuite il revêtit d'habits le Roi Ramaz et ses notables,  
Et pardonnant, les renvoya. Tel fut le prix de sa colère.
- 472 Le Khataïen reconnaissant le salua, courbant la tête.  
« Dieu m'a fait regretter, dit-il, ma félonie à votre endroit,  
Si je commettais un péché derechef, alors tuez-moi. »  
Il s'en alla en emmenant tous les vassaux qui l'escortaient.
- 473 A l'aube, à la pointe du jour, apparut un courrier du Roi,  
Le message portait ces mots : « Je ne t'ai vu depuis trois mois  
Et n'ai plus mangé le gibier tué par les flèches aux champs,  
De te reposer il est temps, mais allons si tu n'es pas las. »
- 474 Arrivant au palais, je vis toute une meute de guépards  
Et la place tout alentour encombrée du vol des faucons,  
Brillant ainsi que le soleil, le Roi était prêt au départ,  
Quand j'arrivai, le réjouit et ma parure et ma façon.
- 475 Il dit à la Reine en secret pour que je ne l'entende pas :  
« C'est un plaisir de contempler Tariel revenant de guerre,  
Il éclaire de qui le voit le cœur quand même il serait noir,  
Accomplis et fais sans tarder ce que je vais te demander.
- 476 Sans toi j'ai formé ce projet, il faut aussi que tu l'apprennes,  
Puisque nous avons par nos soins pour Reine choisi notre fille,  
Que chacun vienne contempler en ce jour cet arbre d'Eden,  
Toutes deux prenez place au trône, je vous retrouverai bien vite. »
- 477 Nous chassâmes à travers champs, au pied des rochers et des monts,  
Avec un nombreux équipage de chiens, d'éperviers, de faucons,  
Nous retournâmes de bonne heure, sans parcourir un long chemin,  
Nul ne joua au jeu de balle, après deux parties il prit fin.

- Pour me voir les gens de la ville gagnaient les toits et les ruelles,  
Une tunique aux longues manches après le combat me seyait,  
J'étais pâle ainsi qu'une rose que des larmes auraient baignée,  
Je ne mens pas, en vérité, qui me voyait perdait la tête! 478
- Le voile que j'avais trouvé dans la cité des Khataïens,  
Je le portai, jeté sur moi, à rendre plus fous tous les cœurs,  
Le Roi descendit de cheval, nous entrâmes dans sa demeure,  
Je La vis et je tressaillis à l'éclat des joues du Soleil. 479
- Le Soleil portait un atour jaune d'or aux tons orangés,  
Les dames d'honneur, derrière elle, en cohortes étaient rangées,  
Son vif éclat illuminait le palais, les rues alentour,  
Les perles jumelles brillaient au sein de la bouche de rose. 480
- Du coup reçu dans le combat, je portais le bras en écharpe,  
La Reine alors, quittant son siège, à ma rencontre s'avança,  
Pressa de ses lèvres mes joues de rose, et en fils m'embrassa,  
Elle me dit : « De l'ennemi ne redoute plus nulle attaque. » 481
- Près d'eux on me fit prendre place et je ressentais le bonheur,  
Le Soleil était face à moi, pour qui dépérissait mon cœur.  
Sans mot dire, nous nous jetions l'un l'autre de furtifs regards,  
Et si nos yeux se détournaient, vivre m'était un désespoir. 482
- Et puis commença le festin digne de leur illustre rang,  
Nul œil n'a jamais contemplé de fête ou de luxe aussi grand,  
Tous les hanaps et tous les vases étaient d'opale et de rubis,  
Le Roi fit demeurer à table même qui d'ivresse était pris. 483
- Je m'abandonnai tout joyeux au bonheur de l'heure présente,  
Et quand nos regards se mêlaient, la flamme se faisait clémente,  
Je forçais mon cœur insensé de cacher sa vive tourmente,  
Contempler l'amour face à face, est-il une joie plus charmante? 484
- Le Roi dit : « Assez de chansons », et le chœur inclina la tête,  
« Tariel, mon fils, dit le Roi, comment célébrer notre fête,  
Nous avons la joie, les vaincus ont l'amertume et la défaite,  
Ceux qui t'admirent n'ont pas tort de louer la taille parfaite. 485
- Je te dois de belles parures, ô chevalier au fier maintien,  
Je n'en fais rien, cette tunique est glorieuse et te convient,  
Reçois ces trésors par centaines, toi qui répands tes feux partout,  
Habille-toi comme il te sied, n'aie point de honte, devant nous. » 486

- 487 On me présenta les cent clefs pour les cent chambres aux trésors,  
Je saluai et je bénis les biens que me donnait le sort,  
Ils m'embrassèrent, se levèrent, tous deux les Soleils des soleils,  
Comme ils comblèrent les guerriers, je n'en puis dire la manière.
- 488 Avec eux reprit le festin, le boire et le chant de plus belle,  
La fête encor se prolongea, au son des tambours et des vielles,  
La Reine quitta le festin quand le jour rejoignait la nuit,  
Jusqu'au crépuscule, la joie suivait la joie, sans nul ennui.
- 489 Nous nous quittâmes, peinant à vider davantage de coupes,  
Je gagnai ma chambre, l'esprit brumeux ainsi que le dément,  
Rendu captif, je n'avais pas la force d'apaiser mes feux,  
Et l'image dans ma mémoire de ses yeux me rendait heureux.

*Lettre*  
*de Nestan'Daredjane*  
*à son amant*

- Un esclave entra m'annonçant une nouvelle véritable : 490  
 « Une femme portant un voile vient s'informer et veut vous voir. »  
 Je devinai, je me levai, vivement le cœur en émoi,  
 Elle vint, je la reconnus, Asmath se dressait devant moi.
- Il me fut doux de voir Asmath au nom de celle qui me tue, 491  
 Je l'embrassai, sans même attendre en s'inclinant qu'elle salue,  
 Je lui pris la main, près de moi sur le divan je la plaçai,  
 Je lui demandai : « Où est-il, le gracieux arbre d'aloès ?
- Raconte-moi ce qu'elle fait, je ne veux rien savoir que d'elle. » 492  
 Asmath dit : « La bonne nouvelle que je t'apporte n'est point feinte,  
 Vous vous êtes vus aujourd'hui et tendrement plu l'un à l'autre,  
 Elle m'a priée de porter à nouveau chez toi cette lettre. »
- Elle me tendit un message de l'Astre illuminant les terres, 493  
 Elle écrivait : « Mes yeux ont vu ta beauté comme un diamant,  
 Tu avais, domptant ton cheval, l'air glorieux et triomphant,  
 Le flot de larmes que je verse vient d'une source non vilaine.
- Si Dieu m'a donné le langage pour te louer quand tu es loin, 494  
 Je me meurs, quand je serai morte il me faudra, sans toi, me taire,  
 Le soleil, d'un jardin de rose, pour le lion fait un parterre,  
 Sur ton soleil, j'en fais serment, à nul autre je n'appartiens.
- De toi s'écoule un lac de larmes, ne le déverse pas en vain, 495  
 Ne pleure plus dorénavant, éloigne de toi le chagrin,  
 Ceux qui t'admirent, me jalourent, ne leur fais un mauvais visage,  
 En gage d'amour, donne-moi le voile qui couvrait ta face.

- 496 Donne-moi ce voile en présent, qui t'embellissait l'autre jour,  
Qu'en me voyant tu sois charmé, et comme à toi qu'il me convienne,  
Mets à ton bras ce bracelet, si tendre intérêt tu me voues,  
Que plus jamais une autre nuit de cette sorte ne t'advienne. »

## *Tariel pleure et défaille*

- Tariel gémit tel un fauve et sa douleur s'accroît par mille, 497  
 Il dit : « Je porte cet anneau qui de son bras ornait le galbe »,  
 Il le défait, le prend en main, sa valeur est inestimable,  
 Le touchant des lèvres il tombe, et comme entre les morts, il gît.
- Il gît étendu, plus livide qu'un cadavre au seuil de la tombe, 498  
 Portant les meurtrissures bleues des coups de poing sur la poitrine,  
 Asmath répand un flot de sang qui de ses joues griffées jaillit,  
 Elle arrose d'eau Tariel, l'on n'entend que le bruit de l'onde.
- En le voyant inconscient, Avthandil geint et se lamente, 499  
 Asmath cent fois reedit sa plainte, ses larmes transpercent la pierre,  
 L'eau fraîche ranime le Preux éteignant l'ardente fournaise,  
 Il dit : « Je vois que le destin vient de s'abreuver de mon sang. »
- Le teint livide, il se soulève, il promène un regard dément, 500  
 La rose était toute changée en la jonquille et le safran,  
 Ainsi demeura-t-il longtemps, sans un regard et sans un mot,  
 Vivre sans mourir lui pesait, le poids d'un accablant fardeau.
- « Quoique, dit-il à Avthandil, ma raison soit encor absente, 501  
 Je vais te narrer mon histoire et Celle qui m'ensevelit,  
 De Celle que tu ne connais pas, il m'est doux de voir l'amie,  
 Je m'étonne d'être vivant, le corps entier et point de cendres.
- J'ai le bonheur de voir Asmath qui m'est comme une sœur fidèle, 502  
 Quand j'eus achevé la lecture, elle m'offrit ce bracelet,  
 Je le mis alors à mon bras, de ma tête j'ôtai le voile,  
 Il était étrange et précieux, fait d'une sorte de soie noire. »

*Réponse de Tariel  
à sa bien-aimée*

- 503 Je lui écrivis : « O Soleil les feux que tu lances alentour  
Ont frappé mon cœur, dissipant et mon courage et mon audace,  
Épris d'amour fou, je ressens ton raffinement et ta grâce,  
Quel service paiera ma dette, en échange de ton amour ? »
- 504 Jadis tu me laissas vivant, en ne séparant pas mon âme,  
Et maintenant, à ce temps-là, je compare le temps présent,  
L'on m'a remis un bracelet, de mon bras il est l'ornement,  
Du vif bonheur que je ressens, est-il de joie qui soit l'égle.
- 505 « Aussi je m'empresse, voici le voile que tu demandais,  
Et l'atour de la même sorte, de pareil ne s'en peut trouver,  
Ne me laisse pas égaré, viens à mon secours, viens m'aider,  
Laquelle autre au monde, que toi, pourrait sous ses lois me ranger ? »
- 506 Asmath se leva, s'en alla, lors je m'endormis doucement,  
Mais je tressaillis quand l'aimée apparut au cœur de mon rêve,  
En m'éveillant sans plus la voir, je languissais d'être vivant,  
Et je passai toute la nuit sans que sa voix ne me parvienne.

*Conseil en vue du mariage  
de Nestan'Daredjane*

- Au jour levant, je fus mandé au palais, en ce jour funeste,  
Je me levai, je l'informai et je partis à l'instant même,  
Je trouvai la Reine et le Roi en compagnie de trois vizirs,  
Je fus prié de prendre place, aussitôt près d'eux je m'assis. 507
- Ils me dirent : « Dieu nous a faits vieux, il a épuisé nos jours,  
Nous avons passé le jeune âge et c'est le temps de la vieillesse,  
Dieu ne nous donna qu'une fille qui sur nous ses rayons déverse,  
D'un fils nous ne regrettons pas l'absence et le chagrin n'a cours. 508
- Maintenant il nous faut trouver l'époux digne de notre fille,  
Afin de lui donner le trône et le former à notre image,  
Il protégerait le royaume, il prendrait soin de notre empire,  
Brisant l'épée de l'ennemi et prolongeant notre lignage. » 509
- Lors je dis : « L'absence de fils, certes, doit attrister le cœur,  
Mais pour nous, nos vœux sont comblés par la rivale du Soleil,  
Celui dont vous prendrez le fils en ressentira grand honneur,  
Que dire de plus, vous savez mieux ce qu'il vous convient de faire. » 510
- Puis le conseil jugea, mon cœur quoique affaibli battait plus fort,  
Je pensais comment m'opposer par mes actes ou mes paroles,  
Le Roi nous dit : « Le Khorezm-Shah est le Souverain de Khorezm,  
S'il consent à donner son fils, il n'est de gendre plus superbe ! » 511
- Alors, il apparut pour tous que le choix était fait d'avance,  
Ils échangèrent un regard, leurs mots avaient le même tour,  
Si j'avais osé m'opposer, ils auraient raillé mon discours,  
Mon cœur çà et là vacillait, je devins de terre et de cendre. 512

- 513 La Reine dit : « Le Khorezm-Shah est un grand et puissant monarque,  
Quel autre prince que son fils mérite d'être notre gendre ? »  
Comment aurais-je protesté le vœu qu'elle nous fit entendre,  
Je consentis, ce jour prit fin qui tirait hors de moi mon âme.
- 514 Au Khorezm-Shah fut envoyé en ambassade un messenger,  
Disant : « Notre royaume ne peut demeurer sans lignée aucune,  
Nous avons une fille unique, son époux doit ici régner,  
Si tu nous accordes ton fils, n'aie plus souci de la fortune. »
- 515 L'émissaire revint chargé de dons, de voiles précieux,  
Le Seigneur de Khorezm avait ressenti la plus vive joie,  
Il avait dit : « Dieu nous accorde ce qui est l'objet de nos vœux,  
Pourquoi rendre fou de chagrin notre fils qui est épris d'elle ? »
- 516 On dépêcha des émissaires pour ramener le fiancé,  
En le priant : « Ne tardez pas, venez au jour par nous fixé »,  
Moi, tout rempli de la fatigue du jeu, je fus me reposer,  
Sentant le malheur approcher, la douleur entraît dans mon cœur.

*Entretien de Tariel  
et de Nestan'Daredjane  
Ils font choix d'un plan*

- D'extrême tristesse je fus tout près de me percer le cœur,  
Quand l'esclave d'Asmath parut je me tenais maître de moi, 517  
Il me présenta une lettre : « Qui par le corps semble un cyprès  
T'ordonne, sans perdre un instant, de venir chez elle, hâte-toi ! »
- Sautant à cheval, je bondis au jardin, mesure ma joie, 518  
Au jardin était une tour, Asmath se tenait sur le seuil,  
J'aperçus la trace des pleurs roulant en perle au bord des cils,  
Le cœur attristé, je me tus, elle languissait de me voir.
- Je la vis tourmentée, le poids de ma peine en devint plus lourd, 519  
Elle ébaucha comme un sourire, mais sans rire ainsi qu'autrefois,  
Sans prononcer une parole, elle faisait pleuvoir ses larmes,  
Et loin de pouvoir me guérir, elle rendait mon mal plus grave.
- Elle écarta très loin de moi l'unique vœu de ma pensée, 520  
Me faisant entrer dans la tour, elle en souleva le rideau,  
J'entrai, je vis l'Astre lunaire, toute tristesse me quitta,  
Mon cœur recevait ses rayons, cependant il ne fondait pas.
- Se tenant delà le rideau, éclairant le lieu sans lumière, 521  
Portant négligemment jeté le voile d'or offert par moi,  
Revêtue d'une robe verte, elle s'appuyait sur sa couche,  
Un lac de larmes recouvrait son visage brillant d'éclairs.
- Elle était tendue, comme un tigre, farouche aux abords d'un ravin 522  
Ni la Lune ou l'arbre d'Eden, ni le Soleil ne lui ressemble  
Asmath m'avait placé loin d'elle, le cœur transpercé d'une lance,  
L'âme en courroux, sourcils froncés, elle se redressa soudain.

- 523 « Je suis surprise, jeta-t-elle, traître à ton serment, que tu viennes,  
 Toi le perfide et le parjure qui as déchiré ta promesse,  
 Mais d'un prix de souffrance égal le Très-Haut te paiera du ciel. »  
 — « Sur ce que j'ignore, lui dis-je, quels propos veux-tu que je tienne ? »
- 524 Non, je n'ose pas te répondre, si je n'apprends la vérité,  
 Vois, je suis hagard et livide, quelle est ma faute, qu'ai-je fait ? »  
 Elle me redit à nouveau : « Que te dire, perfide et traître,  
 Pourquoi, en femme, me laissais-je abuser ! le feu m'a brûlée.
- 525 « Ignorest-tu qu'on fait venir le Khorezm-Shah pour m'épouser,  
 Tu assistais à ce conseil et tu consentis tes offices,  
 Tu as déchiré ta promesse et rompu le serment sacré  
 Grâce à Dieu, je saurai bien faire échouer ton vil artifice.
- 526 T'en souvient-il, tu soupirais en baignant les prés de larmes,  
 Et médecins et chirurgiens venaient t'apporter des remèdes,  
 Le mensonge qui vient des hommes a-t-il un semblable sur terre ?  
 Tu m'as trahie, je te renie, voyons lequel en pâtira.
- 527 Il n'importe qui régnera sur les Indes, je te l'affirme,  
 Par voie directe ou détournée, j'ai le droit aussi de régner,  
 Ce que tu veux ne sera pas ! dans l'erreur tu t'es égaré !  
 Tes pensers mêmes te ressemblent et sont, ainsi que toi, perfides.
- 528 Autant que je vivrai, par Dieu tu ne pourras rester aux Indes !  
 Si tu tentes d'y demeurer, tes chairs seront coupées de l'âme,  
 Quand ton bras irait jusqu'au Ciel, tu ne trouveras mon égale. »  
 A ces mots, le Preux tressaillit, un soupir exhalait sa plainte.
- 529 Tariel dit : « En l'entendant parler l'espoir grandit en moi,  
 La force revint dans mes yeux pour contempler son bel éclat,  
 Je l'ai perdue, ne t'étonnes-tu que j'erre et sois vivant !  
 Hélas ! univers sans durée ! pourquoi viens-tu boire mon sang ! »
- 530 Je regardais et j'aperçus sous le coussin un livre ouvert,  
 Je pris le Coran, me levai, louant Dieu d'abord et puis elle,  
 Je dis : « Soleil, tu m'as brûlé, brûle également mon Soleil,  
 Puisque tu ne m'as pas tué, si je puis, je te parlerai.
- 531 Si les paroles que je dis ne sont que des mots infidèles,  
 Que le ciel me frappe et pour moi que le Soleil n'ait plus d'éclat,  
 Si tu daignes m'interroger, non, je n'ai point commis de mal. »  
 — « Ce que tu sais, raconte-le », dit-elle, en inclinant la tête.

- Je dis alors : « O mon Soleil! si je suis parjure et félon, 532  
 Que Dieu me lance son courroux du ciel comme un éclair d'orage,  
 Seul ton visage est un soleil, pour moi, seul ton corps est un arbre,  
 Comment puis-je rester vivant lorsqu'une lance au cœur me frappe!
- Quand je fus mandé au palais, le Roi tenait un grand conseil, 533  
 Il était décidé d'avance de te marier à ce Preux,  
 Je n'aurais pu les raviser, l'on m'aurait traité de fâcheux,  
 Je me dis : consens et mieux vaut pour l'instant raffermir ton cœur.
- Je ne pouvais m'y opposer puisqu'il ne pouvait me comprendre, 534  
 Puisqu'il ne sait pas que les Indes ne vont pas demeurer sans maître,  
 Tariel en est l'héritier, nul autre ne peut y prétendre,  
 J'ignore qui l'on a fait venir, lequel dans l'erreur va se prendre.
- Puis je pensais : « Je ne puis rien, je dois tenter une autre voie. » 535  
 Je me dis : « O pensée multiple! je ne veux pas t'enclorre en moi. »  
 Mon cœur était ainsi qu'un fauve, courant par les champs mille fois,  
 A qui t'ai-je jamais donnée, pourquoi ne veux-tu point de moi?
- Pour ton cœur j'ai perdu mon âme, et j'ai perdu ma citadelle. » 536  
 La pluie qui avait fait geler la rose, alors devint moins vive,  
 Je vis aux lèvres de corail de tendres diamants perler.  
 « Je ne sais plus pourquoi, dit-elle, cette histoire m'a paru vraie.
- Je ne puis croire que tu sois un félon, déloyal et traître, 537  
 Ni un renégat de son Dieu, refusant de lui rendre grâce,  
 Tu désirais prendre mon cœur, sur les Indes régner en maître,  
 Tous les deux montons sur le trône, il n'est pas de noces plus sages. »
- Elle se fit tendre, changeant la colère en douce attitude, 538  
 Elle était le soleil du monde ou la lune en sa plénitude,  
 M'accordant plus qu'auparavant, elle me plaça auprès d'elle,  
 En me parlant elle apaisait du feu la gerbe d'étincelles.
- Elle me dit que l'homme sage jamais trop ne doit se hâter, 539  
 Il doit faire ce qu'il vaut mieux, se plier au monde éphémère,  
 « Si tu chassais mon fiancé, l'on verrait le Roi en colère,  
 Te chercher querelle et les Indes emportées au vent de la guerre.
- Si tu laisses venir le prince et qu'il devienne mon époux, 540  
 Nous serons séparés, l'habit de deuil remplacera la pourpre,  
 Ils s'en viendront emplis de joie, cent fois souffrira notre amour,  
 Non! il ne saurait être dit que le Persan règne à la cour. »

- 541 Je répondis : « Qu'à Dieu ne plaise que ce guerrier soit ton conjoint,  
Dès qu'ils pénétreront aux Indes et que j'apprendrai leur état,  
Je démontrerai ma bravoure et ma valeur dans le combat,  
Je le massacrerai si fort qu'il ne servira plus à rien. »
- 542 Elle me dit : « La femme doit se comporter en être faible,  
Et je ne veux pas trop de sang, je ne puis demeurer de marbre,  
Tue le gendre quand il viendra, mais, ses guerriers, épargne-les,  
Le triomphe du juste droit ravive les arides arbres.
- 543 O mon lion! agis ainsi, toi qui surpasses tous les Preux,  
Tue le fiancé par surprise, sans prendre tes guerriers et sans  
Exterminer ses écuyers, comme un troupeau d'ânes ou de bœufs,  
Quel homme prend sur lui le poids du sang versé par l'innocent ?
- 544 Quand tu l'auras tué, rejoins ton seigneur souverain, mon père,  
Dis-lui : « Je ne puis tolérer les Persans dévorant les Indes,  
C'est mon bien, par droit d'héritage, je n'en céderai pas une drachme,  
Sinon, je ferai de la ville un fond de ruine et de désert. »
- 545 Ne montre pas que tu désires et mon amour et ma personne,  
Tu recevras plus aisément justice, ainsi qu'on te le doit,  
Le Roi viendra te supplier en se découvrant devant toi,  
Il me remettra en tes mains, à tous deux nous siéra le trône. »
- 546 Ce conseil et cet entretien me convinrent tout à merveille,  
Je menaçai mes ennemis du jeu de mon épée cruelle,  
Puis je me levai pour sortir, doucement elle me retint,  
Je désirais, mais je n'osais, la prendre dans mes bras, l'étreindre.
- 547 Je demeurai près d'elle et puis le cœur dément je m'en revins,  
Asmath me guidait, je versais de brûlantes larmes sans fin,  
Ma souffrance multipliée et mon bonheur réduit à un,  
Je désirais ne point partir et je m'éloignai sans entrain.

*Arrivée aux Indes  
du prince de Khorezm  
pour les noces  
Il est tué par Tariel*

- Un homme vint nous annoncer : « O joie, le fiancé arrive! » 548  
 Mais le malheureux ignorait le sort que Dieu lui destinait,  
 Tenant des propos enjoués, le Roi ressentait du plaisir,  
 Il m'appela auprès de lui : « Viens », dit-il, inclinant la tête.
- Il me dit : « Ce jour est pour moi jour de fête et de jouissance, 549  
 Ainsi qu'il faut pour une sœur, célébrons de brillantes noces,  
 Envoyons un homme au palais, ramener de riches trésors,  
 Comblons chacun, soyons prodigues, Avarice vient d'Ignorance. »
- En tous lieux j'envoyai des hommes pour ramener des coffres pleins, 550  
 Le fiancé survint aussi, n'ayant point tardé en chemin,  
 Les nôtres se mêlaient aux siens, les Khorezmiens marchaient en tête,  
 Les champs ne pouvaient contenir la foule des hommes de guerre.
- Le Roi commanda : « Décorez la place en y dressant des tentes, 551  
 Que le fiancé se repose, et se délasse quelque temps,  
 Les autres chevaliers, sans toi, s'en iront lui rendre visite,  
 Ils sont assez de Preux là-bas, il te faut l'accueillir ici. »
- Je fis dresser dessus la place des tentes de soie écarlate, 552  
 Le fiancé survient, descend, ce jour semblait un jour de Pâques,  
 Les Seigneurs se pressant en foule, commencent allées et venues,  
 Les guerriers se placent en rang, par unités et par tribus.
- J'étais lassé comme celui qui a fait son devoir est las, 553  
 Prêt à me livrer au sommeil, harassé je revins chez moi,  
 L'esclave vint et me tendit un billet de la tendre Asmath :  
 « Qui semble un cyprès élancé t'ordonne de venir, fais hâte. »

- 554 Sans descendre de mon cheval, je m'élançai obéissant,  
 Trouvant Asmath en pleurs, je dis : « Pourquoi verses-tu tant de  
 [larmes ? »  
 — « Comment puis-je les éviter, dit-elle, ayant affaire à toi,  
 Suis-je donc faite pour plaider, comment sans cesse te défendre ? »
- 555 En entrant nous vîmes Nestane, étendue, les sourcils froncés,  
 Le soleil ne peut alentour tout illuminer davantage,  
 Je fis un pas : « Que fais-tu là, dit-elle, au lieu que de combattre,  
 Ou bien m'as-tu trahie, perfide, encor en ton cœur déloyal ? »
- 556 Je sortis, blessé, sans un mot, et brusquement me retournai,  
 Lui jetant : « Bientôt, l'on verra si je ne veux pas et si j'aime. »  
 Une femme au combat me pousse, suis-je à ce point devenu faible,  
 Rentré chez moi, sans hésiter, je décidai de le tuer.
- 557 Je commandai : « Préparez-vous pour le combat », à cent guerriers,  
 Montant à cheval, nous passâmes dans la ville sans être vus,  
 J'entrai sous la tente, il dormait, le décrire, aux mots il répugne,  
 Il mourut sans verser le sang bien qu'il méritât d'y baigner.
- 558 Je tranchai et je réduisis en morceaux le rideau de tente,  
 Je saisis le Preux par le pied, au pilier je cognai sa tête,  
 La garde jetait de hauts cris, on eût dit un deuil de légende,  
 Sautant à cheval, je revins, vêtu de mon habit de fer.
- 559 Dans les clameurs, aux cris d'alarme, on peinait à me rattraper,  
 Poursuivi durant mon retour, j'exterminai mes poursuivants,  
 Or, j'avais une forteresse imprenable par l'adversaire,  
 Sans encombre, je m'y rendis et l'occupai, sûr de moi-même.
- 560 Je dépêchai des messagers pour alerter tous mes guerriers,  
 « Que viennent me rejoindre ici ceux qui veulent me prêter aide. »  
 Tous mes poursuivants affluaient, même durant la nuit obscure,  
 Mais n'espéraient que la vie sauve en apprenant à me connaître.
- 561 A l'aurore je m'équipai, lorsque la nuit s'éveille au jour,  
 Et vis, envoyé par le Roi, trois dignitaires de la cour,  
 Ils me transmirent : « Dieu le sait, je t'élevais en ton enfance,  
 Pourquoi donc as-tu transformé ainsi mon bonheur en tourment ? »
- 562 Pourquoi as-tu versé le sang de l'innocent dessous mon toit,  
 Si tu voulais pour toi ma fille, pourquoi ne l'as-tu fait savoir,  
 Au vieillard qui t'a élevé, tu as rendu la vie pesante,  
 De ce jour et jusqu'à la mort, éloigne-toi de ma présence. »

Je lui fis transmettre : « O grand Roi ! je suis plus ferme que le bronze, 563  
Sinon serais-je préservé de mourir du feu de la honte,  
Mais vous le savez bien vous-même, le Roi doit rendre la justice,  
Par votre soleil, Dieu me garde d'avoir désiré votre fille.

Vous saviez que le trône des Indes est un grand apanage, 564  
Si j'en suis l'unique héritier, vous reçûtes tout en partage,  
Les autres monarques sont morts, vous avez recueilli l'Empire,  
De droit, à nul autre que moi, le trône ne peut revenir.

Je ne flatte point vos vertus, mais il n'est pas là de justice, 565  
Vous n'avez qu'une fille unique, Dieu ne vous donna pas de fils,  
Si vous donnez le trône au Shah, que me reste-t-il en échange,  
Puis-je laisser régner un autre sans que l'épée je ne saisisse !

Je n'ai nul besoin de ta fille, mariez-la, éloignez-la, 566  
Toutes les Indes m'appartiennent, à nul je ne cède mes droits !  
Je donnerai le coup de grâce à quiconque veut me les prendre  
Je n'attends pas l'aide d'autrui, tu peux me tuer si je mens. »

*Tariel apprend la disparition  
 de Nestan'Daredjane*

- 567 Ainsi je renvoyai ces hommes et mon esprit devint dément,  
 Avant tout je me consumais de ce que j'ignorais tout d'elle,  
 Je gagnai les remparts du fort, scrutant les abords de la plaine,  
 J'appris une affreuse nouvelle et cependant je suis vivant.
- 568 Deux hommes apparurent à pied, je me portai à leur rencontre,  
 L'un d'entre eux traînait une femme, aussitôt je la reconnus,  
 C'était Asmath, cheveux épars, le sang coulait sur son visage,  
 Les cris rieurs et les sourires qui m'accueillaient lors n'étaient plus.
- 569 A sa vue je fus éperdu, mon esprit devint comme fou,  
 Je lui criai : « Qu'arrive-t-il ? Pourquoi le feu fond-il sur nous ? »  
 Plaintive, elle versait des pleurs et trouvait à peine ses mots,  
 Elle dit : « Dieu, dans sa colère, du ciel a fracassé la voûte. »
- 570 J'approchai d'elle et lui criai : « Qu'arrive-t-il, ne cache rien ! »  
 Encor le feu l'embrasait toute, et ses larmes faisaient pitié  
 Longtemps elle ne dit un mot ni le dixième de sa peine,  
 Le sang ruisselant de ses joues teignait de rouge sa poitrine.
- 571 Puis elle dit : « Je vais t'instruire, pourquoi te le tenir caché,  
 Mais autant je te réjouis, autant ressens de la pitié !  
 Non, ne me laisse pas en vie, pitié ! écoute ma prière !  
 Délivre-moi de l'existence, envers Dieu acquitte la dette. »
- 572 Elle ajouta : « Après le meurtre, lorsque le bruit se répandit,  
 Le Roi le sut et s'emporta, sa santé en fut ébranlée,  
 Il étouffait : « Qu'on me l'amène ! » clamait-il d'une voix tonnante,  
 On te cherchait, sans te trouver, sa peine se faisait plus grande.

- On lui annonça ton départ et ton passage par les portes, 573  
 « Je sais, je sais bien, dit le Roi, je ne le comprends que trop bien!  
 Il était épris de ma fille, il a teint les plaines de sang,  
 Ils ne se quittaient pas des yeux lorsqu'ils se voyaient l'un et l'autre.
- Par mon chef! Je ferai mourir celle qui m'appartient pour sœur, 574  
 Je lui disais d'enseigner Dieu, elle l'a prise aux rets du diable,  
 Que lui ont-ils donné, promis, cette garce et ce bouc puant?  
 Autrement, je renierai Dieu, tel doit être son châtiment! »
- Or, le Roi n'avait pas coutume de prêter serment sur sa tête, 575  
 S'il jurait, il tenait parole, sur-le-champ il exécutait,  
 Quelqu'un sut le courroux du Roi de vive voix ou par ouï-dire,  
 Et le redit à Davar Kadj, femme versée dans la magie.
- Quelque ennemi de Dieu sans doute dit à Davar, la sœur du Roi : 576  
 « Ton frère a juré sur sa tête, le peuple sait qu'il te tuera, »  
 — « Je suis innocente, dit-elle, Dieu en personne l'aperçoit,  
 Par qui mourir, pour qui mourir, cela mon frère ne le voit. »
- Ma maîtresse était en l'état où tu la vis en la quittant, 577  
 Elle était parée de ce voile qui lui convenait à ravir,  
 Davar pleurait avec des mots tels que je n'en connaissais pas,  
 « Garce, garce! lui disait-elle, tu n'auras pas non plus de joie.
- Pourquoi fis-tu, catin, femelle, assassiner ton prétendant? 578  
 Pourquoi, à cause de son sang, fais-tu verser aussi le mien?  
 Mon frère en vain ne me tue pas, qu'ai-je fait, que t'ai-je fait faire?  
 Par Dieu, tu ne reverras plus celui qui a tué pour toi. »
- Elle la saisit, la traîna, lui dénouant la chevelure, 579  
 Elle la battit, la frappa de ses poings, les lèvres serrées  
 Nestane ne répondait pas, gémissante, elle sanglotait,  
 La femme revêtue de noir ne pouvait soigner les blessures.
- « Quand Davar fut rassasiée de frapper, de donner des coups, 580  
 Deux esclaves se présentèrent, par le visage aux Kadjs pareils,  
 Ils apportèrent un grand coffre, sans respect s'adressant à elle,  
 Ils y placèrent le Soleil, avec ses geôliers enfermés.
- Davar leur commanda : « Allez la jeter au sein de la mer, 581  
 Qu'elle ne puisse gagner l'eau de la glace ou de la rivière. »  
 Ils exultaient, emplis de joie, ils criaient : « Hip! hip! » à voix haute,  
 Je vis cela sans en mourir, je suis plus forte que la pierre.

- 582 Ils passèrent par la fenêtre, en mer devenant invisibles.  
Davar dit : « Qui hésiterait à me lapider pour cela ?  
Plutôt qu'il me tue, je mourrai, la vie est devenue sans joie. »  
Elle se frappa d'un poignard et tomba, de sang ruisselante.
- 583 N'es-tu pas surpris que je vive sans que me transperce la lance,  
Pour la nouvelle que j'annonce, traite-moi selon mon mérite,  
Délivre-moi, Être Céleste, des passions et de la vie. »  
Rien ne pouvait sécher ses pleurs sans fin, ses larmes pitoyables.
- 584 Je dis : « Pourquoi mourir, ô sœur ! en ce malheur quelle est ta faute ? »  
— « Je me dois d'agir autrement, ayant un devoir envers Elle.  
Maintenant je vais la chercher où sont les rochers et les eaux. »  
Je me sentis pétrifié, mon cœur devint comme une pierre.
- 585 Je devins fou d'inquiétude, dans le tremblement et la crainte,  
Je dis à mon cœur : « Ne meurs pas, l'immobilité ne peut rien,  
Mieux vaut aller à sa recherche, courir les champs et les chemins  
Eh bien, il est temps maintenant, qui le désire m'accompagne ! »
- 586 Je rentrai m'équiper en hâte, habillé je sautai en selle,  
Cent soixante vaillants guerriers, mes compagnons d'armes fidèles,  
M'escortèrent et nous sortîmes hors du palais, en rangs serrés,  
Arrivant au bord de la mer, je trouvai un vaisseau tout prêt.
- 587 Je pris la mer sur le navire, et je me plaçai au plein large,  
Sans contrôle, je ne laissai aller nul bateau de passage,  
Je guettais et n'apprenant rien je devenais bien plus sauvage,  
Si Dieu me haïssait, alors, il me méprisait davantage.
- 588 Toute une année s'enfuit ainsi, douze mois passèrent, puis vingt,  
Je n'aperçus nul être humain, qui l'eût aperçue même en rêve,  
Mes compagnons, l'un après l'autre succombèrent et s'éteignirent.  
Je dis : « Je ne puis défier Dieu, s'accomplisse son désir ! »
- 589 Las de voyager par les mers, je vins regagner le rivage,  
Je devins tout à fait sauvage et n'écoutai plus les vizirs,  
Tout ce qui avait survécu au malheur partait en nuage  
Dieu ne peut pas trahir un homme qu'il a voué au sacrifice.
- 590 Seule Asmath, que tu vois ici, et deux esclaves me restèrent,  
Pour calmer mon cœur désolé, consoler mes pensées amères,  
Je ne savais rien de Nestane, pas même une once de nouvelle,  
Aussi pleurer m'est une joie, les larmes de mes yeux ruissellent.

*Récit de la rencontre  
de Nouradinn Pridon et de Tariel*

- Voguant de nuit, longant la côte, je vis des jardins apparaître, 591  
De loin évoquant une ville, c'étaient des chaînes de falaises,  
Le cœur tout marqué de blessures, voir des humains me répugnait,  
J'accostai pour prendre un repos, je trouvai des arbres altiers.
- Je m'endormis au pied d'un arbre, les esclaves se restaurèrent, 592  
Puis je me levai, tourmenté, le cœur noir, obscurci de cendres,  
Je ne savais plus reconnaître ni l'erreur ni la vérité,  
Les larmes tombant des mes yeux s'en allaient inonder les champs.
- Entendant crier, j'aperçus un chevalier à l'air superbe, 593  
Galopant le long du rivage, et qui souffrait d'une blessure,  
Il tenait un tronçon d'épée rougi, le sang coulait vermeil,  
Il se plaignait et menaçait l'ennemi qu'il couvrait d'injures.
- Il montait ce destrier noir qui est maintenant mon cheval, 594  
Et fendait l'air comme le vent, furieux, le cœur à l'orage,  
J'avais le désir de le voir, j'envoyai vers lui un esclave,  
Je lui fis dire : « Arrête-toi, dis, ô lion! ce qui te fâche. »
- Il ne dit rien à mon esclave, il n'écouta pas ses paroles, 595  
Je sautai en selle à l'instant et j'allai au-devant de lui,  
« Arrête, écoute-moi, lui dis-je, ton affaire me touche aussi. »  
Il me regarda, je lui plus, il ralentit sa course folle.
- Il m'observa et dit à Dieu : « Comment as-tu fait cette plante! » 596  
Puis il me dit : « Je t'apprendrai tous les détails que tu demandes,  
Mes ennemis, que je traitais en chèvres, se sont pris pour lions,  
J'étais sans arme, ils m'ont surpris, j'ai dû combattre désarmé. »

- 597 Je lui répétau : « Calme-toi, asseyons-nous au pied d'un arbre. »  
Un chevalier plein de vaillance ne sait pas ménager ses armes,  
Il m'accompagna, nous allions, plus tendres qu'un père et son fils,  
Je m'étonnai en contemplant la beauté de ce chevalier.
- 598 L'un de mes hommes, chirurgien, s'en vint lui panser sa blessure,  
Sans faire mal d'une main sûre retirant la pointe de flèche,  
Je demandai : « Qui donc es-tu, pourquoi ton bras a-t-il souffert ? »  
Il consentit, disant sa plainte, à me narrer son aventure.
- 599 Il dit : « Je ne te connais pas, à quoi puis-je te comparer ?  
J'ignore ce qui t'a frappé ou ce qui t'enchantait naguère,  
Qui a transformé en jasmin ta face de rose et de jais,  
Pourquoi Dieu a-t-il donc éteint le cierge allumé de sa main ?
- 600 Je possède fort près d'ici la cité de Mulgazanzar,  
Mon nom est Nouradinn Pridon, de ces lieux je suis le monarque,  
Ces confins sont à mes frontières que te fit passer le hasard,  
Si mon royaume n'est pas grand il a la richesse et le faste.
- 601 Mon aïeul partagea ses biens entre ses deux enfants, jadis  
Au milieu de l'eau est une île, elle devait m'appartenir,  
Elle échut à mon oncle et je viens d'être blessé par ses fils,  
J'avais gardé mes droits de chasse, ne cédant point à leur dépit.
- 602 Ce matin, pour aller chasser, j'allais en longeant le rivage,  
Aidé de quelques rabatteurs, je voulais lancer mes faucons,  
Je dis à ma troupe : « Attendez, jusqu'à ce que nous revenions »,  
Pour moi je gardais seulement cinq hommes tenant l'équipage.
- 603 Je pris un bateau, je suivis une sorte de bras de mer,  
Sans prendre garde à mes parents, se gêne-t-on devant les siens ?  
Ils se tenaient sur la réserve, pour moi leur nombre n'était rien,  
Je chassais, je criais, ma voix porte au lointain ce qu'elle profère.
- 604 Le cœur blessé par mon dédain, en vérité ils se fâchèrent,  
Leurs gens s'avançaient en secret, un bateau coupa mon chemin,  
Mes cousins présents en personne, se tenaient placés à leur tête,  
L'arme à la main ils engagèrent le combat contre mes guerriers.
- 605 J'entendis les cris qu'ils poussaient et, des épées, je vis l'éclat,  
Je pris la barque au batelier et ne poussant qu'un seul cri : « Va ! »  
J'entre dans la mer et sur moi des vagues de guerriers déferlent,  
Ils veulent tenter, mais en vain, de me jeter à la renverse.

D'autres guerriers, en nombre encor, viennent m'attaquer par revers, 606  
 D'un seul flanc ne pouvant me vaincre, de part et d'autre l'on me presse  
 Évitant l'attaque de front, on tirait sur moi de l'arrière,  
 Ma fidèle épée se brisa, bientôt je n'avais plus de flèche —

Mon bateau encerclé, je dus sauter à cheval dans la mer, 607  
 Stupéfiant mes adversaires, je gagnai la rive à la nage,  
 Ils tuèrent mes compagnons en les exterminant sur place,  
 Quand soudain je me retournai, mes poursuivants se dérochèrent.

Que tout advienne maintenant, selon la volonté de Dieu, 608  
 Ils paieront le prix de mon sang, si la force aide mon dessein,  
 Je rendrai leur sort haïssable, leurs nuits ainsi que leurs matins,  
 J'appellerai faucons, vautours, à se délecter de leur chair. »

Ce chevalier me séduisit et mon cœur vers lui se porta, 609  
 Je lui dis : « Il n'est pas besoin que sans repos tu te dépêches  
 Je veux t'accompagner aussi pour les exterminer sur place,  
 Deux fiers chevaliers tels que nous ne connaissent pas la défaite! »

J'ajoutai : « Je te conterai le récit de mes aventures, 610  
 Je te le dirai dans le calme quand nous aurons le temps propice. »  
 Il me répondit : « Quel bonheur peut-il égaler celui-ci?  
 De ce jour et jusqu'à ma mort, je mets ma vie à ton service. »

Nous arrivâmes dans la ville superbe à voir quoique point grande, 611  
 Vers nous arrivaient les guerriers se couvrant la tête de cendres,  
 En se griffant, ils s'arrachaient de leurs joues des lambeaux de chair,  
 Ils pressaient Pridon, embrassant, avec l'épée, la bandoulière.

Je leur plus, moi son compagnon, et je leur parus merveilleux. 612  
 On me donnait force louanges : « O Soleil! tu fais le beau temps. »  
 En arrivant nous découvrîmes l'opulence frappant les yeux  
 Des brocarts importés de loin embellissaient les habitants. »

*Tariel*  
*prête aide à Pridon*

- 613 « Pridon guérit, il put reprendre les combats et les chevauchées,  
Nous équipâmes un vaisseau et primes nombre de guerriers,  
Chacun les voyant admirait en eux la vaillance des braves,  
Du Preux châtiant ses rivaux, je vais te narrer le combat.
- 614 Je découvris leurs noirs desseins quand ils se coiffèrent du heaume,  
Leurs navires fonçaient sur nous, je ne sais s'ils étaient bien huit,  
Soudain, je me jetai sur eux, ils ramèrent, prenant la fuite,  
D'un coup de talon je les fis chavirer criant telles des femmes.
- 615 Approchant d'un autre navire, j'en saisis la proue de la main,  
Je les plongeai dedans la mer, ainsi qu'eux; le combat prit fin,  
Les autres fuyaient devant moi pour regagner leur port d'attache,  
Ceux qui me voyaient s'étonnaient, me louaient, me rendaient  
[hommage.
- 616 Mais nous abordons au rivage, et, chevauchant, ils nous assaillent  
Le combat reprend, engendrant les sacrifices de la guerre,  
De Pridon le cœur éclatant et la vaillance m'enchantèrent,  
C'est un lion aux traits de soleil, au corps d'aloès qui bataille.
- 617 Ses deux cousins, à coups d'épée, de sa main contre terre il jette,  
Il leur coupe ras les deux mains et les fait ainsi mutilés,  
Seul il les capture tous deux, les mène aux épaules liés,  
Leurs Preux sont réduits à pleurer mais les siens ont l'humeur en fête.
- 618 Nous fonçâmes pour disperser leurs guerriers qui prenaient la fuite,  
Nous primes, sans perdre un instant, la ville forte tout de suite,  
Nous leur brisâmes les chevilles, les réduisîmes en poussière,  
On ne pouvait mettre en les coffres, ni charger le butin de guerre;

Pridon inspecta le trésor, puis il y apposa sa griffe, 619  
Ils s'empara des deux cousins, par la force rendus captifs,  
Au lieu du sien, il répandit un sang dont les champs se repaissent,  
On disait de moi : « Grâce à Dieu, qui fit croître cet aloès ! »

Nous arrivâmes dans le bruit que formaient les cris de la foule, 620  
Les ménestrels et les jongleurs gagnaient tous les cœurs à l'entour,  
Pour Nouradinn Pridon et moi, chacun faisait brûler l'encens,  
On nous disait : leur sang s'écoule encor grâce à vos bras puissants.

Les Preux traitaient Pridon en roi, et me nommaient le Roi des rois, 621  
Ils disaient qu'ils étaient esclaves et moi leur souverain suprême,  
Je me tenais morose, et nul ne put me voir cueillir de rose,  
Ils ignoraient mon aventure, encore empreinte de mystère. »

*Pridon raconte*  
*comment il vit Nestan'Daredjane*

- 622 « Un jour pour aller à la chasse, nous sortîmes Pridon et moi,  
 Nous avions gravi les rochers élevés, surplombant la mer,  
 Il me dit : « Écoute, une fois à cheval nous passions le temps,  
 Et du haut de ce promontoire je vis un spectacle étonnant. »
- 623 Je priai Pridon de parler, il me fit le récit suivant :  
 « Un jour, ayant humeur de chasse, je montais ce more au sang pur,  
 Que sur mer on eût dit un cygne et, sur terre, un faucon volant,  
 J'étais là, je suivais des yeux l'épervier planant dans l'azur.
- 624 Me tenant sur cette colline, parfois je regardais le large,  
 J'aperçus quelque chose, un point au plein de la mer, en l'espace,  
 Rien d'autre ne pouvait glisser d'un mouvement aussi vivace,  
 Je ne pus lui donner de nom, j'hésitai entre deux images.
- 625 A quoi, pensais-je, le comparer? Est-ce un oiseau, un animal? »  
 C'était un bateau que couvrait, de ses multiples plis, la voile,  
 De l'avant, le tiraient des hommes, je fixai sur eux mes regards.  
 Dans la nef se tenait la Lune qu'au septième ciel je compare.
- 626 Deux esclaves sortirent alors, tel le bitume la peau noire,  
 Ils firent descendre la femme, je vis de lourds cheveux de soie,  
 Aux éclairs qui jaillissaient d'elle, nulle couleur ne se compare,  
 Elle illumina l'alentour, obscurcissant les feux du ciel.
- 627 L'âme ravie, je me sentis frémissant et pressé d'agir,  
 Je m'épris d'amour pour la rose que n'avait pas touchée le givre,  
 Je résolus de les atteindre, me disant : « Allons de l'avant!  
 Quel être humain pourrait-il bien échapper à mon noir pur-sang! »

- Dans un bruit de roseaux froissés sous l'éperon mon coursier file, 628  
 Du fouet j'ai beau le frapper! je ne pus les joindre, ils s'en furent.  
 Quand j'atteignis la rive, à peine brillèrent-ils encor dans l'azur,  
 En s'éloignant ils disparurent, ainsi me brûlai-je à la flamme. »
- A ce récit que fit Pridon, le feu m'embrasa de plus belle, 629  
 Sautant à bas de mon cheval, je me vouais à tous les sorts,  
 Je me couvris les traits du sang jaillissant de mes propres joues,  
 « Tue-moi, disais-je, puisque, sans moi, un autre a vu cet arbre svelte. »
- A ma vue Pridon s'étonna, mon état lui parut étrange, 630  
 Mais il eut grand-pitié de moi, il m'apaisa avec ses larmes,  
 Tel un fils, il me consolait, me suppliant, me caressant,  
 De ses beaux yeux roulaient des larmes, brûlante neige de diamant.
- « Hélas! disait-il, qu'ai-je fait, j'étais stupide, aveugle et fou! » 631  
 Je lui dis : « N'aie point de souci, ne te désole de la sorte,  
 L'astre d'argent était le mien, son feu me touche et me dissout,  
 Je vais te conter mon histoire si de l'amitié tu me portes. »
- A Pridon ainsi je narrai mon histoire et mon aventure, 632  
 Il me dit : « Qu'avais-je à parler, ignorant, la honte me brûle,  
 Toi, le superbe roi des Indes, chez moi tu as daigné venir,  
 Des rois tu mérites le trône et la demeure magnifique. »
- Il dit encor : « Celui que Dieu fit aussi svelte qu'un cyprès, 633  
 Dieu le délivre de la lance qu'il a d'abord au cœur frappé  
 Il accorde sa grâce ainsi que la foudre lancée du ciel,  
 Il change le mal en bonheur et ne donne nulle tristesse. »
- Nous retournâmes au palais, nous primes place côte à côte, 634  
 Je dis à Pridon : « Hormis toi, nul aucun secours ne me porte,  
 Puisque Dieu n'a pas suscité un être semblable à ta sorte,  
 Et puisqu'enfin je te connais, que puis-je encor espérer d'autre ?
- Tu as trouvé un ami sûr, si le destin vient à son heure, 635  
 Par le conseil et la raison, m'aide à décider le partage,  
 Ce qui vaut mieux, ce qu'il faut faire pour ma joie et pour mon  
 bonheur.
- Pour Elle, si je ne puis rien, je ne puis vivre davantage. »
- Il me dit : « Quel destin meilleur Dieu eût-il pu me départir? 636  
 Toi, Souverain régnant aux Indes, pour mon salut tu es venu,  
 Comment pourrais-je désirer d'autre grâce ou d'autre plaisir,  
 Devant toi je suis un esclave, un serviteur à ton service.

- 637 La ville est un point de passage d'où les bateaux vont en tous lieux,  
Là parviennent de l'étranger les nouvelles, le merveilleux,  
Nous apprendrons ici le sort de qui te brûle le chagrin,  
La grâce de Dieu mette fin à ta dette envers le destin!
- 638 Nous dépêcherons des marins qui connaissaient bien les voyages,  
Pour rechercher l'astre lunaire par qui nous avons tant de peines,  
Ne languis pas de souvenirs, supporte jusque-là ton sort,  
Le Mal ne doit pas exister sans que le Bien ne soit plus fort. »
- 639 Aussitôt il manda ses hommes, en ses mains il prit cette affaire,  
Il ordonna : « Appareillez, croisez en tous lieux par les mers,  
Trouvez-la et faites en sorte qu'elle se languisse de lui,  
N'épargnez pas votre peine, et comptez par milliers, non par huit. »
- 640 Il envoya partout des hommes, aux ports où croisent les navires,  
Ordonnant : « Recherchez là-bas ce qu'au sujet d'elle on raconte. »  
L'attente me fut une joie, la souffrance se fit plus douce,  
Sans elle si j'eus de la joie, j'en éprouve encor de la honte.
- 641 Pour moi, Pridon fit avancer un trône à la place d'honneur :  
« Je me trompais jusqu'à ce jour, dit-il, ignorant la raison,  
Tu es l'imposant Roi des Indes, qui te satisferais sans leurre,  
Il n'est pas un homme ici-bas qui ton esclave ne se veuille. »
- 642 Pourquoi tant parler! De partout s'en revinrent les émissaires,  
Rompus d'avoir en vain couru des territoires périlleux,  
N'ayant rien pu apprendre d'elle, ils n'apportaient point de nouvelles,  
Encor davantage de pleurs sans fin s'écoulaient de mes yeux.
- 643 Je dis à Pridon : « Ah! ce jour me frappe d'angoisse et d'ennui,  
Dieu m'en est témoin sur ce point, j'ai tant de peine à te parler,  
Pour celui qui est loin de toi, le jour a les tons de la nuit,  
Je suis séparé de la joie, mon cœur au malheur est lié.
- 644 Puisque je n'ai plus nul espoir d'apprendre ce qu'elle devint,  
Je ne puis demeurer ici, donne-moi le droit de partir. »  
Pridon à ces mots de pleurer, répandant le sang de ses larmes,  
Il me dit : « Frère, de ce jour pour moi tout le bonheur est vain. »
- 645 Malgré leur peine et leur effort, je m'apprêtai pour le départ,  
Les guerriers, le genou à terre, me fixaient la tête levée.  
Ils m'entouraient et m'embrassaient, pleurant et me faisant pleurer,  
Disant : « Ne pars pas, nous serons tant que nous vivrons tes  
[esclaves. »

- Je répondis : « J'ai grande peine aussi à m'éloigner de vous, 646  
 Mais en son absence, la joie est difficile à soutenir,  
 Ayez pitié de la captive aimée que je ne puis trahir,  
 Ne tentez pas de me garder, nul ne saurait me retenir! »
- Ensuite Pridon fit venir et m'offrit ce moreau luisant, 647  
 Il dit : « O Soleil par la face, et par la taille le cyprès  
 Je sais, tu ne désires rien, à quoi bon tout autre présent,  
 Qu'il te fasse admirer lui-même son équilibre et sa vitesse. »
- Pridon m'escorta, nous partîmes, tous deux versant encor des larmes, 648  
 Donnant l'un à l'autre un baiser, en nous hélant nous nous quittâmes,  
 L'armée entière me pleurait d'un cœur sincère et non des lèvres,  
 Nos adieux ressemblaient tout juste à ceux du maître et de l'élève.
- En quittant Pridon, je m'en fus à sa recherche, errant sans trêve, 649  
 Tant, qu'il n'est pas d'endroit au monde où je ne fus, sinon la mer,  
 Mais je ne rencontrai personne, nul être qui l'eût approchée,  
 Mon esprit devenu dément, je devins semblable à la bête.
- Je me disais : « A quoi sert-il d'en vain se déplacer sans cesse, 650  
 Le voisinage des grands fauves pourrait apaiser ma tristesse. »  
 A cette Asmath et mes esclaves, je dis sept ou huit mots peut-être,  
 Je vous ai causé tant de peine, que je mérite le blasphème,
- Partez maintenant, laissez-moi et vous occupez de vous-mêmes, 651  
 N'observez pas les pleurs brûlants qui se répandent de mes yeux. »  
 Après qu'ils eurent écouté ces propos emplis d'éloquence,  
 Ils dirent : « Las! que dites-vous! que nos oreilles ne l'entendent!
- Hors toi, nous ne voulons avoir ni de souverain ni de roi, 652  
 Que Dieu nous conduise toujours sur les traces de ton cheval,  
 Que nous puissions te contempler, splendide et merveilleux à voir,  
 Le destin ne peut avilir un homme de cœur aussi brave. »
- Je ne pus les chasser, j'ouïs le vœu formulé par mes serfs, 653  
 Mais j'abandonnai les parages où s'établissent les humains,  
 Je tenais pour sûre demeure les gîtes des boucs et des cerfs,  
 Je m'enfuis, errant en tous sens, par monts et vaux, loin des chemins.
- Je trouvai ces cavernes vides où se tenaient les géants Dèves, 654  
 Je les taillais, les pourfendis, c'est en vain qu'ils me résistèrent,  
 Mais ils tuèrent mes esclaves, mal protégés par les hauberts,  
 Le destin me frappait encor, m'atteignant de son étincelle!

- 655 Les Dèves râlaient à la mort, leurs cris s'élevaient jusqu'au ciel,  
Et des coups sourds de leurs massues, ils ébranlaient la terre entière,  
Sous la poussière, le soleil s'obscurcit, l'aloès vacille,  
Cent Dèves venus d'un côté, je les frappe et je les déchire.
- 656 Depuis ce jour, mon frère, hélas ! je suis ici et je me meurs,  
Dément, je cours à travers champs, tour à tour en transe et en  
[pleurs,  
Cette femme est auprès de moi, se consumant aussi pour elle,  
Je ne recherche, hormis la mort, nul autre baume ni remède.
- 657 Comme le tigre magnifique, pour moi figure son image,  
J'aime la fourrure du fauve, et je m'en fais un vêtement,  
Cette femme le coud, tantôt soupirant et tantôt pleurant  
Puisque j'ai épargné ma vie, j'ai en vain aiguisé ma lame.
- 658 Aucun Sage en aucune langue ne pourrait chanter ses louanges,  
Supportant à peine de vivre, je songe à celle qui me manque,  
Depuis je vis avec les fauves et je me tiens pour l'un d'entre eux,  
Ne réclamant rien d'autre à Dieu, je ne demande que la mort. »
- 659 Il se déchire le visage, en fait une rose de sang,  
Le rubis se transforme en ambre, le cristal en éclats se brise,  
Avthandil répandant des pleurs, goutte à goutte ils tombent des cils,  
Puis la femme apaise son cœur, à genoux, en le suppliant.
- 660 Tariel, calmé par Asmath, dit, s'adressant à Avthandil,  
« J'ai voulu répondre à tes vœux moi que rien ne peut réjouir,  
En mon infortuné destin ! Je t'ai raconté mon histoire !  
Va-t'en retrouver ton Soleil, le temps est venu de le voir. »
- 661 Avthandil répondit : « Pour moi, je ne puis souffrir ton départ,  
Les pleurs déborderont mes yeux si, las, de toi je me sépare,  
Je te dirai la vérité, ne t'offense de mon audace, —  
Non, Celle pour qui tu languis n'en recevrait nul avantage !
- 662 Lorsqu'un médecin est souffrant, si digne d'éloge soit-il,  
Il mande un autre homme de l'art qui prend le pouls et le délivre,  
Il doit lui décrire son mal et ce qui le brûle au-dedans,  
Chacun sait mieux pour le prochain prononcer le conseil utile.
- 663 Écoute ce que je dirai, je parle en sage, non en fol,  
Cent fois tu dois prêter l'oreille, une fois n'est point suffisant,  
Jamais il ne fera le bien, ce caractère aussi violent,  
Je veux maintenant retrouver celle dont les feux me dévorent,

En la voyant j'éprouverai l'amour qu'elle ressent pour moi, 664  
Je lui dirai ce que j'appris, je n'ai rien d'autre qui me presse,  
Tiens Dieu pour Dieu, le ciel pour ciel, je te conjure de me croire,  
Tous deux de ne point nous trahir, l'un à l'autre offrons la  
[promesse.

Si tu t'engages par serment à ne pas délaisser ces lieux, 665  
Pour rien au monde, je le jure, je ne trahirai ton service,  
Je reviendrai te retrouver afin de me vouer à toi,  
Les pleurs versés pour qui tu meurs, Dieu veuille que je les tuisse. »

Tariel lui dit : « Étranger, peux-tu m'aimer sans me connaître! 666  
Autant souffrir à me quitter que, la rose, l'engoulement!  
Comment oublier et comment laisser que t'emporte le vent,  
Dieu fasse que je te revoie, bel arbre, ô cyprès élançé!

Si tu me reviens pour me revoir, toi qui de l'arbre as la sveltesse, 667  
Mon cœur ne courra pas les champs comme la biche et le chevreuil,  
Si je te trompe et te trahis, que le courroux de Dieu m'accueille,  
Que ta présence et que ta vue calme et console ma tristesse. »

Là-dessus, ils prêtent serment, tendres amis, au cœur qui luit, 668  
Aux joues de rubis, au ton d'ambre, au cœur fou, aux paroles sages,  
L'un et l'autre d'amour épris, le feu sans cesse les embrase,  
Les deux amis incomparables passent ensemble cette nuit.

Avthandil avec son ami pleurant versa des larmes tendres, 669  
Au point du jour il se leva, l'ayant embrassé, il s'en fut.  
Tariel a-t-il du chagrin, que faire, il ne peut le comprendre!  
Avthandil s'en va, descendant, en pleurs, par les roseaux touffus.

Asmath escortait Avthandil, le suppliait et lui parlait, 670  
En l'implorant avec un geste, elle était en pleurs, à genoux,  
Et l'adjurait de revenir bientôt, pâle comme un œillet,  
Il répondit : « Ma sœur, à quoi d'autre songer si loin de vous ?

Fidèlement, je reviendrai sans m'attarder en ma maison, 671  
Qu'il n'aille pas en d'autres lieux, faisant errer ce corps superbe,  
Dans deux mois, si je ne reviens, je serai parjure et félon,  
Et vous saurez que mon destin au malheur sans fin s'est livré. »

*Histoire du retour  
d'Avthandil en Arabie*

- 672 Dès qu'Avthandil fut en chemin, il faillit mourir de tristesse,  
Il lacérait ses joues de rose de sa main en griffe muée,  
Les bêtes sauvages léchaient le sang, de son corps, écoulé,  
La longue route fut réduite par la vitesse de sa marche.
- 673 Il revint en ce même endroit où ses guerriers étaient restés,  
Ils le reconnurent, joyeux, ils l'accueillirent comme il sied,  
Porteurs de l'heureuse nouvelle, vers Chermadinn ils se hâtèrent,  
« Il est rentré, celui sans qui notre bonheur était amer. »
- 674 L'écuyer s'approche et l'enlace, il presse sa main de ses lèvres,  
Il l'embrasse, versant de joie des larmes inondant les prés,  
Il dit : « O mon Dieu! qu'aperçois-je, est-ce l'ombre ou la vérité?  
Suis-je bien digne que mes yeux contemplent ta splendeur  
[entière! »
- 675 Baisant sa bouche de sa bouche, Avthandil le salue bien bas,  
Il lui dit : « Je rends grâce à Dieu que l'infortune ne te touche! »  
Les grands lui présentent l'hommage et qui le mérite l'embrasse,  
Chacun manifeste sa joie, l'homme humble et le grand de la cour.
- 676 Ils gagnèrent une place où se dressait un lieu de séjour,  
Là se pressaient pour l'entrevoir tous les notables de la ville,  
Il s'assit alors au festin, altier, puissant et impassible,  
Le verbe ne peut exprimer l'allégresse de ce beau jour.
- 677 Il raconta à Chermadinn et narra ce qu'il avait vu,  
Comment il retrouva le Preux qu'il comparait à un soleil,  
Les larmes coupaient son récit, il parlait les yeux demi-clos :  
« A vivre sans lui, leur dit-il, chaumière et palais sont égaux. »

- Chermadinn lui fit le récit de la marche de ses affaires, 678  
 « Personne ne sait ton départ, je fis comme tu dis de faire. »  
 Ce jour il demeura chez lui, dans le festin passant le temps,  
 A l'aube enfourchant son cheval, il partit au soleil levant.
- Ne demeurant point au festin, ni solitaire en quelque endroit, 679  
 Chermadinn s'en fut annoncer du retour la bonne nouvelle,  
 Rapidement il parcourut un chemin de dix jours en trois,  
 Le lion se réjouit de voir celui qui défie le soleil.
- Il lui fait dire : « O Roi altier ! en ta grandeur et ta puissance, 680  
 A toi je parle, rempli de crainte, de respect et de déférence,  
 Tant que j'ignorais tout du Preux, je me tenais pour maladroit,  
 En ce jour, je viens, sain et sauf, vous découvrir ce que je sais. »
- Le Roi Rostévann est altier, il est puissant et magnanime, 681  
 Chermadinn annonce lui-même tous les détails de la missive :  
 « Avthandil devant vous viendra, il a trouvé l'étrange Preux. »  
 Il dit : « Je vois que le Seigneur entend ma prière et mes vœux. »
- L'écuyer dit à Thinathine, lumière qui n'a pas de nuit : 682  
 « Avthandil va bientôt paraître pour vous annoncer la nouvelle. »  
 Les vifs éclairs qu'elle répand plus que le soleil étincellent.  
 Elle le comble de présents et ses gens de riches habits.
- Le Roi chevauche à la rencontre du Preux qui s'avance vers lui, 683  
 La face de soleil connaît la gratitude de son Roi,  
 Ils vont l'un au-devant de l'autre, la joie dedans leur cœur reluit,  
 Quelques seigneurs parmi l'escorte à l'ivresse semblent en proie.
- En approchant, le Preux descend de cheval et salue le Roi, 684  
 Rostévan l'embrasse, il ressent un bonheur qui l'emplit de joie,  
 Le cœur heureux et détendu, ils gagnent tous deux le Palais,  
 Le retour du Preux réjouit tous ceux qui s'étaient assemblés.
- Avthandil, le lion des lions, salue le Soleil des Soleils, 685  
 Cristal, rubis et cils de jais embellissent un air gracieux,  
 Son visage passe en clarté du soleil céleste les feux,  
 Le Palais n'est plus assez vaste, ils vont sous la voûte des cieux.
- La journée se passe en liesse, les mets abondent, le vin coule, 686  
 Le Roi fixe le chevalier, tel son enfant un tendre père,  
 Le givre sur la neige sied et sur la rose, la rosée,  
 Ils répandent l'or à foison et, comme des drachmes, des perles.

- 687 Le festin prit fin, les buveurs se dispersant, rentrent chez eux,  
Mais on retient les grands seigneurs, ils prennent place autour du  
[Preux,  
Le Roi l'interroge, il raconte les peines qu'il a endurées,  
Et puis ce qu'il a pu savoir et voir chez le Preux étranger.
- 688 « Ne soyez point étonnés si l'évoquant souvent je soupire,  
Et si je dis que le soleil ressemble au visage qu'il a,  
Il éblouit l'entendement de tout homme qui le voit,  
Las! il est la rose lointaine, la rose flétrie aux épines.
- 689 « Quand le destin impatient assigne à l'homme de souffrir,  
La rose ressemble à l'épine, le cristal aux tons du safran. »  
Avthandil, tandis qu'il l'évoque, de ses larmes baigne ses joues,  
De tout ce qu'il ouït du Preux, lui-même reprend le récit :
- 690 « Il demeure dans des cavernes, aux géants Dèves il les prit,  
Auprès de lui est une femme, de sa maîtresse la servante,  
Il est vêtu de peaux de tigre, il tient le brocart en mépris,  
Il ne perçoit plus l'univers, un feu renouvelé le hante. »
- 691 Quand il acheva le récit de la triste histoire du Preux,  
Le vue du limpide soleil qui est un charme pour les yeux,  
Le ravit, on louait la main de rose vaillante au combat,  
Le très haut fait est suffisant, point n'est besoin d'un autre exploit.
- 692 Thinathine se réjouit tandis qu'elle entend ces propos,  
Le Preux boit et festoie ce jour, sans être lassé de festin,  
En sa chambre il trouve un esclave, il entend la parole sage,  
Son Soleil l'a mandé chez elle, son bonheur passe tout langage.
- 693 Le Preux s'y rend émerveillé, le cœur en fête et sans colère,  
Lion, ayant parmi les lions couru les champs, la face blême,  
Diamant de l'eau la plus pure et l'ornement de l'Univers,  
N'a-t-il point au nom de l'amour, le cœur contre un cœur échangé!
- 694 Le fier Soleil se tient assis sur le trône, sans nul effroi,  
L'Euphrate de ses larges eaux baigne le cyprès de l'Eden,  
Cristal et rubis font valoir le sourcil net, le cheveu noir,  
Qui suis-je! Il faut pour la chanter le Verbe des Sages d'Athènes.
- 695 Elle fit placer sur le siège auprès d'elle, le Preux brillant,  
Ils sont assis, emplis de joie, tous deux ainsi qu'il leur convient,  
Joyeux, éloquents, ils se parlent, ils n'usent point de termes vains,  
Elle dit : « Tu as retrouvé celui pour qui tu souffris tant. »

- Il répondit : « Quand le destin nous accorde le vœu du cœur, 696  
 Il ne faut plus songer aux jours passés, ni songer au malheur,  
 J'ai trouvé le corps d'aloès arrosé des eaux de la terre,  
 Sa face pareille à la rose, alors était privée de sève.
- J'ai vu le roseau, pareil à la rose, privé de vouloir, 697  
 Disant : « J'ai perdu le cristal qui s'irise et se mêle au verre,  
 « Je brûle de la flamme avide qui le consume ainsi que moi. »  
 Puis à nouveau il raconta tout ce qui lui fut dit naguère.
- Il raconta la longue marche, les souffrances durant sa quête, 698  
 Puis comment Dieu lui fit atteindre l'objet à son cœur le plus cher,  
 « Ainsi qu'un fauve, il a l'horreur de l'homme, et du monde  
 [éphémère,  
 A travers champs, il erre et pleure, seul, hébété parmi les bêtes.
- « Ne me prie pas de le louer, que peux-tu apprendre de moi ? 699  
 Qui l'aperçoit n'a plus de goût pour ce qu'il goûtait autrefois,  
 La prunelle qui le regarde comme au feu du ciel s'affaiblit,  
 La rose est devenue safran, les fleurs de violettes se lient. »
- Il conte en détail ce qu'il sait, ce qu'il vit, ce qu'il ouït dire : 700  
 « Il a des grottes, des cavernes pour sa demeure ainsi qu'un tigre,  
 Toujours l'accompagne une femme, apaisant sa peine et son âme,  
 Las ! le destin a placé l'homme au monde pour jeter des larmes ! »
- Thinathine, entendant ces mots, sent que son vœu est exaucé, 701  
 Son beau visage respandit comme l'éclat de pleine lune,  
 Elle dit : « Que puis-je répondre afin de servir son dessein,  
 Est-il un baume qui pourrait porter remède à sa blessure ? »
- Le Preux lui répond : « Qui ferait confiance à l'homme inconstant ? 702  
 Pour moi il se vouerait aux flammes, lui qui ne convient aux  
 [brûlures,  
 J'ai fixé l'heure du retour, et j'ai promis mon dévouement ;  
 J'ai fait serment sur mon Soleil qui, pour moi, le soleil figure.
- L'ami vrai, pour l'ami de cœur, doit ne pas craindre de souffrir, 703  
 Il doit donner cœur contre cœur, comme un pont son amour offrir,  
 Douleur d'amour pour un amant, doit être douleur la plus vive,  
 Ah ! sans lui le plaisir est vain, et mon être me paraît vil ! »
- Le Soleil dit : « Tous mes désirs ainsi se trouvent exaucés, 704  
 D'abord tu es revenu sauf, ayant rejoint le disparu,  
 Et puis l'amour que j'ai planté, en ton cœur s'est encor accru,  
 J'ai le remède pour le cœur qui jusqu'ici a tant brûlé.

- 705 Le destin traite chaque humain ainsi que le Dieu des tempêtes,  
Tantôt c'est le soleil brillant, tantôt l'ire du ciel qui tonne,  
Avant le malheur me tenait, maintenant je le change en fête,  
Puisque le monde est apaisé, que nul au chagrin ne se donne.
- 706 Tu fus sage de respecter le serment et la foi jurée,  
Il faut, pour l'ami bien-aimé, porter l'amour jusqu'à son faite,  
Il faut lui rechercher un baume, l'ignorance mène au savoir  
Que ferais-je dans les ténèbres lors que mon soleil serait noir ? »
- 707 Le Preux répondit : « Près de toi, aux sept douleurs j'en ajoute une,  
Il ne sert de rien de souffler la glace pour qu'elle s'éveille,  
Lorsqu'on aime, on embrasse en vain si les yeux fixent le soleil,  
Si je demeure, je soupire, si je pars, j'ai mille infortunes.
- 708 Si je m'enfuis, où que je sois, hélas ! trois flammes me dévorent,  
Mon cœur est la cible de l'arc, pour y frapper la flèche vole,  
Il ne me reste plus à vivre déjà que le tiers de mon âge,  
Fuir ! Mais le temps est dépassé de celer la peine et l'orage.
- 709 J'ai entendu votre discours, j'ai compris ce que tu m'as dit,  
L'écharde accompagne la rose, dois-je me piquer aux épines ?  
Mais, ô mon Soleil ! tu t'es faite à mes yeux pareille au soleil,  
Accorde-moi pour l'espérance un gage de l'amour fidèle. »
- 710 En doux langage géorgien, fou de beauté, le Preux aimant,  
A son Soleil s'adresse ainsi qu'un tuteur tendre à son élève,  
En répondant à son désir, la femme lui offre une perle,  
Dicu fasse que se parachève le plaisir de ce beau présent.
- 711 Pour l'homme est-il rien de plus doux que le jais touchant le cristal,  
Qu'auprès du cyprès, au jardin, l'aloès arrosé fait arbre !  
Qui donne joie à qui le voit et tristesse à qui est absent !  
Hélas ! les amants séparés ! Qu'ils gémissent en soupirant !
- 712 En se contemplant ils jouirent de tout le bonheur de la terre,  
Le Preux la quitte et s'en revient, s'éloignant le cœur éperdu,  
Le Soleil a des pleurs de sang plus abondants que l'eau des mers,  
« Ah ! de boire mon sang, dit-elle, le destin ne s'est pas repu ! »
- 713 Le Preux enténébré s'en va, du poing le cœur il se martèle,  
Car le mal d'amour fait pleurer, le cœur de l'homme il rend plus  
Le soleil couvert d'un nuage jette de l'ombre sur la terre, [frêle,  
L'éloignement du bien-aimé maintient, à l'aube, les ténèbres.

- Le sang et les larmes mêlés tracent des canaux sur ses joues, 714  
 Il dit : « Le Soleil n'est plus là pour que j'y repose ma tête,  
 Ainsi mon cœur de diamant est rayé par un sourcil noir,  
 O monde, je n'ai plus de joie jusqu'au moment de la revoir.
- Le sort qui, jadis, en l'Eden d'aloès planté me fit arbre, 715  
 Me frappe en ce jour de sa lance et me déchire de sa lame,  
 Il a pris mon cœur en la nasse de feu de l'éternelle flamme,  
 Je sais maintenant que ce monde n'est qu'un mensonge et qu'une  
 [fable. »
- En murmurant ces mots, il pleure, il frissonne puis il chancelle, 716  
 En gémissant, le cœur brisé, il tord son corps et il se traîne,  
 Hors la présence de l'aimée, il sent une douleur amère,  
 En fin de compte le destin, las l prend la forme d'un suaire.
- Le Preux, retournant en sa chambre, tantôt pleure et tantôt défaille, 717  
 Par la mémoire il est près d'elle, il ne quitte pas son image,  
 Telle la verdure sous le givre, la couleur passe en son visage,  
 Voyez combien la rose vite ressent l'absence du soleil.
- Le cœur de l'homme est corrompu, il est avide, insatiable, 718  
 Le cœur qui, tour à tour, supporte la jouissance et la blessure,  
 Le cœur aveugle ne sait voir, il ne sait de rien la mesure,  
 Ni la mort sur lui n'a maîtrise, ni personne n'en est le maître.
- Ayant dit à son cœur les mots qui vont au cœur et qui le touchent 719  
 Il prit la perle qu'il reçut, en souvenir, de son Soleil,  
 L'ornement du bras de l'aimée, à ses dents de perles pareil,  
 Il le presse contre ses lèvres, tels des rubis ses larmes roulent.
- Au point du jour un courrier vint mander Avthandil au palais, 720  
 Soudain hors du sommeil tiré, le Preux s'en va tendre et serein,  
 L'armée de ceux qui sont présents pour l'entrevoir se presse en foule,  
 Le Roi s'équipe pour la chasse, au son des gongs et des tambours.
- Le Roi monte à cheval, alors l'allégresse est indescriptible, 721  
 Dans le bruit sonnent des cymbales, aux mots l'oreille est insensible,  
 Les faucons obscurcissent le ciel, la meute court de tous côtés,  
 Le sang versé par eux ce jour recouvre les champs et les prés.
- Après la chasse, ils s'en reviennent, joyeux, ayant couru la plaine, 722  
 On fait entrer les courtisans, les seigneurs les hommes de guerre,  
 Le Roi s'assied, les sièges sont ornés dans la salle de fête,  
 Le luth répond à la cithare, la voix des chanteurs est parfaite.

- 723 Le Roi interroge Avthandil, assis près de lui, l'écoutant,  
Le rubis entrouvert des lèvres fait luire le cristal des dents,  
Les grands de la cour sont près d'eux, un bruit de troupe au loin  
[s'entend,  
Nul ne parle sans que le nom de Tariel ne soit présent.
- 724 Le Preux revint le cœur brisé, répandant ses pleurs par les champs,  
Sans cesse son objet d'amour devant ses yeux passe et repasse,  
Il se couche, puis se relève, le fou dort-il une nuit calme!  
Le cœur jamais écoute-t-il qui l'invite d'être soumis!
- 725 Il se couche et pense : « En mon cœur puis-je imaginer la liesse,  
Loin de toi, cyprès de l'Eden, corps de roseau et d'aloès,  
Extase pour qui te contemple, douleur pour celui qui te perd,  
Indigne de te voir au jour, puissé-je t'entrevoir en rêve! »
- 726 Ainsi songeait-il en pleurant et répandant des flots de larmes,  
Il se disait : « La patience est la fontaine de sagesse,  
Autrement, que faire, dis-moi? comment accorder la détresse,  
Demandant à Dieu le bonheur, il faut aussi souffrir la peine. »
- 727 Il disait encor : « O mon cœur! si grande soit ta soif de mort,  
Il vaut mieux supporter de vivre pour le service de ta belle,  
Mais cache, ne montre à personne que le feu d'amour te harcèle,  
C'est grand-pitié quand la folie de l'amour dévoile le sort! »

*Supplique d'Avthandil  
adressée au roi Rostévann  
Entretien du vizir*

- Dès qu'il fait grand jour, Avthandil se pare avec soin pour sortir, 728  
 Il dit : « Il faut que mon amour se cache et demeure secret »,  
 Il prie son cœur d'être patient : « Toi, lui dit-il, qu'as-tu donc fait ? »  
 Il saute à cheval et se rend, l'astre lunaire, chez le vizir.
- Le vizir l'accueille par ces mots : « Le soleil s'est levé chez moi, 729  
 Or, un présage favorable augurait, aujourd'hui, la joie. »  
 Il va vers lui, le saluant, le couvrant d'éloges superbes,  
 Pour accueillir l'hôte de choix, il faut un hôte plein de verve.
- L'hôte, point envieux ni lâche, au Preux fait mettre pied à terre, 730  
 Sous ses pas, en guise de sol, un tapis de Chine il dépose,  
 Le Preux illumine les lieux comme le soleil l'univers,  
 Le vent du sud souffle en ce jour, disait-on, le parfum des roses.
- Il s'assit seul et tous vraiment perdaient la raison à le voir, 731  
 En le contemplant, à sa vue, de défaillir on tirait gloire,  
 On gémit bien plus d'une fois, on pousse mille et mille soupirs,  
 L'ordre vient de se disperser, la foule aussitôt se retire.
- Quand la foule s'en fut allée, le Preux s'adressa au vizir : 732  
 « Rien n'est caché dans ce palais, pour toi tout peut se découvrir,  
 Le Roi t'accorde et tu reçois tous les honneurs que tu désires,  
 Entends ma souffrance, guéris ce qui peut en moi se guérir.
- La flamme de ce Preux me gagne, pour qui le consume, je brûle, 733  
 Désir me tue et je me meurs de ne voir l'objet de désir,  
 Pour moi il ne craint pas la mort, je dois une dette sans prix,  
 Il faut aimer le compagnon au cœur fier et sans amertume.

- 734 En le voyant, dans une nasse mon cœur soudain fut retenu,  
Il y demeure et de ce jour, lui seul ravit ma patience,  
Pour consumer ceux qui l'approchent, Dieu l'a fait soleil de naissance,  
Et puis Asmath auprès de moi plus sœur que sœur est devenue.
- 735 D'être fidèle, quand je revins, je fis le serment solennel :  
« Je reviendrai et te verrai, sans rougir devant l'ennemi,  
Moi, je recherche la lumière, toi, tu as le cœur obscurci »,  
Il est temps de quitter ces lieux, lentement le feu me harcèle,
- 736 Je te le dis en vérité, sans me vanter en mes paroles,  
Il m'attend : de n'y point aller attise en moi le feu, sans cesse  
Je ne puis briser mon serment, laisser celui qu'amour désole,  
Vit-on jamais qu'il fut vainqueur celui qui trahit sa promesse!
- 737 Cours au Palais, à Rostévann annonce ce que je rapporte,  
Sur sa tête, je te le jure, ô Vizir du Palais du Roi,  
S'il ne me retient pas, j'irai, mais s'il me retient, ah! qu'importe!  
Aide-moi afin que, mon cœur, ce feu ne le blesse et le broie!
- 738 Annonce-lui, toi qui es digne que toute bouche te célèbre,  
Que Dieu, l'Image de lumière, te dise envers toi mon respect,  
Mais ce Preux de feu me consume, qui par le corps est un cyprès,  
En un instant il a ravi mon cœur, je ne puis le celer.
- 739 O Roi, écoute, je ne puis vivre loin de lui maintenant,  
Ce cœur généreux tient mon cœur, que ferais-je l'esprit dément!  
En premier lieu, si je le sers, sur vous rejaillira la gloire,  
Mais si j'échoue, ne l'ayant pas trahi, j'aurai la paix de l'âme.
- 740 Que mon départ en votre cœur ne produise pas de souci,  
Que ma destinée s'accomplisse ainsi que le Seigneur voudra,  
S'il veut, nous vaincrons, et celui qui est à vous vous reviendra,  
Si je ne reviens pas, réglez, tenant sous le joug l'ennemi. »
- 741 Le visage de soleil dit : « O Vizir! je vais être bref,  
Va, transmets au Roi mon propos avant que personne ne vienne,  
Prie-le de me laisser aller, va, démontre ton grand courage,  
Un millier de pièces d'or rouge de ton service sont les gages. »
- 742 Le vizir répond, souriant : « Conserve pour toi ton offrande,  
Il suffit pour me satisfaire que tu aies trouvé mon chemin,  
Quand j'aurai annoncé au Roi ce que, de vous, je viens d'entendre,  
Ah! je sais qu'il me comblera! Le profit n'est pas un chagrin!

- Par ma foi, il m'assommera sur place, sans perdre un instant, 743  
 Tu garderas ton or, et moi, j'aurai ma tombe sous la terre,  
 Je tiens que pour l'homme il n'est rien qui, plus que vivre, lui soit cher,  
 Nul ne pourrait et je ne puis parler, malgré ton insistance.
- Nul chemin ne mène au-delà de son terme, et faut-il mourir? 744  
 Il m'abattra, il me tuera, disant : Qu'oses-tu là me dire?  
 Pourquoi n'as-tu pas su agir, pourquoi es-tu autant stupide!  
 Mieux vaut vivre que de périr, c'est là-dessus que je me guide.
- Le Roi peut te laisser partir, mais comment abuser l'armée? 745  
 Peut-elle te laisser aller, éloignant d'elle le Soleil?  
 Si tu pars, l'ennemi voudra, arrogant, prendre sa revanche,  
 Cela ne peut être non plus qu'en faucon l'oiselet se change. »
- Le Preux se lamente et lui dit : « Je dois me transpercer le cœur, 746  
 Tu ne connais pas l'amour fou, ô Vizir! et visiblement  
 Tu ne sais pas non plus, d'ailleurs ni l'amitié, ni le serment,  
 Si tu ne l'as pas vu, comment, sans lui, peux-tu croire au bonheur?
- Le soleil a tourné, j'ignore ce qui fait mouvoir le soleil, 747  
 Mieux vaut l'aider et, en retour, nos jours recevront sa chaleur,  
 Personne, autant que moi, ne sait ce qui m'est ou peine ou  
 [douleur,  
 Le conseil d'un être méchant accable l'homme de tristesse.
- Pourquoi donc le Roi et les siens font-ils de moi un insensé? 748  
 Vois, tel un être inconscient, mes larmes coulent sans cesser,  
 Mieux vaut partir, rester fidèle, au serment on mesure un homme  
 Jamais tel fardeau de douleurs ne fut enduré de personne.
- Comment peux-tu souffrir cela en ton cœur maudit, ô Vizir! 749  
 Le fer se ferait à ma place, non pas de pierre, mais de cire,  
 Si Géon coulait de mes yeux, je ne saurais payer ses pleurs,  
 Secours-moi, je pourrai t'aider à mon tour si tu le désires.
- S'il ne me laisse pas aller, je m'en irai furtivement. 750  
 Et laisserai, comme il le veut, mon cœur s'environner de flammes,  
 Il ne te fera rien pour moi, je sais, à moins qu'il ne te chasse,  
 Du sacrifice de ta vie, quoi qu'il advienne, fais serment! »
- Le vizir répondit : « Ton feu, de flammes à mon tour m'enserme, 751  
 Je ne puis contempler tes larmes, tout l'Univers s'évanouit,  
 Tantôt il ne faut point se taire, et tantôt, aussi, parler nuit  
 Je parlerai, ma mort n'importe, pourvu que mon soleil t'éclaire! »

- 752 Ayant dit ainsi, le vizir se leva, s'en fut au Palais.  
 Il trouva le Roi tout paré, les traits brillants comme un soleil,  
 Le vizir, effrayé, n'osait annoncer la triste nouvelle,  
 Il se tenait, la tête basse, songeant à des pensers amers.
- 753 Le Roi aperçut le vizir et l'air chagrin sur son visage,  
 Il lui dit : « Qu'as-tu, que sais-tu, quel ennui te conduit ici ? »  
 Le vizir répond : « Je ne sais, vrai, je suis mon propre ennemi,  
 Apprenant l'étrange nouvelle, vous me tuerez sans nul souci.
- 754 Mon désespoir, à mon malheur, n'ajoute rien et ne retranche,  
 J'ai peur, pourtant un messenger ne peut faire autrement qu'il tremble,  
 Or, Avthandil vous dit adieu, sans vous heurter, il vous demande,  
 Loin de ce Preux, il tient pour vains et l'univers et l'existence. »
- 755 Il annonça ce qu'il savait, parlant une langue craintive,  
 Il ajouta : « Quand vous saurez, par mes paroles abondantes,  
 Dans quel état je l'ai trouvé, le flot de ses larmes brûlantes,  
 Il sera juste que sur moi votre rage se précipite. »
- 756 En l'entendant, en son courroux, le Roi perd le sens et se fâche,  
 Le teint blême, effrayant à voir, il fait frissonner l'entourage,  
 Il lui crie : « Que dis-tu, dément ! Quel autre que toi me l'eût dit !  
 Un être vil toujours s'empresse à colporter des vilénies !
- 757 Tu t'es hâté de m'informer, comme d'une bonne surprise,  
 Que peut-on me faire de pire, sinon me tuer par traîtrise,  
 Fou, tu t'es servi de ta langue pour, devers moi, qu'elle médise,  
 Un fou pareil n'est bon à rien et pour vizir je le méprise.
- 758 Ne convient-il pas de prévoir ce qui peut déplaire à son maître,  
 Lorsqu'on prononce des paroles vides de sens et déplacées,  
 Comment, les ayant entendues, l'oreille ne s'est point bouchée  
 Si je te tue, j'accepte que ton sang retombe sur ma tête. »
- 759 Il dit ensuite : « Si par lui tu ne m'étais pas envoyé,  
 Sans aucun doute, je le jure, je te ferais couper la tête,  
 Va, retire-toi, insensé, vil dément, perfide trompeur,  
 Bravo pour l'homme et le propos ! Bravo pour ce qu'il a su faire ! »
- 760 Il se baisse, il ramasse un siège, contre un mur il va l'écraser,  
 Il manque le vizir : pour lui, c'est un coup violent, point léger.  
 « Tu oses parler du départ de ce jeune aloès fait arbre ! »  
 Le vizir pleure à chaudes larmes, creusant de rides ses joues pâles,

- N'en pouvant mais, en vérité, le malheureux vizir s'enfuit, 761  
 Pleurant les blessures du cœur, il se glisse comme un renard,  
 Il était entré courtisan, ayant parlé, il sort hagard,  
 Les ennemis ne peuvent nuire autant qu'à soi-même on se nuit.
- « Quel péché comparable au mien, Dieu peut, dit-il, me désigner? 762  
 Pourquoi donc me suis-je aveuglé, de la nuit qui peut me tirer?  
 Tout homme qui parle à son maître en un langage téméraire,  
 Qu'il subisse le même sort, voyons s'il peut en réchapper! »
- Le vizir, après son échec, s'en va, il est d'humeur chagrine, 763  
 Mécontent et l'air renfrogné, il dit, parlant à Avthandil :  
 « Reçois mille remerciements, je fais un courtisan habile,  
 Ah! par ma faute, j'ai perdu ma chère tête sans pareille! »
- Il fait l'aimable et, en dépit des pleurs, il réclame son dû. 764  
 Quoi! Il a force de railler! son cœur triste n'est point rendu!  
 Qui ne tient pas ce qu'il promet, de son vassal se fait haïr.  
 Il est dit que même en enfer le pot-de-vin nous peut servir!
- « Les termes dont il m'affubla, il ne convient pas que je dise, 765  
 La folie et la déraison, et la noirceur et la sottise!  
 Je ne méritais plus nom d'homme, j'étais un être sans conscience,  
 Je m'étonne qu'il ne m'ait pas tué, Dieu lui donna patience!
- Je savais ce que j'avais fait, il ne s'est pas fâché en vain! 766  
 J'avais prévu une semonce, ma douleur en fut plus pénible,  
 Nul ne parvient à éviter le malheur qui vient du destin,  
 Mourir pour toi est une joie si mon malheur se montre utile. »
- Le Preux lui dit : « Il ne se peut que sans m'en aller, je demeure, 767  
 C'est lorsque la rose se fane que dépérit le rossignol, —  
 Il faut qu'il cueille la rosée et qu'à sa recherche il s'envole,  
 Que faire s'il ne l'atteint pas, comment trouver la paix du cœur?
- Sans Tariel je ne puis vivre, ni m'asseoir, ni me reposer, 768  
 Je préfère ainsi que les bêtes sauvages fuir, errer comme elles,  
 Dans l'état où je suis, comment puis-je combattre un adversaire,  
 Il vaut mieux vivre loin des hommes que d'être l'objet de la haine.
- Encor, malgré son grand courroux, j'irai plaider auprès du Roi, 769  
 Peut-être verra-t-il le feu qui flambe en mon cœur sans relâche,  
 S'il refuse, je m'enfuirai, puisque je serai sans espoir,  
 Si je meurs, ma part en ce monde, avec ses racines s'arrache! »

- 770 Après l'entretien, le vizir fit servir un repas de choix,  
 Au Preux superbe, l'hôte offrit nombre de présents magnifiques,  
 Il combla tous les serviteurs, les jouvenceaux et les vieillards,  
 Le Preux s'en fut, quand ils se quittent, les feux du soleil se retirent.
- 771 Le soleil au corps de cyprès prit cent milliers de pièces d'or,  
 Trois cents pièces de soie brochée, généreux, tenant sa parole  
 Soixante pierres de rubis, de couleur vraiment sans pareille,  
 Il envoya chez le vizir un homme porter ce trésor.
- 772 Avec ces mots : « Ce que je dois, je ne sais comment te le rendre,  
 Pour payer ma dette envers toi, quel présent t'offrir en échange ?  
 Si je vis, je mourrai pour toi et je me ferai ton esclave,  
 J'échange l'amour pour l'amour, je te fais la mesure égale.
- 773 Comment dirai-je les louanges, comment louer la pureté ! »  
 Il était l'homme de valeur qui convenait en vérité,  
 C'est ainsi, il faut s'entraider, chacun selon ce qu'il peut faire,  
 C'est dans la peine que l'humain a besoin du proche et du frère.

*Entretien d'Avthandil  
avec Chermadinn*

- La face de soleil, lançant ses rayons, parle à Chermadinn : 774  
 « Ce jour est un jour d'espérance, il apporte la joie du cœur,  
 Le dévouement que tu me portes, tu pourras en faire la preuve,  
 Ceux-là savourent leur histoire, qui l'écoutent ou bien qui la lisent. »
- Il dit : « Rostvann ne consent pas ! le départ il ne veut entendre, 775  
 Il ne sait pas ce dont je souffre, il ignore pour qui j'existe,  
 Sans lui, non, je ne puis pas vivre, non plus au-dehors qu'au-dedans.  
 Dieu pardonne-t-il à celui qui a commis une injustice ?
- Certes, j'affirme en vérité que je ne saurais le trahir, 776  
 Tout être menteur et félon, offense Dieu et le trahit,  
 Mon cœur, en ne le voyant pas, gémit, se lamente et soupire,  
 Il ne laisse approcher personne, rendu sauvage, vite il fuit.
- Pour démontrer son amitié, il est trois manières d'agir, 777  
 En premier, de l'ami lointain vouloir la présence et languir,  
 Puis donner sans regret au cœur, ne pas se lasser de présents,  
 Enfin l'aider, le secourir, errer pour lui à travers champs.
- Pourquoi prolonger mon propos, il est temps de le rendre bref, 778  
 Pour mon cœur meurtri maintenant, seule la fuite fait un remède,  
 Écoute ce que je demande : tant que tu peux être avec moi,  
 Tout ce que je t'apprends ici, tiens-le fermement en mémoire.
- Et maintenant, prépare-toi, d'abord au service du Roi, 779  
 Ta perfection et ta splendeur, démontre-les tout à la fois,  
 Prends un grand soin de ma demeure, mets-toi à la tête des troupes,  
 Parachève le dévouement que tu montrais jusqu'à ce jour.

- 780 Aux frontières tiens l'ennemi, que jamais ton bras ne faiblisse,  
N'épargne rien pour les fidèles, que les infidèles périssent,  
A mon retour, pour cette date, je saurai te payer mon dû,  
Le service du suzerain n'est jamais un bienfait perdu. »
- 781 Lors Chermadinn, en l'entendant, pleure les larmes de ses yeux,  
Il lui dit : « Dans la solitude, je ne redoute pas la peine,  
Mais comment faire loin de toi, en mon cœur tombent les ténèbres,  
Emmène-moi pour te servir, je t'aiderai selon tes vœux.
- 782 Vit-on jamais un solitaire entreprendre un si long voyage,  
Entendit-on que le vassal ait fui les souffrances du maître ?  
En pensant à toi, disparu, resterai-je ici comme un lâche ? »  
Le Preux lui répond : « Je ne puis t'emmener, si fort que tu pleures.
- 783 Comment pourrais-je mettre en doute ton vif amour à mon  
[endroit ?  
Mais il ne peut en être ainsi, le sort contre moi s'est dressé,  
A qui confier ma maison ? Qui me ressemble autant que toi ?  
Apaie ton cœur, prends confiance, non, non, je ne puis t'emmener !
- 784 Si je suis épris d'amour fou, je dois errer seul par les champs  
L'amant doit être solitaire et verser des larmes de sang,  
Errer est le sort de l'amant, il n'a pas le temps de vieillir,  
Ainsi en est-il en ce monde, emplis-toi de cette évidence.
- 785 Quand je m'en irai loin de toi, songe à moi, me gardant ton âme,  
Je ne crains pas mes ennemis, la servitude et l'esclavage,  
Dans une épreuve un homme doit ne point plier, mais faire face,  
Je hais tout être qui s'abaisse à commettre une action infâme.
- 786 Je suis un qui ne cueille pas ce monde comme un fruit trop mûr,  
Je puis mourir pour un ami, en ressentant plaisir et joie,  
Je me sépare du Soleil, le quittant, pourquoi rester là ?  
Si je puis quitter le Soleil, ne puis-je quitter ma demeure ?
- 787 Je te remets ce testament destiné au Roi Rostévann,  
Je le prie d'agir envers toi comme tu le mérites, au mieux,  
Si je meurs, ne te tue point, ne commets pas l'œuvre de Satan,  
Pleure-moi seulement, tes larmes emplissant le bief de tes yeux. »

*Testament d'Avthandil  
adressé au Roi Rostévann*

- Il prit place et il écrivit son testament, disant sa plainte : 788  
« O Roi ! j'ai fui, je pars en quête de celui que je dois quérir !  
Je ne puis vivre sans revoir celui dont le feu m'envahit,  
Pardonne-moi, accorde-moi, comme Dieu ta miséricorde.
- En fin de compte, je le sais, tu ne blâmeras point mon choix, 789  
Car le sage ne laisse pas à l'abandon celui qu'il aime,  
Permetts que j'évoque un propos que Platon dit et enseigna :  
La félonie et le mensonge blessent l'esprit après la chair.
- Puisque le mensonge est la source où viennent puiser les malheurs, 790  
Pourquoi trahir l'ami de cœur qui m'est plus fraternel qu'un frère,  
Si je n'agis point, que me sert des philosophes la sagesse,  
Par la conquête du savoir, nous visons l'harmonie suprême.
- Tu connais les livres, comment les apôtres décrivent l'amour, 791  
Comme ils l'expriment, et le louent ! Apprends, accorde ta raison,  
L'amour nous prend et nous élève, ils le chantent à l'unisson,  
Mais si tu ne le crois, toi-même, comment enseigner l'ignorant !
- Celui qui m'a donné la vie, le pouvoir de vaincre l'ennemi, 792  
Qui est la puissance ineffable, qui soutient tout être sur terre,  
Qui met un terme à la limite et, Dieu divin, trône, immortel  
Il peut changer en un instant le cent en un et l'un en cent.
- Rien ne peut arriver au monde, s'il n'est pas le dessein de Dieu, 793  
S'ils ne fixent point le soleil, l'œillet, la rose se flétrissent,  
C'est une beauté merveilleuse que veulent contempler les yeux,  
Comment supporter son absence, comment puis-je endurer de vivre !

- 794 Pardonne-moi, quoique fâché, si je n'obéis à tes ordres,  
Je n'avais pas la force, moi le captif, de le supporter,  
Pour la flamme du feu d'amour, seul le départ est un remède,  
Puisque je vis selon mon gré, où que je sois, cela n'importe!
- 795 Verser des pleurs est inutile, la tristesse ne sert de rien,  
Du cours qu'ont décidé les cieux, nul ne peut écarter l'avance,  
C'est la loi de l'homme de cœur que de supporter la souffrance,  
Il n'est pas un être de chair qui puisse éviter le destin.
- 796 La part que Dieu m'a départie pour que le destin me le rende,  
S'accomplisse! Je reviendrai, que mon cœur ne soit plus de cendre,  
Dans l'abondance et la grandeur, je vous verrai plein d'allégresse,  
Que je le serve, et me suffit ma part de gloire et de richesse.
- 797 O Roi! accorde-moi la mort si l'on dénigre mon conseil,  
O Roi! se peut-il donc vraiment que mon départ tant vous offense?  
Je ne puis le tromper, commettre envers lui cette malversation,  
Il me dirait tout son mépris quand nous serons dans l'éternel.
- 798 Ne point oublier l'ami proche jamais ne peut être un dommage,  
J'ai du mépris pour le menteur, pour l'homme vil et pour le traître.  
Non, je ne puis pas le tromper, lui le Roi couvert de soleil,  
Est-il rien de pire qu'un Preux qui veut retarder le voyage.
- 799 Est-il rien de pire qu'un homme de cœur grimaçant au combat,  
Craintif et tassé par la peur, dans l'appréhension du trépas,  
En quoi le lâche passe-t-il la matrone filant la laine?  
La gloire est le plus grand trésor parmi tous les biens de la terre.
- 800 Ni route étroite, ni rocher ne retient la mort en chemin,  
Qu'ils soient puissants ou qu'ils soient faibles, elle nivelle les  
[humains,  
La même terre unit enfin l'adolescent et le vieillard,  
Plutôt que vivre sans honneur, mieux vaut trépasser dans la gloire.
- 801 Et puis, je redoute, mon Roi! d'oser vous dire ce qui suit :  
Il se trompe, il se trompe encor qui n'attend la mort dans l'instant,  
Celle qui fond les êtres en un, survient le jour comme la nuit,  
Si vous ne me voyez vivant, c'est que j'aurai vécu mon temps.
- 802 Si le sort vient m'anéantir, lui qui donne tout au néant,  
Errant, je mourrai solitaire, sans que me pleurent mes parents,  
Ni mes pairs, ni mes confidents ne me mettront en mon suaire,  
Que votre cœur compatissant prenne pitié de ma misère.

- Je possède des biens immenses que nul ne saurait calculer, 803  
 Accorde des présents aux pauvres, rends hommes libres les esclaves,  
 Enrichis chacun, l'orphelin, celui qui n'a aucun avoir,  
 Songeant à moi, ils béniront mon souvenir et ma mémoire.
- Que ce qui ne vous convient pas, demeure en la salle aux trésors, 804  
 Qu'on le donne pour les hospices, qu'il serve à construire des ponts,  
 Ne regrette pas les richesses, distribue-les à profusion,  
 Nul autre que toi ne saurait calmer le feu qui me dévore.
- Que la voix des pauvres s'élève en prières jusques aux cieux, 805  
 Pour me retrancher de ce monde éphémère et garder ma face,  
 Pour ôter de mes traits les traces de peine et ranimer mes rêves,  
 Pour qu'il m'emporte dans la paix aux lieux vers lesquels je m'élève.
- Qu'il me transporte des ténèbres aux lieux où luisent les merveilles, 806  
 Là où les âmes pécheresses revivent la tendre rosée,  
 Où fuyant le monde éphémère revit la riante beauté,  
 Où l'âme, découvrant des ailes, s'élève et vole jusqu'au ciel.
- Dorénavant, vous n'aurez plus d'autres nouvelles de mon sort, 807  
 Aussi je te confie mon âme, la lettre le dit sans détour,  
 Je parviendrai à triompher des artifices du démon,  
 Pardonne-moi et prie pour moi, que peux-tu exiger d'un mort ?
- Pour mon écuyer Chermadinn, ô Roi! je demande pitié, 808  
 Cet an qui s'écoule est pour lui la source de douleurs nouvelles,  
 Ravive-les par tes secours, les miens pour lui sont coutumiers,  
 Ne fais pas couler de ses yeux des larmes où le sang se mêle.
- Rédigé de ma propre main, ainsi prend fin mon testament, 809  
 O Maître, je suis sur le point de partir, j'ai le cœur dément,  
 Ne souffre pas, ô Roi! pour moi, ne mettez de noirs vêtements,  
 Pour la terreur des ennemis, réglez en souverain puissant. »
- Ayant fini, à Chermadinn, il mit en main le testament, 810  
 Il lui dit : « Éclaire le Roi, apaise son étonnement,  
 Nul ne pourrait te surpasser, quelque service qu'il demande. »  
 Il le prit dans ses bras, versant des larmes qu'empourprait le sang.

## *Prière d'Avthandil*

- 811 Il prie, disant : « O Dieu très haut, qui es aux cieux et sur la terre!  
Tantôt Tu donnes la souffrance, tantôt Tu es toute bonté,  
Inconnaissable et ineffable, ô Souverain des Souverains,  
Toi, le maître des passions, donne patience des désirs.
- 812 « Mon Dieu, je Te supplie, Dieu qui règnes de la terre au ciel,  
Tu as créé l'amour passion, c'est Toi qui en règles les lois,  
Le destin me tient éloigné, loin de mon sublime soleil,  
Ne déracine pas la fleur d'amour qu'elle a plantée pour moi.
- 813 Dieu, Seigneur de miséricorde, hormis Toi je ne sais personne,  
Je sollicite Ton soutien si long que mon voyage soit,  
De l'ennemi, de la tempête, du démon de la nuit me sauve,  
Si je vis, je Te servirai, le sacrifice offrant pour Toi. »
- 814 Ayant prié, il monte en selle, passant les portes en secret,  
Il fait revenir Chermadinn, le malheureux versait des larmes,  
L'écuyer se frappant le sein, de son sang marque les rochers,  
Tant qu'il est éloigné du maître, est-il de joie pour un vassal ?

*Le Roi Rostévann  
apprend la fuite d'Avthandil*

- Je commence un autre récit, je vais suivre le Preux en route,  
En ce jour Rostévann, fâché, ne recevait pas à la cour,  
A l'aube il se lève en courroux, la flamme jaillit de sa bouche,  
Il envoie quérir le vizir, on l'introduit, pâle de peur. 815
- Quand il vit le vizir craintif entrer dans la salle d'honneur,  
Rostévann lui dit : « J'ai oublié ce qu'hier tu m'as rapporté,  
Longtemps je suis resté sans souffle, tu m'avais si fort irrité,  
De t'avoir ainsi offensé, vizir très proche de mon cœur, 816
- Te souvient-il encor pourquoi je dus alors te maltraiter ?  
Les savants ont raison de dire : Les rets du malheur sont les maux,  
N'agis plus jamais de la sorte, éprouve d'abord ton affaire,  
Maintenant dis-moi ce qu'hier tu me disais, redis ces mots ! » 817
- Le vizir redit à nouveau tout le propos tenu la veille,  
Quand il l'eut écouté, le Roi lui fit réponse sans tarder,  
« Si je te croyais sain d'esprit, que je sois Lévi de Judée,  
Ne m'en fais pas entendre plus ou tu m'égares tout à fait. » 818
- Sortant, le vizir cherche en vain les émaux sans les retrouver,  
Les esclaves versant des pleurs annoncent la fuite du Preux,  
« Je ne peux entrer au Palais, dit-il, je songe aux jours passés,  
L'ose annoncer qui peut, pour moi, je déplore d'avoir parlé. » 819
- Le vizir ne revenant pas, le Roi, encor, envoie un homme,  
L'homme informé, reste dehors, nul n'ose révéler la fuite,  
Rostévann en eut le soupçon, dix fois ainsi s'accrut sa peine,  
Il dit : « Sans doute il s'est enfui, celui qui seul peut vaincre cent. » 820

- 821 Il songeait, la tête courbée, ayant au cœur un grand problème,  
Soupirant, jetant un regard, il dit à l'esclave : « Va vite!  
Qu'il s'en vienne et qu'il me raconte, qu'il entre ici, cet hypocrite! »  
En s'en revenant, déferent, le vizir avait le teint blême.
- 822 Le vizir, à nouveau, sans joie, pénètre au palais tristement,  
Le Roi dit : « Le soleil est donc parti, changeant comme la lune! »  
Il lui conta toute l'histoire et le départ dans le secret,  
Le soleil n'ensoleille plus, le temps ne fait plus le beau temps!
- 823 En l'entendant, le Roi jeta des cris de plus en plus stridents,  
Pleurant en ces termes : « Mon fils! Mes yeux sans toi se désespèrent! »  
Griffant ses joues, tirant sa barbe, il étonne ceux qui le voient.  
« O toi, colonne de lumière, où donc es-tu parti te perdre? »
- 824 Toi-même, tu es avec toi, tu ne seras pas solitaire,  
Mais que ferais-je, moi, mon fils, j'ai la souffrance pour demeure,  
Tu m'as laissé seul, malheureux, à qui as-tu donné ton cœur?  
Les langues, jusqu'à ton retour, ne peuvent exprimer ma peine.
- 825 Quand te reverrai-je, passant, revenant de chasse, joyeux,  
Ou bien, après le jeu de balle, diamant au corps élané?  
Je n'entendrai plus donc jamais la voix, le chant délicieux?  
Désormais que faire, sans toi, de mon trône et de mes palais!
- 826 Je sais que tu ne mourras point de faim à si longtemps errer,  
Toujours ton arc te nourrira et les pointes de tes flèches.  
Que Dieu, en sa miséricorde, encor tes souffrances allège,  
Mais mon fils, si bientôt je meurs, qui sera là pour me pleurer? »
- 827 Lors, le vacarme retentit, la foule nombreuse l'entoure,  
De la main s'arrachant la barbe, s'en vient l'armée des gens de cour.  
Chacun et se griffe et se frappe, de coups se martèle la tête,  
Ils disent : « Ce jour est maudit, le soleil a quitté le ciel! »
- 828 Apercevant les Grands, le Roi pleure et se lamente à nouveau,  
Il dit : « Voyez, notre soleil nous fait plus rares ses rayons,  
Quels péchés avons-nous commis? Pourquoi nous trahir, nous  
[quitter,  
Les guerriers qu'il tenait en main, qui peut encor les commander? »
- 829 Tous pleuraient et se lamentaient, et puis ensuite s'apaisaient.  
« Est-il parti seul, dit le Roi, ou bien avec un écuyer? »  
Alors Chermadinn arriva, tout saisi de honte et de peur.  
Il présenta le testament, tremblant de vivre et tout en pleurs.

*Le chevalier à la peau de tigre*

141

Il déclara : « Je l'ai trouvé en sa chambre, écrit de sa main,  
Les esclaves étaient en pleurs, se déchirant barbe et cheveux,  
Il s'est enfui, pour compagnon il n'a pris ni jeune ni vieux,  
Ma mort ne serait que justice, vivre me paraît inhumain. »

830

Puis, ayant lu le testament, encor fort longtemps ils pleurèrent,  
Et le Roi dit : « Que mes guerriers quittent leurs vêtements de fête,  
Faites prier les invalides, les veuves et les orphelins,  
Aidons-le pour que Dieu lui montre de la paix où est le chemin. »

831

*Avthandil part*  
*pour rejoindre à nouveau Tariel*

- 832 Loin du soleil étincelant, l'éclat de la lune est plus clair,  
 Qu'elle approche, les feux la brûlent, qu'elle s'éloigne, elle se perd,  
 Mais la rose loin du soleil flétrit et se fane sa teinte,  
 Pour nous, de ne pas voir l'aimée, ravive la douleur éteinte.
- 833 Maintenant, je vais commencer le récit du départ du Preux,  
 Il va pleurant, le cœur brûlant, et point ne lui manquent les pleurs,  
 A tout instant, il se retourne, implorant du Soleil les feux,  
 Il le regarde et, s'il le quitte des yeux, aussitôt il défaille.
- 834 Quand il est prêt de défaillir, il ne peut remuer la langue,  
 De ses beaux yeux les larmes coulent comme roulent les eaux du  
 [Tigre,  
 Quelquefois il revient à lui, et, pour souffrir son mal, le fixe.  
 Il ne sait plus où sa monture le conduit tandis qu'il s'élance.
- 835 Il dit : « Cher cœur, il est maudit celui qui loin de toi s'apaise,  
 Si mon esprit est avec toi, mon cœur auprès de toi revienne!  
 Mes yeux en larmes te désirent, ils souhaitent te contempler,  
 Il faut que pour la bien-aimée l'amant n'épuise pas sa peine.
- 836 Que faire avant de te revoir, ou quel bonheur crois-tu que j'ai ?  
 Je me tuerais si je n'avais la crainte d'attrister ton cœur,  
 Mais, à l'annonce de ma mort, un grand tourment peut t'affliger,  
 Allons, il faut, tant que je vis, que je livre mes yeux aux pleurs. »

- Il pleure et répète : « Dix lances ont percé mon cœur de tristesse, 837  
 Je chante encor l'armée des cils que je compare à une tresse,  
 Le jais de ses yeux l'embellit, pourquoi faut-il que ma vie cesse,  
 Lèvres et dents, sourcils, cheveux, beaux yeux, vous êtes ma détresse.
- O Soleil que l'on dit l'image d'une nuit pleine de soleil, 838  
 L'unité de l'être et de l'Un, l'unité du temps sans durée,  
 Auquel, dans le plus bref instant, tous les corps célestes obéissent,  
 Ne transforme pas mon destin sans que, la revoir, je ne puisse.
- Les philosophes d'autrefois te nommaient l'image de Dieu, 839  
 Aide-moi, me voici captif, des chaînes de fer me retiennent,  
 A la recherche du rubis, je perds le corail et la perle,  
 Je n'ai pu demeurer près d'elle, maintenant l'absence me peine. »
- En prononçant ces mots, il brûle, il fond ainsi que de la cire, 840  
 Dans la crainte de tout retard, toujours il se hâte et chemine,  
 Quand la nuit tombe, il se délecte, il voit se lever les étoiles,  
 Il les compare à son aimée et, les contemplant, il leur parle.
- Il dit, s'adressant à la lune : « Jure sur le nom de ton Dieu, 841  
 C'est toi qui accordes aux amants la passion du mal d'amour,  
 Tu détiens le baume qui fait qu'on en supporte la blessure,  
 Fais-moi retrouver son visage et sa beauté pareils aux tiens. »
- La nuit l'égaie, le jour l'attriste. A l'heure où le soleil descend, 842  
 Il s'arrête au bord des rivières observer les reflets de l'eau,  
 Il y ajoute des ruisseaux du lac de ses larmes de sang,  
 Pressé de poursuivre sa quête, il reprend sa marche à nouveau.
- Seul, il se lamente et gémit, sa taille est l'arbre d'aloès, 843  
 Il tire un chevreuil en la plaine où des aspérités se dressent,  
 Il le rôtit, le mange, et va, face de soleil et cœur d'astre.  
 « J'ai perdu la rose, dit-il, ma teinte est de violette, hélas ! »
- Je ne puis dire le discours que le Preux alors prononçait, 844  
 Ce qu'il disait, ce qu'il faisait, et sa beauté qui frappe l'œil,  
 Neige des joues que griffe l'ongle, tantôt la rose rougissait,  
 Il fut heureux de voir les grottes, joyeux, il en franchit le seuil.
- Dès qu'elle l'aperçut, Asmath accourut vers lui, tout en larmes 845  
 Elle éprouvait tant de bonheur que son esprit n'entendait rien.  
 Le Preux saute à terre et la prend dans ses bras, l'embrasse et lui parle,  
 La venue de l'hôte attendu procure un plaisir sans pareil.

- 846 A la femme, le Preux demande : « Comment va ton maître, où [est-il? »  
 La femme, éclatant en sanglots, ses pleurs à la mer vont s'unir,  
 « Après toi, il s'en fut, dit-elle, il avait peine à demeurer,  
 Depuis j'ignore tout de lui, je n'ai rien vu, rien ouï dire. »
- 847 Le Preux ressentit la tristesse comme un coup de lance en plein cœur,  
 Il dit à la femme : « Ah! pourquoi s'est-il ainsi conduit, ma sœur?  
 Je n'ai pas brisé mon serment, pourquoi lui doit-il le trahir,  
 Pourquoi faire en vain des serments, ayant promis, pourquoi mentir!
- 848 Sans lui le monde et l'existence, aucune joie ne me procurent,  
 Pourquoi donc m'a-t-il oublié, quel tourment l'a fait se déprendre,  
 Comment a-t-il trahi sa foi et la promesse de m'attendre,  
 Mais à quoi sert de s'étonner si le sort veut mon infortune. »
- 849 Asmath lui dit : « Il est bien juste que tu t'attristes de la sorte,  
 Mais si je dis la vérité, tu m'accuseras de mensonge,  
 Ne faut-il pas quelque courage pour ne point manquer la promesse,  
 Quant à lui, son cœur est brisé, il attend la fin de ses jours.
- 850 Le cœur, l'esprit et la raison se confondent dans l'unité,  
 Où va le cœur, les autres vont, ils suivent le même chemin,  
 L'homme sans cœur n'est pas un homme, il est séparé des humains,  
 Ne l'ayant pas vu, tu ignores quel feu tout entier le consume.
- 851 Puisqu'en ami tu l'as quitté, tu as raison quand tu le blâmes,  
 Comment te dire son état, à l'être sensé, que lui dire?  
 A tourmenter un cœur aimable, la langue s'use et se fatigue,  
 Si, je pense, pour l'avoir vu, moi, créature misérable.
- 852 Nul n'a jamais ouï conter d'un châtement aussi fatal,  
 Non chez les hommes, mais les pierres, son triste sort est sans égal,  
 Les larmes que versent ses yeux suffiraient à gonfler le Tigre,  
 Ton propos est juste, au combat d'autrui chacun se montre habile.
- 853 Quand il partit, brûlé des feux de son brasier, j'osai lui dire :  
 « Ainsi qu'une sœur, je te prie; s'il vient, que doit faire Avthandil? »  
 — « Qu'il me recherche, m'a-t-il dit, moi qui suis malheureux pour lui,  
 Je ne quitte pas ces parages, je ne compte pas le trahir.
- 854 Je ne vais pas trahir la foi jurée, ni briser le serment.  
 J'attendrai jusqu'à son retour, quand mes pleurs feraient un torrent,  
 S'il me découvre mort, qu'il pleure, en se lamentant qu'il m'enterre.  
 Si je suis en vie, qu'il s'étonne, la vie toujours est incertaine.

Pour moi, de ce jour, la montagne et le soleil sont séparés, 855  
 Je peine de verser mes pleurs desquels les champs sont arrosés,  
 Je souffre, en mon affolement, de mes soupirs poussés sans cesse,  
 Voyez ce que fait le destin, la mort m'oublie et me délaisse!

Voici l'adage véritable inscrit en Chine sur la pierre : 856  
 Qui ne cherche pas l'amitié est un ennemi de soi-même.  
 Lui que n'égalait pas la rose, il a pris le teint du safran,  
 Va le chercher, si tu le cherches, agis ainsi que tu l'entends! »

Le Preux lui dit : « Tu es injuste, tu me crois de lui mécontent, 857  
 Juge toi-même quel service, moi captif, au captif je rends!  
 Moi, de ma demeure j'ai fui, tel un cerf en quête de source,  
 C'est lui que j'évoque et poursuis, errant çà et là dans ma course.

La face de cristal enchâsse les émaux et le diamant, 858  
 Je l'ai quittée, je suis loin d'elle, car tout sépare les amants,  
 Fâchant par ma fuite secrète ceux qui de Dieu sont les égaux,  
 En échange de leurs bienfaits, en leur cœur j'ai semé les maux.

Mon souverain et mon tuteur régnant par la grâce de Dieu, 859  
 Tendre, clément et paternel, ciel versant la miséricorde  
 Je l'ai trahi, je suis parti, oublieux de tout l'univers,  
 Ayant péché, je n'attends plus de Dieu les biens qu'il nous accorde.

Tout ce qui m'accable, ma sœur, de souffrances, provient de lui, 860  
 Je suis venu, tenant parole, voyageant le jour et la nuit,  
 Celui pour qui je me consume ailleurs se trouve maintenant,  
 Sombre et le courage abattu, là je demeure gémissant.

O Sœur, le temps est mesuré, je ne puis parler davantage! 861  
 Je ne regrette pas les jours passés, je suis l'avis des Sages,  
 Je vais aller à sa recherche pour le trouver ou pour mourir,  
 Que puis-je reprocher à Dieu quand le sort tant me fait souffrir. »

Il ne dit pas un mot de plus, il s'en alla pleurant sa peine, 862  
 Il franchit les rocs, passa l'eau, par les roseaux il prit la plaine,  
 Le vent courait à travers champs, gelant le rubis et la rose,  
 « Pourquoi me livrer au malheur? » disait-il, se plaignant au sort.

Il dit : « Dieu, quel est mon péché envers toi, Protecteur des êtres? 863  
 Pourquoi m'infliger ce destin, pourquoi me séparer d'un frère?  
 Je suis seul, évoquant deux êtres, je suis en danger, en détresse,  
 Je mourrai sans regret du sort, mon sang retombe sur ma tête!

- 864 Mon ami m'a frappé au cœur, me blessant d'un bouquet de roses,  
Le serment que j'avais tenu, par lui n'a pas été repris,  
Si tu nous sépares, ô destin! la porte du bonheur est close,  
Un autre ami me semblerait objet de honte et de mépris. »
- 865 Il prononce encor : « Je m'étonne de la douleur de l'homme sage,  
Quand il est triste, à quoi lui sert le bain de ses ruisseaux de larmes,  
Il vaut mieux penser et choisir le moyen le plus souhaitable.  
Pour moi, mieux vaut que je recherche le soleil au corps de roseau! »
- 866 Le Preux en larmes et en pleurs s'en fut pour le quérir, en vain,  
Guettant la nuit comme le jour, il le cherche, il crie, il appelle,  
Trois jours durant, il bat les prés, les champs, les forêts, les ravins,  
Sans le trouver, triste il chemine, et de lui n'a point de nouvelles.
- 867 Il dit : « O Dieu, quelle est ma faute, T'ai-je fâché si grandement?  
Pourquoi m'accordes-Tu ce sort et m'infliges ce châtement!  
Juge-moi, ô juge suprême! entends ma requête, consens,  
Raccourcis les jours de ma vie, adoucis par là mon tourment. »

*Avthandil*  
*découvre Tariel évanoui*

- Gémissant et le teint changé, le Preux allait, suivant sa route, 868  
 Il atteignit une colline où le soleil d'ombre se mêle,  
 Il aperçut un cheval noir près des roseaux traînant ses rênes,  
 Il dit : « C'est lui, c'est l'évidence, il n'est point là-dessus de doute. »
- A cette vue, le cœur du Preux battit plus fort et s'éclaira, 869  
 Dans son malheur, la joie parut, s'accrut par mille, non par dix,  
 La rose reprend son éclat, le jais, le cristal éblouissent,  
 Sans le perdre un instant des yeux, il déferle ainsi qu'un orage.
- Dès qu'il aperçoit Tariel, ses traits aussitôt se raidissent, 870  
 Il gît, tout proche de la mort, les plaies sur son visage abondent,  
 Le col apparaît en lambeaux, et lacéré le teint de lis,  
 Il ne pouvait plus rien entendre, il avait un pas hors du monde.
- A ses côtés, gisaient un lion tué, l'épée pleine de sang, 871  
 Et puis un tigre inanimé, mort, écrasé contre la terre,  
 Des yeux du Preux, telle une source, un flot de larmes s'écoulait,  
 Ainsi toujours son cœur brûlait aux flammes du feu renaissant.
- Il ne pouvait ouvrir les yeux, il reposait sans connaissance, 872  
 Aux abords de la mort prochaine, il n'a plus aucune souffrance,  
 Avthandil prononce son nom afin que cet appel l'éveille,  
 Il s'efforce en vain; il s'élance, allant à lui d'un cœur de frère,
- De sa manche étanchant les pleurs, de la main les yeux il essuie, 873  
 Il l'appelle et redit son nom, tendrement assis près de lui,  
 Il lui dit : « Ne connais-tu plus Avthandil qui pour toi s'enfuit? »  
 Mais lui, hagard, il n'entend rien, son regard demeure insensible.

- 874 Tout s'est vraiment ainsi passé qu'en cet endroit je le raconte,  
 Il essuie les pleurs de ses yeux, il le ranime et le rappelle,  
 Tariel le reconnaît, l'embrasse, et puis il l'étreint, fraternel,  
 Je prends à témoin Dieu vivant, leur égal n'est pas de ce monde.
- 875 Il dit : « Je ne t'ai pas trompé, j'ai tenu ma parole, ô frère,  
 Je te revois, l'âme et le corps unis, j'ai tenu ma promesse,  
 Je veux pleurer jusqu'à ma mort, laisse-moi me frapper la tête,  
 Mais enterre-moi, je te prie, ne me laisse en pâture aux bêtes. »
- 876 Avthandil dit au Preux : « Comment, pourquoi accomplis-tu le mal ?  
 Qui n'a pas été fou d'amour ? Qui n'a souffert et n'a brûlé ?  
 Qui donc agit ainsi que toi et quel fils de l'espèce humaine ?  
 Pourquoi Satan t'a-t-il perdu et pourquoi te tuer toi-même ?
- 877 Si tu es sage, tous les sages sur cet avis se réunissent :  
 Le brave ne doit accorder aux larmes que le juste prix,  
 Comme le ciment, dans la peine, il faut que l'homme s'endurcisse,  
 On peut tomber dans le malheur par la faute de trop d'esprit.
- 878 Quoique sage, tu ne sais pas méditer les propos des Sages.  
 Errant en compagnon des fauves, quels desseins peux-tu satisfaire ?  
 Tu ne peux revoir, si tu fuis, le monde, celle pour qui tu meurs,  
 Pourquoi raviver ta blessure, pourquoi bander la tête saine ?
- 879 Qui donc n'a pas été d'amour épris, supportant des souffrances,  
 Et qui n'a pas connu la peine et qui n'a pas perdu le sens ?  
 Dis-moi, que t'est-il arrivé d'étrange et pourquoi tu expires ?  
 Ignore-tu que nul n'a pu cueillir de roses sans épines ?
- 880 On a dit à la rose : « Qui t'a faite si belle de traits ?  
 Pourquoi portes-tu des épines et faut-il souffrir pour t'atteindre ? »  
 « — L'amer précipite le doux, dit-elle, et grandit son attrait. »  
 Quand la beauté est à vil prix, de tous les fruits elle est le moindre.
- 881 Puisque la rose sans durée et sans âme tient ce discours,  
 Qui peut obtenir le bonheur sans d'abord affronter la peine ?  
 Une œuvre qui provient du diable peut-elle n'être pas perverse ?  
 Pourquoi détestes-tu le monde, qu'a-t-il commis qui n'ait pas cours ?
- 882 Prête l'oreille à mon conseil, monte à cheval, va doucement,  
 Surtout ne t'abandonne pas aux mouvements de tes pensées,  
 Fais ce que tu ne veux pas faire, aux désirs n'ouvre pas le champ,  
 Je te tiens un propos sincère, et prononce ce que je sais. »

- « Frère, lui répond Tariel, j'ai peine à remuer la langue,  
 Je n'ai pas la force d'ouïr ce que tu dis, en ma démence,  
 Il te paraît un jeu d'enfant de supporter cette souffrance,  
 Maintenant je suis à la mort, le moment de la joie s'avance. » 883
- Je ne dis pas là de vains mots; mourant, je fais une prière,  
 Qu'ici-bas les amants perdus se rejoignent dans l'au-delà,  
 Que nous revoyant à nouveau, nous ayons la joie d'autrefois,  
 Allons, mes amis, m'enterrez, jetez sur mon cercueil la terre. 884
- Comment les amants peuvent-ils se trahir et ne pas se voir?  
 J'irai vers elle, tout joyeux, elle aussi s'en viendra vers moi,  
 Nous nous retrouverons l'un et l'autre, tous deux nous verserons des  
 [pleurs,  
 Prends cent avis, et, en dépit d'autrui, agis selon ton cœur. 885
- Apprends ce que j'ai résolu, ce qu'en vérité je proclame,  
 Laisse-moi, j'ai si peu à vivre, la mort se tient à mes côtés,  
 Si je dois mourir, à quoi bon, si je vis, pourquoi m'exalter,  
 Mes éléments désassemblés, j'accéderai au sang des âmes. 886
- Que dis-tu, que veux-tu me dire, de t'ouïr je n'ai pas le temps,  
 La mort m'escorte en ma folie, la vie ne dure qu'un instant,  
 L'existence, plus que jamais, en ce moment m'est haïssable  
 Je vais à mon tour regagner le terreau qu'humectent mes larmes. 887
- Sage! Mais qui! quelle sagesse? Le fou peut-il penser en sage!  
 Tes paroles me conviendraient si de mes sens j'avais l'usage,  
 La rose sans soleil ne peut vivre, et se met à dépérir.  
 Je n'ai pas de temps, tu me fâches, laisse, je ne puis rien souffrir. » 888
- Avthandil à nouveau lui parle, il lui tient un autre discours,  
 Il lui dit : « Si tu meurs, ce geste est vil et n'est d'aucun secours,  
 Non! n'agis pas de cette sorte, ne sois l'ennemi de toi-même. »  
 Mais il ne peut pas l'émouvoir, toutes ses paroles sont vaines! 889
- Il lui dit ensuite : « Eh bien, soit! puisque tu ne veux rien entendre,  
 Ma langue a vainement parlé et ne viendra plus t'agacer,  
 Mais si tu préfères la mort, que la rose aussi soit fanée,  
 Je ne demande qu'une chose. » Il versa des larmes brûlantes. 890
- « Celle dont les beaux cils de jais encerclent des joues de cristal,  
 Je l'ai quittée sans plus tarder, je suis venu en grande hâte,  
 Le Roi n'a pu me retenir quoiqu'il me parlât comme un père,  
 Tu me repousses, tu m'éloignes, mon cœur peut-il être à son aise? 891

- 892 « Ne me chasse pas, désolé, satisfais seulement un vœu,  
Je veux te voir sur ton coursier, une fois encor, chevauchant,  
Peut-être alors s'apaisera la tristesse que je ressens,  
Je partirai, te laissant seul, puis, que tes désirs s'accomplissent. »
- 893 A huit reprises, il le supplie, il le prie : « Monte », lui dit-il,  
Il savait que pendant la marche la douleur pouvait s'adoucir,  
Le corps de roseau se mouvoir, le voile se lever des cils.  
Il le fit consentir; heureux, il n'avait ni pleurs ni soupirs.
- 894 Il dit clairement : « Je veux bien, mène près de moi mon coursier. »  
Avthandil doucement le mit en selle, évitant tout émoi,  
Tandis qu'il le conduit aux champs, le corps élançé se balance,  
Bientôt le rythme de la marche laisse paraître son effet.
- 895 Avthandil occupe et distrait Tariel par de douces paroles,  
Pour lui parler, ses belles lèvres mêlent la couleur du rubis,  
De l'entendre, même un vieillard aurait l'oreille rajeunie,  
Il le délivre du chagrin et l'accoutume à la patience.
- 896 Quand il a décelé ce mieux, lui, le guérisseur de tristesse,  
Une allégresse sans pareille illumine ses traits de rose,  
Médecin de l'esprit sensé, soupirant pour l'homme hors de sens,  
Il lui dit des mots de raison, luttant contre l'inconscience.
- 897 En poursuivant leur entretien, sans détour Avthandil déclare :  
« Je vais te dire quelque chose, découvre-moi la vérité,  
Le bracelet que tu reçus d'elle, pour qui tu es blessé,  
Dis-moi comme il t'est cher, combien tu l'aimes, pour calmer mon  
[âme. »
- 898 Le Preux répond : « Comment décrire l'aspect de ses traits sans pareils  
Telle est celle qui est ma vie et qui me fait tant soupirer,  
Elle passe le monde entier, les bois, les ondes et la terre,  
Oùir ce qui ne convient pas, plus que l'amertume est amer. »
- 899 Avthandil lui dit : « Je pensais que tu l'exprimerais ainsi,  
Puisque tu m'as parlé, je vais te répondre sans flatterie,  
Il vaut mieux ne point perdre Asmath, plutôt que ce bracelet-ci,  
Certes, je ne puis te louer, car tu as fait le choix du pire.
- 900 Tu portes un bracelet doré qui, d'un maître-orfèvre, est l'ouvrage,  
Il n'a ni raison, ni langage, il n'a pas d'âme, il est sans âge,  
Tu ne tiens plus compte d'Asmath, de ce choix, juge la valeur!  
Le premier objet de ta vue et celle que tu fis ta sœur!

C'est elle qui créa le lien entre vous, tu l'as nommée sœur, 901  
 Elle a servi votre rencontre, elle mérite ta confiance,  
 Elle perd la tête pour Nestane, elle est sa compagne d'enfance,  
 Las! sans la voir, tu l'abandonnes, bravo pour le choix de ton cœur! »

Tariel dit : « Sans doute aucun, ce que tu racontes est bien vrai, 902  
 Asmath est digne de pitié qui me voit et pense à Nestane,  
 Je n'avais pas l'espoir de vivre, à temps tu viens calmer la flamme,  
 Puisque je suis en vie, allons, quoique je sois encor troublé. »

Il consentit, ils s'en allèrent, Avthandil avec l'Amirbar, 903  
 Je ne puis dire leurs louanges, les compliments tous deux les parent,  
 Leur bouche est une rose ouverte, et leurs dents sont des diamants,  
 Un doux langage, hors de son nid, ferait sortir même un serpent.

Avthandil dit : « Pour toi, je donne ma raison, mon cœur, mon esprit, 904  
 Mais toi, n'agis pas de la sorte, n'ouvre pas une plaie vivace,  
 Le savoir ne te sert de rien si tu ne suis l'avis des Sages,  
 A quoi bon, si tu ne t'en sers, toucher au trésor enfoui.

La tristesse ne sert de rien, qui profite du désespoir? 905  
 Ne sais-tu pas que nul ne meurt si le destin ne l'arrêta.  
 La rose, attendant le soleil, durant trois jours ne flétrit pas,  
 Il faut tenter le sort, et Dieu, s'il veut, accorde la victoire. »

Tariel dit : « Cette leçon, pour moi, vaut l'univers entier, 906  
 Si le conseil convient au sage, il pèse au cœur de l'insensé,  
 Mais que faire, comment souffrir quand les peines vont à l'excès,  
 Toi qui souffres de ma souffrance, pourrais-tu me la reprocher?

La cire s'enflamme aisément car elle a, du feu, la chaleur 907  
 Elle n'est pas semblable à l'eau; si elle y tombe, elle s'éteint,  
 Ceux qui souffrent d'un même mal, peuvent comprendre leur prochain,  
 Ne sais-tu pas dès le début sous quelle forme fond mon cœur? »

*Tariel*  
*raconte le massacre*  
*du lion et du tigre*

- 908 Je vais te conter, maintenant, ce qu'il m'advint, tout en détail,  
 Puis en ton cœur plein de sagesse, tu jugeras la vérité,  
 Dans l'attente de ta venue, je souffrais et je te guettais,  
 Je ne pus supporter la grotte, je gagnai les champs à cheval.
- 909 Ayant dépassé les roseaux, j'avais atteint cette hauteur,  
 Je vis un lion, une tigresse, se rencontrer et s'approcher,  
 Ils ressemblaient à des amants et leur vue me réjouissait,  
 L'un à l'autre ce qu'ils se firent me surprit et me fit horreur.
- 910 D'abord la tigresse et le lion s'avancèrent d'un même pas,  
 Je les comparais à l'image des amants, mon feu s'apaisa,  
 Dès qu'ils furent l'un près de l'autre, ils commencèrent de lutter,  
 La tigresse fuyait le lion, mon cœur ne pouvait les louer.
- 911 Après avoir gaiement joué, ils se ruèrent l'un sur l'autre,  
 Ils se frappaient à coups de patte, sans redouter les coups mortels,  
 La tigresse perdit courage, autant que la femme le perd,  
 Le lion la suivit avec rage, personne n'eût pu le calmer.
- 912 Du lion, je réprouvais les actes, pensant : « Tu n'as pas ta raison,  
 « Pourquoi chagriner ta maîtresse, je méprise une telle ardeur. »  
 Tirant l'épée, je l'attaquai et je le perçai de ma lance,  
 Je le tuai, frappant la tête, le libérant de ses souffrances.
- 913 Rejetant l'épée, je bondis à terre empoignant la tigresse,  
 J'avais le désir de l'étreindre pour Celle dont les feux me pressent,  
 Elle rugit, me labourant de ses griffes, me mit en sang,  
 Je ne pus maîtriser mon cœur, je la tuai, fou de colère.

*Le chevalier à la peau de tigre*

153

Quoi que je fis pour l'apaiser, je ne pus calmer la tigresse,  
Exaspéré, je la saisis et la fracassai contre terre, 914  
Je me souvins de la querelle que j'eus avec ma bien-aimée,  
Est-il étonnant si je pleure de n'y avoir point succombé?

Voilà, frère, je t'ai conté les souffrances que j'ai subies,  
Tu t'étonnes de mon état, je ne mérite pas de vivre, 915  
J'ai déjà quitté l'existence, la mort aussi m'est difficile. »  
Terminant son récit, le Preux répand des larmes et soupire.

Avthandil pleurait avec lui, gémissant et versant des pleurs,  
Il lui disait : « Cède, ne meurs, ne blesse tout à fait ton cœur, 916  
Le mal assez t'a poursuivi, Dieu te fera miséricorde,  
Il ne vous aurait pas unis s'il désirait vous séparer.

Le destin poursuit l'amant fou, il emplit son cœur d'amertume,  
Mais, à la fin, il donne joie à qui souffrit tous les tourments, 917  
L'amour passion, qui nous rapproche de la mort, est une aventure,  
Il rend fou ceux qui sont instruits et il enseigne l'ignorant. »

*Tariel et Avthandil  
arrivent à la grotte  
où ils trouvent Asmath*

- 918 Ayant pleuré, ils s'en allèrent et s'avancèrent vers la grotte,  
En les apercevant Asmath ressent une profonde joie,  
Elle s'élançe, tout en pleurs, ses larmes creusent les rochers,  
Ils s'embrassent, puis, sans attendre, lui communiquent les nouvelles.
- 919 « O Dieu, que ne peut, dit Asmath, nommer le langage des hommes!  
Toi, la plénitude de tout, sur nous versant tes feux solaires,  
Comment pourrais-je Te louer, Toi qui es au-dessus des mots,  
Gloire à Toi! Je ne suis pas morte des larmes que pour eux je verse. »
- 920 Tariel répondit : « Ma sœur, si tant de larmes ont coulé,  
C'est que le destin fait pleurer en retour du bonheur passé,  
Du monde, c'est l'ancienne loi, il ne faut point la croire neuve,  
Ah! j'ai pitié de toi sinon le trépas serait mon bonheur.
- 921 Quel être sensé, pris de soif, verserait l'eau dessus la terre,  
Je m'étonne aussi que mes yeux coulent en larmes inutiles,  
Le manque d'eau fait dépérir, l'eau coule et jamais ne s'altère,  
Hélas, le rang de perles fines, la rose entrouverte, où sont-ils? »
- 922 Avthandil évoque à son tour l'image du soleil aimé,  
Il dit : « Comment, toi qui m'es chère, puis-je respirer sans te voir,  
Quand je suis loin de toi, ma vie est un objet de désespoir,  
Qui peut te dire quelle flamme me brûle et la peine que j'ai!
- 923 La rose ne peut concevoir hors du soleil qu'elle fleurisse,  
Malheur à nous si le soleil, delà les monts, s'engloutissait!  
O mon cœur, deviens tout de roc, il vaut mieux que tu t'affermisses,  
Ne rends pas le dernier soupir s'il t'advient de la retrouver. »

- Ils s'apaisèrent et se turent, embrasés tous deux par les flammes, 924  
 Brûlant à la même fournaise, Asmath les suivit dans la grotte,  
 Elle étendit la peau de tigre ainsi qu'un tapis sur le sol,  
 L'un à l'autre ils se racontèrent, assis, des récits agréables.
- Ils firent rôtir à la broche les mets d'un repas de fortune, 925  
 Un festin sans cérémonie et sans abondance de plats,  
 Ils prièrent Tariel de manger, mais, las! il ne le pouvait pas,  
 Il mâchait sans aucune force, et c'est à peine s'il mangea.
- C'est une joie lorsqu'un autre homme dit à l'homme des mots 926  
[aimables]  
 Qu'il prête oreille à ses propos et qu'il sait comprendre ses vœux,  
 Les mots le touchent et le calment un peu, malgré la vive flamme,  
 C'est un grand bonheur d'exprimer sa peine, si le sort le veut.
- Toute la nuit ils demeurèrent ensemble, ces lions, ces Preux, 927  
 Se narrant et se confiant tout à tour leurs mêmes souffrances,  
 Dès qu'il fait jour, leur entretien, tout empli de mots recommence,  
 Lors ils évoquent les premiers serments qu'ils se firent tous deux.
- Tariel dit : « A quoi nous sert de prononcer tant de paroles, 928  
 De ce que tu as fait pour moi, Dieu sera le juge suprême,  
 Serment pour serment me suffit, ce n'est pas un propos d'ivrogne.  
 Tu sais montrer ton amitié sans oublier l'ami en peine.
- Ne me livre pas, je te prie, maintenant au feu plus brûlant, 929  
 Celui qui m'envahit n'est pas la simple flamme du silex,  
 Il peut te consumer aussi, selon la loi de l'univers,  
 Va, retourne, rejoins les lieux où se rencontre ton Soleil.
- Même à celui qui m'a fait naître, me guérir serait mal aisé, 930  
 Fou d'amour, j'erre par les champs! Que ceux qui m'écoutent  
[m'entendent.]
- J'agissais aussi autrefois comme fait un être sensé,  
 Maintenant j'ai payé le prix de la folie, je suis dément! »
- Avthandil dit : « Quelle réponse ferais-je à de telles paroles? 931  
 Toi-même cite le propos du sage et de l'homme savant,  
 Comment Dieu ne saurait-il pas guérir à nouveau ta blessure,  
 C'est lui de qui les soins font croître toutes les graines et les plants.
- Pourquoi Dieu vous aurait-il faits tels que vous êtes de naissance, 932  
 Vous séparant sans vous unir, te rendant fou de trop de larmes,  
 Le malheur poursuit l'amant fou, observez, prenez connaissance,  
 Si vous ne vous retrouvez pas, arrachez-moi alors mon âme.

- 933 Qu'est l'homme brave, en vérité, qui ne peut souffrir la souffrance,  
Devant le malheur qui s'incline? Est-ce donc un sujet valable?  
Ne crains rien, Dieu est généreux quoique le monde soit avare,  
Retiens ce que tu as appris, sache : l'ignorant est un âne.
- 934 Apprends ce que tu peux entendre, il te suffit pour tout savoir,  
J'ai abandonné mon soleil pour qu'auprès de vous je me rende,  
Je lui ai dit : « Puisque aussi bien il a réduit mon cœur en cendres,  
Je ne puis rester, ni servir, me faut-il plaider davantage!
- 935 Lors mon Soleil m'a répondu : « Je suis fière de ta vaillance,  
« Je tiens ton geste à son égard pour un service à mon endroit. »  
Sur son ordre, je suis parti, non comme un homme qui trop boit,  
Elle dirait, me revoyant : « Ici, que viens-tu faire, ô lâche! »
- 936 Écoute ce que je raconte plutôt que de parler ainsi,  
Tu auras la gloire d'avoir accompli l'acte difficile,  
La rose éloignée du soleil se fane et ne porte de fruit,  
Tu ne peux rien si je ne t'aide, le frère doit agir en frère.
- 937 Demeure là où veut ton cœur, toujours en la même attitude,  
Que ton désir soit d'un cœur sage ou d'un esprit fou d'amertume,  
Avec la grâce de ton corps, conserve ta belle stature,  
Raffermiss-toi, ne périss point, ne fonds pas au feu qui te brûle.
- 938 Je ne te demande rien d'autre, dans un an et une semaine,  
Je reviendrai dans cette grotte, ayant recueilli des nouvelles,  
Prends pour signe de cette date le temps de la rose nouvelle,  
Alors, tel un cri d'animal, la vue des roses te surprenne.
- 939 Si je dépassais cette date sans plus revenir à la grotte,  
Tu sauras que j'ai trépassé et que, sans force, je suis mort,  
En signe de deuil, il suffit que sur moi tu verses des larmes,  
Lors tu pourras, selon ton vœu, te réjouir ou me pleurer.
- 940 Se peut-il donc que tu t'attristes de ce que je viens de te dire,  
Je pars, j'ignore où je mourrai, sur un cheval ou un navire,  
Il ne faut pas que je me taise ainsi qu'un animal muet,  
J'ignore ce que fera Dieu ou le ciel qui tournoie sans cesse. »
- 941 Il répondit : « Je ne veux plus parler et te faire de peine,  
Tu ne voudras pas m'écouter, si je prolonge mon discours,  
Si l'aimée ne veut pas te suivre, à ton gré, suis-la toi-même,  
En fin de compte tout secret à la lumière se découvre.

- Quand tu me croiras, tu sauras que mon affaire est difficile,  
Pour moi toute chose est égale, de demeurer ou de partir,  
Je ferai ce que tu m'as dit, si grande que soit ma folie,  
Que faire sans toi si le fil de mes jours soudain se délie. » 942
- Ainsi leur entretien prit fin, ils se firent cette promesse,  
Tous deux, à cheval ils s'en furent, tuant le gibier par les champs,  
Au retour, ils firent pleurer leurs cœurs qui avaient pleuré tant,  
La pensée de se séparer au matin aggravait leur peine. 943
- Vous qui lisez ces vers, vos yeux aussi à des larmes se donnent!  
Le cœur, hélas! que peut-il faire lorsqu'un autre cœur l'abandonne!  
Le départ, l'absence d'amour, pour l'homme sont porteurs de mort,  
Combien ce jour est difficile! ne peut comprendre qui l'ignore! 944
- Au jour levant, ils sautent en selle, ils font leurs adieux à la femme,  
Tariel, Asmath, Avthandil, laissent des yeux couler les larmes,  
Tous les trois portent sur les joues des pennons aux tons écarlates,  
Lions, devenus tels des fauves, ils vont vers les bêtes sauvages. 945
- Ils descendirent de la grotte et partirent avec des cris,  
Asmath gémissait : « O mes lions, quelle langue peut vous décrire!  
Astres qui éclairez le ciel, le soleil tous deux vous consume,  
Las! les douleurs de l'existence et les souffrances sans mesure! » 946
- Les chevaliers, partis ensemble, avaient chevauché tout le jour,  
Parvenus au bord de la mer, ils s'arrêtèrent en ce lieu,  
Ensemble ils passèrent la nuit, en partageant le même feu,  
Déplorant, en se lamentant, l'un de l'autre de s'éloigner. 947
- Avthandil dit à Tariel : « Le flot de pleurs est desséché,  
Pourquoi as-tu quitté Pridon qui te fit don de ce coursier?  
Chez lui nous pourrions apprendre des nouvelles de ton soleil,  
Je vais m'y rendre, indique-moi la voie vers ton frère juré. » 948
- Tariel lui décrit alors la route menant chez Pridon,  
Il lui apprend tout ce qu'il peut savoir, par le pouvoir des mots :  
« Dirige-toi vers l'Orient, chemine le long de la mer,  
Raconte-lui mes aventures s'il t'interroge sur son frère. » 949
- Puis ils tuèrent un chevreuil, près de l'eau allumant un feu.  
Ils burent et mangèrent peu comme il convient dans le tourment,  
Ils passèrent la nuit ensemble, étendus au pied d'un grand arbre,  
Maudit soit le destin perfide, tantôt large et tantôt avare! 950

- 951 Levés à l'aube pour partir, ils se quittèrent s'embrassant,  
Et tenant des propos, le cœur fond à celui qui les entend,  
Leurs yeux, source de diamant, de leurs pleurs arrosaient les  
[champs,  
Ils demeurèrent enlacés, cœur contre cœur, pendant longtemps.
- 952 Ils se quittent en s'arrachant les cheveux, se griffant la face,  
L'un en amont, l'autre en aval, par les roseaux ils se séparent,  
De loin, l'un et l'autre s'appellent tant qu'ils se peuvent entrevoir,  
Quand il voit qu'ils sont assombris, le soleil lui-même s'efface.

*Avthandil part  
pour se rendre chez Pridon*

- O monde, quel est ton dessein et pourquoi nous faire tourner? 953  
Celui qui t'a donné sa foi pleure toujours, comme je fais,  
Où mènes-tu celui qui vient d'ailleurs, transplantant sa racine?  
Mais Dieu n'abandonne pas l'homme voué par toi au sacrifice.
- Sans Tariel, Avthandil pleure et sa voix jusqu'au ciel s'élançe, 954  
Il dit : « Encor des flots de sang de mon corps s'écoulent sans trêve,  
Ainsi qu'autrefois de se voir, se quitter ce jour est cruel,  
Les hommes ne sont pas égaux, entre eux il est maintes distances.
- Dans les champs, les bêtes se gorgent du sang répandu par les 955  
[pleurs,  
Sans pouvoir apaiser le feu, ils brûlent d'une flamme neuve,  
Le souvenir de Thinathine encor avive la douleur,  
Les perles de cristal éclairent, au travers des lèvres, la fleur. »
- La rose se fanait, ployant, de l'aloès vibraient les branches, 956  
Cristal et diamant taillés prenaient des teintes de pervenche,  
Bravant la mort avec mépris, le chevalier vers elle avance,  
« Puisque tu n'es plus là, Soleil, l'obscurité n'est pas étrange. »
- Au soleil il dit : « O Soleil semblable aux joues de Thinathine! 957  
Tu lui ressembles, elle est pareille, vous éclairez monts et vallées,  
Ta vue calme mon cœur dément, je te contemple sans erreur,  
Mais pourquoi au froid sans chaleur, au frimas livres-tu mon cœur?
- Si l'éloignement d'un soleil, l'hiver nous donne la froidure, 958  
Moi, las! j'ai quitté deux soleils, le cœur peut-il n'en pas souffrir?  
Mais rien ne trouble le rocher, douleur il ne sent ni endure,  
Nul couteau ne guérit la plaie, il l'enflamme ou bien il l'avive. »



- 959 Il va, il implore le ciel, au soleil encor s'adressant,  
« O grand Soleil! je te supplie, toi, puissant parmi les puissants,  
Toi qui peux élever les humbles, donner le royaume et la gloire,  
Ne me sépare de l'aimée, ne fais du jour une nuit noire.
- 960 Viens, ô Saturne, ajoute aux pleurs toutes les souffrances du monde  
Donne à mon cœur la couleur noire, livre-moi à la nuit profonde,  
Ajoute à ma peine un fardeau, comme on fait aux bêtes de somme,  
Dis-lui : « Ne l'abandonne pas, il t'appartient et il te pleure. »
- 961 « Ah! je t'implore, Jupiter, toi le parfait Juge divin,  
Viens et prononce la justice, un cœur d'un autre cœur se plaint,  
N'accable pas un innocent et ne perds pas ainsi ton âme,  
Donne raison! blessé par elle, cesse de me blesser encor!
- 962 Viens, ô Mars, et déchire-moi, frappe sans pitié de ta lance,  
Peins mon corps entier, revêts-le de mon sang rouge ruisselant,  
Fais-lui comprendre par les mots, fais le récit de mes souffrances,  
Tu sais combien je suis lassé, en mon cœur il n'est plus d'élan!
- 963 Ah! viens, Vénus, à mon secours! De flammes de feu m'a brûlé  
Celle dont les lèvres de pourpre auréolent des diamants,  
Par ta grâce tu embellis et tu couronnes la beauté,  
Hélas! tu charmes mes pareils et tu rends leur esprit dément!
- 964 O Mercure, mon aventure est semblable à ta destinée!  
Le soleil me fait tournoyer, il me tient et me livre aux flammes,  
Viens, assieds-toi, écris ma peine, voici pour encre un lac de larmes,  
Pour plume, je t'offre mon corps, comme une torsade effilée.
- 965 Viens, belle Lune, prends pitié de moi, je fonds, à ton image,  
L'Astre me dilate et m'affine, me fait tour à tour mince et large,  
Raconte-lui tous mes tourments, ma peine et comment je défaille,  
Dis-lui de ne pas me trahir, je suis à elle et je me meurs!
- 966 Les étoiles sont mes témoins. Ah! toutes les sept pour moi  
[témoignent!  
Le soleil, Jupiter, Mercure et Saturne pour moi défailent,  
La belle Lune, Vénus et Mars les confirment et m'accompagnent,  
Faites entendre qu'un brasier inapaisable me tenaille! »
- 967 Puis il se dit dedans son cœur : « Que verses-tu des pleurs sans fin,  
A quoi bon te donner la mort, tu rends ton frère un diable impur,  
Qui j'aime, une aile de corbeau lui fait sa belle chevelure.  
Mais, si l'on ne souffre au malheur, qu'est-il à souffrir au festin! »

« Mieux vaut que je vive, dit-il, la vie pour lui est incertaine,  
Quand je reverrai mon Soleil, je n'aurai ni soupir ni peine. » 968  
Sans tarir le torrent de larmes, il chantonnait un chant très doux,  
Auprès de sa voix, du bouboul le chant semble un cri de hibou.

En écoutant le chant du Preux, les bêtes viennent pour l'entendre, 969  
La pierre bondit hors de l'eau, afin d'ouïr cette voix tendre,  
Ils écoutent et s'émerveillent, et pleurent, s'il pleure, avec lui,  
Il chante des poèmes tristes, ses larmes forment un étang.

Tous les vivants de cette terre, pour le louer se réunissent, 970  
Oiseaux du ciel, fauves des rocs, poissons de l'eau et caïmans,  
De Grèce, d'Arabie, des Indes, ceux d'Occident et d'Orient,  
Les Russes, les Persans, les Francs et les Égyptiens de Misr.

## *Arrivée d'Avthandil chez Pridon*

- 971 Le Preux, en pleurs, suivant la côte, voyagea soixante-dix jours,  
Il vit au loin des bateliers qui naviguaient en pleine mer,  
Il attendit et leur parla : « Puis-je demander qui vous êtes,  
A qui ce royaume appartient ? De qui la voix en est le maître ? »
- 972 Ils lui dirent : « O toi si beau par la tournure et par les traits,  
Étranger, tu nous parais bon, nous te le disons sans détour,  
Là est la frontière des Turcs qui de Pridon borde les terres,  
Si nous ne perdons pas les sens à ta vue, nous te répondrons.
- 973 Nouradinn Pridon est le roi de ce pays qui est le nôtre,  
Courageux, généreux et fier, prompt à enfourcher son coursier,  
Il resplendit comme un soleil, personne ne lui fait d'affront,  
Il est notre Seigneur, semblable à l'astre rayonnant au ciel. »
- 974 — « Mes frères, répondit le Preux, vous êtes des hommes de bien,  
Je suis venu à la recherche de votre roi, où dois-je aller ?  
Par quels chemins, quand y serai-je, quelle est la longueur du  
[parcours ? »  
Les bateliers tracent la route en montrant le bord de la mer.
- 975 Ils lui disent : « C'est le chemin qui conduit à Mulgazanzar,  
Là vous trouverez notre roi, l'épée fine et la flèche sûre,  
Corps de roseau, teint de rubis, il faut dix jours pour ce voyage,  
Pourquoi nous tuer, étranger, nous toucher de ton feu qui brûle ! »
- 976 — « Je m'étonne, frères, dit-il, d'avoir ainsi blessé vos cœurs,  
Pourquoi vous enchante la rose d'hiver dépourvue de couleur,  
Vous m'auriez dû voir, me tenant, imposant et non misérable,  
De ceux qui venaient nous fêter, alors nous charmions les regards. »

- Les hommes s'en furent, le Preux devant lui reprit son chemin, 977  
 Lui dont le corps semble un roseau et de qui le cœur est d'airain,  
 Il va au galop, il entonne un chant tout empli d'allégresse,  
 Les narcisses sont à l'orage, le cristal, les larmes le baignent.
- Tout étranger le sert en route, tout comme l'eût fait un esclave, 978  
 L'on accourt pour le contempler et l'on se repose à le voir,  
 L'abandonner est une peine, une souffrance, son départ,  
 Pour la route on donne des guides, on l'informe s'il veut savoir.
- Ayant fait vite un long chemin, il approche Mulgazanzar 979  
 Dans les prés, il voit une troupe, les guerriers y semblent chasser,  
 Marquant un cercle sur le champ, à l'entour ils s'étaient placés,  
 Ils tiraient en poussant des cris, tels des épis, fauchant les bêtes.
- Avthandil, saluant un homme, l'interrogea sur cette troupe, 980  
 Demandant : « A qui appartient cette rumeur, et cette foule ? »  
 L'autre dit : « C'est le Roi Pridon, le seigneur de Mulgazanzar,  
 Qui, dans les joncs ayant placé les rabatteurs, part pour la chasse. »
- Avthandil s'avance vers eux de sa démarche incomparable, 981  
 Il est joyeux — comment pourrais-je, de ce Preux, conter la beauté ?  
 Qui l'approche brûle au soleil, qui s'éloigne devient de glace,  
 Tel un roseau, son corps ondule et rend fou celui qui le voit.
- Par-dessus la troupe des hommes, surgit de loin l'aigle volant, 982  
 Le Preux le poursuit à cheval, il court, il attaque hardiment,  
 Il le transperce de sa flèche et le fait tomber pantelant,  
 Il descend, lui tranche les ailes, puis il repart d'un pas plus lent.
- Dès qu'ils le virent, les tireurs aussitôt cessèrent le tir, 983  
 Rompant le cercle, ils s'approchèrent, et près de lui ils défailirent,  
 On l'entoura de tous côtés, de tous il fut le point de mire,  
 Et nul n'osait lui demander : « Qui donc es-tu ? » ni mot lui dire.
- Il y avait une colline, dans le champ, Pridon s'y tenait, 984  
 Quarante hommes l'accompagnaient, dignes de chasser avec lui,  
 Avthandil se porta vers eux, le gros des chasseurs le suivit,  
 Pridon s'étonnait : « Que font-ils ? » Contre ses gens il s'irritait.
- Pridon dépêcha un esclave : « Va voir ce qu'ils font, lui dit-il; 985  
 Pourquoi ont-ils rompu le cercle, tels des aveugles où vont-ils ? »  
 Vivement l'esclave s'en fut, il vit la taille de roseau,  
 Oubliant ce qu'il venait dire, il s'arrêta, l'œil ébloui.

- 986 Avthandil comprit que cet homme, du Roi lui portait le message,  
« Va, dit-il, transmets à ton maître que de le voir je le supplie,  
Je suis un étranger errant, seul, éloigné de sa patrie,  
Frère juré de Tariel, pour vous voir ayant fait voyage. »
- 987 L'esclave rejoignit Pridon pour lui annoncer la nouvelle,  
Il lui dit : « J'ai vu le soleil, venu briller dans la lumière,  
Je crois que le sage lui-même en le voyant deviendrait fou,  
Il se dit frère de Tariel, venu pour voir le fier Pridon. »
- 988 Quand il entend nommer Tariel, Pridon sent s'alléger le mal,  
Les larmes tombent de ses yeux, le cœur plus fort se met à battre,  
Le coup de vent gèle la rose, la tempête des cils fait rage,  
Ils s'avancent et se rencontrent, tous les deux se rendent l'hommage.
- 989 Pridon, en hâte, descendit de la colline à sa rencontre,  
En le voyant, il dit ainsi : « C'est là le soleil qui se montre. »  
Il surpassait tous les éloges qu'avait prononcés son esclave,  
L'un et l'autre, ils sautent à terre, le bonheur fait couler des larmes.
- 990 Quand ils se donnent l'accolade, bien qu'étrangers, ils n'ont de gêne,  
Le Preux séduisit fort Pridon, celui-ci enchanté le Preux,  
Ceux qui les contemplaient, tenaient le soleil pour rien auprès d'eux,  
Même au marché, telle merveille n'est mise en vente et ne s'achète.
- 991 De chevaliers tels que Pridon, où donc peut-il s'en rencontrer ?  
Avthandil est digne d'éloges que rien ne saurait surpasser,  
Tout astre approchant le soleil, celui-ci le rend invisible,  
Le cerge ne luit pas le jour, mais la nuit sa lumière brille.
- 992 Ils remontèrent à cheval, allant au palais de Pridon,  
La chasse prit fin, et cessa, des bêtes fauves, l'hécatombe,  
Les guerriers, pour voir Avthandil, se rassemblaient de tous côtés,  
Disant : « Un mortel de la sorte, par qui, comment fut-il créé ? »
- 993 Le Preux dit à Pridon : « Je sais, tu es avide de nouvelles,  
D'apprendre qui je suis, d'où je viens; tu aspirés à savoir,  
Comment j'ai connu Tariel, pourquoi je le nomme mon frère,  
Lui me donne le nom de frère, à peine suis-je son vassal !
- 994 Je suis vassal du Roi Rostvann, Preux élevé en Arabie,  
Je suis Grand Spaspeth des Armées, je porte le nom d'Avthandil  
Issu d'une noble famille, élevé comme un fils de Roi  
Altier et digne de respect, nul n'ose s'opposer à moi.

- Un jour, le Roi sur son cheval sortit pour se rendre à la chasse,  
 Nous vîmes Tariel dans un pré, des larmes arrosant sa face, 995  
 Étonnant par son air étrange, à notre invite il ne vint pas,  
 Nous nous froissâmes, ignorant quel feu le brûlait de sa flamme,
- Plein de courroux, le Roi cria à ses guerriers de le saisir,  
 Mais dans le combat aussitôt lui, sans effort les extermine, 996  
 Aux uns il faisait rendre l'âme, brisant aux autres bras et reins,  
 Nous vîmes que nul ne dévie le char de la lune en chemin.
- Le Roi montra un grand courroux que les guerriers n'aient pu le  
 Lui-même bondit à cheval, fier et sans peur le poursuivant, [prendre, 997  
 Dès qu'il eut reconnu le Roi, Tariel abaissa l'épée,  
 Nous le vîmes lâcher la bride et sous nos regards disparaître.
- Nous cherchâmes en vain sa trace, nous crûmes qu'il était le diable, 998  
 Le Roi s'assombrit, il mit fin à l'allégresse et au festin,  
 Je ne pus souffrir d'ignorer quelle était l'issue véritable,  
 Je suis parti à sa recherche, brûlé d'une flamme sans fin.
- Je le cherchai durant trois ans, sans même goûter le sommeil. 999  
 Je vis un jour, blessés par lui, des Khataïens qui m'éclairèrent,  
 Je trouvais la rose jaunie, la couleur passée, le teint pâle,  
 Il m'accueillit avec douceur, m'aimant comme un fils ou un frère,
- Il a pris les grottes des Dèves, versé le sang en abondance, 1000  
 Seule Asmath est auprès de lui, nul être humain il ne veut voir,  
 Toujours le même feu le brûle, un feu qui toujours recommence,  
 Las! Que celui qui l'a perdu se frappe d'une pierre noire.
- Versant des larmes, toute seule, la femme se tient en la grotte, 1001  
 Comme un lion pour ses petits, il chasse le gibier pour elle,  
 Lui qui ne peut rester en place, pour la nourrir il le lui porte,  
 Il ne veut voir, en dehors d'elle, aucune créature humaine.
- Quoique étranger, il m'a narré son aventure merveilleuse, 1002  
 Il m'a raconté son histoire et celle de sa bien-aimée,  
 Ma langue égarée ne peut décrire ce qu'il a souffert,  
 Il meurt par l'absence de celle qui l'ensevelit dans la terre.
- Comme la lune sans repos, toujours, en son orbe il se meut, 1003  
 Sur le cheval donné par toi, il se tient sans jamais descendre,  
 Il fuit l'homme comme une bête, il ne veut le voir ni l'entendre,  
 Malheur à moi qui me souviens, malheur à lui pour qui je meurs!

- 1004 Le feu de ce Preux m'envahit à nouveau, me brûlant de pleurs,  
 Ayant pitié de lui, l'esprit dément, je suis devenu fou,  
 J'ai cherché, par toute la terre et les mers, un baume pour lui,  
 Puis je suis revenu, j'ai vu les souverains le cœur morose.
- 1005 Je voulus repartir, le Roi fâché se mit en grand courroux,  
 Et j'abandonnai mes guerriers qui tout haut pleuraient mon départ,  
 Je me suis enfui en cessant d'essuyer le sang de mes larmes,  
 Maintenant je cherche ce baume, j'erre de-ci de-là, je tourne.
- 1006 C'est lui qui m'a conté l'histoire de votre amitié fraternelle,  
 Je te trouve enfin, sans reproche, digne que les mots te célèbrent,  
 Conseille-moi, où, dans quel lieu rechercher le Soleil suprême,  
 De qui la vue donne la joie, de qui l'absence désespère. »
- 1007 Alors Pridon brûle de flammes au discours que tient Avthandil,  
 Tous deux ensemble se lamentent en plaintes emplies de beauté,  
 Ne pouvant retenir leurs larmes, ils sanglotent le cœur serré,  
 Les joues baignent de l'eau brûlante que retient la forêt de cils.
- 1008 Un grand bruit de lamentations s'étend parmi les hommes d'armes,  
 Certains se griffent le visage et d'autres rejettent leurs voiles,  
 Pridon déplore en de grands cris l'ami perdu depuis sept ans,  
 Las! inconstant et mensonger, tel est ce monde malfaisant!
- 1009 « Comment, disait-il, te louer, toi, la créature ineffable,  
 Soleil terrestre qui détournes de son cours le soleil des cieux,  
 Toi, la vie et la joie mêlées, tu inspires ton entourage,  
 Clarté de la voûte céleste, tu nous brûles et nous engloutis!
- 1010 Depuis que je fus séparé de toi, la vie m'est haïssable,  
 Pour moi tu n'as pas de loisir, moi je désire ta présence,  
 Dans le bonheur sans moi tu vis, mais moi j'ai l'obscur souffrance,  
 Sans toi le monde est corrompu et l'existence est une fable. »
- 1011 Pridon prononça ces paroles dans un langage merveilleux,  
 Apaisés et calmes, ils vont, ils n'ont pas le cœur à chanter,  
 Avthandil charme, qui le voit, par l'harmonie de sa beauté,  
 La haie des cils forme un dais noir dessus le lac d'encre des yeux.
- 1012 Ils se rendirent en la ville et trouvèrent le beau palais,  
 Et tout le corps, au grand complet, des dignitaires de l'État,  
 Les servants, en riches costumes, se tenaient en ordre parfait,  
 Ils contemplaient tous Avthandil avec un cœur émerveillé.

- Ils entrèrent, les courtisans formaient une grande assemblée,  
Les grands seigneurs, de part et d'autre, étaient assis par cent rangées,  
Ils prirent place côte à côte, d'éloges qui peut les combler!  
Cristal et vif rubis se parent tantôt d'émail, tantôt de jais. 1013
- Ils s'assirent pour un festin où les meilleurs vins abondaient,  
Pridon recevait Avthandil comme un parent, un parent proche,  
La vaisselle était sur les tables magnifique et toujours nouvelle,  
Celui qui contemplait le Preux, son cœur aux flammes se vouait, 1014
- Ce jour, ils mangèrent et burent, les buveurs étaient à la fête,  
A l'aube, on baigna Avthandil, apportant des tissus de soie,  
On lui mit de riches habits qui coûtaient des milliers de drachmes,  
On le ceignit d'une ceinture d'une valeur inestimable. 1015
- Le Preux s'attarda quelques jours, bien qu'il souffrît de tout retard,  
A la chasse, il suivait Pridon, à tous les jeux il prenait part,  
De près, de loin, pareillement il atteignait tout le gibier,  
Pour la justesse de son tir, les autres tireurs l'enviaient. 1016
- Le Preux dit à Pridon : « Écoute maintenant ce que je déclare,  
Je meurs de mon prochain départ, par cette alarme je me nuis,  
Le temps maudit me fait défaut, un feu me brûle insupportable,  
La route est longue et mon dessein presse, m'attarder je ne puis. 1017
- Celui qui te quitte a raison de verser les larmes des yeux,  
Aujourd'hui je ne puis rester car une autre flamme me brûle,  
Le voyageur fait une faute qui s'arrête, il faut se hâter  
Conduis-moi aux lieux où tu vis le Soleil au bord de la mer. » 1018
- Pridon lui dit : « Je ne ferai rien pour ici te retenir,  
Je sais que tu n'as point de temps, une autre lance te transperce,  
Va, que Dieu te guide en chemin, l'ennemi sera terrassé,  
Mais apprends-moi si je puis vivre sans toi, supporter ton absence? 1019
- Je vais te dire, il ne faut pas que tu partes seul en voyage,  
Je te donnerai des esclaves pour te servir, t'accompagner,  
Sur un mulet, mets ton armure, ton lit de camp, prends ce cheval,  
Sinon tu seras harassé, tes roses s'empliront de larmes. » 1020
- Il fit amener quatre esclaves qui avaient toute sa confiance,  
L'armure complète d'un guerrier et les brassards, et les jambières,  
Soixante mesures d'or rouge, pesées avec grande justesse,  
Et un pur-sang incomparable et son harnachement complet. 1021

- 1022 Les bagages furent confiés au mulet aux jarrets puissants,  
Pridon, enfourchant sa monture, accompagna le chevalier,  
Ils se sentirent, se quittant, touchés d'un feu qui les brûlait,  
« Si le soleil restait, dit-il, l'hiver ne saurait nous geler! »
- 1023 Lorsque se répandit le bruit du départ, régna la tristesse,  
Marchands d'étoffes et de fruits, tous ceux de la ville accouraient,  
Le tonnerre tonne en les cieux, tel que le bruit de leurs clameurs,  
Ils disaient : « Le soleil nous quitte, à la douleur livrons nos yeux. »
- 1024 Quittant la ville, ils atteignirent la mer immense et le rivage,  
Où Pridon avait aperçu jadis le soleil dans une arche,  
Ils firent couler un torrent de l'étang de sang et de larmes,  
Alors Pridon fit le récit de l'enlèvement de cet astre.
- 1025 « C'est là que des nègres esclaves menaient le Soleil en nacelle,  
Les dents de perles, les yeux noirs, les lèvres couleur de carmin,  
J'éperonnai, je résolus de l'enlever, l'épée au poing,  
De loin me voyant, ils s'enfuirent, l'esquif semblait avoir des ailes. »
- 1026 Se donnant encor l'accolade, ils multiplient les flots de larmes,  
Ils s'embrassent et renouvellent tous deux les feux qui les calcinent,  
Ils se séparent tels des frères, ces frères unis par les armes,  
Le Preux, splendide à voir, s'élançe; tout cœur, sa taille l'assassine.

*Départ d'Avthandil*  
*à la recherche de Nestan'Daredjane*  
*Rencontre de la caravane*

Pareil à la lune en son plein, le Preux chemine et seul il songe, 1027  
 Le souvenir de Thinathine est un philtre calmant son cœur,  
 Il dit : « Je m'éloigne de toi, ô destin maudit! ô mensonge!  
 C'est toi qui détiens le remède qui peut refermer ma blessure.

Puisque les trois flammes de gloire consomment sans cesse mon cœur, 1028  
 Et que, formé de trois rochers, ce cœur est devenu de pierre,  
 La lance n'a pas le pouvoir de faire à la fois trois blessures,  
 Tu es la cause pour laquelle le monde s'est changé en fiel. »

Le long de la côte, Avthandil, accompagné de quatre esclaves, 1029  
 Va, s'efforçant de retrouver le remède pour Tariel,  
 La nuit, le jour, en gémissant, il verse des ruisseaux de larmes,  
 Le monde lui paraît sans force et peser le poids de la paille.

Partout il interroge ceux qui sont passés par ces rivages, 1030  
 Il questionne sur le Soleil et des centaines de jours passent,  
 Du haut d'une colline il voit des chameaux chargés de bagages,  
 Des caravaniers font halte, en silence, au bord de la mer.

En bordure de la vaste mer, se tient l'immense caravane, 1031  
 Les hommes, qui sont en souffrance, sans pouvoir avancer, se  
 [plaignent,  
 Le Preux leur donne le salut, les autres d'éloges l'accablent,  
 Il dit : « Qui êtes-vous, marchands? » Ils lui répondent sans tarder.

Le doyen de la caravane était Oussam, un homme sage, 1032  
 Il prononce un parfait éloge et le bénit selon l'usage,  
 Il dit : « Lumière de la terre, tu es venu pour notre joie,  
 Descends et nous te conterons notre aventure et notre état. »

- 1033 Il sauta de cheval, ils dirent : « Nous sommes marchands de Bagdad,  
Suivant la loi de Mahomet, nous n'avons jamais bu de vin,  
Nous nous rendons pour commercer dans la cité du Roi des Mers,  
Nantis de riches marchandises, nous ne vendons pas au détail.
- 1034 « Nous avons découvert un homme près de la mer, gisant sans vie,  
Nous l'avons secouru, il put retrouver sa langue et parler,  
Nous lui avons dit : « Qui es-tu et que cherches-tu, étranger ? »  
Il dit : « N'entrez pas dans la mer, ils vous tueront ! Ah ! suis-je en vie ! »
- 1035 Il dit encor : « En caravane, nous étions partis de l'Égypte,  
Nous avons pris la mer, chargés des plus diverses marchandises,  
Avec la pointe d'un bélier, des pirates nous ont détruits,  
Tous ont péri, je ne sais pas comment je parvins au rivage ! »
- 1036 « Soleil superbe ! O lion ! tel est l'obstacle ici qui nous arrête,  
Si nous revenons sur nos pas, nous subirons d'immenses pertes,  
Si nous prenons la mer sans forces, pour sûr, nous serons massacrés,  
Ne pouvant rester ni partir, nous ne pourrons pas subsister. »
- 1037 Le Preux leur dit : « Qui se lamente en tout se trompe vraiment,  
Ce qui nous vient par le destin ne peut pas être détourné,  
Si je prends votre sang sur moi, sur moi en gouttes qu'il retombe !  
Que ma vaillante épée s'émousse sur tous ceux qui vous  
[combattraient ! »
- 1038 Les caravaniers ressentirent alors une immense allégresse,  
Disant : « Ce jeune homme est un Preux qui ne connaît pas notre peur,  
Il est plein de confiance en lui et nous pouvons calmer nos cœurs. »  
Ils montèrent sur le navire et gagnèrent la pleine mer.
- 1039 Comme le temps était superbe, ils naviguaient facilement,  
Avthandil qui les protégeait les conduisait, plein de vaillance,  
Le vaisseau-pirate surgit, battant un pavillon immense,  
Portant un bélier à la proue afin d'ébrécher les navires,
- 1040 Sonnant la trompe, les pirates avançaient avec de grands cris,  
La multitude des guerriers sur le vaisseau jeta la peur,  
Le Preux leur dit : « Ne craignez pas leur hardiesse et leurs clameurs,  
Ou bien je les massacrerai, ou bien je mourrai aujourd'hui !
- 1041 Sans le destin, ne peut me nuire même toute l'armée du monde,  
Je mourrai si le sort le veut, les lances sont tout apprêtées,  
Ni place forte, ni parent, ni frère ne peut me sauver,  
Il en est ainsi, qui le sait est intrépide à ma façon !

- Vous les marchands, vous êtes couards, vous ignorez l'art de la [guerre, 1042  
 Refermez les portes sur vous, la flèche alors ne peut percer,  
 Voyez comme je combats seul et, de mes bras de lion, me sert,  
 Vous verrez le vaisseau pirate tout ruisselant de sang versé! »
- Il se vêtit de son armure, d'un geste souple, comme un tigre, 1043  
 Il avait un gourdin de fer qu'il tenait d'une seule main,  
 Il se plaça, plein de courage, debout, à la proue du navire,  
 Son épée frappait l'ennemi comme il frappait par son maintien.
- Les guerriers poussaient des clameurs dans un vacarme sans repos, 1044  
 Les bandits lançaient le bélier puissant muni d'un croc de fer,  
 Le Preux sans crainte se tenait, tranquille, à la proue du vaisseau,  
 Sa masse brisa la machine sans que souffrît son bras de lion.
- Avthandil détruisit le mât, son vaisseau demeura intact, 1045  
 Les bandits, saisis par la peur, cherchaient le salut dans la fuite,  
 Ils ne purent sauter, le Preux bondit sur eux et les frappa,  
 Pas un ne demeura vivant qui ne fut déchiré par lui.
- Le cœur sans peur, il détruisait les pirates comme des chèvres, 1046  
 Les frappant contre le navire, les précipitant à la mer,  
 Il brisait, cognant l'un à l'autre, des groupes de huit et neuf hommes,  
 Les blessés se dissimulaient, en se taisant, parmi les morts.
- Il gagna le combat contre eux ainsi que le voulait son cœur, 1047  
 Les uns suppliaient : « Par ta foi! ne nous massacre pas, pitié! »  
 Il épargna et fit captifs les survivants et les blessés.  
 L'Apôtre a dit avec raison : « L'amour peut naître de la peur. »
- Humain! ne brandis pas la force ainsi que le fait un homme ivre, 1048  
 La force n'est d'aucun profit pour toi sans la grâce divine,  
 Une étincelle infime peut brûler et tordre un arbre immense,  
 Si Dieu le veut, l'épaisse bûche devient, comme une épée, tranchante.
- Chez eux Avthandil découvrit quantité de riches trésors, 1049  
 Il héla les caravaniers, plaçant les vaisseaux côte à côte,  
 Sans la tristesse et réjoui, Oussam fit voir un cœur content,  
 Pour célébrer l'exploit du Preux, il composa un chant de gloire.
- « Un millier de langues languit de pouvoir louer Avthandil, 1050  
 Sans parvenir à figurer comment la guerre l'embellit! »  
 Les caravaniers l'acclamant dirent : « Dieu, nous te rendons grâce,  
 Le soleil verse ses rayons, la nuit devant le jour s'efface! »

- 1051 Ils l'entouraient en embrassant sa tête, ses mains, le visage,  
 Ils le louaient abondamment, dignes des plus belles louanges,  
 Aussi bien qu'aux fous, de la voir ferait perdre la tête aux sages!  
 « Grâce à toi, nous sommes sauvés et de l'angoisse et du désastre! »
- 1052 Le Preux dit : « Rendons grâce à Dieu, le créateur de tous les êtres,  
 De qui la céleste puissance règle ici-bas toute conduite,  
 Qui engendre tout ce qui est, la révélation, le mystère,  
 Le sage admet la destinée, il nous faut croire comme lui.
- 1053 C'est Dieu qui préserva le sang de ceux qui demeurent en vie,  
 Moi, qu'ai-je fait? Que puis-je seul, qui suis une poussière infime,  
 J'ai tenu toute ma promesse, exterminant vos ennemis,  
 Et j'ai reçu, comme un présent, ce vaisseau de richesses empli. »
- 1054 Quelle liesse quand un brave chevalier triomphe au combat,  
 Qu'il surpasse les compagnons, lesquels à ses côtés se tiennent,  
 Ils le louent et le félicitent, mais ils se morfondent tout bas,  
 Quelque blessure sans danger mais glorieuse lui convienne!
- 1055 Les caravaniers, sans retard, visitent le vaisseau pirate,  
 Qui pourrait donc évaluer tout le trésor qui s'y entasse,  
 Ils le transportent à leur bord, mettant tout le navire à sac,  
 Puis ils le brisent et le brûlent, sans échanger le bois en drachmes.
- 1056 Ouissam instruisit Avthandil de la supplique des marchands :  
 « Nous connaissons notre faiblesse, grâce à toi nous sommes  
 [puissants,  
 Ce que nous avons est à toi, personne n'en peut discuter,  
 Donne-nous ce que tu voudras, notre conseil l'a décidé. »
- 1057 Le Chevalier leur répondit : « O frères! vous l'avez appris,  
 Dieu a perçu le flot de larmes qui s'écoule de vos yeux,  
 Celui qui vous sauva, c'est lui, je n'ai rien pour vous rendre heureux,  
 Que ferais-je de vos présents, pour moi mon cheval me suffit.
- 1058 Pour ma part, je n'aurai que faire des trésors qui gisent ici,  
 J'ai chez moi grande quantité de richesses incomparables,  
 Qu'en ferais-je! je ne suis rien que le compagnon de passage,  
 Autre souci m'appelle ailleurs qui me convie au sacrifice.
- 1059 Tout ce qu'en ce lieu j'ai conquis de richesses incalculables,  
 Je ne fais querelle à personne, que chacun comme il veut en prenne,  
 Je ne vous fais qu'une demande, exaucez ma simple prière,  
 Je veux parmi vous me cacher pour une affaire qui me presse.

Ne révélez pas avant l'heure que je ne suis pas votre maître, 1060  
Dites : « C'est lui qui nous commande », ne me nommez pas chevalier,  
Je vais m'habiller en marchand et me mettrai à marchander,  
Quant à vous, gardez le secret, en signe de notre amitié. »

La troupe des caravaniers se réjouit de l'aventure, 1061  
Ils s'approchèrent, saluant et disant : « Il est l'espérance,  
La dette que nous lui devons, à son tour, il nous la demande,  
Nous servirons le chevalier dont la face est notre soleil. »

Ils s'éloignèrent de ces lieux, avançant sans perdre de temps, 1062  
Le vent leur était favorable, ils naviguaient paisiblement,  
Enthousiasmés d'Avthandil, ils lui prodiguaient des louanges,  
A ce Preux ils offraient des perles qui brillaient ainsi que ses dents.

## *Récit de l'arrivée d'Avthandil à Goulantcharo*

- 1063 Avthandil traverse la mer, il va de sa taille élancée,  
Il aperçoit une cité qu'ornent des jardins somptueux,  
Emplis de fleurs aux tons multiples et d'une espèce merveilleuse,  
Sous quelle forme vous conter la splendeur de cette contrée!
- 1064 Près d'un jardin ils arrimèrent le navire avec trois cordages,  
Avthandil, ayant mis la robe des marchands, s'assit sur un banc,  
Puis il fit venir des porteurs, loués à force prix de drachmes,  
Le Preux marchande et joue le maître, et, par là, il se dissimule.
- 1065 Survint alors le jardinier du lieu qu'ils avaient abordé,  
Il fixe avec passion du Preux les traits qui font frémir l'éclair,  
Avthandil l'appelle et s'adresse à cet homme au parler sincère;  
« Qui es-tu? et à qui es-tu? Quel est le nom de votre Roi? »
- 1066 « Raconte-moi tout en détail, déclara le Preux à cet homme,  
Quelle denrée est la plus chère, laquelle se vend à vil prix? »  
— « Voyant vos traits, je reconnais le soleil, lui répondit-il,  
Je vous dirai ce que je sais, en vérité et sans détour.
- 1067 « C'est le royaume de la Mer, pour le passer il faut dix mois,  
La cité de Goulantcharo est pleine de mille merveilles,  
Toutes richesses y parviennent sur des vaisseaux passant les mers,  
Mélik-Sourkhav est notre Roi, couvert de fortune et de gloire.
- 1068 « A tout homme, même au vieillard, y séjourner donne jouvence,  
Les boissons et les passe-temps, les chants et les fêtes ne cessent,  
Nous avons, hiver comme été, des fleurs de toutes les nuances,  
Tout autant que nos ennemis, sont jaloux ceux qui nous connaissent.

- Les grands marchands n'arrivent pas à commercer à meilleur prix, 1069  
 Ils achètent et ils revendent, ils ont la perte ou le profit,  
 Les biens affluent de toutes parts, le pauvre en un mois s'enrichit,  
 Ceux qui n'ont rien, sur une année, achètent des biens à crédit.
- Je suis le jardinier d'Hussein, il est le doyen des marchands, 1070  
 Que je te dise encor l'usage qui est de règle en ses affaires,  
 Ce beau jardin lui appartient où vous vous tenez maintenant,  
 C'est à lui qu'il faut en premier offrir les plus belles denrées.
- En arrivant, les grands marchands le voient et lui font des présents, 1071  
 Ils lui montrent ce qu'ils possèdent, ailleurs il ne faut déballer,  
 On met de côté pour le Roi le meilleur, et l'on paie comptant,  
 Puis il leur donne liberté de vendre selon qu'il leur plaît.
- Pour les hommes de qualité tels que vous, il doit les traiter, 1072  
 Il commande tous ceux qui sont chargés de loger les marchands,  
 A quoi sert-il de le nommer, puisqu'il n'est pas là maintenant,  
 Il se doit de vous accueillir, vous offrir l'hospitalité.
- Fatman'Khatoune, son épouse aimée, chez elle se repose, 1073  
 Joyeuse et nullement hautaine, bonne hôtesse ayant table fine,  
 Si j'annonce votre arrivée, vous serez reçu comme un proche,  
 Elle enverra un homme, au point du jour vous entrerez en ville. »
- Avthandil lui répondit : « Va et fais comme tu le crois sage. » 1074  
 L'homme, joyeux, part en courant, si vivement qu'il est en nage,  
 Il conte l'affaire à Khatoune : « Je vous l'affirme, c'est ainsi,  
 Un jeune homme si merveilleux qu'il semble un soleil est ici.
- Il est marchand et possesseur d'une importante caravane, 1075  
 Par la taille, il est le cyprès et la lune du septième jour,  
 La robe de marchand lui sied et le voile de couleur rouge,  
 Il m'a mandé pour s'informer du prix de vente des denrées. »
- Lors Fatman'Khatoune ravie dépêche vers lui dix esclaves, 1076  
 Dans le caravansérail prêt, elle fait porter les bagages,  
 Il entre, la face de rose, de cristal et de fin rubis,  
 Ceux qui le voyaient comparaient son beau corps à celui du tigre.
- La nouvelle se répandit, et la ville vint sur-le-champ, 1077  
 On s'assemblait de tous côtés, disant : « Comment l'apercevoir ? »  
 Certains le fixaient, passionnés, d'autres en perdaient la raison,  
 Les femmes toisaient leurs maris, ceux-ci demeuraient mécontents.

- 1078 Fatmane, l'épouse d'Hussein, sur le seuil vint le recevoir,  
Sans dissimuler son plaisir gaiement elle le salua,  
Ils échangèrent des paroles, puis dans la maison ils entrèrent,  
A Fatmane, cette visite, il semble, ne fit point de peine.
- 1079 Fatman'Khatoune, qui n'était plus jeune, enchantait le regard,  
Point maigre et le visage plein, la taille belle, les yeux noirs,  
Aimant la musique et le chant, sachant boire le vin à table,  
Elle portait une coiffure et une robe d'apparat.
- 1080 Fatman'Khatoune, cette nuit, traita son hôte excellemment,  
Le Preux fit un riche présent, qui le reçoit s'en émerveille,  
Fatmane fit grande dépense, que Dieu lui rende la pareille,  
Après qu'ils eurent festoyé, le Preux pour se coucher s'en fut.
- 1081 Au matin, il fit déballer les marchandises qu'il montra,  
Offrant les plus belles au Roi, le prix en fut payé comptant,  
Aux marchands il dit : « Prenez-les », il les fit partir tout chargés.  
« Ne révélez pas qui je suis, marchandez selon qu'il vous plaît. »
- 1082 Ne revêtant plus sa tunique, le Preux tel un marchand s'habille,  
Tantôt il se rend chez Fatmane, tantôt il l'invite chez lui,  
Ils passent tout le temps ensemble, en propos plaisants ils devisent,  
Son absence tuait Fatmane, ainsi sans Raminn mourait Vis.

*Fatmane*  
*s'éprend d'Avthandil*

Si vous le pouvez supporter, de la femme tenez-vous loin, 1083  
 Elle mignarde, elle séduit, elle emplit le cœur de confiance,  
 Et puis soudain elle trahit, de l'amour retranchant les liens,  
 D'un secret jamais à la femme ne faites donc la confiance.

L'amour pour le Preux pénétra le cœur de la belle Fatmane, 1084  
 L'amour de plus en plus s'accrut, la consumant comme une flamme,  
 Elle tentait de le cacher, mais ne pouvait celer sa peine,  
 Elle disait : « Quel sort m'attend! — elle versait des pleurs — que  
[faire!

Si je lui dis et qu'il se fâche, ses visites se feront rares, 1085  
 Sinon je ne puis supporter un feu qui brûle davantage,  
 Le lui dire et puis que j'en meurs, ou vivre, c'est là mon partage,  
 Quel médecin peut nous guérir si nous dissimulons le mal? »

*Lettre d'amour*  
*de Fatmane à Avthandil*

- 1086 Elle écrivit au Chevalier une lettre où le cœur dolent  
 Dévoile sa passion d'amour et la souffrance qui l'avive,  
 Pour émouvoir et pour toucher le cœur de celui qui la lit,  
 Une lettre qu'il faut garder et non pas déchirer au vent.
- 1087 « O Soleil, puisque Dieu voulut que tu viennes au monde en soleil,  
 Tu es le malheur, non la joie, pour ceux qui, loin de toi, se tiennent,  
 Tu brûles celui qui t'approche et tu l'embrases de ta flamme,  
 Te voyant, les astres ressentent de la douceur et s'en font gloire!
- 1088 Ceux qui te voient, de toi s'éprennent, et dans leur misère ils  
[s'égarent,  
 Tu es la rose, je m'étonne que l'oiseau sur toi ne réside,  
 Ta beauté déflore les fleurs, et mes fleurs aussi se flétrissent,  
 Je vais me brûler tout entière, si tes feux ne surviennent pas!
- 1089 « Dieu m'en est témoin, j'ai grand-peine à prononcer ma confiance,  
 Mais que ferai-je, malheureuse, si m'abandonne le courage?  
 Le cœur ne peut toujours souffrir que le transpercent les cils noirs,  
 Viens à mon secours, si tu peux, autrement je perdrai le sens,
- 1090 « Pour moi, avant que je reçoive une réponse à cette lettre,  
 Que j'apprenne si tu me tues, ou si tu consens ta faveur,  
 Je saurai demeurer en vie, malgré le trouble de mon cœur,  
 Que je vive ou bien que je meure! Ah! que le sort en soit jeté! »
- 1091 Fatman'Khatoune rédigea la missive et la fit porter.  
 Le Preux la lut comme une lettre d'une sœur ou d'une parente,  
 Il dit : « Elle ignore mon cœur et courtise l'amant d'une autre,  
 A celle dont mon cœur est plein, comment puis-je la comparer! »

*Le chevalier à la peau de tigre*

- Il dit : « La rose et le corbeau ne sont pas d'une même espèce,  
Pour elle encor le rossignol n'a pas tendrement dit son chant,  
L'acte mauvais est éphémère, il provient d'un esprit méchant,  
Quelle lettre m'a-t-elle écrite ? Quelle absurdité conte-t-elle ? » 1092
- Un reproche de cette sorte, il le pensa dedans son cœur,  
Ensuite il dit : « Il n'est nul autre que moi pour me venir en aide,  
Puisque je veux la retrouver et que je suis parti en quête,  
J'entreprendrai ce que je puis, mon cœur a-t-il un autre choix ? » 1093
- « Cette femme habitant ici rencontre quantité de monde,  
Elle fréquente, elle reçoit des voyageurs de toutes sortes,  
Elle peut parler, si j'accepte, autant que tu me brûles, ô flamme !  
Si elle me sert, la payer de retour serait mon devoir. » 1094
- Il dit : « La femme, aimant un homme, l'enlace et lui donne son cœur,  
La femme lorsqu'elle se damne ignore et la honte et la peur,  
Elle dira ce qu'elle sait, en dévoilant tous les secrets,  
Mieux vaut la suivre où je pourrais peut-être percer le mystère. » 1095
- Il dit encor : « Nul ne peut rien si les astres ne sont cléments,  
Je n'ai pas ce que je désire, et je ne veux pas ce que j'ai,  
Le monde est comme un crépuscule, il tend vers plus d'obscurité,  
La jarre ne peut déverser que l'eau contenue dans ses flancs. » 1096

*Lettre*  
*d'Avthandil à Fatmane*

- 1097 Il écrivit : « J'ai lu ta lettre et ton éloge à mon endroit,  
Tu m'as devancé, car le feu me consume encor davantage,  
Ainsi que toi, j'ai le désir d'être sans cesse auprès de toi,  
Puisque nous le voulons tous deux, il est juste de nous revoir. »
- 1098 Je ne puis exprimer combien de Fatmane la joie fut grande,  
Elle répondit : « J'ai versé assez de pleurs en ton absence,  
Tu ne trouveras que moi seule, n'ayant personne auprès de moi,  
Hâte vite notre rencontre, viens dès que tombera le soir. »
- 1099 Au soir, quand le Preux eut reçu le billet doux, pour l'aller voir,  
Il sortit dans la nuit et vit un second porteur de message :  
« Ne viens pas aujourd'hui chez moi, je ne puis pas te recevoir. »  
Blessé, « cela n'a pas de sens » dit-il en poursuivant sa marche.
- 1100 L'hôte qui n'est plus convié suit ainsi son premier chemin.  
Trouvant Fatmane seule et triste, Avthandil entra tel un arbre,  
Dès le premier instant, il vit les traits assombrés de la femme,  
Ni la crainte, ni le respect ne pouvaient voiler son chagrin.
- 1101 Ils s'assirent pour échanger des baisers, des propos galants,  
Un homme à la belle stature sur le seuil apparut soudain,  
Il entra, suivi d'un esclave, la targe et l'épée à la main,  
Il pâlit, voyant Avthandil tel un rocher sur son chemin.
- 1102 A sa vue Fatmane prit peur, elle frémit, toute tremblante,  
Lui, regardant avec surprise la couche et les enlacements,  
Jeta : « Je ne t'empêche pas, femelle, de voler au vent;  
De la présence de cet homme, demain je tirerai vengeance!

*Le chevalier à la peau de tigre*

- « Fille! catin! tu m'as fait honte, tu m'as fait la risée du monde,  
 Mais, pour ta conduite, demain, tu sauras quelle est ma réponse,  
 Je te ferai, avec tes dents, dévorer tes propres enfants,  
 Sinon, crache-moi sur la barbe, et que je devienne dément! » 1103
- Il dit ainsi et de sa main touchant sa barbe, il s'en alla,  
 Elle se mit à se frapper la tête, à se griffer les joues,  
 Les ruisseaux de larmes coulaient comme des sources, goutte à goutte.  
 « Venez me lapider, dit-elle, entassez des pierres sur moi! » 1104
- Geignant : « J'ai tué mon époux, mis à mort mes tendres petits,  
 J'ai perdu toutes mes richesses et mes précieux diamants,  
 Las! des miens je suis séparée, de ma nourrice et mes enfants!  
 Ma parole a causé ma honte, ma demeure est anéantie! » 1105
- Avthandil entendait ces mots, il en était tout étonné,  
 Il dit : « Qu'as-tu et que dis-tu? pourquoi ainsi te lamenter?  
 De quoi te menace ce Preux, quel tort peut-il te reprocher?  
 Calme-toi, dis-moi qui il est, pourquoi soudain est-il entré? » 1106
- « De tant pleurer, ô mon lion, ma raison s'égare! dit-elle,  
 Ne demande rien, je ne puis en paroles le raconter,  
 Tuant mes enfants de ma main, je ne puis ressentir de joie,  
 Ah! j'ai causé ma propre mort du vif amour que j'ai pour toi. » 1107
- C'est là le sort de celui qui ne retient pas sa langue et ment,  
 Qui ne peut cacher un secret, qui est bête et déraisonnable,  
 Porte-moi secours par tes plaintes, je vais te narrer mon histoire,  
 Le médecin ne peut guérir celui qui boit son propre sang! 1108
- Entre deux sorts il faut choisir, il ne faut pas hésiter plus.  
 Cette nuit, va tuer cet homme, va secrètement et le tue!  
 Par ce geste, libère-nous, ma famille et moi, du massacre,  
 A ton retour, je te dirai pourquoi je ruisselle de larmes. » 1109
- Ou sinon charge tes bagages, à dos d'âne, cette nuit même,  
 Va, abandonne les parages, pars, à jamais éloigne-toi,  
 Ah! je doute que mes tourments aussi de douleur te remplissent,  
 Ce Preux, s'il se rend au palais, me fera dévorer mes fils! » 1110
- Quand Avthandil l'eut entendue, Preux généreux et le cœur large,  
 Il se leva, prit une masse, voyez la beauté tendre et brave!  
 Il dit : « Rester indifférent serait indigne de ma part! »  
 Ah! nul mortel sur cette terre ne lui peut être comparable! 1111

- 1112 A Fatmane il dit : « Donne-moi un serviteur qui me précède,  
Qui me mène au juste chemin, mais je ne veux point de son aide,  
Cet homme n'est pas un guerrier que je tiens pour mon égal,  
Je te dirai ce que j'ai fait, attends-moi et te garde calme. »
- 1113 La femme lui donna le guide qui devait conduire ses pas,  
En lui jetant encor : « Le feu perd maintenant de son ardeur,  
Si tu parviens à le tuer, ce Preux, pour apaiser mon cœur,  
Enlève-lui, je t'en supplie, une bague qu'il emporta. »
- 1114 Avthandil traversa la ville de son allure sans pareille,  
Au fond du golfe s'élevait la résidence rouge et verte,  
En bas était un grand salon, en haut des jardins suspendus,  
Avec des ornements superbes, des balcons d'étage en étage.
- 1115 C'est là que le guide conduit Avthandil aux traits de soleil,  
A voix basse il lui dit : « C'est là qu'habite celui que tu cherches. »  
Et puis lui désignant : « Vois-tu, entre deux balcons, celui-ci,  
Sache, c'est là qu'il est couché, s'il ne se tient en bas, assis. »
- 1116 A l'entrée de la demeure, se tenaient deux gardes couchés,  
Le Preux entra furtivement et avant qu'ils aient pu crier,  
Chaque main les prend à la gorge, les étranglant tous deux sur place,  
Fracassant tête contre tête, mélangeant cervelle et tignasse.
- 1117 L'autre Preux était couché seul, il avait le cœur tout ardent.  
Les mains sanglantes, Avthandil se dressa de son corps puissant,  
L'autre ne put se relever, le Preux le tue en un instant,  
Puis le saisit et le fracasse, à terre enfin le poignardant.
- 1118 Le soleil des yeux est un fauve, féroce pour ses adversaires,  
Il coupa le doigt et la bague, mêlant le mort avec la terre,  
Par la fenêtre il le jeta, parmi les cailloux de la mer,  
L'autre n'a point de sépulture, pour sa fosse il n'est pas de pelle.
- 1119 Le bruit de cet assassinat ne fut entendu nulle part,  
Sans que rien vienne le troubler, la rose tendre s'en repart,  
Je m'étonne, comment il put dérober ainsi tant de sang!  
Il refait le même chemin qu'il avait fait auparavant.
- 1120 Le lion pénétra chez Fatmane, le soleil, le Preux éloquent,  
Déclarant : « J'ai tué cet homme, il ne verra plus le soleil,  
J'ai ton esclave pour témoin, sur Dieu fais-lui prêter serment,  
Voici l'anneau avec le doigt, et ce poignard encor sanglant.

« Dis-moi ce que tu voulais dire et pourquoi cette peur démente,  
De quoi te menaçait cet homme, j'ai vive hâte de l'apprendre. »  
Fatmane à ses pieds se jeta : « Je n'ose regarder ta face,  
Au cœur ma plaie s'est refermée, je me calme, apaisant ma flamme.

1121

Moi-même, Hussein et mes enfants, nous revoyons enfin le jour,  
O mon lion! comment pouvons-nous célébrer encor tes vertus,  
Puisque tu as tenu parole, et que son sang est répandu,  
Préparez-vous à m'écouter, je dirai tout par le début. »

1122



*Le chevalier à la peau de tigre*

- Des marchands, je traitai les femmes avec joie, ainsi qu'une sœur, 1129  
 Pendant le festin, sans raison, je me sentis mal à mon aise,  
 Celles qui étaient à ma table, s'en apercevant, se levèrent,  
 Je restai seule, et la tristesse comme une suie couvrit mon cœur.
- J'ouvris les volets, le visage tourné vers le vent de la mer, 1130  
 Je regardais et je tâchais d'apaiser mes tristes pensers,  
 J'aperçus au loin quelque chose qui voguait sur la mer parée,  
 Un oiseau, une bête, me dis-je, à quoi d'autre le comparer ?
- De loin, je n'apercevais rien, de plus près, je vis une barque, 1131  
 Deux hommes s'y tenaient, ayant visage et corps tout aussi noirs,  
 Ils étaient placés de côté, on ne distinguait que la tête,  
 Je fus surprise de la scène quand ils sortirent de la mer.
- De l'eau ils tirèrent l'esquif en le traînant jusqu'au jardin, 1132  
 Ils regardaient de tous côtés, craignant les regards importuns,  
 Ils ne virent nul être humain et rien ne les inquiéta,  
 Je les observai en secret, l'âme et le souffle suspendus.
- Ils portèrent hors de la barque une sorte de grand coffre, 1133  
 Ils l'ouvrirent, il en sortit une femme aux traits merveilleux,  
 La tête couverte d'un voile noir et le corps vêtu de vert,  
 A lui ressembler en beauté, le soleil se montrerait fier.
- La femme se tourna vers moi, ses feux frappèrent les rochers, 1134  
 Le scintillement de ses joues brillait comme le ciel suprême  
 Je fermai les yeux, ne pouvant tel le soleil la contempler,  
 Sans qu'ils devinrent ma présence, je tirai sur moi les volets.
- J'appelai quatre esclaves sûrs, qui se tenaient auprès de moi, 1135  
 Leur indiquant : « Voyez quels feux les Hindous retiennent captifs,  
 Allez, glissez-vous auprès d'eux, sans bondir et sans vous hâter,  
 S'ils la vendent, donnez le prix qu'ils voudront vous en demander.
- S'ils ne cèdent pas, prenez-la, enlevez-la en les tuant, 1136  
 Amenez cet astre lunaire, agissez au mieux, sûrement ! »  
 Lors, mes esclaves descendirent comme s'ils glissaient en volant,  
 Sans succès, ils firent leurs offres, je vis les noirs fort mécontents.
- Je m'appuyai à la fenêtre quand j'entendis qu'ils refusaient, 1137  
 Je criai : « Tuez ! » et mes gens soudain leur tranchèrent la tête,  
 Ils les jetèrent à la mer, enlevant ensuite la femme,  
 Je courus pour la ramener, sans m'attarder sur le rivage.

- 1138 « Comment célébrer son éclat, et sa douceur et sa beauté!  
 Je jure qu'elle est le soleil, le soleil ne doit plus briller,  
 Qui supporterait ses rayons? Qui peut reproduire ses traits?  
 Qu'elle me brûle, je suis prête. Ah! point il n'est besoin d'apprêts! »
- 1139 Achevant de parler, Fatmane de la main se frappa la face,  
 Avthandil soupirait aussi, en versant de brûlantes larmes,  
 Ils ne songeaient plus l'un à l'autre, pour elle rendus comme fous,  
 La chute des larmes fait fondre la douce neige de la joue,
- 1140 Ayant pleuré, le Preux lui dit : « Poursuis ton récit et l'achève. »  
 Fatmane répondit : « J'allai vers elle, avec un cœur fidèle,  
 Tendrement je couvris ses membres de baisers jusqu'à l'en lasser,  
 Je la fis seoir sur mon divan, je l'adulai, je l'enlaçai.
- 1141 J'osai lui dire : « Qui es-tu, Soleil, l'enfant de quelle race?  
 D'où t'amènent ces hommes noirs, toi, la souveraine des cieux?  
 Sa bouche alors reste muette à tant de questions qui l'agacent,  
 Et puis des centaines de sources versent des pleurs hors de ses yeux.
- 1142 Quand je l'eus lassée de questions et de l'excès de mes discours,  
 Elle se mit à sangloter, du fond du cœur, d'une voix douce,  
 Des cils de jais, l'étang coulait arrosant le cristal des joues,  
 A sa vue, je me consumais, mon cœur se mourait à son tour.
- 1143 Elle me dit : « Tu es pour moi maternelle, plus qu'une mère!  
 A quoi bon conter mon histoire, telle une fable de bavard,  
 Je suis un être solitaire, victime d'un destin fatal,  
 M'interroger, c'est réproucher la force veillant sur les êtres. »
- 1144 « Je me disais : « Il ne faut point si tôt s'adresser au soleil,  
 Qui l'importune peut ensemble, perdre le sens et la raison,  
 Il faut lui parler à son heure, alors lui dire l'oraison,  
 Pourquoi n'ai-je pas deviné qu'il ne faut point devancer l'heure? »
- 1145 J'emmenai chez moi le Soleil qui de chacun fait la conquête,  
 Je le jure, sur mon soleil, j'avais peine à cacher ses feux,  
 Je suspendis d'épais rideaux de soie formant des plis nombreux,  
 La rose gelait sous les pleurs, et des cils soufflait la tempête.
- 1146 J'emmenai chez moi le visage de soleil au corps d'aloès,  
 J'ornai pour elle un logement, et l'y tenait dans le secret,  
 Je n'avertis nul être humain, cachant avec soin la beauté,  
 Je lui donnai une servante noire, et, pour la voir, allais seule.

- Comment pourrais-je, malheureuse, décrire sa conduite étrange? 1147  
 Nuit et jour, elle gémissait, versant des pleurs continuels,  
 Je la suppliai : « Calme-toi ! » Elle obéissait un instant,  
 Hélas! hélas! Malheur à moi, comment puis-je vivre loin d'elle!
- J'entrais chez elle, et, devant elle, les larmes formaient des étangs, 1148  
 Sur l'abîme noir de ses yeux se posaient des lances de jais,  
 Dans le lac noir se déversaient les vases de pleurs débordant,  
 Corail et rubis entrouverts découvraient des perles jumelles.
- Je ne trouvais pas à parler, car ses larmes coulaient sans cesse, 1149  
 Même pour dire : « Qui es-tu? qui cause ton mal et quel est  
 Ce flot de sang tumultueux coulant de l'arbre d'aloès? »  
 Quel être humain peut supporter, s'il n'est de pierre, la détresse?
- Pour sa couche, elle ne voulait ni de lit ni de couverture, 1150  
 Et ne quittait jamais son voile et son unique vêtement,  
 Posant son bras dessous sa tête, et dormant dans cette posture,  
 Je la priais, pour obtenir qu'elle acceptât des aliments.
- Il faut encor que je te dise : l'étrange voile et la parure, 1151  
 J'ai vu bien des objets de prix et les merveilles les plus rares,  
 J'ignore de quelle matière en était formé le tissu,  
 C'était la douceur de l'étoffe et la puissance du métal.
- La beauté demeura chez moi tandis que le temps s'écoulait, 1152  
 Mon mari pouvait me trahir, il n'était pas mon confident,  
 Je n'avais plus qu'une pensée, chez elle allant et revenant,  
 Le pleutre! s'il l'apprend, pensai-je, il ira tout dire au palais.
- Je songeais : que puis-je régler toute seule, et faut-il me taire? 1153  
 J'ignore aussi ce qu'elle veut et qui peut lui venir en aide,  
 Mon mari, s'il vient à l'apprendre, me tuera sans que rien l'arrête,  
 Comment cacher cette lumière comparable au soleil céleste?
- Malheureuse, que puis-je faire? L'ardeur de mon feu va croissant, 1154  
 Je pourrais tout dire à Hussein, sans l'abandonner à l'offense,  
 Je lui ferais prêter serment, s'il fait une sûre promesse,  
 Il ne peut condamner son âme, il ne peut trahir un serment.
- J'allai seule chez mon mari, je l'agaçai de mes caresses, 1155  
 Je lui dis : « Je vais te conter un secret, mais fais-moi promesse,  
 « De ne le redire à personne, prends un engagement sacré! »  
 Il prêta le serment terrible : « Que je me fracasse la tête! »

- 1156 « Ce que tu me diras, fit-il, jusqu'à ma mort nul ne l'apprenne!  
Ni le vieillard, ni le jeune homme, ni l'ennemi, ni le parent! »  
Ensuite, je dis à Hussein qui est un homme bienveillant :  
« Viens, suis-moi, je vais te montrer celle qui ressemble au soleil. »
- 1157 Il se leva, il me suivit, nous passâmes dans le boudoir,  
Hussein, étonné, tressaillit en apercevant le Soleil,  
Il me dit : « Que m'as-tu montré, qu'ai-je-vu là qui m'émerveille!  
Si c'est là un être de chair, le regard de Dieu me foudroie! »
- 1158 Je dis : « J'ignore également si c'est un être fait de chair,  
Hormis ce que je t'ai narré, j'ignore tout de son mystère,  
Pressons-la tous deux de nous dire son nom, ce qui la désespère,  
Peut-être, si nous l'en prions, consentira-t-elle à le faire. »
- 1159 Nous la revîmes, nous avions un grand respect de sa détresse,  
Je dis : « O Soleil, tu nous brûles en feu puissant de ton brasier,  
Apprends-moi quel est le remède pour la Lune aux pâles reflets,  
Ce qui t'a faite de safran, qui du cristal avait l'aspect. »
- 1160 J'ignore si elle entendit, si elle comprit nos paroles,  
La bouche de rose, serrée, se fermait sur les dents de perle,  
Ses cheveux descendaient, serpents glissant du jardin de sa tête,  
Le dragon masquant le soleil, comment faire lever l'aurore!
- 1161 Les vains discours tenus par nous ne trouvaient aucune réponse,  
Tel un tigre ou un léopard, elle avait le visage sombre,  
Nous l'irritâmes, elle se mit à verser un torrent de pleurs,  
Sa voix ne jeta que ces mots : « Je ne sais rien, laissez-moi seule. »
- 1162 Nous nous assîmes, avec elle soupirant et versant des larmes,  
Nous regrettons d'avoir parlé, pouvions-nous agir autrement!  
La suppliant de s'apaiser, nous la rendîmes enfin calme,  
Nous lui offrîmes quelques fruits mais elle refusa d'en prendre.
- 1163 Hussein me déclara : « Sa vue fait oublier mille douleurs,  
Ses joues sont dignes du soleil, quel homme y poserait ses lèvres?  
Il est juste qu'hors de sa vue, cent vingt fois les tourments s'élèvent,  
Si je préfère mes enfants, Dieu me les détruise sur l'heure. »
- 1164 Nous la regardâmes longtemps en partant, le cœur désolé,  
La contempler est une joie, la quitter un vif désespoir,  
Négligeant le soin du négoce, nous sortions pour l'aller revoir,  
Notre cœur devenu captif, à jamais pris dans ses filets.

- Puis un certain temps s'écoula, les jours avec les nuits passèrent. 1165  
 « Je n'ai pas vu depuis longtemps notre Roi, dit alors Hussein,  
 Je vais présenter mes respects à la cour, des cadeaux offrir. »  
 Je répondis : « Certes, mon Dieu, puisque tel est votre désir. »
- Hussein plaça sur un plateau des diamants, des perles fines, 1166  
 Je le suppliai : « Au palais, tu verras des courtisans ivres,  
 Si tu ne caches pas l'histoire de cette femme, je vais mourir! »  
 « Quand des épées me fraperaient, je ne dirai rien », promit-il.
- Hussein s'en fut, il rencontra le Roi au milieu d'un festin, 1167  
 Hussein était l'ami du Roi, le monarque aimait à le voir,  
 Acceptant les présents offerts, près de lui il le fit asseoir,  
 Lors, admirez le marchand ivre, rusé, menteur et trop bavard!
- Avant l'arrivée de Hussein, le Roi avait bu force verres, 1168  
 Ils emplirent encor et burent des hanaps et des gobelets,  
 Adieu le Coran et La Mecque! Hussein oublia sa promesse,  
 Les cornes ne vont point à l'âne et la rose au corbeau ne sied!
- Le monarque dit à Hussein, ivre et déjà rendu stupide : 1169  
 « Je m'étonne que pour offrande tu trouves des bijoux si riches,  
 Où prends-tu des diamants si gros, des pierres aussi splendides,  
 Je ne puis payer de retour le dixième de tes présents! »
- Hussein, remerciant le Roi, lui dit : « O puissant Souverain, 1170  
 Qui verse du ciel tes rayons, ô soleil qui nourrit les êtres,  
 A qui tout ce que j'ai encor de richesse, ou d'or, appartient,  
 Privé de tout dès la naissance, j'ai tout reçu de vos bienfaits.
- Je vous le dis, sur votre tête, mes présents n'ont pas de mérite, 1171  
 Je possède une autre merveille, digne d'épouser votre fils,  
 Certes, vous serez satisfait, la voyant semblable au soleil,  
 Et vous m'exprimerez alors la gratitude la plus vive. »
- « Pourquoi prolonger, il trahit son serment et la foi jurée! 1172  
 Il dit que nous avons trouvé la femme évoquant un soleil,  
 Le Roi éprouva grande joie, ressentant au cœur le plaisir,  
 Il ordonna qu'on fit venir celle qu'Hussein avait décrite.
- « Je me tenais chez moi, tranquille, je n'avais point à soupirer, 1173  
 A ma porte surgit soudain le chef des gardes du Palais,  
 Soixante hommes l'accompagnaient, des gens du Roi, c'est là l'usage,  
 En le voyant je fus surprise, et je pensai : l'affaire est grave!

- 1174 Me saluant, il dit : « Fatmane, c'est l'ordre de l'égal de Dieu,  
 Livre-nous la femme pareille à deux soleils, présent d'Hussein,  
 Remets-la, nous l'emmènerons, nous n'avons grand chemin à faire. »  
 L'ire de Dieu frappait les monts, les cieus s'éroulaient sur ma tête!
- 1175 « Quelle femme désirez-vous ? » répétau-je, l'air étonné.  
 Ils dirent : « Hussein a promis la femme aux traits lançant l'éclair. »  
 Tout était vain, le jour était venu qui emportait mon âme,  
 Je frémis, je ne pus rester immobile, ou me redresser.
- 1176 J'entrai et je vis la beauté pleurant et déversant ses pleurs,  
 Je lui dis : « O Soleil, vois-tu comme le noir destin est veule!  
 Contre moi, le ciel en courroux s'est tourné pour me déchirer,  
 On m'a trahie, le Roi te fait mander et mon cœur est brisé. »
- 1177 Elle dit : « Ne sois point surprise, ô ma sœur! et ne t'émerveille,  
 Toujours le sort infortuné ne m'apporte que la souffrance,  
 La peine ne peut étonner, mais le bonheur nous doit surprendre,  
 Les malheurs acharnés sur moi ne sont une histoire nouvelle. »
- 1178 De ses yeux des larmes brûlantes tombaient, pareilles aux diamants,  
 Comme un héros et comme un tigre, elle se dressa, le cœur ferme,  
 Le malheur n'est plus le malheur, la joie n'est plus la joie pour elle,  
 Elle me demanda un voile, couvrant son visage et son corps.
- 1179 J'entrai dans la chambre aux trésors, pleine d'insondables richesses,  
 Je pris des joyaux et des perles, autant que je pus en porter,  
 Chacun d'entre eux séparément valait une riche cité,  
 Les mis à la taille de celle pour qui mon cœur noir se mourait.
- 1180 Je lui dis : « Cela peut un jour, chère âme, te porter secours. »  
 Je remis aux mains de l'esclave la face pareille au soleil,  
 Informé, le roi vint la voir dans la fête, au son des tambours,  
 Elle allait, sans daigner un mot, tranquille et la tête baissée.
- 1181 Dans la clameur et dans le bruit, pour la voir la foule accourut,  
 La garde ne put contenir partout cet immense tumulte,  
 Lorsque le Roi eut aperçu le cyprès qui venait de loin,  
 Émerveillé, il dit : « Soleil, parmi nous, comment parvins-tu ? »
- 1182 Ainsi qu'un soleil, elle oblige qui la voit à fermer les yeux.  
 Elle me surprend, dit le Roi, moi qui ai vu monts et merveilles,  
 Sinon Dieu, qui pourrait former une créature pareille,  
 Qui pour elle est d'amour épris, las! doit errer comme un dément. »

- Il la fit asseoir près de lui et lui dit de douces paroles : 1183  
 « Dis-moi qui tu es et à qui ? survenue de quelle contrée ? »  
 Mais le visage de soleil, qui ne donnait pas de réponse,  
 Tête baissée, triste et pensive, assise et calme se tenait.
- Elle ne prêtait pas l'oreille aux discours tenus par le Roi, 1184  
 L'esprit obsédé d'autre chose, elle évoquait un autre endroit,  
 Sa bouche de rose, scellée, ne montrait pas les dents de perles,  
 Elle étonnait qui la voyait, et chacun suivait sa chimère.
- Le Roi déclara : « Que penser ? Comment complaire à la raison ? 1185  
 Hors ces deux jugements contraires, nul ne peut penser autre chose,  
 Ou bien passionnément elle aime, elle évoque son bien-aimé,  
 Et n'apercevant que lui seul, à personne ne veut parler.
- Ou bien c'est un esprit sublime, contemplant tout avec sagesse, 1186  
 Elle ne connaît pas la joie, non plus que la douleur profonde,  
 Ou le bonheur, ou le malheur, tout n'est qu'un vain conte pour  
 [elle,  
 Elle est ailleurs et son esprit y vole ainsi qu'une colombe.
- Dieu fasse que, dans ma maison, victorieux mon fils revienne, 1187  
 Il y trouvera ce Soleil, que pour lui j'aurai préservé,  
 Il saura l'amener, peut-être, à nous conter la vérité,  
 Que jusque-là la Lune sombre demeure éloignée du Soleil ! »
- Le fils du Roi, je dois le dire, était un Preux vaillant, sans peur, 1188  
 Sans défaut d'esprit ni de mœurs, la taille et la face splendides,  
 Il se trouvait alors en guerre, il y devait longtemps combattre  
 Pour lui son père destinait la femme qui semblait un astre.
- On apporta, pour la vêtir, de riches vêtements, des robes, 1189  
 Sur qui brillaient des diamants nombreux, éclaboussants de feux,  
 Elle reçut une couronne taillée dans un rubis précieux,  
 Toujours la couleur du cristal transparent embellit la rose.
- « Pour la princesse, dit le Roi, préparez les appartements. » 1190  
 On y plaça un trône d'or, d'un or ouvragé d'Occident,  
 Seigneur et maître du plaisir, le Roi lui-même se leva,  
 Il la fit asseoir sur le trône, joyau pour celui qui la voit.
- Il ordonna que neuf esclaves fussent désignés près du seuil, 1191  
 Et puis il prit place au festin, comme il convenait à son rang,  
 En retour, il combla Hussein de présents dignes du soleil,  
 Les cymbales et les buccins sonnaient pour soutenir les chants.

- 1192 Le festin dura fort longtemps, on but abondance de verres,  
 La femme à face de soleil dit au sort : « Destin qui me tue,  
 Qui dois-je épouser, moi qui aime ? où suis-je, de si loin jetée ?  
 Comment agir, que dois-je faire ? la vie lancinante m'opprime. »
- 1193 « Pourquoi, dit-elle encor, flétrir la beauté à la rose égale,  
 Si j'ose, Dieu voudra peut-être m'aider à vaincre l'adversaire,  
 Quel est le sage qui se donne la mort avant l'heure fatale ?  
 C'est dans le péril que le sage a le plus besoin de sagesse. »
- 1194 Elle dit, appelant ses femmes : « Écoutez, ne vous leurrez pas,  
 Vous vous trompez et vous dupez croyant m'avoir en votre garde,  
 Votre souverain s'est trompé s'il croit en moi trouver sa bru,  
 Pour moi, le buccin sonne en vain, avec les violes et les harpes.
- 1195 Je ne puis être votre reine, ma route suit une autre voie,  
 Que Dieu me garde de ce brave, ce soleil au corps d'aloès,  
 Ne me demandez pas cela, ma fortune est d'une autre espèce,  
 Je ne puis vivre parmi vous, ce destin ne me convient pas.
- 1196 Je me tuerai sans aucun doute, me frappant le sein d'un poignard,  
 Votre Roi vous fera mourir, vous ne serez plus de ce monde,  
 Mieux vaut que je vous distribue les trésors que sur moi je porte,  
 Laissez-moi, aidez-moi à fuir, ou vous geindrez sur votre sort. »
- 1197 Elle tira de sa ceinture les bijoux qu'elle avait celés,  
 Elle ôta aussi sa couronne faite d'un rubis transparent,  
 Et les donna, disant : « Ouvrez ! je vous en prie ! d'un cœur ardent.  
 En m'aidant, vous mériterez que Dieu vous soit reconnaissant ! »
- 1198 Devant ces trésors, le désir du gain s'empara des esclaves,  
 Oubliant la crainte du Roi, comme on oublie celle d'un garde,  
 Elles choisirent de laisser fuir la beauté incomparable,  
 Voyez la puissance de l'or, c'est lui le vrai fouet du diable !
- 1199 L'or n'accorde jamais de joie à qui pour lui brûle d'amour,  
 Le désir fait grincer les dents aux cupides jusqu'à la mort,  
 L'or toujours manque, il vient et va, du monde il fait haïr le cours,  
 Il enchaîne l'âme ici-bas et la retient en son envol.
- 1200 Quand les esclaves eurent choisi comme voulait son espérance,  
 L'une enleva ses vêtements, les lui donnant pour s'en vêtir,  
 Elles ouvrirent une autre porte du palais empli de gens ivres,  
 La lune dans sa plénitude est hors d'atteinte du serpent !

- Les esclaves se dispersant s'enfuirent en même temps qu'elle, 1201  
 Elle vient frapper à ma porte, par mon nom « Fatmane » m'appelle!  
 J'ouvre alors et la reconnais, je l'embrasse fort étonnée,  
 « Ne me presse pas », me dit-elle, elle ne voulait pas entrer,
- Ajoutant : « Je me suis sauvée grâce aux dons que tu m'avais faits, 1202  
 Qu'en retour Dieu te récompense en sa haute miséricorde,  
 Tu ne pourrais plus me cacher, vite, donne-moi un cheval,  
 Avant que le Roi ne l'apprenne et lance un homme sur mes  
 [traces! »
- Je courus vite à l'écurie, détachai le meilleur coursier, 1203  
 Je l'équipai, la fis monter, joyeuse et non pas gémissante,  
 On eût dit le plus beau des astres, le soleil monté sur un lion.  
 La moisson perdue, je ne pus cueillir ce que j'avais semé.
- Au soir l'alerte fut donnée et les poursuivants accoururent, 1204  
 Tenant le centre de la ville, ils commencèrent les poursuites,  
 On m'interrogea et je dis : « Si vous la découvrez chez moi,  
 « Je serai fautive de crime et coupable devant le Roi. »
- Ayant cherché sans rien trouver, ils s'en retournèrent déçus, 1205  
 Le Roi, et tout son entourage, la déplore depuis ce jour,  
 Voyez entrer les gens de cour portant des robes violettes,  
 Le Soleil nous a délaissés, nous vivons, depuis, sans lumière!
- Je vais te narrer maintenant la destinée de cette femme, 1206  
 Mais, auparavant, je dirai pourquoi cet homme menaçait,  
 Las! j'avais été avec lui, comme la biche avec le cerf,  
 L'homme est avili par la peur, la femme par le ventre impur.
- Mon époux ne me convient pas, il est chétif et laid à voir, 1207  
 Cet homme, le grand Echanson, était un noble de la cour,  
 Nous nous aimions mais, cependant, je ne porte pas d'habits noirs,  
 Ah! si je pouvais m'abreuver, boire une coupe de son sang!
- Je lui ai conté cette histoire, sottement, ainsi qu'une femme, 1208  
 Comment ce Soleil vint chez moi et sa fuite dans le secret  
 Il me menaçait de tout dire, il agissait en homme infâme,  
 Maintenant je l'évoque mort, ah! que je me sens délivrée!
- Il me menaçait chaque fois que nous nous retrouvions ensemble, 1209  
 Quand je t'ai prié de venir, j'ignorais qu'il était chez lui,  
 De retour, il m'a prévenue qu'il viendrait, et, pour toi tremblante,  
 Je t'ai dépêché cet esclave pour dire : « Ne viens aujourd'hui. »

- 1210 Tu n'es pas reparti, tu vins, répandant tes rayons pour moi,  
Vous vous êtes tous deux croisés, en vous affrontant l'un à l'autre,  
J'étais prise de peur, je ne sus pas trouver une autre voie,  
Hélas ! il désirait me perdre, vraiment de cœur, non en paroles.
- 1211 Si tu ne l'avais pas tué et qu'il eût gagné le palais,  
Dans sa rage il m'eût dénoncée, il avait le cœur tout en feu,  
Le Roi dans son courroux m'aurait, ayant dévasté ma maison,  
Fait dévorer mes enfants, puis, ô Dieu ! il m'aurait lapidée !
- 1212 Que Dieu te comble de bienfaits, quels remerciements puis-je faire ?  
De la prunelle du serpent, tu m'as délivrée sans effort,  
De ce jour, je puis envier ma fortune et ma destinée,  
Je ne redoute plus la mort, voilà ce qui pour moi s'éclaire ! »
- 1213 Avthandil lui dit : « Ne crains rien, car il est écrit dans le livre :  
« Le pire de tes ennemis est l'ennemi qui t'est un proche » —  
A cœur ouvert, l'homme sensé ne peut se confier à lui,  
Dorénavant ne le crains plus, déjà il appartient aux morts.
- 1214 A nouveau, narre ce moment où tu fis enfuir cette femme,  
As-tu appris quelques nouvelles ? As-tu entendu parler d'elle ? »  
Fatmane en pleurs raconte encor, les larmes de ses yeux ruissellent,  
Hélas ! les rayons ne sont plus, frappant les champs comme un soleil.

*Histoire de la capture*  
*de Nestan'Daredjane*  
*par les Kadjs*  
*Récit de Fatmane*

- Ton mensonge, ô monde éphémère! te rend comparable à Satan, 1215  
 Personne ne peut deviner, la perfidie, jusqu'où tu mènes?  
 De celle qui semble un soleil, où tiens-tu les traits éclatants?  
 Je vois qu'en fin de compte au monde, tout, et partout, est chose  
 [vaine.
- Le soleil n'est plus, dit Fatmane, l'astre éclairant tout l'univers, 1216  
 Mon existence, toute ma vie, formée de l'œuvre de ma main!  
 Incessamment, depuis ce jour, les flammes de feu me consomment,  
 Des pleurs qui de mes yeux s'écoulent, je n'ai pas pu tarir la sève.
- Je pris en haine mes enfants, et ma maison, le cœur brisé, 1217  
 Je l'évoquais tout éveillée et la nuit dans les rêves noirs,  
 Hussein, parjure à son serment, me semblait un être sans foi,  
 Il ne peut m'approcher de près, ce maudit à face inhumaine.
- Un soir, alors que le soleil était déjà près de s'éteindre, 1218  
 Je me tenais devant le seuil, je voyais l'entrée d'une auberge,  
 La tristesse du souvenir me lanciait à sa pensée,  
 Je dis : « Maudit est le serment qui par les hommes est prononcé! »
- Un guerrier étranger survint, accompagné de trois amis, 1219  
 Le guerrier en habit de guerre, les trois en tenue de voyage,  
 Ils apportaient boissons et mets, payés en ville avec des drachmes,  
 Ils soupèrent en conversant, tenant une joyeuse table.
- Je regardais et j'observais; ils dirent : « Nous avons plaisir, 1220  
 Puisque nous sommes des amis de rencontre ici réunis,  
 Sans nous connaître et sans savoir de quels lieux nous sommes  
 [venus,  
 Il faut que chacun d'entre nous raconte aux autres une aventure. »

- 1221 Chacun raconta son histoire ainsi que font les voyageurs.  
 « — Eh! mes frères, dit le guerrier, le destin est chose céleste,  
 Où vous avez semé l'avoine, je ferai récolte de perles,  
 Des histoires contées ce soir, je vous conterai la plus belle.
- 1222 Je suis l'esclave du Grand Roi qui possède la Kadjéthie,  
 Il fut soudain frappé d'un mal qui le conduisit à sa fin,  
 Il n'est plus l'appui de la veuve, le protecteur de l'orphelin,  
 Sa sœur élève ses enfants mieux que ne l'eût fait une mère.
- 1223 Si Doulardoukht est une femme, elle est aussi ferme qu'un roc,  
 Nul ne peut porter de blessure à ses Preux qui blessent les autres,  
 Chez elle vivent ses neveux, ils ont nom Rodi et Rossann,  
 On la dit altière, elle occupe aujourd'hui le trône des Kadjs.
- 1224 Nous apprîmes bientôt la mort d'une sœur par-delà les mers,  
 Les vizirs en leur grand chagrin se réunirent en conseil,  
 Comment annoncer le trépas de la clarté à l'univers?  
 Rochak était un vaillant preux, de milliers de guerriers le maître.
- 1225 Rochak dit : « Si l'on me tue même, au deuil je ne veux assister,  
 Je m'en vais par les grands chemins amonceler force butin,  
 Je reviendrai plein de richesses, je serai de retour de sorte,  
 Que si la Reine va pleurer sa sœur, je conduirai l'escorte. »
- 1226 « A tous ses hommes, il nous dit : « Je m'en vais, venez avec moi »,  
 Il emmena une centaine de guerriers, choisis par ses soins,  
 Veillant la nuit, durant le jour nous courions par les grands chemins,  
 Pillant et raflant le butin, en détruisant les caravanes.
- 1227 Nous errions à travers les champs; une fois, par l'obscurité nuit,  
 Au milieu des landes surgit une lueur étrange et vive,  
 Nous pensions : est-ce le soleil, du ciel sur la terre ayant fui?  
 Et, stupéfaits, nous nous laissions emporter par la rêverie.
- 1228 Les uns disaient : « C'est là l'aurore », et les autres : « Non, c'est  
 [la lune »;  
 Nous nous approchâmes en groupe, voulant l'observer de plus près,  
 Nous dessinâmes un détour en avançant pour l'entourer,  
 Soudain jaillie de la lumière, une voix vers nous est venue
- 1229 Elle nous dit : « Qui êtes-vous, cavaliers, dites-moi vos titres,  
 « Place! je vais en Kadjéthie, messager de Goulantcharo! »  
 En nous disposant en un cercle, nous approchâmes à ces mots,  
 Un cavalier aux traits de feu à nos regards se découvrit.

- Nous fixions le visage d'astre qui jetait partout ses éclairs,  
 Ses longs cils, tout comme un soleil, illuminaient tout alentour,  
 Il prononçait peu de paroles, disant des mots pleins de réserve,  
 Le reflet brillant de ses dents éclairait des sourcils de jais. 1230
- Nous parlâmes encor au soleil un langage empli de douceur,  
 Ce n'était pas un écuyer, nous sentîmes la tromperie,  
 Rochak devina une femme, vers elle il poussa son coursier,  
 Nous la saisîmes de nos mains, sans lui permettre de s'enfuir. 1231
- Nous répétâmes : « Dis le vrai, toi pareille au soleil qui luit,  
 A qui es-tu et d'où viens-tu, illuminant ainsi la nuit ? »  
 Muette, elle laissait couler une source de pleurs brûlants,  
 La pleine lune est bien à plaindre quand la dévore le serpent. 1232
- Sur l'aventure véritable, et le mensonge et son secret,  
 Elle se tut, ne disant pas qui l'a trahi, ni qui elle est,  
 Elle parlait avec colère, nous écartant d'elle, irritée,  
 Comme un aspic, avec ses yeux, fascinant qui la regardait. 1233
- Rochak dit : « Ne lui parlez pas, il y a là quelque mystère,  
 Son histoire paraît étrange et difficile à raconter,  
 La fortune de notre Reine, de tout homme est à envier,  
 Si Dieu lui-même lui accorde la plus étonnante merveille! 1234
- C'est Dieu qui nous l'a envoyée, en don pour notre souveraine!  
 Emmenons-la comme une offrande, nous en serons remerciés,  
 La cachant, nous serions trahis, et Doulardoukht est fort sévère,  
 D'abord c'est grande vilénie, et puis c'est péché envers elle. » 1235
- Sans pousser avant la dispute, nous lui donnâmes notre accord,  
 La menant vers la Kadjéthie, nous partîmes, frayant sa route,  
 Mais nous n'osions pas l'approcher, ou lui adresser la parole,  
 Elle pleurait, le cœur brûlant, de ses larmes baignant ses joues. 1236
- Je priai Rochak : « Laisse-moi partir, bientôt je reviendrai,  
 Je suis venu à Goulantchar afin de régler quelque affaire,  
 Il m'a laissé venir ici, je dois rapporter des denrées,  
 Je vais les prendre et m'en aller afin de les rejoindre à temps. » 1237
- Les autres se montraient ravis du conte fait par le soldat,  
 En l'entendant, tarit en moi la source de l'étang des larmes,  
 Je reconnus à tous les signes la belle que mon cœur aida,  
 Je ressentis un peu de joie, autant que ce que pèse une drachme. 1238

- 1239 Je fis appeler ce soldat, le fis asseoir près de ma porte,  
 Je lui dis : « Répète ton conte car je veux aussi le savoir »,  
 Il fit à nouveau le récit que j'avais entendu déjà,  
 La nouvelle me ranima, me fit revivre, à demi morte.
- 1240 J'ai deux esclaves noirs qui sont instruits dans l'art de la magie,  
 Pouvant, au moyen de cet art, aller et venir invisibles,  
 Je les mandai, les envoyai en toute hâte en Kadjéthie.  
 « Apportez-moi de ses nouvelles, leur dis-je, par vos artifices. »
- 1241 Ils revinrent trois jours plus tard, ayant fait grande diligence :  
 — « On l'a conduite chez la Reine qui partait pour delà les mers,  
 Nul ne peut la fixer des yeux, elle est ainsi que le soleil,  
 Au jeune Preux Rossann, déjà la voix publique la fiance. »
- 1242 Doulardoukht a dit : « Elle doit de Rossann devenir l'épouse,  
 Maintenant, j'ai le cœur à vif, je ne puis penser à ces noces,  
 A mon retour, celle qu'on nomme un soleil deviendra ma bru ».  
 Accompagnée d'une servante, elle la tient dans une tour.
- 1243 La Reine est partie emmenant ceux qui sont versés en magie,  
 Car le chemin est périlleux et l'ennemi prêt à combattre,  
 Elle a laissé de jeunes preux, parmi les plus vaillants choisis,  
 De sitôt elle ne viendra, récent encor est son départ.
- 1244 A ce jour la cité des Kadjs demeure une place imprenable,  
 Un mont rocheux, immense et long, s'élève au milieu de la ville,  
 Dedans le roc est une grotte, à la tour un tunnel conduit,  
 Dans ce cloître vit, solitaire, l'Astre qui brûle les regards.
- 1245 Nuit et jour, au seuil de la grotte, se tiennent de farouches gardes,  
 Dix mille preux vaillants sont là, parmi les notables triés,  
 Devant chacune des trois portes de la ville, ils sont un millier,  
 Mon cœur, le monde te châtie, j'ignore ce qui t'y attache ! »
- 1246 Avthandil aux traits de soleil, en son cœur triste, à ce récit  
 Se réjouit et frémit d'aise, il ne révèle pas sa joie,  
 Lui qui de naissance est splendide, le Dieu des Cieux il remercie!  
 « O conte-moi, ô sœur de l'homme ! encor cette plaisante histoire. »
- 1247 A Fatmane, il dit : « Femme aimable, à tes attraits je dois me rendre,  
 Tu m'as narré de façon claire une aventure fascinante,  
 Mais conte-moi plus en détail les affaires de Kadjéthie,  
 Si les Kadjs sont immatériels, qui donc leur a donné un corps ?

- Ma pitié envers cette belle me brûle et me couvre de flammes, 1248  
 Si les Kadjs ne sont pas de chair, que feront-ils de cette femme? »  
 « Écoute-moi, lui dit Fatmane, je vois bien que là tu t'étonnes,  
 Ceux qui habitent dans les grottes sont, non des démons, mais des  
 [hommes.
- On leur donne le nom de Kadjs, car chez eux se sont réunis, 1249  
 Des hommes versés en magie, forts experts dans ces artifices,  
 Malfaisants pour tous les humains, ils sont à l'abri des blessures,  
 Leurs adversaires s'en reviennent, écharpés, privés de la vue.
- « Ils aveuglent leurs ennemis par des artifices magiques, 1250  
 Ils déchaînent des vents terribles, ils engloutissent des navires,  
 Ils savent marcher sur les eaux qu'ils sont capables d'assécher,  
 Ils font le jour obscur ou bien éclairent la nuit à leur gré.
- Aussi, tout le monde alentour leur donne-t-il le nom de Kadjs, 1251  
 Ce sont également des hommes, comme nous, faits de même chair! »  
 Avthandil la remercia : « Du feu tu calmes les ravages,  
 Le récit de cette aventure, m'enchantant, fit plus que me plaire. »
- Avthandil, du fond de son cœur, glorifie Dieu avec ses larmes, 1252  
 Il dit : « O Dieu, je Te rends grâce, Toi qui soulages les souffrances!  
 Présent et Passé réunis, Inconnaissable et Ineffable,  
 Soudain, Votre faveur divine tout autour de nous se répand. »
- Par ces pleurs, à cette nouvelle, il louait la gloire de Dieu, 1253  
 Fatmane, en s'en croyant l'objet, se brûlait encor davantage,  
 Le Preux retenait son secret, il simulait d'être amoureux,  
 Fatmane enlaçait le soleil, couvrant de baisers son visage.
- Lors, Fatmane avec Avthandil goûte le bonheur jusqu'à l'aube, 1254  
 Le Preux à son cou, sans désir, accole le cou de cristal,  
 Il meurt, pensant à Thinathine, de sursauts furtifs il tressaille,  
 Son cœur, redevenu sauvage, le fuit parmi les bêtes fauves.
- Avthandil répand en secret des pleurs qui rejoignent la mer, 1255  
 Dans les remous noirs de ses yeux, nagent des navires de jais,  
 Il dit : « Voyez, heureux amants, privé de la charmante rose,  
 Comme un corbeau sur le fumier, moi, le rossignol je repose! »
- Les larmes coulent de ses yeux, capables d'attendrir le sol, 1256  
 Le champ de roses de ses joues endigue la forêt de jais,  
 Fatmane en ressent de la joie, tel un bel oiseau qui s'égaie  
 Quand le corbeau trouve la rose, il se prend pour le rossignol.

- 1257 Au matin, le soleil, jetant au monde ses rayons, se baigne,  
Fatmane lui offre tunique et voile, et turban pour la tête,  
Des parfums de toutes senteurs, une chemise des plus belles :  
« Revêt ce qui te plaît, dit-elle, n'aie point de crainte ni de gêne. »
- 1258 Avthandil dit : « C'est aujourd'hui que je vais révéler l'affaire ! »  
De porter l'habit de marchand, jusqu'alors il s'était fait règle,  
Ce jour, de vêtements de preux il revêtit son corps superbe,  
Par la beauté, resplendissant, le lion fut semblable au soleil.
- 1259 Fatmane avait orné sa table, gardant Avthandil à souper,  
Le Preux entra, tout équipé, gai, le visage souriant,  
Elle, s'étonnant de le voir sans le costume des marchands,  
Lui lança : « Tu vas ravir tous ceux qui perdent l'esprit pour toi. »
- 1260 Fatman'Khatoune s'étonnait de l'élégance d'Avthandil,  
Il ne donnait pas de réponse, mais il ne cessait de sourire,  
« Elle ignore tout, songeait-il, sinon elle ne rirait pas. »  
Il ne pouvait faire autrement, il montrait u visage aimable.n
- 1261 Après le repas, ils se quittent, chez lui s'en retourne le Preux,  
Satisfait, après avoir bu, il s'abandonne au doux sommeil,  
Il se réveille, au soir venu, versant ses rayons sur la plaine,  
Puis il fait appeler Fatmane : « Rends-toi chez moi ; viens, je  
[suis seul. »
- 1262 Elle vint; Avthandil ouït sa voix qui soupirait tout bas,  
Disant : « Il désire ma mort, ce corps d'aloès, ce bel arbre ! »  
Sur un coussin de son divan, il la fit asseoir près de lui,  
Sous l'ombre de l'auvent des cils, la joue de rose s'assombrit.
- 1263 Avthandil lui dit : « Ah! Fatmane, je connais bien ton noble cœur,  
Tu vas frémir ici tout comme à la morsure d'un serpent,  
Jusqu'à ce jour tu n'as pas su la vérité à mon sujet,  
Les cils qui me tuent sont pareils à de noirs arbustes de jais.
- 1264 Tu crois que je suis un marchand, le patron d'une caravane,  
Je suis le commandant des troupes, le Spaspeth du Grand Rostévann,  
Le chef d'une puissante armée, ainsi qu'il convient à ce Roi,  
Je suis possesseur de grands biens, j'ai des trésors incomparables,
- 1265 Je sais, tu es une âme sûre, fidèle et digne de confiance,  
Le Roi n'a d'enfant qu'une fille, soleil flamboyant sur la terre,  
C'est elle qui me fait brûler et fondre à son foyer brûlant,  
Elle m'a prié de partir, j'ai quitté mon tuteur, son père.



*Lettre de Fatmane  
 à Nestan'Daredjane*

- 1272 Fatmane lui écrit : « Bel astre ! ô Soleil céleste du monde !  
 Qui brûles et qui fais tressaillir ceux qui sont éloignés de toi,  
 Éloquente au parler charmant, à la langue tendre et suave,  
 Cristal et rubis, l'un et l'autre, formant un unique mélange !
- 1273 Bien que tu n'aies point consenti à nous conter ton aventure,  
 J'ai cependant connu le vrai, et mon cœur s'en est réjoui,  
 A Tariel errant pour toi, rends le bonheur, par tes nouvelles,  
 Que vos désirs soient accomplis, qu'il soit la rose et toi l'œillet.
- 1274 Son frère juré est venu, il est en quête, à ta recherche,  
 Chevalier arabe, Avthandil en Arabie est renommé,  
 Chef des troupes du Roi Rostann, nul ne saurait le dédaigner,  
 Écris, apprends-nous ton destin, vaillante, sage et raisonnable.
- 1275 C'est pour cela que nous avons chez toi dépêché cet esclave,  
 Qu'arrive-t-il en Kadjéthie ? Les Kadjs y sont-ils de retour ?  
 Il nous faut savoir les détails précis, le nombre des guerriers,  
 Quels sont les hommes qui te gardent, et qui commande à ces  
 [derniers ?
- 1276 Écris-nous et révèle-nous ce que tu sais de ces parages,  
 Et puis, envoie pour ton amant quelque gage de ton amour,  
 Que ta joie surpasse le nombre des souffrances que tu supportes,  
 Si Dieu veut, je réunirai des amants promis l'un à l'autre. »
- 1277 — « Va, courrier, va, dépêche-toi, puisque tu as le pas rapide,  
 Je t'envie, tu pars, tu vas voir le diamant et le rubis,  
 Tu as plus de bonheur que moi, tu verras les yeux qui me brûlent,  
 Laissant ma vie derrière toi, comprends ma peine et t'attendris ! »

- Fatmane donna la missive à l'esclave, en magie expert. 1278  
 « Remets, dit-elle, cet écrit à la femme au visage d'astre. »  
 Le magicien s'enveloppa d'une mante de couleur d'herbe,  
 Et dans l'instant il disparut, volant de terrasse en terrasse.
- Il s'envola, telle une flèche lancée par un habile archer, 1279  
 Quand il parvint en Kadjéthie, déjà tombait le crépuscule,  
 Invisible, il passe au travers des gardes rangés à l'entrée,  
 Il apporte au Soleil la lettre de celle qui languit pour elle.
- Il passa les portes du fort, pour lui elles semblaient ouvertes, 1280  
 Il se glissa, la face noire, les cheveux longs, la cape verte,  
 Le Soleil alors tressaillit, craignant un danger menaçant,  
 La rose se teint en safran, en bleu d'azur la violette,
- Le nègre dit : « Qui me crois-tu, pourquoi ce trouble et cet effroi ? 1281  
 Je suis esclave de Fatmane, en messager venu chez toi,  
 Cette lettre peut témoigner que je ne conte pas de fable,  
 Retiens les rayons du soleil, ô rose, et trop tôt ne te fane ! »
- La face de soleil s'étonne de la nouvelle de Fatmane, 1282  
 Diamants sous le dais de jais, les yeux s'ouvrent telles des amandes,  
 L'esclave, de sa propre main, lui remet alors le message,  
 Soupirant, elle s'en empare, et puis l'arrose de ses larmes.
- Puis elle s'adresse à l'esclave : « Qui donc s'en vient à ma recherche, 1283  
 Qui connaît que je suis en vie et que mon pas foule la terre ? »  
 Il répondit : « Je vous dirai la seule chose que j'appris :  
 Depuis ton départ, et pour toi, notre soleil est assombri.
- Depuis ce jour, de mille lances le cœur de Fatmane est percé, 1284  
 Les larmes qu'elle a répandues sont allées s'unir à la mer,  
 Une autre fois, j'ai déjà pu lui apporter de tes nouvelles,  
 Dieu soit témoin que, depuis lors, ses tristes pleurs n'ont point cessé.
- Et maintenant est apparu un Preux au merveilleux visage, 1285  
 Elle a conté, tout en détail, ce que vous eûtes de souffrances,  
 C'est lui qui est à ta recherche, son bras semble celui d'un brave,  
 Ils m'ont envoyé, me chargeant de faire grande diligence. »
- La femme dit : « Homme vaillant, tes propos me semblent sincères, 1286  
 De moi Fatmane ignorait tout, jusqu'au nom de mon ravisseur,  
 Celui qui me brûle de feu gît quelque part, privé de force,  
 Je vais écrire, mais dis-lui le brasier qu'en mon cœur je porte. »

*Lettre de Nestan'Daredjane  
 à Fatmane*

- 1287 La face de soleil écrit : « Khatoune, ô la plus douce mère!  
 Ce monde dont je suis captive, vois-tu ce qu'il a fait de moi!  
 Hélas! à mes tourments anciens se mêlent des douleurs nouvelles,  
 Mais j'ai lu ta lettre et je sens l'espoir se joindre à mon émoi.
- 1288 Par deux fois, allégeant ma peine, tu m'as sauvée des sortilèges,  
 Maintenant, je suis retenue prisonnière au milieu des Kadjs,  
 Tout un royaume et des guerriers par milliers, seule, me protègent,  
 Mes dessins et mes entreprises ont reçu l'échec en partage.
- 1289 Que t'annoncer et que t'écrire sur mon état et sur mon sort?  
 Le Roi des Kadjs n'est point venu, les Kadjs ne viendront pas encor,  
 Mais des guerriers, en quantité innombrable, veillent prudents,  
 Crois-moi, il ne faut rien tenter, me rechercher n'a point de sens.
- 1290 Celui qui part à ma recherche accomplit l'inutile effort,  
 Il souffre, il brûle comme moi, la même flamme le dévore,  
 Mais je l'envie, car il a vu mon Soleil échappant au givre,  
 Hélas, c'est grand pitié pour moi que d'être sans lui et de vivre!
- 1291 Je ne t'ai pas conté ma vie; en ce temps-là je dus me taire,  
 Ma langue ne pouvait parler et je m'épargnais des tourments;  
 Je t'en supplie, prie mon amant, pour moi, qu'il me prenne en pitié,  
 Qu'il ne vienne point me chercher, écris-lui, fais-le-lui connaître.
- 1292 Mon cœur souffre assez, qu'il m'épargne de mourir d'une peine  
[égale,  
 Si je le voyais trépasser, je mourrais d'un double trépas,  
 Nul ne peut me porter une aide, je le connais d'un vrai savoir,  
 Lapide-moi, s'il refusait, sous un amas de pierres noires.

Tu me demandes d'envoyer un gage, aussi je ne l'oublie,  
Je joins un lambeau de ce voile, qu'en souvenir je tiens de lui,  
Aussi est-il, selon mon cœur, un tendre et doux objet à voir,  
Cependant il est de couleur tout semblable à mon destin noir! »

*Lettre de Nestan'Daredjane  
à son amant*

- 1294 Elle écrit à son amant parmi les soupirs et les pleurs,  
Avec ses larmes apaisant le feu qui consumait son cœur,  
Elle écrit de tendres mots, perçant de flèches qui l'écoute,  
En son milieu se fend la rose, un rang de perles se découvre.
- 1295 Voici, mon bien-aimé, la lettre écrite de ma propre main,  
La plume en est mon corps tremblant que je trempe en le fiel amer,  
L'un sur l'autre, nos cœurs pressés forment un tendre parchemin,  
Cœur, ô cœur noir, tu es captif, ne te dégage de tes liens!
- 1296 Aperçois-tu, mon bien-aimé, ce que fait le Monde éphémère,  
Pour moi, dure la même nuit, quoique rayonne ta lumière,  
Le Sage qui bien le connaît, le méprise, il ne peut lui plaire,  
Hélas, combien, sans toi, ma vie est une difficile peine.
- 1297 Vois, mon âme, comme le monde et le temps maudit nous séparent,  
O tendre amour! je n'ai pas eu l'heur de te voir empli de joie,  
Hélas! par tes coups transpercé, mon cœur que peut-il loin de toi,  
La raison cachée se découvre et de mon sort ôte le voile!
- 1298 Sur ton Soleil, je te le jure, je ne te croyais pas en vie,  
Je croyais que mon existence et ma force étaient abolies,  
J'ai prié Dieu, j'ai rendu grâce au Créateur, à ces nouvelles,  
J'ai comparé à mon bonheur le poids de mes tourments passés.
- 1299 Il suffit que tu sois vivant pour donner l'espoir à mon cœur,  
A mon cœur qui n'est que blessure et qui est embrasé de feux,  
Souviens-toi de moi, songe à moi quelque part au loin égarée,  
Je veille sur l'amour de toi, la belle fleur que j'ai plantée.

*Le chevalier à la peau de tigre*

207

- Pour le reste, mon bien-aimé, que te conter de mon histoire? 1300  
 La langue se fatigue et nul à l'entendre ne peut la croire,  
 Fatmane m'a prise aux sorciers, que Dieu l'ait en sa sauvegarde!  
 Ainsi le monde a fait encor ce qui s'accorde à son usage.
- Le monde ajoute une douleur encor à la douleur ancienne, 1301  
 Le destin n'est pas assouvi de mes souffrances si diverses,  
 Des Kadjs malaisés à combattre, encor il m'a fait la captive,  
 C'est le destin, mon bien-aimé, qui fait tout ce qui s'accomplit.
- Je suis en une tour si haute que l'œil à grand-peine y parvient, 1302  
 Une voie sous terre y conduit, la garde constamment s'y tient,  
 Ni durant le jour, ni la nuit, les guerriers ne quittent le guet,  
 Prêts à foncer et tout détruire ainsi qu'un incendie le fait.
- Crois-tu qu'au combat ces guerriers lancent des armes ordinaires! 1303  
 Ne m'achève pas d'un chagrin plus mortel que celui que j'ai,  
 Te voyant mort, je flamberai comme une étoupe à l'étincelle,  
 Je suis loin de toi; que ton cœur, plus ferme que le roc, l'accepte.
- Mon bien-aimé, ne t'abandonne à la souffrance qui t'opprime, 1304  
 Ne dis pas : elle est à un autre, celle à la taille d'aloès,  
 La vie sans toi n'est pas la vie, toujours m'accable le regret,  
 Je me frapperai d'un poignard, ou sur les rochers me broierai!
- Par ton Soleil, je te le jure, la Lune n'appartient qu'à toi, 1305  
 Même si trois soleils surviennent, ô Soleil, je ne suis qu'à toi!  
 De hauts rochers sont près de moi, je me jetterai ici même,  
 Prie pour le salut de mon âme, et que le ciel m'ouvre des ailes!
- Prie Dieu afin qu'il me délivre encor des tourments de ce monde, 1306  
 Du lien qui m'attache à la terre, au feu, à l'air ainsi qu'à l'onde,  
 Afin d'exaucer mes désirs, qu'il m'offre pour voler des ailes,  
 Que je contemple, nuit et jour, les rayons flamboyants du ciel.
- Puisque tu en as la parcelle, le soleil sans toi ne peut être, 1307  
 Tu accompagnes justement son char de gloire dans son orbe,  
 Je viendrai te voir et ta vue viendra éclairer mon cœur sombre,  
 La mort me sera bonne et douce, autant que ma vie fut amère.
- Puisque je t'ai voué mon âme, la mort pour moi devient légère, 1308  
 Mais ton amour que j'ai semé, au fond de mon cœur, se déploie,  
 Lorsque j'évoque ton absence, ma blessure encor plus me blesse,  
 Mon bien-aimé, ne pleure plus celle qui est perdue pour toi.

- 1309 Va, porte secours à mon père en suivant le chemin des Indes,  
 Assailli par ses adversaires, il n'a secours de nulle part,  
 Apporte-lui la joie du cœur, il souffre d'être loin de moi,  
 Evoque-moi, sur toi versant mes larmes qui n'ont pas de fin.
- 1310 Je me lamentais sur mon sort, c'est assez de plaintes aigries !  
 La cause d'un cœur innocent sait gagner le chemin du cœur,  
 Je mourrai pour toi, les corbeaux sur moi jetteront leurs grands cris,  
 Tant que je vis, je suffirai pour tes tourments et pour tes pleurs.
- 1311 Reçois un lambeau de ce voile qu'en présent tu m'avais donné,  
 O mon bien-aimé, j'ai taillé cette écharpe dans l'un des bords,  
 Témoin de notre grand espoir, qu'il en demeure le symbole,  
 La roue des sept cieux en courroux soudain contre nous s'est  
 [tournée ! »
- 1312 Quand elle eut achevé d'écrire pour son bien-aimé le message,  
 Nestane sur l'un des côtés coupa un lambeau de l'écharpe,  
 Sa chevelure épaisse et longue lui sied quand elle est tête nue,  
 Et l'aile de corbeau remue un souffle chargé de parfums.
- 1313 Reprenant son chemin, l'esclave à Goulantcharo s'en revint,  
 Il se rendit en un instant, sans aller longtemps, chez Fatmane,  
 Quand Avthandil eut obtenu ce qu'il avait tant désiré,  
 Il leva les bras, louant Dieu, l'esprit lucide et non grisé.
- 1314 A Fatmane il dit : « Tous mes vœux sont comblés au juste moment,  
 Je ne suis pas quitte envers toi de ta peine et de ton tourment,  
 Je pars, je ne puis demeurer, un an déjà va s'achever,  
 Je vais lancer dessus les Kadjs celui qui va les massacrer. »
- 1315 La femme répondit : « O lion ! mes feux deviennent plus brûlants,  
 Et mon cœur s'assombrit encor en s'éloignant de ta lumière,  
 Hâte-toi, sans souci de moi, l'amant fou toujours est dément,  
 Si les Kadjs étaient de retour, tu n'y parviendrais qu'à grand-peine. »
- 1316 Le Preux appela les guerriers de Pridon qui formaient l'escorte,  
 Il leur dit : « Morts jusqu'à ce jour, nous avons retrouvé la vie,  
 Notre cœur s'est émerveillé d'apprendre ce qu'il désirait,  
 Je veux vous montrer l'ennemi réduit à merci et brisé.
- 1317 Allez et narrez à Pridon cette nouvelle véridique,  
 Je me presse et ne puis le voir, je dois me hâter en chemin,  
 Qu'il élève sa voix sonore et qu'il la fasse retentir,  
 Je vous donne tous les trésors amassés et tout le butin.

La dette que j'ai envers vous, je le sais, est considérable,  
Lorsque je reverrai Pridon, je m'acquitterai davantage,  
Maintenant, emportez les biens que nous avons pris aux pirates,  
Je ne puis rien donner de plus, ne me tenez point pour avaré.

1318

Mes biens ne sont pas avec moi, je ne puis faire de partage. »  
Il donna tout un plein navire, quantité de riches présents,  
Il leur dit : « Partez, emportez et, vos frontières repassant,  
A mon frère juré Pridon, veuillez remettre ce message. »

1319



Il achève ainsi la missive, il l'enroule et puis la cachette, 1326  
La remet aux gens de Pridon, lui la rose et la violette,  
En ajoutant de vive voix le juste détail des nouvelles,  
Ouvrant ses lèvres de corail, il découvre ses dents de perles.

Il vit un navire en partance vers où l'appelait sa fortune, 1327  
Il prit le chemin du retour, soleil aux traits de pleine lune,  
Mais il avait peine à quitter Fatman'Khatoune au cœur brûlant,  
Ceux qui se séparent de lui répandent des torrents de sang.

Fatmane, Hussein et les guerriers laissaient couler des larmes vives, 1328  
Disant : « O soleil, qu'as-tu fait ? tu nous consumes de ta flamme !  
Pourquoi rends-tu nos jours obscurs par les ténèbres du départ ?  
Tu nous enterres de la main qui devait nous ensevelir ! »

*Avthandil quitte Goulantcharo  
et rejoint Tariel*

- 1329 A bord d'un vaisseau de voyage, Avthandil a passé les mers,  
Maintenant, il chevauche seul, son visage est plein d'allégresse,  
Il se réjouit de porter cette nouvelle à Tariel,  
Avec ferveur invoquant Dieu, il étend les mains vers le ciel.
- 1330 A l'approche du bel été, les fleurs jaillissaient de la terre,  
La rose allait bientôt s'ouvrir, bientôt ils se retrouveraient.  
Le soleil, changeant de figure, entrait au signe du cancer,  
Le chevalier, en revoyant la rose, en son cœur soupirait.
- 1331 Les cieux et les nuages tonnent, fondant en gouttes de cristal,  
De sa bouche il baise la rose dont ses lèvres sont les égales,  
« Te contemplant avec douceur, lui dit-il, mes yeux te regardent,  
Je suis heureux qu'à son défaut je vous retrouve et je vous parle. »
- 1332 Quand il évoque son ami, ses yeux versent des pleurs amers,  
Par des routes emplies d'embûches, il avance vers Tariel,  
Il va par des endroits déserts, sans chemin, des ravins sinistres,  
Lorsqu'ils surgissent des roseaux, il massacre lions et tigres.
- 1333 Reconnaisant soudain les grottes, il dit : « Voici ces grands rochers  
Où demeure l'ami fidèle, pour qui tant de pleurs j'ai versés,  
J'ai mérité de lui narrer, face à face, ce que je sais,  
Que faire s'il n'était plus là, si vainement j'avais erré ?
- 1334 S'il est venu, sans doute aucun, il n'a pas attendu longtemps,  
Il doit errer par monts et vaux, les parcourant ainsi qu'un fauve. »  
« Mieux vaut passer parmi les joncs, pensait-il, et guetter toute  
[ombre. »  
Ayant dit, il fit demi-tour et se dirigea vers les champs.

- Il file d'un galop léger, il chantonne, le cœur en fête,  
Il l'appelle en criant son nom, d'une voix emplie d'allégresse,  
Il va, le soleil apparaît, son feu resplendissant soudain,  
Tariel, au bord des roseaux, se tient, l'épée tranchante en main. 1335
- Le Preux vient de tuer un lion, le sang dégoutte de son glaive,  
Près des roseaux il se tient calme, il est sans son coursier fidèle,  
Entendant les cris d'Avthandil, il prête oreille, tout surpris,  
Il regarde, le reconnaît, puis il court et bondit vers lui. 1336
- Tariel, jetant son épée, s'élançe au-devant de son frère  
Avthandil saute de cheval, semblable à l'astre de lumière,  
Ils s'embrassent, et l'un à l'autre ils se retiennent, appuyés,  
Jaillie de la bouche de rose, la voix a la douceur du miel. 1337
- Tariel, en larmes, prononce des mots éloquents et sublimes,  
Tandis que des larmes de sang empourprent la forêt de jais,  
Maints ruisseaux des sources de pleurs arrosent l'aloès sensible :  
« Puisque je t'ai vu, que m'importe toute la souffrance que j'ai. » 1338
- Si Tariel pleure, Avthandil vers lui se penche et lui sourit,  
Il rit, en entrouvrant ses lèvres de corail où les dents scintillent,  
Il lui dit : « Je sais des nouvelles dont ton cœur va se réjouir,  
La rose qui se flétrissait à nouveau déjà refleurit. » 1339
- « O mon frère, dit Tariel, la joie de ce jour me suffit,  
J'ai là tout le bonheur possible, je te contemple de mes yeux,  
Je n'attends point d'autre remède de Dieu, quoi que tu aies appris,  
Comment peut-on régler sur terre ce qui est l'affaire des cieux ? » 1340
- Devant Tariel incrédule, Avthandil ne se calmait pas,  
Il ne pouvait cacher longtemps la nouvelle, il la révéla,  
Il montra l'écharpe de Celle que parent des lèvres de roses,  
Au premier regard, Tariel la reconnut et s'en saisit. 1341
- Tariel reconnut le voile et la lettre qu'il déroula,  
Il les pressa contre sa face et tomba, rose sans couleur,  
Son âme parut s'envoler, il abaissa les cils de jais,  
Même Salaman et Caïn n'ont enduré tant de douleurs. 1342
- Quand Avthandil vit Tariel gisant à terre, évanoui,  
Il bondit pour le secourir, en lui parlant avec douceur,  
Mais il ne pouvait ranimer le Preux, tout dévoré de feux,  
Le gage d'amour de l'aimée s'était emparé de sa vie. 1343

- 1344 Avthandil s'assit pour pleurer et sanglota d'une voix douce,  
Il griffait l'aile de corbeau, déchirant le front de cristal,  
Il brisait le rubis taillé par un marteau de diamant,  
Alors des ruisseaux jaillissaient, de couleur pareils au corail.
- 1345 Voyant le Preux, il se griffait le visage, les joues en sang :  
« Ce que j'ai fait ne l'aurait fait ni l'amant fou, ni le dément,  
Pourquoi ai-je si tôt versé de l'eau sur un feu si brûlant ?  
Le cœur ne peut pas supporter un éclat de bonheur trop grand !
- 1346 J'ai frappé mon ami à mort, comment expier ma disgrâce !  
Je me blâme d'avoir parlé sans réfléchir en homme sage,  
L'ignorant ne peut triompher dans une affaire délicate,  
Il est dit que l'humble lenteur vaut mieux qu'une pompeuse hâte. »
- 1347 Ainsi qu'un homme foudroyé, Tariel gît évanoui,  
Avthandil se lève et traverse les roseaux pour chercher de l'eau,  
Il trouve le sang frais du lion, en prend pour éteindre le feu,  
Le répand sur le sein du Preux, et le saphir devient rubis.
- 1348 Avthandil, le poitrail du lion, d'un sang de lion ayant baigné,  
Tariel brusquement tressaille, les rangs des cils hindous s'émeuvent,  
Le Preux, en entrouvrant les yeux, trouve la force de s'asseoir,  
Après des rayons du soleil, la lune paraît presque noire.
- 1349 L'hiver dessèche le rosier et de ses feuilles le dépouille,  
L'approche du soleil d'été dans l'air flamboyant le consume,  
Mais le rossignol sur la rose toujours fait chanter sa voix douce,  
Chaleur le brûle et froid le gèle, il souffre une double blessure.
- 1350 Le cœur de l'homme également est difficile à satisfaire,  
Il est toujours comme dément, dans le bonheur et dans la peine,  
Toujours il se blesse, pour lui le destin n'est jamais amène,  
Qui est à soi-même ennemi, se confie au monde éphémère.
- 1351 Tariel reprend la missive de celle qui le tue encor,  
Il lit la lettre, cependant que le rend dément la lecture,  
Les pleurs lui cachent la lumière, le rayon du jour est obscur,  
Avthandil se lève et lui parle, il lui dit des mots de reproche.
- 1352 Il lui déclare : « Ta conduite est indigne d'un homme instruit,  
A quoi bon pleurer maintenant, il faut festoyer et sourire,  
Lève-toi, allons rechercher l'éclatant soleil disparu,  
Je vais te mener maintenant où tu languis d'être conduit.

- Commençons par nous réjouir ainsi que nous le méritons, 1353  
 Puis, montons sur nos destriers et sur la Kadjéthie marchons,  
 Nous aurons pour guides nos armes, eux n'auront d'issue que la fuite,  
 Laissant sur place leurs cadavres, nous reviendrons ensemble vite! »
- Tariel, sans plus défaillir, alors demande les nouvelles, 1354  
 Il lève les yeux et regarde, noir et blanc scintille l'éclair,  
 Comme un rubis sous le soleil, ses vives couleurs lui reviennent,  
 Pour qui en est digne, toujours clément, se retourne le ciel.
- En commençant à lui parler, il rendit grâce à Avthandil : 1355  
 « Comment pourrais-je te louer, toi que doivent louer les Sages!  
 Tu arroses la fleur des champs comme une source des montagnes,  
 Tu fais tarir le flot de pleurs emplissant l'étang de narcisses.
- Je ne puis payer tes bienfaits que te rendra le Dieu Céleste, 1356  
 Du haut des cieux, au lieu de moi, qu'il te prodigue ses largesses. »  
 Sautant à cheval, ils revinrent, le cœur tout empli d'allégresse,  
 Ainsi le sort allait combler Asmath affamée de nouvelles.
- Asmath, à l'entrée de la grotte, se tenait à demi vêtue, 1357  
 Elle reconnut Tariel et le Preux au blanc destrier,  
 Ainsi que chante un rossignol, tous deux avec douceur chantaient,  
 Aussitôt, elle se dressa, en sarrau, les cheveux défaits.
- Jusqu'à ce jour il regagnait toujours la grotte en soupirant, 1358  
 Elle s'étonna de le voir égayé de rire et de chant,  
 L'esprit troublé comme l'homme ivre, elle bondit, tout égarée,  
 Ignorant l'heureuse nouvelle qu'elle a si longtemps désirée.
- La voyant, ils poussent un cri joyeux et rient à pleines dents : 1359  
 « Asmath, ah! la grâce de Dieu, du haut du ciel, sur nous descend,  
 Nous avons retrouvé la Lune, enfin sont exaucés nos vœux,  
 Changeant la souffrance en plaisir, le destin vient calmer le feu! »
- Avthandil sauta de cheval, enlaçant Asmath en ses bras, 1360  
 La femme étreignit le cyprès, aux rameaux sur elle ployés,  
 Baisant le visage et le cou, les pleurs et la crainte mêlés,  
 « Qu'as-tu fait? que sais-tu? dis vite, parmi les bois je t'appelais! »
- Avthandil lui tendit la lettre de Nestane élevée par elle, 1361  
 Du cyprès aux rameaux flétris, de la lune privée d'éclat,  
 Il dit : « Vois, la lettre de celle qui tant de peine eut à souffrir,  
 Le soleil s'approche de nous, bientôt les ténèbres vont fuir. »

- 1362 Asmath reconnaît l'écriture, dès que ses yeux ont vu la lettre,  
 En s'étonnant, elle se trouble et frissonne comme en délire,  
 L'étonnement, s'emparant d'elle, de la tête aux pieds l'a surprise,  
 « Qu'ai-je vu, dit-elle, et qu'entends-je, est-ce la vérité complète? »
- 1363 Avthandil répond : « N'aie de crainte, cette nouvelle est bien réelle,  
 Le bonheur est à nos côtés, la peine et la douleur nous quittent,  
 Le soleil s'en est revenu et les ténèbres s'illuminent,  
 Le Bien a surpassé le Mal, car son essence est éternelle! »
- 1364 Avec Asmath le Roi des Indes s'entretenait, le cœur joyeux,  
 Ils s'étreignaient et s'embrassaient, pleurant des larmes de bonheur,  
 Les plumes de corbeau des cils sur la rose versaient des pleurs,  
 Dieu n'abandonne point les hommes, si l'homme sait comprendre  
 [Dieu.]
- 1365 Rendant grâce au Seigneur, ils disent : « Pour nous, Il a agi au mieux,  
 Nous avons appris, ô mon Dieu! que Tu ne voulais pas le pire. »  
 Le Roi des Indes, en parlant, élevait les mains jusqu'aux cieux,  
 Ils pénétrèrent dans la grotte, Asmath en faisait les honneurs.
- 1366 Tariel dit à Avthandil : « Entends des paroles précieuses,  
 Je vais te conter certain fait, si mon histoire ne dédaigne,  
 Depuis que j'ai conquis ces grottes et que j'ai massacré les Dèves,  
 En ces lieux gisent des trésors et des richesses fabuleuses.
- 1367 Je n'y ai point jeté les yeux, ils ne m'étaient pas nécessaires,  
 Forçons les chambres aux trésors pour en estimer les richesses. »  
 Le Preux consentit, et tous deux, Asmath les suivant, se levèrent,  
 Leur force, de quarante portes, aisément se rendit maîtresse.
- 1368 Ils trouvèrent d'immenses biens, dont l'œil n'a jamais vu d'égal,  
 Une montagne de brillants taillés avec le plus grand art,  
 Et des coffres emplis de perles ayant la grosseur d'une balle,  
 Nul n'aurait pu compter de l'or, ces quantités incalculables.
- 1369 Les quarante chambres aux trésors étaient entièrement emplies,  
 Ils découvrirent une salle transformée en réserve d'armes,  
 Des armures s'y entassaient, comme des réserves de vivres,  
 Au centre, un coffre, se trouvait, fermé, portant des sceaux intacts.
- 1370 On y lisait : « Vous trouverez ici l'armure merveilleuse,  
 Les cottes de maille et l'épée tranchante forgées à Basra,  
 Si les Kadjs attaquent les Dèves, vous triompherez de l'épreuve,  
 Mais qui l'ouvrirait avant l'heure donnerait la mort à son Roi. »

Alors, forçant le coffre, ils virent trois armures de sorte unique, 1371  
 Un équipement de combat, des armes pour trois Preux vaillants,  
 Le heaume, le haubert, l'épée; et les jambières mêmement,  
 Étaient placés dans des écrins de rubis, comme des reliques.

Chacun revêtit une armure afin de l'essayer sur soi, 1372  
 Rien ne pouvait endommager le bouclier ou la cuirasse,  
 Le tranchant de l'épée fendait le fer comme un fil de coton,  
 Pour eux, c'est le trésor du monde, jamais ils ne s'en déferont.

Ils dirent : « C'est un bon présage, il témoigne d'un sort heureux, 1373  
 Dieu nous accorde son regard, nous contemplant du haut des  
 [cieux. »

Ils emportèrent les armures, en les chargeant sur leurs épaules,  
 L'une pour l'offrir à Pridon et les autres pour chacun d'eux.

Avec des perles précieuses, ils prirent aussi un peu d'or, 1374  
 Et, quittant les quarante salles, mirent un sceau sur chaque porte.  
 Avthandil dit : « Que de ce jour ma main ne quitte plus l'épée,  
 Je passerai la nuit ici, et dès l'aube je partirai. »

O peintre, évoque ces héros, frères plus proches que des frères, 1375  
 Ces amants amoureux des astres et que personne ne surpasse!  
 Tous les deux vaillants chevaliers renommés pour leur grand  
 [courage,  
 Vois, dès qu'ils seront chez les Kadjs, vibrer les lances de la guerre!

*Départ de Tariel et d'Avthandil  
pour se rendre chez Pridon*

- 1376 Dès qu'il fit jour, ils s'en allèrent, avec eux emmenant Asmath,  
Jusqu'au pays de Nouradinn, la portant tour à tour en croupe,  
Là-bas, un marchand, à prix d'or, leur fit largesse d'un cheval,  
Avthandil leur servait de guide, sans autre compagnon de route.
- 1377 Ils rencontrèrent en chemin des bergers menant des chevaux,  
Le troupeau qu'ils virent leur plut, de Pridon il était bien digne,  
« Commettons une folie, dit l'Hindou, conviant Avthandil,  
Jouons un bon tour à Pridon, attaquons-nous à ce troupeau.
- 1378 De son troupeau, emparons-nous, il nous prendra pour des voleurs,  
Il s'en viendra pour nous combattre et les prés arroser de sang,  
Il nous reconnaîtra, soudain, surpris, il calmera son cœur,  
Un bon tour est fort agréable, il rend le courage amusant. »
- 1379 Ils s'emparèrent aussitôt des meilleurs chevaux de Pridon,  
Les bergers frappant le silex, allumèrent un feu d'alerte,  
Ils crièrent : « Qui êtes-vous, ô Preux, que faites-vous ici ?  
De ce troupeau le maître peut frapper de l'épée sans merci.
- 1380 Eux s'élançant, bandant leur arc, à la poursuite des bergers,  
Les bergers poussent des grands cris en élevant plus fort la voix,  
« A l'aide! Au secours! s'écrient-ils, les brigands vont nous  
[massacrer! »  
A ce bruit chacun accourut, sans tarder on prévint le Roi.
- 1381 Pridon s'équipe et saute en selle et vient au combat disposé,  
La clameur gagne, on se rassemble, les guerriers recouvrent les prés,  
Vers eux s'avancent les soleils que l'hiver ne saurait glacer,  
Pour dissimuler les visages les visières sont abaissées.

- Voyant Pridon, Tariel dit : « Je trouve enfin qui je réclame. » 1382  
 Otant le heaume, en plaisantant, il sourit à l'ami fidèle,  
 Lançant : « Pourquoi brave Pridon notre arrivée te fâche-t-elle ?  
 Tu nous reçois l'épée en main, en hôte avare de sa table. »
- Pridon, sautant de son cheval, en se présentant les salue, 1383  
 Les preux descendent à leur tour, puis en l'étreignant ils l'embrassent,  
 Pridon, tendant les bras au ciel, à Dieu rend infiniment grâce,  
 Les grands seigneurs qui les connaissent leur souhaitent la bienvenue.
- Pridon dit : « Je vous attendais bien plus tôt, pourquoi ce retard ? 1384  
 Je ne redoute nulle peine, je suis prêt pour votre service,  
 Il semble que la Belle Lune à deux Soleils se réunisse,  
 L'un près de l'autre rayonnants, à cheval ils quittent la place. »
- Devant le palais élégant de Pridon, ils sautent à terre, 1385  
 Le Preux fait asseoir près de lui Avthandil proche comme un frère,  
 Le siège où Tariel prend place est couvert de velours broché,  
 A leur hôte au cœur renommé tous deux présentent la cuirasse.
- Ils disent : « Nous n'avons pour l'heure, nul autre cadeau à t'offrir, 1386  
 Mais nous avons, en autre lieu, mille richesses merveilleuses. »  
 Il se prosterne jusqu'à terre, il répond sans perdre de temps :  
 « Le beau présent que vous daignez m'apporter me fait grand  
 [honneur. »
- Ils goûtèrent cette nuit-là, l'hospitalité de Pridon, 1387  
 Ils les fit se baigner aux bains, puis les combla de vêtements,  
 Leur fit revêtir des habits, des plus somptueux et brillants,  
 Puis leur offrit des diamants précieux dans une coupe d'or.
- Il dit : « Le propos que je tiens convient à l'hôte détestable, 1388  
 Qui traite ainsi que des déments insipides des hommes sages,  
 Mais il ne faut point s'attarder, nous devons nous remettre en marche,  
 Car si les Kadjs nous devançaient, nous aurions une lourde tâche.
- A quoi bon de nombreux guerriers, il suffit d'un groupe de braves, 1389  
 Trois cents hommes nous suffiront, quittons ces lieux, partons en  
 [hâte,  
 Empoignant nos épées, allons en Kadjéthie vaincre les Kadjs,  
 Bientôt nous retrouverons celle dont le corps d'aloès nous tue.
- Je fus déjà en Kadjéthie, vous verrez cette forteresse, 1390  
 Entourée de si hauts rochers que l'ennemi n'a point d'accès,  
 L'attaque franche est impossible, il faut pénétrer en secret,  
 Aussi ne faut-il point d'armée qui furtivement ne progresse. »

- 1391 Les autres donnant leur accord au discours ainsi prononcé,  
Ils laissèrent sur place Asmath par Pridon de cadeaux comblée  
Ils emmenèrent les trois cents cavaliers pareils aux héros,  
A la fin Dieu fait triompher ceux qu'il a d'abord éprouvés.
- 1392 Tous trois, l'un à l'autre voués, ensemble ils passèrent la mer  
Pridon leur montrant le chemin, par nuit et jour ils chevauchèrent,  
Il dit enfin : « Nous approchons des marches de la Kadjéthie,  
Il nous faut avancer de nuit pour ne pas être découverts. »
- 1393 Sur l'avis donné par Pridon, tous les trois sont du même avis,  
Au jour levant ils s'arrêtaient, avançant au cours de la nuit,  
Enfin apparut la cité avec des troupes innombrables,  
Tout entourée de hauts rochers, les voix y faisaient un vacarme.
- 1394 A la porte du souterrain se tenaient dix mille guerriers,  
Les lions aperçurent la ville, la lune immobile qui brillait,  
Ils dirent : « Maintenant, tenons conseil et décidons le choix,  
Cent hommes vaincront un millier, s'ils agissent comme il se doit! »

*Conseil*  
*de Nouradinn Pridon*

Pridon dit : « Voici mon avis, je ne pense pas me leurrer, 1395  
Nous sommes peu, prendre le fort exige nombre de guerriers,  
Nous ne pouvons, à découvert, combattre, il ne faut se vanter,  
Nous pourrons attendre mille ans s'ils tiennent les portes fermées.

« Mes maîtres m'ont, depuis l'enfance, enseigné dans l'art des 1396  
[jongleurs,  
M'exerçant au saut périlleux, ils m'ont appris leurs tours de force,  
Je puis avancer sur un fil sans que l'œil puisse m'entrevoir,  
Les jeunes gens, s'ils me voyaient, seraient envieux de mon art.

« Celui d'entre nous qui le mieux sait, au loin, lancer le harpon, 1397  
Pourrait jeter sur une tour le crochet d'un très long cordage,  
Je puis parcourir cette corde, en courant comme à travers champs,  
Par mes soins vous ne pourrez plus y trouver un garde vivant,

« Porter le pavois et les armes ne me paraît point difficile, 1398  
Je fondrai comme un ouragan et je bondirai dans la ville,  
Je massacrerai les guerriers, vous verrez les portes s'ouvrir,  
Jetez-vous alors à l'endroit où les cris d'effroi vont jaillir. »

## *Conseil d'Avthandil*

- 1399 Avthandil lui dit : « Tes amis ne peuvent se plaindre, ô Pridon!  
Tu ne ressens pas de blessure, et fais confiance au bras du lion,  
Tu donnes un conseil difficile, l'ennemi peut craindre et trembler,  
Mais écoute les cris des gardes, les uns des autres rapprochés.
- 1400 Dès tes premiers pas sur le fil en entendant bruire tes armes,  
Ils t'apercevront, et pour sûr, bientôt ils trancheront le câble,  
Tout serait perdu sans profit! Ne resterait que le courage!  
Non, ce conseil ne convient pas, il faut procéder sans dommage.
- 1401 Il vaut mieux que vous demeuriez cachés dans un endroit désert,  
Les gardes ne retiennent pas le voyageur entrant en ville,  
Je vais m'habiller en marchand, agissant de manière habile,  
Je chargerai sur un mulet le casque, l'armure et l'épée.
- 1402 Il n'est pas bon d'aller tous trois, nous pourrions être devinés,  
J'irai déguisé en marchand, en les abusant comme il faut,  
En secret je mettrai l'armure, et soudain je les surprendrai,  
Si Dieu veut, je ferai couler leur sang en abondants ruisseaux.
- 1403 J'aurai tôt fait de liquider sans mal la garde intérieure,  
Vous autres, foncez sur les portes; tous ensemble, ainsi que des  
braves,  
J'en aurai brisé les verrous, sans que m'arrêtent les remparts,  
Tel est mon conseil, décidez s'il est de manœuvre meilleure. »

## *Conseil de Tariel*

- Tariel dit : « Je reconnais votre héroïsme sans égal, 1404  
 Vos conseils, comme vos projets, rappellent votre grand courage,  
 Vous voulez, non le geste vain, mais la bataille véritable,  
 C'est dans les combats périlleux que la bravoure se dévoile.
- Mais laissez-moi en cette affaire également faire le choix, 1405  
 Si mon Soleil, en entendant le bruit, se penche et qu'elle voie  
 Que tous les deux vous combattez et que je manque à ce combat,  
 J'aurai perdu l'honneur, en vain, de phrases ne me flattez pas.
- Au lieu de suivre vos avis, il faut agir comme je pense, 1406  
 Prenons chacun cent cavaliers, dès que la nuit en jour se change,  
 Des trois côtés attaquons-les, lançons nos chevaux tel l'éclair,  
 Ils viendront au-devant de nous, nous frapperons d'un poing de fer.
- Chargeons soudain, encerclons-les, leur coupant les chemins des 1407  
[portes,  
 L'un de nous gagnera le fort, les autres frapperont d'estoc,  
 Celui qui sera dans la place fera verser des flots de sang,  
 Confions-nous à nos épées qui nous ont servi vaillamment. »
- Alors Pridon de s'exclamer : « Je comprends tout, je le vois bien, 1408  
 Ils ne pourront pas devancer ce destrier qui fut le mien,  
 En te le donnant j'ignorais que, chez eux, nous verrions les Kadjs,  
 Sinon, je l'aurais conservé, je vous avoue que je suis ladre ! »
- Pridon s'amuse ainsi, joyeux, à tenir des propos plaisants, 1409  
 Et là-dessus ils se dérident ces sages au verbe éloquent,  
 Les uns les autres ils s'égaient par des paroles enjouées,  
 Ils descendent pour s'équiper, choisissant les meilleurs coursiers.

- 1410 Ils se lancèrent des bons mots mais non point de propos trop verts,  
Et pour conclure ils firent choix du plan donné par Tariel,  
Ils emmenèrent trois cents hommes, semblables tous à des héros,  
Puis ils montèrent à cheval ; chacun prit le casque de guerre.

*Prise de la forteresse de Kadjéthie  
 et délivrance  
 de Nestan'Daredjane*

Je vis ces jeunes chevaliers, surpassant en feu le soleil, 1411  
 Les sept planètes les protègent, d'une colonne de lumière,  
 Tariel, à la stature élancée, monte un cheval noir,  
 L'ennemi fond à les combattre, et qui les contemple à les voir,

Ce que je vais conter ici est tout semblable à leur image, 1412  
 Les nuages versent la pluie, sur les monts éclate l'orage,  
 Qui fond ravageant les vallées parmi les grondements d'effroi,  
 Lorsqu'ils s'unissent à la mer, ils sont calmes comme autrefois.

Certes Pridon et Avthandil sont d'une valeur sans égale, 1413  
 Mais de combattre Tariel pour nul être n'est souhaitable,  
 Le soleil éclipse les astres, les étoiles ne brillent plus,  
 Entendez ceux qui m'écoutez, oyez le furieux combat.

Ils se divisent en trois groupes, se chargeant chacun d'une porte, 1414  
 Ils sont suivis des trois cents preux, semblables tous à des héros,  
 Ils passent la ronde de nuit, prestement et sans nul défaut,  
 Se montrant à l'aube, ils avancent, l'on voit les boucliers qu'ils  
 [portent.

D'abord ils vont d'un pas tranquille, ainsi que l'on fait en voyage, 1415  
 Sans éveiller la vigilance et sans être vus de personne,  
 Ils avançaient sans crainte au cœur, ils allaient d'une allure calme,  
 Quand ils furent près de l'enceinte, ils mirent vivement le heaume.

Soudain, donnant de l'éperon, ils font tournoyer leurs matraques, 1416  
 Ils ouvrent de force les portes, la ville résonne de bruit,  
 Ils se jettent dans le combat, tous trois, de trois côtés, attaquent,  
 L'on entend les tambours, les gongs, la voix du buccin retentit.

- 1417 Lors s'abat sur la Kadjéthie la colère immense de Dieu,  
Saturne au regard furieux, le doux feu du soleil écarte,  
Le char courroucé du destin sur eux précipite les cieus,  
L'armée des trépassés s'accroît, les champs débordent de cadavres.
- 1418 La voix tonnante de Tariel fait s'évanouir l'adversaire,  
Le Preux déchire les armures, brise les chaînons des hauberts,  
Par les trois portes enfoncées, ils pénètrent sans nul dommage,  
Ils envahissent la cité, sur la place fond le carnage.
- 1419 Avthandil et le lion Pridon dedans la ville se rejoignent,  
Ils ont détruit entièrement l'ennemi, répandu son sang,  
Ils s'aperçoivent et d'un cri se hèlent, se réjouissant,  
Ils disent : « Où donc est Tariel », et le recherchent du regard.
- 1420 Ni l'un ni l'autre ne put dire où s'était porté Tariel,  
Sans redouter les ennemis, ils s'approchèrent de la porte,  
Ils trouvèrent des monceaux d'armes, des épées aux pointes brisées,  
Là gisaient dix mille guerriers, sans vie, redevenus poussière.
- 1421 Tous les gardes des châteaux forts, tels des moribonds, étendus,  
De la tête aux pieds pourfendus, leur habit de fer déchiré,  
Les portes du donjon brisées et les débris broyés à terre,  
Disant : « Ce travail est de lui », ils reconnurent Tariel.
- 1422 Ils traversent le souterrain, alors, par le chemin frayé,  
Ils voient, délivrée du dragon, la Lune toucher au Soleil,  
Le Preux avait quitté le heaume, ses cheveux épars lui seyaient,  
Les cous sont l'un à l'autre unis, les deux cœurs ensemble pressés.
- 1423 Les amants tendrement s'étreignent, versant des pleurs à s'embrasser,  
Ils évoquent les retrouvailles de Saturne et de Jupiter,  
La rose resplendit et jette des feux quand le soleil l'éclaire,  
Pour eux commence le bonheur, après tant de chagrins passés.
- 1424 Ils s'embrassent encor tous deux, se tenant les cous enlacés,  
A nouveau se pressent les roses s'entrouvrant en forme de lèvres,  
C'est alors qu'entrent les deux preux, les trois frères sont rassemblés,  
Ils saluent le Soleil, ainsi que des convives qui se lèvent.
- 1425 Le Soleil aux superbes traits, souriant, vient au-devant d'eux,  
Embrassant ses nobles sauveurs, l'air tranquille et pleine de grâce,  
Et simplement les remercie de paroles emplies de charme,  
A leur tour, en termes aimables, ils lui répondent tous les deux.

- Ils saluent aussi Tariel, élané comme un aloès, 1426  
 Ils applaudissent la victoire, tous ensemble se congratulent,  
 Heureux de n'être point blessés, car ils ont chacun leur armure,  
 Ils se comparent au lion, l'ennemi ressemble à la chèvre.
- Des trois cents guerriers emmenés, il en demeurait cent soixante, 1427  
 Le cœur seul à demi joyeux, Pridon s'affligea pour ses hommes,  
 Il rechercha de l'ennemi les survivants qu'il mit à mort,  
 Ce qu'ils trouvèrent de trésors, le calcul ne peut pas le rendre.
- Ils rassemblèrent des mulets, des chameaux et d'autres montures, 1428  
 Ils chargèrent trois mille bêtes de pierres de l'eau la plus pure,  
 De brillants finement taillés, d'améthystes, de hyacinthes,  
 Sur une litière ils placèrent le Soleil, hors de toute atteinte.
- En laissant pour garder le fort soixante preux en Kadjéthie, 1429  
 Ils emmenèrent le Soleil que nul n'aurait pu leur ravir,  
 Allant à la ville des Mers, bien que la route fût lointaine,  
 Ils disaient : « Allons chez Fatmane, nous avons grand-dette envers  
[elle]. »

*Arrivée de Tariel  
 chez le Roi des Mers*

- 1430 Au Roi des Mers il dépêcha le porteur de bonnes nouvelles,  
 Pour annoncer : « Moi, Tariel, vainqueur qui pourfend l'ennemi,  
 Je ramène de Kadjéthie le Soleil qui m'a transpercé,  
 Je veux te voir comme un parent et comme un père, avec respect.
- 1431 Le pays des Kadjs m'appartient maintenant avec ses domaines,  
 O Roi, tout le bonheur que j'ai, je le tiens de votre faveur,  
 Fatmane a sauvé mon Soleil, lui servant de mère et de sœur,  
 Que puis-je offrir en récompense, je hais toute promesse vaine.
- 1432 Viens et daigne nous voir tandis que nous serons en ton pays,  
 Je t'offre, reçois de mes mains le royaume de Kadjéthie,  
 Place en tous les endroits tes hommes, et protège la forteresse,  
 Viens au-devant de nous, pour moi, je ne puis, car le temps me presse.
- 1433 A Hussein, l'époux de Fatmane, veuillez ordonner de ma part  
 Qu'il la dépêche, il serait doux à sa protégée de la voir,  
 Quelle autre personne plus qu'elle peut désirer contempler Celle  
 Qui passe en clarté le soleil, tel le cristal passant le verre. »
- 1434 Lorsque le Souverain des Mers vit l'envoyé de Tariel  
 — Le cœur ne peut que s'étonner s'il ouït d'étranges nouvelles, —  
 Il loua la gloire de Dieu, le juge de la Vérité,  
 Sans attendre un nouveau message, lors il enfourcha son coursier.
- 1435 Afin de célébrer les noces, ils chargea de nombreux bagages,  
 Emportant des objets précieux, des diamants, de riches pierres,  
 Il emmenait aussi Fatmane, pendant dix jours il fit voyage,  
 Radieux de voir le Soleil et le Lion éclairant la terre.

- Les trois Preux s'en vinrent au loin accueillir le grand Roi des Mers, 1436  
 Sautant de cheval, ils l'embrassent devant les troupes rassemblées,  
 Le Roi louange Tariel, qui mille fois le remercie,  
 Il voit la Femme et s'émerveille de sa couronne de clarté.
- Fatman'Khatoune, en la voyant, sent lentement son cœur brûler, 1437  
 Elle l'enlace, en embrassant le cou, les mains et le visage,  
 Elle dit : « Ah, Dieu ! les ténèbres sont dissipées, je te rends grâce !  
 Je sais que le Mal n'a qu'un temps, que le Bien dure davantage ! »
- Nestane, en embrassant Fatmane, lui parlait d'une voix paisible ! 1438  
 « Dieu vient illuminer mon cœur blessé dont se brisaient les fibres,  
 Maintenant, je m'épanouis, de la pâleur je me délivre,  
 Le soleil m'entoure de feu, la rose ne craint plus le givre. »
- Et puis le Roi des Mers offrit un splendide festin de noces ; 1439  
 Les remerciant de leurs dons, durant sept jours il les retint,  
 Avec les trésors apportés, il distribua de grands biens,  
 Les pas foulaient, ainsi qu'un pont, le sol jonché de pièces d'or.
- Là se trouvaient amoncelés étoffes de soie et brocarts, 1440  
 A Tariel, le Roi fit don d'un diadème inestimable,  
 Tout entier fait d'une hyacinthe, aux tons jaunes, du plus grand prix,  
 Egalement d'un trône d'or, fait d'un or rouge des plus rares.
- Puis il offrit à Daredjane une tunique ornée de gemmes, 1441  
 Avec une hyacinthe rouge, des rubis précieux et des perles,  
 Le Preux et la Dame s'assirent, les traits plus brillants que l'éclair,  
 Ceux qui la voyaient s'enflammaient d'une flamme toujours nouvelle.
- Avthandil, ainsi que Pridon, reçut des cadeaux fort nombreux, 1442  
 Pour chacun, selle de grand prix et superbe cheval de race,  
 Et puis un vêtement brodé de diamants jetant des feux.  
 « Vos présents sont éblouissants, font-ils, comment vous rendre  
 [grâce ! »
- En des paroles élégantes, Tariel dit sa gratitude : 1443  
 « O Roi ! j'ai d'abord ressenti le bonheur de vous rencontrer  
 Et puis de présents somptueux vous nous avez encor comblés,  
 Certes, nous fûmes avisés de rechercher cette entrevue ! »
- Le Roi des Mers lui répondit : « O Souverain, Lion et Preux ! 1444  
 Tu fais vivre qui est ton proche, souffrir qui est en d'autres lieux,  
 Quels présents t'offrir qui soient dignes de toi, ô l'agrément des yeux !  
 Que reste-t-il en te quittant, objet, aux regards, précieux ! »

- 1445 Puis Tariel dit à Fatmane : « Tu es pour moi comme une sœur,  
O ma sœur, ma dette envers toi est immense et inestimable,  
Pour ce jour, voici les richesses enlevées au pays des Kadjs,  
Je te les donne, emporte-les, mais je reste ton débiteur. »
- 1446 Fatman'Khatoune se prosterne pour exprimer sa gratitude :  
« Un feu inextinguible, ô Roi, quand je vous contemple, me brûle,  
En te quittant, que deviendrais-je; tu me laisses en ma déraison,  
Ah! bienheureux qui vous approche, malheureux qui se trouve au  
[loin! »
- 1447 Les trois Preux jetant des rayons au Roi des Mers alors s'adressent,  
Leurs dents sont de brillant cristal, leurs lèvres semblent des écrins :  
« Sans vous, nous ne voulons goûter ni les accords, ni le festin,  
Mais laissez-nous aller encor, il est temps, car le temps nous presse.
- 1448 « Tu es pour nous comme un parent et tu figures notre espoir,  
Nous t'adressons une prière, donne-nous l'un de tes navires,  
— « Pour vous, je suis prêt, dit le Roi, à donner mon corps à la terre,  
Que te dire si tu te hâtes, va, que ton bras puissant te mène! »
- 1449 Alors le Roi fit équiper un grand vaisseau, près du rivage,  
Quand Tariel s'en fut, tous ceux qui l'escortaient versaient des larmes,  
Se griffant, se frappant la tête, jetant au vent cheveux et barbes,  
Même l'océan s'agrandit des pleurs répandus par Fatmane.
- 1450 Tous trois, les trois frères jurés, ensemble ils traversent la mer,  
Ils recommencent le serment qu'ils avaient échangé naguère,  
Rire et chanter les embellit, ils sont ici à leur affaire,  
Sur la barrière de cristal de leurs lèvres, jaillit l'éclair.
- 1451 Vers Asmath ils envoient un homme, messenger de bonnes nouvelles,  
De même aux nobles de Pridon, ils content leurs exploits de guerre,  
Dressé pour soutenir les astres, en ces lieux le Soleil arrive.  
« Nous étions gelés, maintenant nous serons à l'abri du givre! »
- 1452 Portant le Soleil en litière, ils suivent le bord de la mer,  
Ils rient comme des jouvenceaux, car se termine leur tourment,  
Ils atteignent du glorieux Pridon le royaume et les terres,  
Chacun s'avance à leur rencontre, on entend résonner des chants.
- 1453 Tous les grands seigneurs de Pridon au-devant d'eux s'étaient portés.  
En leur cœur emplis de bonheur, la blessure étant effacée,  
La hache n'eût pu désunir Asmath et Nestane enlacées,  
En elles se trouve accompli le devoir de fidélité.

- Nestan'Daredjane l'enlace, baisant ses lèvres de ses lèvres,  
Et lui dit : « Las! je t'ai aussi chargée de maux, toi si chère!  
Mais Dieu nous accorde sa grâce, il n'est pas avare de bien,  
Je ne sais comment m'acquitter d'une amitié autant fidèle! » 1454
- Asmath dit : « Je rends grâce à Dieu, j'ai vu la rose non givrée,  
En fin de compte la Raison découvre ce qui est caché,  
La mort a l'attrait de la vie, si je t'aperçois enjouée,  
L'amour du vassal et du maître, les autres amours doit passer. » 1455
- Les courtisans, les saluant, leur présentèrent les hommages :  
« Dieu nous a donné le bonheur, soit bénie sa divinité!  
Il nous a montré votre face, la flamme a cessé son ravage,  
La blessure qu'il nous inflige, il peut lui-même la soigner. » 1456
- En entrant, ils les embrassèrent, de leurs lèvres baisant les mains,  
Le Roi leur annonça : « Vos frères, pour vous, se sont sacrifiés,  
Ils ont gagné, en vérité, la tranquillité éternelle,  
Ils communient dans l'être Un, cent vingt fois leur splendeur s'élève. » 1457
- « Si, dans ce trépas douloureux, douleur me tient et me harcèle,  
Cependant, il leur est donné une récompense immortelle! » 1458  
Il dit et pleura doucement, la pluie à la neige se mêle  
Sur le narcisse fond l'orage, comme en janvier la rose gèle.
- Tous, en voyant jaillir ces pleurs, versèrent des larmes pareilles,  
Ceux qui avaient perdu des leurs les déplorèrent, désolés,  
Puis, se calmant, ils dirent : « Si les Sages te nomment soleil,  
Celui qui te voit doit chanter, même s'il est inconsolé. » 1459
- « Qui mérite tant de détresse, de pleurs et de désespérance?  
Il vaut mieux trépasser pour vous plutôt qu'errer dessus la terre! » 1460  
Pridon, à nouveau, dit au Roi : « Cessez, point ne vous tourmentez!  
Que Dieu, pour vous récompenser, vous donne mille jouissances. »
- Avthandil dit sa grande peine, il dit le chagrin qui l'accable,  
Ils le louèrent en disant : « Maintenant il nous faut sourire,  
Puisque l'un et l'autre perdus, le Lion retrouve le Soleil,  
Ne pleurons plus les disparus, n'emplissons plus nos yeux de  
[larmes. » 1461
- Quand ils atteignirent enfin la ville de Mulgazanzar,  
Les cors et les buccins sonnans dans l'allégresse et dans la joie,  
Aux voix doucement accordées du tambourin et du hautbois,  
Les habitants se précipitent, quittant la place du Bazar. 1462

- 1463 Les marchands débouchent des rues, partout les spectateurs se  
[massent,  
Les hommes d'armes les observent, tenant en main cottes et casques,  
La foule, en groupes, se rassemble, excitant les soldats de garde,  
Les suppliant de les laisser approcher du brillant spectacle.
- 1464 Les preux descendent chez Pridon, devant un palais plein de grâce,  
Des écuyers, ceints de ceintures d'or, les accueillent sur la place,  
Étendant des tapis à terre, faits de velours, afin qu'ils passent,  
Éparpillant des pièces d'or que la foule en venant ramasse.

*Noces de Tariel  
et de Nestan'Daredjane  
célébrées chez Pridon*

Pour la dame et le chevalier, pourpres et blancs étaient les trônes, 1465  
De diamants jaunes et rouges précieusement constellés,  
Traversé d'une bande noire celui d'Avthandil était jaune,  
Ils prirent place; en les guettant, la foule retenait son souffle.

Puis entrèrent les ménestrels, douces chansons faisant entendre, 1466  
La fête des noces s'ouvrit; de belles soies leur fit offrande,  
Pridon, qui était à l'honneur, en hôte magnifique et large  
L'éclat des dents sous le sourire embellissait encor Nestane.

Le noble Pridon fit porter des dons rares et somptueux, 1467  
Neuf diamants, en vérité ayant la grosseur d'un œuf d'oie,  
Puis une pierre précieuse pareille au soleil par l'éclat,  
Un peintre aurait pu, dans la nuit, peindre à la clarté de ses feux.

Il offrit encor un collier pour orner le cou de chacun, 1468  
Fait de pierres taillées en billes dans une entière hyacinthe,  
Il fit apporter un plateau, difficile à tenir en main,  
En présent au lion Avthandil, de la part du noble Pridon.

Ce plateau était recouvert de perles d'une taille énorme, 1469  
Il les offrit à Avthandil, avec une adresse amicale,  
Lors le palais s'emplit d'étoffes de velours et de fins brocarts,  
Le fier Tariel remercia son hôte en termes délicats.

Chez Pridon le festin de noces se prolongea durant huit jours, 1470  
Et chaque jour leur apportait des offrandes incomparables,  
Nuit et jour, sans cesse, chantait la voix des violes et des harpes,  
Comme ils conviennent l'un à l'autre! Voyez, le Chevalier, la Dame!

- 1471 A Pridon, un jour, Tariel tint ce propos venu du cœur :  
 « Comme celui d'un frère aîné, pour moi ton cœur est généreux,  
 Le don de mon âme et ma vie ne sauraient te remercier,  
 Près de mourir, j'ai pu trouver chez vous le remède à mes plaies.
- 1472 Tu sais aussi le dévouement que, pour moi, montrait Avthandil,  
 Mais je souhaite maintenant, à mon tour, de le secourir,  
 Va, demande ce qu'il désire, qu'il le déclare ouvertement,  
 Comme il éteignit mon brasier, doivent cesser ses feux brûlants.
- 1473 « Dis-lui : « Frère, comment payer les souffrances que tu subis,  
 Dieu t'accordera sa faveur, par Lui formulée dans le Ciel,  
 Si je ne puis, selon mes vœux, exaucer ce que tu désires,  
 Je ne veux plus nulle demeure, ni de palais, ni de chaumière.
- 1474 Dis maintenant ce que tu veux, comment je puis te secourir,  
 Veux-tu, allons en Arabie, cheminons tous deux de concert,  
 Réglons par des paroles sages ce qui est l'enjeu de la guerre,  
 Si je ne t'unis à ta Dame, je ne suis l'époux de la mienne. »
- 1475 Quand Pridon eut transmis au Preux l'avis donné par Tariel,  
 Celui-ci sourit, la gaieté l'orne d'une beauté nouvelle,  
 Il dit : « Je ne veux aucune aide, nul ne m'a causé de dommages,  
 Mon soleil point ne se désole et point n'est captive des Kadjs.
- 1476 Mon soleil règne sur un trône, puissant par la grâce de Dieu,  
 Altière, noble et magnanime, nul ne lui manque de respect,  
 Elle n'a point souffert des Kadjs, ni de la magie des sorciers,  
 Je n'ai point besoin de secours, crois-tu que je cache mes vœux?
- 1477 Lorsqu'enfin viendra mon destin, fixé par les décrets célestes,  
 Si Dieu le veut, mon cœur en feu recevra sa part de bonheur,  
 Sur moi mourant se poseront les rais flamboyants du soleil,  
 Que me sert-il d'errer de-ci de-là, avant que sonne l'heure!
- 1478 Va et transmets à Tariel la réponse que je te fais,  
 O Roi, tu es la bienveillance, est-il besoin de rendre grâce?  
 Je fus, dès le sein de ma mère, conçu pour être ton esclave,  
 Que Dieu me rende à la poussière si vous n'êtes reconnu roi.
- 1479 Tu me dis : « A ta bien-aimée je désire te réunir »,  
 Cela convient à la bonté de votre cœur clément et large,  
 Las! le glaive ne peut trancher, ni l'éloquence du langage,  
 Mieux vaut attendre les décrets de la Providence divine!

- Tel est mon vœu et mon désir, tel est mon plus ardent souhait, 1480  
 Je veux te voir régner puissant, assis sur le trône des Indes,  
 Qu'à tes côtés se tienne l'Astre au visage brillant d'éclairs,  
 Que tu détruises l'ennemi et que tu chasses l'adversaire!
- Quand tous ces désirs de mon cœur seront enfin réalisés, 1481  
 Je me rendrai en Arabie, me tenant près de mon Soleil,  
 Lequel peut éteindre à son gré cette flamme qui me dévore,  
 Je ne veux rien d'autre de vous, je n'aime point les mots  
 [trompeurs!]
- Lorsque Pridon eut rapporté les mots du Preux à Tariel, 1482  
 Celui-ci dit : « Non, pour cela il n'est point besoin de magie,  
 Comme il a trouvé mon Soleil qui est la source de ma vie,  
 A son tour, il verra pour lui ce qu'est le dévouement d'un frère!
- Va lui transmettre de ma part ces paroles sans flatterie, 1483  
 Je ne partirai pas avant d'avoir rencontré ton tuteur,  
 J'ai massacré tant de guerriers qui étaient proches de son cœur,  
 Je veux demander le pardon et puis m'en retourner, ainsi.
- Annonce-lui qu'il ne m'envoie plus dorénavant de messages, 1484  
 Demain, sans tarder davantage et sans faute, je partirai,  
 J'irai, sans crainte de refus, m'adresser au Roi des Arabes,  
 Le priant d'accorder sa fille, avec douceur le convaincrai. »
- Pridon transmit à Avthandil le message de Tariel, 1485  
 Ajoutant : « Le Preux partira, en vain lui dis-tu de rester. »  
 Avthandil s'affligea, la flamme envahit à nouveau son cœur,  
 Ainsi le vassal à son roi se doit d'exprimer le respect.
- Avthandil plia le genou afin de prier Tariel, 1486  
 Baisant ses pieds et l'embrassant et tenant les yeux abaissés,  
 Il dit : « Je suis assez coupable envers Rostann en cette année,  
 Ne me fais pas trahir encor mon vœu de demeurer fidèle.
- Ce qui est ton vœu, la justice de Dieu ne l'accordera pas, 1487  
 Envers celui qui m'éleva, comment me montrer infidèle,  
 Comment puis-je porter la main sur celui qui pâlit pour moi!  
 L'esclave peut-il pour frapper, sur un maître lever le glaive?
- Cet acte mettrait un nuage entre celle que j'aime et moi, 1488  
 Je redoute qu'elle se fâche, qu'en son cœur entre la colère,  
 Elle m'ôterait sa présence et me priverait de nouvelles,  
 Obtenir pour moi le pardon, ne le peut nul être de chair! »

- 1489 Soleil qui répand ses rayons, Tariel répond souriant,  
Et prenant la main d'Avthandil pour le relever devant lui :  
« C'est de ton secours que je tiens tous les biens qui me sont rendus,  
Le bonheur qui me vient de toi doit aussi t'apporter ses fruits.
- 1490 Je déteste trop de respect et trop d'égards envers l'ami,  
Je hais le courroux permanent, l'esprit chagrin, la vanité,  
Que celui qui m'est amical tourne son cœur de mon côté,  
Sinon, mieux vaut se séparer, chacun de son côté partir.
- 1491 Or je sais que ta bien-aimée t'a donné son cœur pour toujours,  
Puisque je t'ai vu, ma visite pour elle doit être agréable,  
Pour parler au roi Rostévann, faut-il emprunter un détour,  
Je veux seulement rencontrer ceux dont la rencontre est aimable.
- 1492 Je demanderai seulement avec déférence et respect,  
Que de son propre mouvement il veuille t'accorder sa fille,  
Puisqu'il faut vous unir enfin, pourquoi demeurer désunis?  
Embellissez-vous l'un de l'autre, et ne vous fanez séparés! »
- 1493 Quand Avthandil vit que Tariel ne remettait pas son départ,  
Il ne voulut point disputer, il donna son consentement,  
Pour l'escorter, Pridon fit choix d'hommes triés soigneusement,  
Il suivit Tariel et, dès lors, il l'accompagna dans sa marche.

*Les trois Preux  
arrivent à la grotte  
puis ils se rendent en Arabie*

- Le Sage Dionos dévoile ce qui était resté caché, 1494  
Dieu n'engendre que le seul Bien, jamais le Mal il ne fait naître,  
Il réduit le mal à l'instant, et le bien reçoit la durée,  
Otant le manque au Bien suprême, Il en rend la source parfaite.
- Ces deux lions, tels des soleils, de Pridon quittant le pays, 1495  
Emmenaient le visage d'astre qui fait tressaillir les regards,  
Les ailes de corbeau, serrées et lissées, bordent le cristal,  
Tant de douceur et de finesse avivent le rubis précieux.
- Le Soleil, pendant le voyage, reposait dans une litière, 1496  
En chemin, ils chassaient, faisant couler à flot le sang des bêtes,  
Dans les pays qu'ils traversaient, ils émerveillaient tous les yeux,  
Chargés de présents et d'hommages, on accourait au-devant d'eux.
- On aurait cru voir sur le monde un Soleil entouré de Lunes, 1497  
Bavardant, calmes et joyeux, durant quelques jours ils marchèrent,  
Parmi les étendues de plaines que nul homme n'avait atteint,  
Ils approchèrent des cavernes où Tariel avait vécu.
- Tariel leur dit : « Aujourd'hui, il convient que je sois votre hôte, 1498  
Nous arrivons où je vivais tant que je souffrais de folie,  
Nous serons les hôtes d'Asmath qui fera rôtir le gibier,  
Vous louerez la variété des présents que je vais offrir! »
- Ils parvinrent au grand rocher et descendirent de cheval, 1499  
Telle une bonne hôtesse, Asmath découpa la chair du chamois,  
Ils riaient avec amitié d'avoir supporté des épreuves,  
Et louaient Dieu d'avoir changé les jours de souffrance en bonheur.

- 1500 Joyeux et se divertissant, ils visitèrent les cavernes,  
Ils découvrirent les trésors que Tariel avait celés,  
Nul n'aurait pu les estimer, nul n'aurait pu faire le compte,  
Ils n'avaient pas lieu de se plaindre et de garder un cœur amer.
- 1501 Il offrit de grandes richesses, chacun en reçut large part,  
Il combla les gens de Pridon, les guerriers et les capitaines,  
Tous ceux qui les accompagnaient, de cadeaux avaient les mains  
[pleines,  
Il semblait que malgré ces dons, le trésor demeurait intact.
- 1502 S'adressant à Pridon, il dit : « J'ai peine à te payer ma dette,  
Mais il est dit : l'homme de bien finit toujours par l'emporter,  
Tout le trésor qui git ici et ce qui peut se rencontrer,  
C'est à toi seul qu'il appartient, emporte-le, il te revient! »
- 1503 Pridon, en s'inclinant très bas, exprima sa reconnaissance :  
« O Roi, qui ne t'obéit pas doit être un dément insensé!  
L'ennemi te semble un brin d'herbe, fût-il, ainsi qu'un arbre, épais,  
Tant que je puis te contempler, mon bonheur toujours recommence! »
- 1504 Pridon envoya quelques hommes qui ramenèrent des chameaux,  
Pour transporter en sa maison toutes ces immenses richesses,  
Ensuite ils prirent les chemins qui conduisent vers l'Arabie,  
Ainsi que la Lune approchant du soleil, Avthandil pâlit.
- 1505 Marchant longtemps, de l'Arabie ils atteignirent les frontières,  
Puis ils virent des châteaux-forts nombreux, des villes et des villes,  
Les habitants étaient vêtus de beaux costumes bleus et verts,  
Les yeux de tous étaient baignés de pleurs versés sur Avthandil.
- 1506 Tariel dépêcha un homme au-devant du roi Rostévann,  
Lui faisant tenir ce message : « O Roi, je t'adresse des vœux,  
Je me rends, moi le Roi des Indes, en votre palais somptueux,  
Vous présenter la rose en fleur qui ne déclôt et ne se fane.
- 1507 Jadis, vous fûtes offensé, car je séjournais sur vos terres,  
Vous fîtes l'erreur d'essayer de me prendre et de m'attaquer,  
Lors je montrai à vos guerriers quelques signes de mon humeur,  
Et je tuai des hommes d'armes, bons serviteurs de vos palais.
- 1508 En ce jour, détournant ma route, je viens me présenter à vous,  
Demander pardon de mes fautes, calmer enfin votre courroux,  
Pridon et ses guerriers témoignent que je n'ai rien à vous offrir,  
Le seul présent que je vous offre est la présence d'Avthandil. »

- Quand parvint à la cour du Roi le porteur de bonnes nouvelles, 1509  
 Le verbe ne peut, en un mot, dire la joie qu'ils ressentirent,  
 Le vif éclair de trois rayons pare les traits de Thinathine,  
 L'ombre des cils et des sourcils rend la bouche et la joue plus belles.
- Le tambour sonne et l'on entend le bruit des pas frappant le sol, 1510  
 De tous côtés courent des hommes, vers eux cherchant à se porter,  
 En hâte, ils sellent les montures, resserrant courroies et harnais,  
 Nombre de Preux vaillants au bras puissant enfourchent leur coursier.
- Sur son cheval, le Roi s'avance, suivi des chefs et de l'armée, 1511  
 La foule, entendant la nouvelle, accourt vers eux de toutes parts,  
 Chacun remercie le Seigneur et chacun élève la voix,  
 Disant : « le mal n'existe pas, le bien pour toi toujours est prêt! »
- Dès que furent en vue, de loin, de part et d'autre, les cortèges, 1512  
 Avthandil dit à Tariel d'une voix gagnée de douceur :  
 « Vois-tu là-bas ces vastes champs qui sont colorés de poussière,  
 C'est pour cela que je languis et qu'au feu s'abîme mon cœur.
- Lui qui m'éleva dans l'enfance, au-devant de nous il se porte, 1513  
 Je ne puis y aller, mon cœur est touché du feu de la honte,  
 Autant que moi nul n'a souffert de pudeur, même dans les contes,  
 Vous savez ce qu'il vous faut dire; Pridon aussi, qui vous escorte! »
- « Tu as raison, dit Tariel, de respecter ainsi ton maître, 1514  
 Demeure ici, ne te rends point là-bas, en ce lieu te repose,  
 J'irai trouver le Roi, lui dire que tu hésites et te dérobes,  
 Avec l'aide de Dieu, j'espère bientôt t'unir à ton Soleil. »
- Lors, Avthandil, le Lion, s'arrête et fait déployer une tente, 1515  
 Nestane au même endroit demeure, sa beauté éblouit la vue,  
 Le zéphir soufflant de ses cils est comme un vent qui vient du sud,  
 A découvert, le Roi des Indes d'une allure noble s'avance.
- Pridon chevauche à ses côtés, longtemps ils vont à travers champs, 1516  
 Le Roi reconnaît Tariel dont le corps souple se balance,  
 Quittant son cheval, il salue le Preux pareil au lion fier,  
 Rendant hommage au Roi des Indes, ainsi qu'il convient pour un  
 [père.
- Tariel aussi le salue, il s'approche pour l'embrasser, 1517  
 Le Roi lui donne l'accolade pour l'enchantement de ses lèvres,  
 Il lui parle, tout ébloui, il s'étonne de sa superbe :  
 « Soleil, dit-il, en ton absence le jour se couvre de ténèbres. »

- 1518 Le Roi Rostévann admirait la stature et l'aspect splendides,  
 Surpris, il observait la face, il louait la vigueur du bras,  
 Pridon s'en vint le saluer, il s'inclina devant le Roi,  
 Le Roi qui s'était tant hâté afin de revoir Avthandil.
- 1519 Rostévann se dérobe aux louanges de Tariel et se désole,  
 Tariel lui dit : « O Grand Roi! mon cœur vous est assujetti,  
 Je suis surpris que vous daigniez trouver en moi quelque mérite,  
 Puisque Avthandil vous appartient, comment donner du prix à  
 [d'autres?]
- 1520 Il ne faut point vous étonner s'il est absent et s'il se cache,  
 O Roi! venez et prenez place, ces verts coteaux sont agréables,  
 J'oserai dire la raison pour quoi je ne l'amène pas,  
 Je vais vous faire une prière et vous demander une grâce. »
- 1521 Les rois, au milieu, prirent place et l'armée vint les entourer,  
 Un sourire, ainsi qu'une torche, éclairait les traits de Tariel,  
 Ceux qui contemplaient son maintien, tous étaient frappés de démence,  
 Il se mit à parler au Roi en termes de sagesse ornés :
- 1522 « O Roi, je me sens bien indigne de vous adresser ce discours!  
 Mais je suis venu près de vous, vous prier en vous suppliant,  
 Et celle-là vous prie aussi qui semble un soleil rayonnant,  
 Répandant pour moi la clarté, pour moi faisant briller le jour.
- 1523 Nous osons maintenant tous deux vous adresser cette prière,  
 Avthandil, par son dévouement, à mon mal a porté remède,  
 Oublieux qu'il était souffrant de plaies, les mêmes que les miennes,  
 Je ne veux point vous accabler, un long récit est un blasphème.
- 1524 Il est épris de votre fille, il l'aime et il est aimé d'elle,  
 Je l'évoque et je pense à lui, se désolant, la face blême,  
 Je viens vous prier à genoux de ne plus les livrer aux flammes,  
 Donnez votre fille à ce Preux, au bras vaillant, au cœur de brave.
- 1525 Je ne vous dirai rien de plus, ni propos bref, ni long discours. »  
 Il prit une écharpe qu'il mit, formant un nœud, autour du cou,  
 Il se leva puis, comme un fils, devant lui plia le genou,  
 En entendant conter ce fait, chacun s'étonne tout à coup.
- 1526 Voyant Tariel à genoux, le Roi Rostévann tressaillit,  
 En s'inclinant il recula, se jetant face contre terre.  
 « Souverain, dit-il, toute joie loin de moi vient de s'envoler,  
 Par votre grande déférence, vous avez troublé mon plaisir!

- Mais se peut-il que l'on résiste à satisfaire vos désirs, 1527  
 Aurai-je regret de ma fille, si chez toi elle était captive!  
 Si tu me l'ordonnais de loin, même alors je n'aurais de larmes,  
 Elle pourrait voler au ciel sans rencontrer d'autre Avthandil.
- Je ne pourrai trouver de gendre plus estimable qu'Avthandil, 1528  
 J'ai cédé le trône à ma fille, elle l'occupe, elle en est digne,  
 La rose est maintenant éclos, mais pour moi ma fleur est flétrie,  
 Je ne hasarde nulle plainte envers ce qu'elle a consenti!
- Je me tairais si pour époux vous lui donniez un esclave, 1529  
 Qui peut s'opposer à ton choix, ou te détester s'il est sage,  
 Si je n'aimais pas Avthandil, qu'ai-je à soupirer de le voir!  
 Oui, je l'affirme devant Dieu, au consentement je m'engage! »
- Quand Tariel eut entendu les mots prononcés par le Roi, 1530  
 Il s'inclina, le salua très bas, la face contre terre,  
 A nouveau le Roi le salue, puis au-devant de lui s'avance,  
 Tous deux disent leur gratitude, aucun d'eux ne ressent d'offense.
- Pridon vers Avthandil chevauche, messenger de bonne nouvelle, 1531  
 En chemin il se réjouit, son bonheur n'a pas de mesure,  
 Il va vers lui, le fait venir, et, l'escortant, il le ramène,  
 Avthandil est confus, ses feux jettent une lumière obscure.
- Le Roi vint au-devant de lui, le Preux sauta de son cheval, 1532  
 Il tenait en main une écharpe dont il se couvrit le visage,  
 Le soleil fit geler la rose et se voila sous un nuage,  
 Mais rien ne pouvait cependant cacher l'éclat de sa beauté.
- Le Roi désirait l'embrasser et ses larmes ne coulaient plus, 1533  
 Lors Avthandil, ployant ses feux, à terre, à ses pieds se jeta,  
 Le Roi lui dit : « Relève-toi, tu as démontré tes vertus,  
 Puisque je t'ai choisi, n'éprouve aucune gêne devant moi. »
- Le Roi l'enlaça, l'embrassa, couvrit de baisers son visage, 1534  
 « Tu as éteint le feu brûlant, dit-il, par tes eaux arrosé,  
 A celle dont la chevelure de jais et les cils sont pressés,  
 Je veux t'unir, viens, ô Lion, tu peux approcher de ton Astre! »
- Rostévann enlaçait le cou de ce héros au lion pareil, 1535  
 Il le tenait à ses côtés, baisant et contemplant ses traits,  
 Ils se rencontrent comme il sied, le souverain et le soleil,  
 Lors le bonheur est agréable quand les souffrances sont passées.



- 1536 Le Preux dit au Roi : « Je m'étonne que vous me teniez ce propos,  
Pourquoi ne pas voir le Soleil, pourquoi tarder à l'admirer,  
Allez gaiement au-devant d'Elle et l'amenez en ce palais,  
Revêtez-vous de ses rayons, faites éclater sa lumière! »
- 1537 Il dit aussi à Tariel : « Va, chevauche et mande Nestane. »  
Les trois Preux sont des Goliaths, leurs joues ont le teint du soleil,  
Ils ont reçu ce qu'ils voulaient, rencontré ce qu'ils recherchaient,  
Ils se sont servis de l'épée qui n'orne pas en vain leur taille.
- 1538 De loin, ayant mis pied à terre, le Roi salua la Princesse,  
Son regard était ébloui des joues qui lançaient des éclairs,  
Elle se pencha, l'embrassa, demi-assise en sa litière,  
Le Roi se mit à la louer, son émoi n'avait pas de cesse.
- 1539 Il lui dit : « Comment te louer, beau soleil, clair et sans nuages,  
Ils n'agissent point faussement ceux qui pour toi perdent la tête,  
Égale à la lune, au soleil, quelle planète est ta compagne!  
Je ne veux plus charmer mes yeux de roses et de violettes! »
- 1540 Tous ceux qui regardaient Nestane étaient éblouis par ses feux,  
Comme un soleil, elle brillait, privant les yeux de la lumière,  
Quand elle apparaît en un lieu, la foule en cet endroit se jette,  
Même les cœurs brûlés par elle, la voyant, ont le cœur en fête.
- 1541 Tous ils montèrent à cheval et regagnèrent leur demeure,  
On ne trouvait à comparer au Soleil que les sept planètes  
L'esprit ne pouvait concevoir une beauté aussi parfaite,  
Ils arrivèrent au palais, à la résidence du Roi.
- 1542 Ils voient, en entrant, Thinathine qui fait souffrir ceux qui la voient,  
Sceptre et couronne l'embellissent, ainsi que le manteau de pourpre,  
L'éclat de son visage frappe les assistants comme la foudre,  
Héros de légende et soleil, le Roi des Indes s'avança.
- 1543 Tariel et sa noble épouse, humblement saluant la Reine,  
S'approchèrent pour l'embrasser, et puis doucement lui parlèrent,  
Rendant obscure la clarté, par eux le palais s'illumine,  
Rubis et cristal sont les joues, le jais devient touffe de cils.
- 1544 Lors Thinathine les convie à prendre place sur le trône,  
Tariel dit : « Daigne t'asseoir, c'est le vœu du juge suprême,  
Plus encor que les autres jours, il t'appartient en ce jour même,  
Près de toi, Soleil des Soleils, je veux placer le Lion des Lions! »

- Tous deux la prirent par la main, jusqu'au trône la conduisirent, 1545  
 Plaçant auprès d'elle Avthandil, qui mourait de désir pour elle,  
 Leur beauté passe ce qui fut et ce qui sera de merveilles,  
 Non, il n'est point de tel amour, même chez Vis et chez Raminn.
- D'être assise auprès d'Avthandil, Thinathine tremble et s'étonne, 1546  
 Elle pâlit, soudain son cœur se met à battre à coups pressés,  
 Le Roi lui dit : « O mon enfant, ne tiens plus la tête baissée!  
 L'enseignement des Sages dit qu'Amour triomphe en fin de compte.
- Désormais, que Dieu, mon enfant, vous accorde mille ans de vie, 1547  
 Le bonheur, la magnificence, l'absence d'un nouveau tourment,  
 Que le ciel vous garde inchangés, ainsi que lui soyez constants,  
 Qu'à la fin j'accède au bonheur, que vos mains me couvrent de  
 [terre] »
- Aux troupes le Roi commanda d'offrir l'hommage à Avthandil, 1548  
 Il annonça : « C'est votre Roi, telle est la volonté Divine,  
 Désormais il reçoit le trône, et moi, le mal de la vieillesse,  
 Servez-le, entendez mes ordres, ainsi que pour moi vous le faites! »
- Les guerriers et les grands seigneurs, en s'inclinant, les saluèrent, 1549  
 Disant : « Pour qui nous laisse en vie, nous sommes la vile  
 [poussière,  
 Il fait périr les gens sans foi et fait prospérer les fidèles,  
 Brisant le bras de l'ennemi, il rend notre cœur intrépide. »
- Tariel en guise d'éloge, dit la valeur de l'espérance, 1550  
 Il dit à la Reine : « En vos cœurs réunis, le feu plus ne flambe,  
 Je veux que vous soyez ma sœur, votre époux pour moi est un frère,  
 Je châtierai cruellement ceux qui vous seront infidèles! »

*Noces d'Avthandil  
 et de Thinathine  
 célébrées chez le Roi d'Arabie*

- 1551 Avthandil prend place en ce jour sur le trône, en souverain roi,  
 A ses côtés, se tient Tariel qu'embellit encor la tendresse,  
 Nestane, auprès de Thinathine, ensorcelle ceux qui la voient,  
 On dirait le ciel sur la terre penché pour unir deux soleils.
- 1552 Tout d'abord on offre des mets abondants pour traiter les troupes,  
 Bœufs et chèvres sacrifiés sont plus abondants que la mousse,  
 Puis l'on distribue des cadeaux, tels que pour chacun ils conviennent,  
 Les visages sont lumineux comme les rayons du soleil.
- 1553 Les verres étaient de rubis, les coupes faites d'hyacinthes,  
 Les vaisselles aux tons superbes, précieusement ciselées,  
 Celui qui peut louer ces noces, le sage le doit célébrer,  
 O spectateur, tu aurais dit : « Mon cœur, ne fuis point ces atteintes ! »
- 1554 Les musiciens, de toutes parts, viennent et sonnent les cymbales,  
 Partout l'or, comme une montagne, et le rubis taillé s'entassent,  
 Des fontaines le vin descend, et par cent conduits il s'écoule,  
 Du crépuscule au jour naissant, l'on boit, et puis l'aurore accourt.
- 1555 Ni le mendiant, ni l'infirmes ne demeurèrent les mains vides,  
 Les perles, partout répandues et jetées, retombaient en pluie,  
 La Fortune à tous accorda des pièces de soie, de l'or brut,  
 Durant trois jours, le Roi des Indes fut le convive d'Avthandil.
- 1556 Le jour suivant, le Roi Rostann encor avec honneur festoie.  
 « Ton Soleil, dit-il à Tariel, émerveille ceux qui le voient,  
 Tu es le Roi de tous les Rois, et pareillement elle est Reine,  
 Nous pourrions porter vos ferrets en guise de boucles d'oreilles.

- Il ne nous convient pas, ô Roi! d'occuper des places égales. » 1557  
Il fit placer un autre siège, éloigné du trône royal,  
Au même rang, il fit asseoir, plus bas, Avthandil et la Dame,  
De présents donnés à Tariel, il se formait une montagne.
- Avec ses convives, le Roi d'Arabie est un parfait hôte, 1558  
Sans souci de sa royauté, il va vers les uns et les autres,  
Il donne et chacun peut louer son cœur généreux sans limite,  
Selon l'usage qu'ont les rois, Pridon se tient près d'Avthandil.
- Le Roi honore la Princesse des Indes avec son époux, 1559  
Les comblant avec prévenance, comme une bru et comme un gendre,  
Nul ne saurait raconter même le dixième de ces présents,  
Chacun reçut manteau de pourpre, sceptre et couronne de diamants.
- Il offrit encor à tous deux des cadeaux dignes de leur rang, 1560  
Mille brillants que l'on eût dit pondus par des poules romanes,  
Un millier de pierres précieuses, pareilles à des œufs de colombes,  
Mille coursiers au sang fougueux, imposants comme des montagnes.
- Il offre à Pridon neuf plateaux, tout débordants de perles fines, 1561  
Neuf chevaux pur-sang, harnachés, avec des selles précieuses,  
L'esprit lucide et généreux, le Roi des Indes remercie,  
Il s'incline, la tête sage, bien qu'il ait bu des vins nombreux.
- Que dire de plus? Tous les jours du mois passèrent en festins, 1562  
Ils se divertissaient, aimant à boire le vin délectable,  
Tariel reçut des rubis, des diamants, de belle taille,  
Des éclairs, qui semblaient jaillis du soleil, atteignaient chacun.
- Tariel ressemble à la rose, il est comme un flocon de neige, 1563  
Auprès de Rostann il dépêche Avthandil pour prendre congé,  
Il fait dire : « Être près de toi suffit à faire mon bonheur,  
Portant la guerre en mon royaume, campe l'ennemi ravisseur.
- L'art des savants et la science vont écraser les ignorants, 1564  
Je sais que vous serez chagrins d'apprendre ce que je subis,  
Il faut que j'aïlle, tout retard peut me porter un préjudice,  
La volonté de Dieu soit faite! Je vous retrouverai puissant! »
- Rostévann lui dit : « O mon Roi! pourquoi prenez-vous tant d'égards, 1565  
Agissez comme il vaudra mieux, examinez, faites le choix,  
Avec vous prenez Avthandil, emmenez une grande armée,  
Déchirez et taillez en pièces l'ennemi et les infidèles. »

- 1566 Avthandil, en ces mêmes termes, à Tariel vient s'adresser,  
 Celui-ci dit : « Ne parle pas, dérobe tes dents de cristal,  
 Soleil, comment peux-tu quitter la lune à peine retrouvée! »  
 Avthandil répondit : « Vraiment, crois-tu que ce propos m'égare? »
- 1567 Ainsi tu veux m'abandonner, partir et me laisser le blâme,  
 Partout contant : « Il m'a trahi, fidèle à l'amour de sa dame »,  
 Puis-je me séparer de toi et seul me plaindre de mon sort?  
 Celui qui délaisse l'ami, bientôt de grands ennuis déplore. »
- 1568 Le sourire de Tariel semble un cristal mêlé de roses,  
 Il répondit : « Si loin de toi, je pousserais plus de soupirs,  
 Ne m'accuse pas de mensonge et viens puisque tu le désires. »  
 Avthandil ordonna partout aux guerriers de se réunir.
- 1569 Il rassembla tous les guerriers de l'Arabie, sans perdre temps,  
 Quatre-vingt mille hommes de guerre, tous équipés entièrement!  
 Les chevaux, ainsi que les hommes, portant l'armure de Khorezm,  
 A la bouche de Rostévann, leur départ mit un goût de fiel.
- 1570 Les deux femmes devenues sœurs, à l'instinct de se séparer,  
 Sœurs jurées l'une de l'autre et confidentes de secrets,  
 Serrées le cœur contre le cœur, le cou sur le cou enlacé,  
 Pleuraient, et ceux qui les voyaient en avaient l'âme désolée.
- 1571 Lorsque la Lune se rencontre avec l'étoile matinale,  
 Également toutes deux brillent, puis se quittant, elles s'éloignent,  
 Mais c'est le ciel qui les sépare, non point le vœu qui les anime,  
 Afin de les apercevoir ensemble, il faut gagner les cimes.
- 1572 Celui qui les a mises au monde, à l'image de ces planètes  
 Les désunit, et la distance s'oppose au désir qui les presse,  
 Versant des pleurs, elles s'embrassent, froissant les roses entrouvertes,  
 Pour ceux qui doivent se quitter, la vie ne semble que tristesse.
- 1573 « Certes! dit Nestan'Daredjane, si je ne t'avais point connue,  
 Je n'aurais pas ainsi fondu en me séparant du soleil,  
 Prends de mes nouvelles, m'en donne, fais-les-moi savoir par tes  
 [lettres,  
 Comme je suis brûlée pour toi, pour moi de même, perds la tête! »
- 1574 « Soleil, répondit Thinathine, ô bonheur de ceux qui te voient!  
 Comment te quitter et comment pourrais-je souffrir ton absence,  
 Je quêterai plutôt de Dieu qu'il prenne ma vie en échange,  
 Tant que je verserai mes larmes, puisses-tu demeurer vivante! »

- Puis les deux femmes s'embrassèrent encor avant de se quitter, 1575  
 Celle qui restait ne pouvait détourner de l'autre les yeux,  
 Nestane en partant se retourne, ainsi la flamme les atteint,  
 Non je ne saurai pas décrire la tendresse de ces adieux.
- Rostévann, lors de ce départ, se trouble comme en un délire, 1576  
 Il gémit bien plus d'une fois, il pousse un millier de soupirs,  
 Bouillant comme, au foyer, le vase, il verse de brûlantes larmes,  
 La neige s'adoucit et fond, les traits de Tariel sont pâles.
- Le Roi étreignant Tariel, de baisers il presse ses lèvres, 1577  
 Il dit : « Votre présence ici me semble encor n'être qu'un rêve,  
 En te quittant je suis empli d'une douleur cent fois plus vive,  
 C'est toi qui nous donna la vie, c'est toi qui nous fera périr. »
- Tariel, montant à cheval, quitta le Roi le saluant, 1578  
 Toute l'armée versait des pleurs qui allaient arroser les champs,  
 Le soleil se hâte au combat, pour lui agite ton emblème!  
 Il dit : « Je puis verser des pleurs, davantage que Sala, même. »
- Ils prirent la route, ils partirent avec l'armée et les bagages, 1579  
 Tariel, Pridon, Avthandil qui s'avancent la tête haute,  
 Avec quatre-vingts milliers d'hommes montés sur des chevaux de  
 Tous trois ils vont le cœur vaillant, dévoués l'un au sort de l'autre. <sup>[race,</sup>
- Ils allèrent trois mois durant, Dieu fit-il des êtres pareils! 1580  
 Les ennemis à leur approche, à combattre ne songent plus,  
 Au milieu des champs ils descendent de cheval pour se restaurer,  
 En festoyant et en buvant le bon vin, non pas le verjus.

*Tariel apprend la mort  
du Roi des Indes*

- 1581 A la cime d'une colline, apparut une caravane,  
Les hommes ainsi que les mulets étaient tout revêtus de noir,  
Autour de la tête, ils avaient noué leur chevelure en natte,  
« C'est ici que nous ferons halte, qu'on les amène », dit le Roi.
- 1582 On conduisit devant le Roi les marchands avec leur doyen,  
Il demanda : « Qui êtes-vous et pourquoi portez-vous le noir ? »  
Ils répondirent : « C'est la règle en ce pays d'où nous venons,  
En nous rendant d'Égypte aux Indes, nous avons fait un long  
[chemin. »
- 1583 Le passage de ces marchands, par les Indes, les réjouit,  
Mais, pour ne point se révéler, ils gardent un calme visage,  
Parlant une langue étrangère, pour qu'ils ne soient pas reconnus,  
Comme s'ils ignoraient l'hindou, les preux leur parlent en arabe.
- 1584 Ils dirent : « Marchands, donnez-nous des nouvelles venant des  
[Indes. »  
Ils répondirent : « Du ciel, aux Indes, un grand courroux s'est abattu,  
Grands et petits, également, versent des pleurs comme la pluie,  
Même les sages parmi eux ont l'esprit rendu fou de plaintes. »
- 1585 Ils contèrent leur aventure, s'exprimant avec éloquence :  
« Pharsadann, le grand Roi des Indes, était un souverain heureux,  
Il avait une fille, un astre plus lumineux que le soleil,  
Dents de perles, corps de cyprès, joues de rubis et noirs cheveux.
- 1586 Cette princesse et l'Amirbar, d'amour s'éprirent l'un pour l'autre,  
L'Amirbar tua le fiancé, Pharsadann apprit la nouvelle,  
La jeune fille, en son enfance, vivait chez la sœur de son père,  
La tempête frappa les Indes, le pays fut livré aux vents.

*Le chevalier à la peau de tigre*

- La sœur du Roi, qui était Kadj et connaissait l'art de magie, 1587  
 Usant de forces ténébreuses enleva le Soleil du monde,  
 La malheureuse aussi périt qui ne méritait plus de vivre,  
 Et la princesse disparut, ailleurs fut planté son beau corps.
- L'Amirbar s'en fut comme un lion à la recherche du soleil, 1588  
 Il dépérit, Soleil et Lune ensemble aux Indes s'assombrirent,  
 Depuis tous deux ont disparu, les retrouver est difficile,  
 Le Roi gémissait : « Dieu, pourquoi lentement ainsi me brûler! »
- « Impuissant à les retrouver, le Roi devint fou de tristesse, 1589  
 Le son des tambours et des flûtes fit place aux soupirs dans les  
 [Indes,  
 Quelque temps encor il subit l'embrassement de la fournaise,  
 Maintenant il est mort lui-même et ses souffrances ont pris fin. »
- Quand le marchand eut dit ces mots et qu'il répète la nouvelle 1590  
 La femme pousse un cri strident, arrachant brusquement sa coiffe,  
 Tariel gémit à son tour, le secret alors se dévoile,  
 La pluie de larmes des narcisses forme un lac et dissout la neige.
- Tue-moi si le soleil surpasse cette femme aux cheveux flottants, 1591  
 Son âme à la rose s'égale, sa tête est un pavot des champs,  
 La louant, se peut-il qu'un sage ânonne un autre mot que « ah! »,  
 Ses dents sont des perles jumelles encastrées dans le pur cristal.
- Sa voix, ainsi qu'un rossignol, déplore tendrement son père, 1592  
 Elle dénoue ses longs cheveux, ses joues de larmes sont couvertes,  
 La rose est devenue safran, le rubis ressemble à la mousse,  
 Un nuage sur le soleil peut ternir la clarté du jour.
- Elle se griffe et se déchire, et pleure en s'écriant tout haut, 1593  
 Le sang, les larmes de ses yeux viennent couler comme un torrent :  
 « Oh! je meurs, mon père, pour toi, la plus ingrate des enfants,  
 Ta fille n'a pu te servir, je n'ai pu te donner de joie!
- Père, ô lumière de mes yeux! évanoui dans les ténèbres, 1594  
 Rien ne peut consoler ton cœur, et te porter de mes nouvelles,  
 O Soleil à quoi bon tes feux! Que te sert d'éblouir la terre!  
 Univers que n'as-tu croulé! O monts, pourquoi dresser vos faites! »
- Tariel gémit : « O mon maître, hélas! hélas! qu'ai-je entendu! 1595  
 Je m'étonne que le soleil brille sans révéler sa peine,  
 O Soleil, mort pour les vivants, l'univers ne t'appartient plus,  
 Oublie, pardonne devant Dieu, ce que par moi tu as souffert! »

- 1596 Ils dirent aux caravaniers : « Contez-nous encor des nouvelles. »  
Ceux-ci répondirent : « Seigneur, un grand combat se livre aux Indes,  
L'armée Khataï est survenue et de la ville fait le siège,  
Un certain Ramaz est le Roi, sur le trône il se tient en maître.
- 1597 Quoique plus morte que les morts, la Reine est demeurée en vie  
L'armée des Indes lutte encor, mais elle a perdu tout courage,  
Les forteresses des frontières sont prises, tout le monde a fui.  
O Soleils, versez vos rayons! Voyez, le temps est à l'orage!
- 1598 Comme les gens de ce pays nous étions revêtus de noir,  
Nous avons dit au Roi Ramaz que nous étions venus d'Égypte,  
Ramaz a besoin de la paix et notre Seigneur est puissant,  
Il ne nous a point fait de tort, il nous a laissés repartir. »
- 1599 Tariel, entendant ces mots, lève le camp en toute hâte,  
Il va franchir en un seul jour le chemin qu'on parcourt en trois.  
Il brandit haut son étendard, sans le dissimuler, il va,  
Voyez comme il se raffermir le cœur vaillant du Goliath!

*Tariel arrive aux Indes  
et soumet les Khataïens*

- Tariel atteignit les Indes par des montagnes élevées, 1600  
 Devant ses regards tout surpris apparut une immense armée,  
 Il dit : « Mes vaillants Chevaliers, puis-je compter sur votre cœur!  
 Par ma fortune et par mon Dieu j'aurai tôt fait de les chasser,
- « Ces guerriers ont déjà goûté le fil tranchant de mon épée, 1601  
 Une fois ils m'ont attaqué, je les fis voler en éclats! »  
 Avthandil dit : « Il ne faut pas prononcer des mots de menace,  
 Nous les réduirons en poussière en les écrasant sous nos pas. »
- Ils s'équipèrent, pour la lutte se tenant prêts, emplis d'audace, 1602  
 Ils prirent les meilleurs chevaux, lâchant la bride à leurs coursiers.  
 Lors les cavaliers se surpassent, et, ne décevant pas les yeux,  
 Ils foncent, dévalant les monts comme un orage impétueux.
- L'avant-garde des cavaliers vint se heurter aux sentinelles, 1603  
 Ceux de Tariel dispersèrent ces guerriers en les culbutant,  
 Pour les conduire devant eux, les bras liés, ils les ramènent,  
 « A qui êtes-vous? » leur demandent les Preux sans plus perdre de  
 [temps.
- Ils répondent : « Tendre Seigneur, nous avons été abusés, 1604  
 Nous fûmes, par le Roi Ramaz, envoyés pour garder ces lieux. »  
 Tariel leur cria : « Partez, êtres stupides, insensés!  
 Allez! dites à votre maître : « Voici les guerriers valeureux! »
- Dites-lui : « Tariel t'annonce, lui le Roi puissant et altier, 1605  
 Le Souverain majestueux, la terreur de ses adversaires,  
 Tes propres gardes t'apprendront quel est l'état de mes affaires,  
 La peur ne peut nous délivrer de la mort, toute plainte est vaine.

- 1606 Vit-on jamais d'être sensé qui prétendit vaincre les grands!  
 Tu oses assiéger les Indes, plus insensé que les déments,  
 Vois, j'arrive, je suis le feu qui t'embrasera tout entier,  
 Je vais émousser sur ton corps le fil tranchant de mon épée.
- 1607 Prépare-toi, je ne veux point m'emparer de toi par surprise,  
 Dispose au combat tes armées, fais-moi savoir que tu es prêt,  
 Tu oses, bouche de catin, prétendre triompher de moi,  
 Je froisserai comme un turban le casque recouvrant ton chef! »
- 1608 Les gardes s'en furent, courant, se dépassant les uns les autres,  
 Ils annoncèrent à Ramaz, tout, sans oser dissimuler :  
 « Le Roi des Indes a surgi accompagné de ses guerriers,  
 Qui peut oser les affronter? chacun d'entre eux vaut deux des nôtres!
- 1609 Tariel porte l'étendard des Indes qu'orne son blason,  
 Et, jumelé avec le sien, l'étendard du Roi des Arabes.  
 Chez ces derniers, nul ne l'ignore, le lance est l'arme principale,  
 Pridon, vaillant soleil, est là, qui répand tout un flot de sang. »
- 1610 Pendant quelque temps ils avancent, puis ils voient cinq cents  
 [cavaliers,  
 Alors les chevaliers arabes veulent se lancer à l'attaque.  
 Tariel leur dit : « Arrêtez! » Il leur fait regretter leur choix,  
 Les autres approchent, l'on voit qu'ils n'ont ni cottes ni poignards
- 1611 Aux pieds des chevaux ils se jettent en les suppliant à genoux,  
 Disant à Tariel : « Pitié! par celui qui pétrit ta forme,  
 Ne m'épargnez pas, tuez-moi, que l'on emporte mon cadavre,  
 Ce cœur, à vos soins destiné, ainsi le destin le fracasse.
- 1612 Vous êtes partis, vous perdant, dix années se sont écoulées,  
 Les ailes de l'aigle brisées, les oiseaux sont restés sans roi;  
 C'est pourquoi j'osai entreprendre cette aventure criminelle,  
 Ainsi qu'un collier tôt rompu, le destin s'est brisé pour moi.
- 1613 Je te supplie, prends ma vie seule, de tout c'est moi qui suis  
 [coupable;  
 Cinq cents vizirs sont avec moi, en otages ils m'accompagnent,  
 Tranche leur tête et fait couler leur sang ainsi qu'un vrai torrent,  
 Je t'implore d'un cœur brûlant, épargne la troupe innocente. »
- 1614 Pliant le genou devant lui, tous ils prêtèrent le serment :  
 « Ne nous tue pas! Nous t'implorons par celui qui t'a conservé. »  
 Tariel se tenait songeur, Ramaz à ses pieds prosterné.  
 Si Dieu pardonne au repentir, l'homme doit oublier l'offense.

- « L'on peut obtenir le pardon des péchés, au moyen des larmes. 1615  
Tels les habitants de Ninive, se couvrant la tête de cendres,  
Ils vont bientôt se délivrer du courroux qui, du ciel, descend.  
Le monde remet à l'endroit ce qu'il a d'abord renversé!
- En lisant les œuvres d'un Sage, j'ai découvert l'écrit suivant : 1616  
« Telle est la marque du parfait courage pour un Preux vaillant :  
Si tu as vaincu l'ennemi, ne le tue pas et temporise;  
Observe donc cette devise, si tu veux être un chevalier. »
- Tariel s'adoucit, tel Dieu, il se tient sur la juste voie : 1617  
« Je ne veux plus ta mort dit-il — si la peur ne tue le vaincu, —  
Je remets en place, à l'endroit, ce qui se trouvait à l'envers;  
Tout ce qui était dévié se trouve redressé par moi. »
- Se prosternant et saluant, toute la foule, ensemble, crie, 1618  
Suppliant Dieu à haute voix, ils sont rassurés sur leur sort,  
Ils se préservent de la mort, ils épargnent ainsi leur vie.  
De Tariel, le glaive avide de chair demeure inassouvi.
- Ceux qui désirent contempler Tariel, pour le voir accourent; 1619  
Tariel armé de douceur éteint les feux de la colère;  
Chacun s'en vient et les guerriers de Ramaz s'empressent en foule;  
Une colonne de lumière, sur les Indes, descend du ciel.
- Pour porter la bonne nouvelle un messager fut dépêché : 1620  
« Il vous épargne, il vous fait grâce! » — Toute l'armée le bénissait;  
Dans la joie sonnait le buccin et toutes les voix proclamaient :  
« Il est venu le Preux qui, seul, écrase un essaim de guerriers. »
- Venus au-devant de Tariel, les habitants rendaient l'hommage; 1621  
Ils reconnurent leur emblème flottant parmi les étendards,  
Les Hindous encor méfiants dirent : « L'on veut nous tendre un  
[piège. »  
Ils n'attendaient pas Tariel et leurs yeux s'emplissaient de larmes.
- Tariel s'avançant cria : « Je suis venu, moi votre roi! 1622  
Avec moi s'avance mon Astre, ses traits répandant des éclairs!  
Le Très-Haut, nous donnant la grâce, nous verse la manne céleste,  
Il dit : « Approchez-vous de moi, je souffre de vous voir de loin! »
- Lors, reconnaissant Tariel, chacun accourt de tous côtés, 1623  
Aux balcons et dans les jardins partout s'allument des lumières;  
Ce sont des cris et des appels : « Les souffrances nous ont quittés,  
Le Très-Haut, longtemps courroucé, de nous a pris enfin pitié! »

- 1624 Ouvrant toutes grandes les portes, on vint lui présenter les clefs,  
Également vêtus de noir, les spectateurs les contemplaient;  
La Dame et le Preux sont en pleurs, le jardin de roses ruisselle,  
Ils se lamentent, les cheveux heurtent les joues comme des ailes.
- 1625 Ainsi qu'il convient pour un maître, le disciple est fou de tristesse;  
Les larmes, roulant de ses yeux, sont plus brûlantes que la flamme,  
Il gémit, se frappe la tête, il pleure et son cœur est brisé,  
Il se griffe le front de jais avec un fourchet de cristal.
- 1626 En voyant les vizirs en deuil et les notables de la cour,  
Tariel gémit à nouveau, poussant de hauts gémissements,  
Se suivant ainsi qu'en un lit, le sang et les larmes s'écoulent.  
Les grands s'approchent et l'enlacent, tels des frères et des enfants.
- 1627 Ils disent leurs condoléances aux deux époux et les enlacent;  
La femme défaille et n'a plus la force de pleurer son père,  
Les pétales de rose tombent et nul ne les remet en place,  
Vous n'auriez pu voir un seul homme qui sourit ou qui fût allègre.
- 1628 Se précipitant pour les voir, la Reine sortit sur la place,  
Et leur dit : « Pourquoi pleurez-vous? — elle était prête à se  
[fâcher; —  
Dieu a remplacé la colère et fait un geste de clémence,  
Ce n'est point le temps de pleurer, nous devrions lui rendre grâce! »
- 1629 La Reine, avec des pleurs brûlants, pressa sur son cœur Tariel :  
« La fournaise s'éteint, dit-elle, et me brûle plus lentement,  
Reprends ton souffle, calme-toi, tais-toi, écoute ma parole,  
Dieu qui réjouit l'orphelin me rend le bonheur de vous voir. »
- 1630 Nestane, à ses pleurs, fait écho : « Tendre mère! Ah! malheur à moi!  
Tu portais l'habit jaune et rouge, je te revois vêtue de noir,  
Mon père avait quitté le trône, il n'est plus assis nulle part. »  
La mère essuie ses pleurs : « Tais-toi, c'est là le sort, ne pleure pas! »
- 1631 Elle embrasse le frais visage et les roses douces des lèvres,  
Sa bouche vient presser la rose, ses larmes baignent l'aloès,  
Elle dit : « Nestandjar, pourquoi parles-tu en mauvais augure?  
Un seul plaisir ne suffit pas, nous méritons mille bonheurs. »
- 1632 Après un court moment passé, le temps avait marqué les heures,  
Les grands Seigneurs les saluèrent et se levèrent tous ensemble,  
Les deux Soleils les accueillirent, cœur contre cœur, les enlaçant,  
Ils reçoivent et ils embrassent, l'un après l'autre, chacun d'eux.

Avthandil et Pridon présentent leurs condoléances à la Reine, 1633  
Tariel dit : « C'est grand dommage pour vous de ne pas les

[connaître,

Plus tard je vous le conterai, ils nous ont libérés des peines,  
C'est par leurs soins que, tous les deux, nous avons retrouvé la  
[vie. »

Afin de se rendre au palais ils s'en allèrent par la ville; 1634  
La Reine, en peu de mots alors, s'exprime mieux qu'en longs

[discours :

« Dieu a terrassé l'ennemi, pour nous il n'est plus de péril,  
Voilà ce dont se réjouit et dont se délecte mon cœur. »

Elle ordonna : « Cessez le deuil, faites résonner les cymbales, 1635  
Je veux que le bruit de la joie se répande de notre seuil,  
Ceignez-vous de ceintures d'or, mettez les vêtements de soie,  
Que l'on s'amuse et que l'on rie, que l'on ne verse plus de pleurs! »

*Noces solennelles de Tariel  
et de Nestan'Daredjane*

- 1636 La Reine vint près des époux, les prit chacun par une main,  
Les conduisit et les plaça tous deux sur le trône royal,  
En bannissant toute douleur, elle affermit son cœur de mère,  
Et quittant le deuil pour la fête, ne permit plus aucune larme.
- 1637 La Reine se vêtit d'atours, abandonnant la robe noire,  
Elle apprêta pour les Seigneurs des vêtements aux tons joyeux,  
Elle habilla toute la cour, faisant les présents plus nombreux,  
Et dit : « Oublions le chagrin puisque vient d'éclorre la joie.
- 1638 Tariel, la belle Nestane sont assis sur le trône ensemble,  
Ils se conviennent l'un à l'autre, la femme vaut le chevalier,  
La langue ou bien l'entendement, de qui pourrait donc l'exprimer ?  
Est-il un être fait de chair, un fils d'Adam qui leur ressemble ? »
- 1639 Lors Tariel et son épouse atteignent l'objet de leur quête,  
Les sept royaumes, les sept trônes et la félicité parfaite,  
Ainsi leur bonheur actuel leur fait oublier la tristesse,  
L'homme ne peut goûter la joie, s'il n'a pas éprouvé la peine.
- 1640 Passant le soleil en beauté, contemplez-les tous deux assis !  
Les gongs adoucissent leurs noms, le buccin les proclame rois,  
On porte les clefs du trésor, le sort de tous leur est remis.  
« Il est notre roi souverain ! » ainsi le proclament les voix.
- 1641 On fit dresser deux autres trônes pour Avthandil et pour Pridon,  
Ils prirent place en souverains, on louait leur magnificence,  
Il n'est point d'être humain que Dieu ait fait naître à leur  
[ressemblance.  
Narrant les épreuves passées ils s'adressaient à tout le monde.

- Pour le banquet et le festin, la foule fut plus grande encor,  
L'éclat de la cérémonie fut digne de fêtes de nocés,  
Pour les époux on apportait, on donnait d'égaies offrandes,  
L'on rassemblait sur une place pour les pauvres mille trésors. 1642
- La Reine dit : « Faites venir les enfants orphelins, les veuves,  
Enrichissez-les de présents et les comblez de vos étrennes. »  
La quantité qu'elle donna ne se dit pas en langue humaine.  
« Bénissez-les et prions Dieu de leur donner une vie longue. » 1643
- « O Reine! répond Tariel, j'ose vous faire une demande :  
Que Dieu soit votre débiteur! Ayez pitié du Roi Ramaz,  
De notre glaive il a pris peur, compatissant, faites-lui grâce,  
Pour le pêcheur pleurant sa faute, Dieu sait user de la clémence. » 1644
- La Reine apitoyée lui dit : « Je veux aussi lui pardonner. »  
L'on fit venir le roi Ramaz pour saluer les souverains,  
Les voix distinctes des chanteurs bientôt en un chœur s'unissaient,  
Le bonheur qui régna ce jour égalait les tourments passés. 1645
- Lors, les bijoux, les diamants si merveilleux à regarder,  
Tels des monts entassés croulaient comme pour arroser la plaine,  
Qui désirait en emportait comme un butin, sans nulle gêne,  
Les chambellans laissaient chacun prendre place à table, à son gré. 1646
- Puis d'Avthandil et de Pridon, le roi harangua les armées :  
« Nos hôtes des pays lointains, prenez sans honte ni scrupules,  
Que chacun reçoive un mulet chargé de perles précieuses! »  
Ainsi donnait-il des présents, le reste ne peut se compter. 1647
- Et de présents, qui peut compter, ceux d'Avthandil et de Pridon?  
La langue s'abstient de parler, ne pouvant dire l'abondance,  
Pour eux la Reine ouvre ses coffres, tout est là, le trésor, les dons,  
Les nommant ses libérateurs, doucement elle les contemple. 1648
- Pour tous les Hindous, Avthandil et Pridon étaient les sauveurs,  
« Nous vous devons notre bonheur », disaient-ils, s'adressant à eux,  
Ils les traitaient comme leurs maîtres et satisfaisaient leurs désirs,  
Chacun venait les saluer, à la cour, aux cérémonies. 1649
- Tariel au cœur généreux fit des présents au Roi Ramaz,  
Et lui dit : « Tu dois nous payer le tribut qu'exige ton rang. »  
L'autre s'incline et le salue, jusqu'à terre abaissant la face,  
Puis sans bravade de guerrier se retire en le bénissant. 1650

- 1651 Lors le roi des Indes convie Asmath qui partagea ses peines :  
« Ce que tu fis, il n'est de maître ou de disciple qui l'eût fait,  
La septième partie des Indes est un royaume désormais,  
Dans la douceur de l'allégresse je veux t'en déclarer la Reine.
- 1652 Choisis pour époux qui tu veux, prends la tête de ce royaume,  
Dorénavant, dans cette charge, sers-nous comme un vassal fidèle ! »  
Asmath se jeta à ses pieds : « Ma force vient de toi, dit-elle ;  
Je ne désire et ne veux rien que vous dévouer ma personne.
- 1653 En redoutant que tu t'offenses, ô roi ! j'ose te déclarer,  
Je ne pourrai pas vous quitter, quand même j'aurais l'univers,  
Du soleil j'escorte le char, je ne veux que votre lumière,  
Je ne puis, pour aller ailleurs, quitter celle que j'élevai. »
- 1654 Tariel lui annonce encor : « Tu as eu assez de souffrances,  
Je me souviens des pleurs versés par tes yeux plaignant notre sort,  
Il vaut mieux suivre mon conseil et faire ainsi que je propose,  
Tu changeras le mal en bien, tu auras des armées puissantes. »
- 1655 Elle se soumit; elle dit : « Le mal ne dure qu'un instant. »  
On fit venir un Preux vaillant ayant le sens et l'esprit droit,  
On lui donna la tendre Asmath, il la conduisit par la main,  
Ce Preux fut élevé au trône, il eut renommée de Roi.
- 1656 Les trois frères jurés encor passèrent des journées ensemble,  
Se divertissant, recevant toujours de merveilleux présents,  
Des solitaires, des brillants et des chevaux de pure race,  
Mais un regret, chez Avthandil, mit une ombre sur le visage.
- 1657 Tariel sentit que le Preux songeait à celle qu'il aimait,  
Il dit : « Je vois bien que ton cœur est mécontent à mon endroit,  
Malheur à moi, sept à huit fois le souvenir accroît la peine,  
Il est temps de nous séparer, le monde est avare de joie. »
- 1658 Pridon aussi fit ses adieux : « En mon château je m'en retourne,  
Je reviendrai en ces parages fouler le sol de ce palais,  
Et vous pourrez me commander comme au plus jeune un frère aîné  
Je languirai de vous revoir comme un cerf de trouver la source. »
- 1659 Il lui remet un sauf-conduit : « Pars, va retrouver ta maison,  
Épargne-moi, ne m'oublie pas, reviens bientôt de tes voyages. »  
Puis il s'adresse à Avthandil : « Sans toi je n'aurai pas de joie,  
Que faire ? il te faut te hâter, la Belle Lune attend le Lion. »

- Pour Rostévann il fait présent de fastueux habits de cour, 1660  
 De vaisselle faite de gemmes, point d'aiguière ni de vase.  
 « De ma part, offre-lui ces dons, ne me contredis pas et pars! »  
 Avthandil répond : « Je ne sais comment, sans toi, survivre au  
 [jour. »
- Nestane à Thinathine envoie une tunique et des atours, 1661  
 Que nulle autre beauté n'est digne de porter et de revêtir,  
 Un bijou dont qui le détient ne dit point : j'ai peiné à tort!  
 Brillant la nuit comme un soleil, de partout les yeux il attire.
- Avthandil saute en selle, il part, il fait ses adieux à Tariel, 1662  
 Au moment de se séparer, un feu de flammes les harcèle,  
 Les Hindous pleurent le départ, les larmes sur les champs abondent,  
 Lors Avthandil dit : « Je me meurs de l'amertume de ce monde! »
- Avthandil et Pridon font route ensemble durant quelques jours, 1663  
 Le chemin les sépare, ils vont chacun pour soi, tout en pleurant,  
 Ils ont l'un et l'autre mené leur entreprise à bonne fin,  
 Le Preux atteignit l'Arabie, sans nulle aventure en chemin.
- Les Arabes le saluèrent, il illuminait le royaume, 1664  
 Il vit son Soleil, le désir et la souffrance s'apaisèrent,  
 A la joie de tous les regards il fut sur le trône avec elle,  
 La volonté venue du ciel rend la couronne souveraine.
- Les trois rois vécurent en paix, sans se haïr les uns les autres, 1665  
 Suivant le désir de leur cœur, ils se rendaient maintes visites,  
 Ils punissaient de leur épée ceux qui fomentaient des révoltes,  
 Ils étendirent leur royaume, régnaient en souverains splendides.
- Ils répandirent leurs bienfaits, telle la neige égale sur tous, 1666  
 Aidant la veuve et l'orphelin, donnant le nécessaire aux pauvres,  
 Le vol châtié, nul agneau ne vint boire le lait d'un autre,  
 Et dedans leur empire, ensemble, l'on vit paître brebis et loups.

## Épilogue

- 1667 Leur histoire ainsi se termine comme le songe d'une nuit!  
Ils ont vécu, ils sont passés sur cette terre — ô temps perfide! —  
Même pour qui croit la vie longue, elle ne dure qu'un instant.  
Et moi, Roustavéli, qui suis-je! poète meskh en l'écrivant!
- 1668 Pour le Roi de Géorgie, David, du Soleil chevalier servant,  
J'ai composé et mis en vers ce récit afin de distraire  
Celui qui inspire la crainte de l'Orient à l'Occident,  
Qui réjouit l'homme fidèle et fait brûler le cœur du traître.
- 1669 Comment exprimer les hauts faits de David et son grand courage!  
Voilà le roman de ces rois, leurs aventures merveilleuses,  
Les mœurs anciennes, les exploits et les louanges des seigneurs,  
Que j'ai trouvés et mis en vers en m'enjouant de beau langage.
- 1670 Tel il est, ce monde, ici-bas, à qui nul ne peut se fier,  
Il est l'instant passant plus vite que l'œil n'a le temps de ciller!  
A quoi bon chercher et courir! le Sort nous marque de la honte,  
Heureux celui qu'Il accompagne et suit jusque dans l'autre monde.
- 1671 Amirann, fils de Daredjane, fut chanté par Mossé Khonéli,  
Abdoul Messia par Chavtéli, dont les rimes sont renommées,  
Dilarghet par Sarguis de Tmogvi, à la langue infatigable,  
Tariel l'est par moi, Rousthvéli, qui déverse pour lui mes larmes.

## NOTES

Str. 4/1.

*Thamar*, Reine connue dans l'histoire de la Géorgie sous le nom de « Thamar-Roi ». Sous son règne (1178-1212), la Géorgie atteint l'apogée de son unité et de sa puissance politique. C'est elle que Roustavéli célèbre dans son œuvre. Elle avait épousé en premières noces le Prince de Souzdal, puis, en 1189, le Prince d'Ossétie, David Soslan auquel le poème est dédié. L'époux de la Reine devait mourir en 1207. La composition du poème se situe donc entre ces deux dates. Dans cette strophe d'envoi, l'épithète « Au Lion à qui sied de tenir l'épée » désigne David. Il est également cité dans l'épilogue (Str. 1669).

Str. 9/1.

*D'Orient*, de Perse. Il s'agit, selon toute évidence, d'une déclaration dictée par le souci d'éviter les persécutions du Pouvoir. En prêtant ses propres opinions philosophiques et sociales à des héros musulmans, Roustavéli use d'un subterfuge qui sera celui de Montesquieu publiant *Les Lettres persanes*. En dépit de l'usage largement répandu de la littérature arabe et persane dans la Géorgie du XII<sup>e</sup> siècle, ni la fable ni le sujet ne semblent avoir été importés du dehors : « Tout au plus, pourrait-on l'appeler une histoire ou fable persane ou orientale dans la mesure où certains détails de la matière paraissent ostensiblement empruntés à des modèles persans », note J. Karst (*Littérature géorgienne chrétienne*, Paris, 1934).

Str. 20/1.

*Midjnour*, le Fou d'amour. Allusion au roman *Leïla et Medjnoun*, du grand poète lyrique Nizami, né en 1140 à Gandja, dans le Caucase.

Ce chef-d'œuvre de la littérature de langue farsi décrit l'amour sublime de Kaïs et de Leïla qui s'aiment depuis l'enfance. La passion de Kaïs devient si puissante qu'elle le conduit à la folie; il perd la raison et reçoit le nom de *Medjnoun*, en arabe : le fou. Sans Leïla, le monde est pour Kaïs dépeuplé et, quittant sa demeure, il s'éloigne des hommes et se retire parmi les animaux sauvages auprès desquels il devient lui-même semblable à une bête. Leïla, mariée à un riche prétendant, refuse de consommer le mariage et, quand elle meurt, Kaïs se donne la mort sur sa tombe. L'origine du thème remonte au poète arabe Quâis ben Molawah.

Str. 40/1.

*Emir Spassalar*, le grand connétable des Armées. En Arabie, tous les grands officiers de la couronne portaient le titre d'émir, « celui qui ordonne », ajouté au nom de leur fonction. Le titre d'*Amir-bar* que reçoit le père de Tariel dans le cycle indien est composé sur le même modèle, il désigne le grand amiral ou vizir commandant la flotte. On trouve également dans le poème le titre de *Spaspeth* donné au commandant des troupes (du persan Sipah-bed); il est porté par Avthandil.

Str. 72/4.

Les deux héros Avthandil et Tariel, qui représentent des figures complémentaires l'une de l'autre (on peut comparer leur forme double à celle du héros principal et du héros secondaire dans le poème de Gilgamesh), sont également caractérisés par les couleurs symboliques des chevaux qu'ils montent. Il est à noter qu'en analysant les *Images symboliques*, l'Aréopagite écrivait : « La figure des chevaux signifie l'obéissance et la docilité, s'ils sont blancs, cette limpidité aussi proche que possible de la lumière divine, s'ils sont noirs, le caractère mystérieux, s'ils sont isabelle, la puissance du feu et l'efficacité, s'ils sont pie, la synthèse des opposés et le pouvoir de passer de l'un à l'autre. »

Str. 177/1.

*Ezros*. Il s'agit d'Ezra, poète de langue arabe du début du XII<sup>e</sup> siècle et de son *Divan* ou recueil de poèmes. Le *Divan* d'Ezra n'était pas traduit en géorgien à l'époque de Roustavéli. On admet que ce dernier en avait connaissance par le texte original.

Str. 183/3.

*Vis et Raminn*, roman d'amour en langue persane, composé vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle par Fakhr-ed-Din-Gourgani, dont il existait

en géorgien une version remaniée à partir de l'original persan. Le sujet du roman dans lequel Vis, l'épouse du Roi Kobad, s'éprend de son beau-frère, le jeune et séduisant Raminn, a été comparé à celui de *Tristan et Yseult*; mais les péripéties de l'amour offrent un tour beaucoup plus réaliste dans le roman persan. Dans la monographie exhaustive qu'il a consacrée à *Chota Roustavéli* — Édition de l'Académie des Sciences (Tbilissi, 1958), — le professeur A. Baramidzé trace un intéressant parallèle entre le *Visraminiani* et *Le Chevalier à la Peau de Tigre*; dans le premier, la passion avilit le héros, l'abaisse et lui fait perdre l'honneur; au contraire, pour Roustavéli, la passion est un sentiment sublime et chevaleresque, la source du courage et de la force qui permet à l'homme de donner le meilleur de lui-même.

Str. 195/3.

*Rostom*, l'un des héros du *Shah Nameh* ou *Livre des Rois*, de Ferdousi. Modèle de la bravoure, de la prudence et de la sagesse. L'enfance du héros, doué d'une vigueur surhumaine, rappelle celle de Gargantua, son ombre couvre plusieurs milles, ses pieds lorsqu'ils se posent sur le sol creusent de profonds fossés dans la pierre. Il est capable de manger un buffle à son repas, et de boire trois jours de suite. A la manière des héros de légendes populaires comme l'Ilya Mourometz des bylines russes, et comme Roland, il arrache un arbre et le balance aisément à la façon d'un javelot. Les flèches ornées de plumes d'aigles qu'il décoche d'une main sûre sont aussi longues et pesantes que des lances.

Str. 221/2.

Selon G. Bachelard, la grotte, « image de la maternité et de la mort », serait un lieu magique qui, de même que la caverne et le souterrain, donnerait un sens immédiat au rêve d'un repos protégé. La même prescience de la valeur poétique et apaisante de l'image de la grotte se retrouve chez d'autres grands écrivains. Elle anime la rêverie baudelairienne de la « vie antérieure » ou le poète associe la langueur et le secret douloureux à des portiques « semblables à des grottes basaltiques ». C'est dans un décor analogue, dans « la grotte où nage la sirène », que Gérard de Nerval fait rêver le ténébreux Desdichado, le veuf, l'inconsolé!

Str. 331/4.

*Gabaon*, comparaison biblique. L'académicien Chichmarev fait remarquer à ce sujet (V. Chichmarev, *Cb. Roustavéli*, Enimkis

Mambé, III, Tbilissi, 1938) que si Roustavéli a recours à des situations tirées de l'Écriture ou s'il y puise des images ou des sentences, il n'indique jamais cette source. L'auteur rappelle que l'expression employée dans la strophe 246 : « Il est écrit que tout péché doit être pardonné sept fois », est tirée des paroles de l'Évangile : « S'il pèche contre vous sept fois le jour et que sept fois il revienne vous trouver et vous dire : je me repens de ce que j'ai fait, pardonnez-lui » (Luc, XVII, 4).

Str. 377/3.

*Khataï*, Cathay ou Catay : la Chine. A la suite du voyage de Marco Polo et de son livre des *Merveilles du Monde*, le nom de Cathay fut mis à la mode et se répandit aussi en Occident. Dans *Le Roland furieux* de l'Arioste, la belle Angélique est une princesse de Cathay.

Str. 384/4.

Cette image se rencontre également dans la littérature occidentale, par exemple chez Brantôme décrivant Marie Stuart dans *Le Recueil des Dames* : « Sa beauté commença à faire paraître sa lumière en beau plein midi et à en effacer le soleil lorsqu'il luisait le plus fort. »

Str. 403/4.

*Khorezm*, l'une des plus anciennes contrées de l'Asie centrale. Les Khorezmiens eurent longtemps leur propre royaume. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, ils se rendirent maîtres d'une partie de l'Iran, c'est la raison pour laquelle, dans la Str. 540, Nestane identifie Khorezmiens et Persans. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le Khorezm tomba aux mains de la Perse, formant le Khanat de Khiva. Sous le Pouvoir soviétique, il y eut jusqu'en 1924 une République de Khorezmie. Son territoire fait aujourd'hui partie de deux des Républiques de l'Asie centrale, l'Ouzbékistan et le Turkménistan.

Str. 466/1.

*Maïdan*. Dans les villes d'Orient, la place publique principale était aussi la place du Marché.

Str. 558/1.

Ce vers est un bon exemple de « haut chaïri », où Roustavéli utilise les allitérations et des coupes secondaires; fortement et vive-

ment scandé, ce vers rend bien l'idée de tailler et de découper brutalement. La transcription phonétique en serait la suivante : *Karvis kalta tchakhloulouli tchavtjer tchavakarabaté*. Dans la traduction française, nous avons tenté de transposer l'effet d'harmonie imitative par l'emploi des *r*.

Str. 654/1.

*Dèves*. Le « dève » est le mauvais esprit, le démon. Dans le Shah Nameh, où l'usage du merveilleux est infiniment plus large que dans l'œuvre de Roustavéli, Firdousi représente le combat du Preux Rostom avec un « Div » (dève) en un épisode fantastique. Le poète persan emploie également le terme dans un sens allégorique : « On dit : un méchant homme est un div. »

Str. 657/2.

Dans les légendes anciennes, la peau de tigre est un symbole de courage et de puissance. Dans le poème de Roustavéli, il y aurait lieu de distinguer un sens manifeste qui est ici explicité dans l'attachement à la peau de tigre comme à un objet évocateur de l'être aimé et un sens latent qui implique une identification du héros aux vertus du fauve. La peau de tigre serait alors non seulement le symbole de l'instinct viril, mais aussi celui de la régression de l'âme à un état de solitude et de souffrance « animales ». Ce sens apparaît nettement et se précise dans la strophe suivante; la strophe 217 l'indiquait déjà.

Str. 706/3.

*L'ignorance mène au savoir*. Le rapprochement des concepts opposés est peut-être plus sensible dans le texte géorgien; l'ignorance renferme objectivement son contraire. Reconnaître son ignorance est le commencement du savoir. C'est le thème de la « docte ignorance » que développera Nicolas de Cues.

Str. 710/1.

*Langage géorgien*. La langue employée par Roustavéli a fait preuve d'une remarquable stabilité, demeurant aussi proche du géorgien parlé aujourd'hui que la langue de Villon l'est du français moderne. Les linguistes considèrent que la langue du *Chevalier à la Peau de Tigre* n'appartient ni à la langue archaïque, ni à une forme de transition. Elle représenterait la première expression littéraire de la forme linguistique qui constitue la base du géorgien moderne



(Cf. A. Tchikobava, *Les tournures dialectales dans « Le Chevalier à la Peau de Tigre »*, Enimkis Moambé, III, 1938, p. 227).

Str. 749/3.

*Géon*, le Djihoun ou Djeioun des Arabes, l'Oxus des Anciens, ou l'Amou-Daria. Fleuve de l'Asie centrale qui se forme de la réunion de trois rivières venues du Pamir et de l'Altaï et se jette dans la mer d'Aral. Cette image de l'abondance est souvent usitée dans la poésie arabo-persane. Elle se trouve, par exemple, chez Omar Khayam : « L'étang de mes pleurs est profond ainsi que les eaux du Djeioun » (*Roubhayat* 54).

Str. 800.

La méditation sur la mort s'exprime dans cette strophe et dans la suivante en des images que l'on retrouve, comme des lieux communs, chez des poètes français contemporains de Roustavéli : « Comte, ni duc, ni les rois couronnés ne se pourront à la mort dérober » (*Chanson de Croisade* du XII<sup>e</sup> siècle). Le même tour oratoire que celui de la strophe 801 se retrouve aussi chez Guillaume de Lorris : « Le temps qui s'en va nuit et jour sans repos prendre et sans séjour » (*Le Roman de la Rose*).

Str. 805/806.

Ces deux strophes ne figurent pas dans l'édition de l'Académie des Sciences (Tbilissi, 1957), mais sont admises dans la plupart des traductions en langues étrangères. Au-delà de la théorie aréopagique de la hiérarchie ascendante et de l'union ineffable, on retrouve ici le thème platonicien de l'éblouissement qui accompagne le passage de l'ombre à la lumière.

Str. 838.

*Nuit pleine de soleil*. Cette image doit être prise dans son acception philosophique et entendue comme signifiant l'unité des contraires. Dieu est l'unité de la nuit et du jour, comme il est celui de l'Être et de l'Un. C'est la *coincidentia oppositorum*. Le symbolisme du soleil dans l'œuvre de Roustavéli a fait l'objet d'une étude richement documentée de V. Nosadzé (*La signification du soleil dans « Le Chevalier à la Peau de Tigre »*, Santiago du Chili, 1957).

Str. 896/1.

*Guérisseur de tristesse.* Littéralement : le remède de l'humeur. Dans ce court épisode, Roustavéli décrit une série d'actions qui produisent la médication psychologique : d'abord une suggestion insistante, puis le bercement rythmé de la marche qui procure avec le bien-être du corps un relâchement de la tension anxieuse, enfin l'analyse rationnelle de l'attachement de transfert que Tariel porte au bracelet qu'il tient de Nestane. Il est à noter que cette séance s'achève par la réminiscence cathartique de la scène au cours de laquelle l'image de Nestane et le souvenir du conflit des amants se sont mêlés au combat de la tigresse et du lion.

Str. 960/1.

Certaines versions conservent les noms arabes par lesquels les planètes sont désignées dans le texte géorgien : Zoual (Saturne), Mouchtar (Jupiter), Marikh (Mars), Aspiroz (Vénus), Otariid (Mercure), symboles du malheur, de la justice, du courage, de la guérison et de la sagesse. Les anciens astronomes qui ne distinguaient pas à l'époque la vraie nature des planètes ne connaissaient que les cinq d'entre elles qui sont visibles à l'œil nu. Avthandil, qui leur donne le nom d'étoiles, *varsklavni*, en compte sept avec le soleil et la lune (Str. 966).

Str. 970/4.

*Misr*, nom national de l'Égypte arabe.

Str. 1073/1.

*Khatoune*, ou Khatoun : en arabe, la maîtresse de maison ou la dame. Ce titre, employé en signe de politesse galante, s'est conservé dans la langue géorgienne moderne comme prénom.

Str. 1134/4.

A plusieurs reprises, comme dans la strophe 624 et ici, Roustavéli décrit un effet d'anticipation dans l'activité perceptive, dont les psychologues modernes ont maintes fois vérifié l'exactitude. Dans les expériences où un stimulus ambigu fait l'objet d'une présentation très brève ou très distante, le sujet oriente son interprétation selon les « attitudes » ou dispositions de sa personnalité. Roustavéli

montre bien également que nous ne percevons pas des formes mais des objets qui ont un sens.

Str. 1190/2.

D'*Occident*, pour le terme d'origine arabe « Maghribelni » qui se traduirait directement par Maghrébien. En fait, le nom de Maghreb, que les géographes arabes donnaient à l'Afrique du Nord pour désigner la situation occidentale de cette région par rapport à l'Égypte, n'a originellement que le seul sens de « couchant ».

Str. 1254.

C'est une situation galante analogue que V. Hugo évoque dans l'amusant alexandrin « l'hôtesse syrienne acoquine Virgile ». Le critique C. M. Bowra, qui, dans son ouvrage *Inspiration and Poetry* (Londres, 1955), accorde une place importante à l'analyse du *Chevalier à la Peau de Tigre*, fait justement remarquer que cet épisode frivole n'est nullement choquant dans ce roman de l'amour fou car il donne sa place à une certaine dimension réelle de l'amour. Avthandil ne résiste pas aux convoitises d'une Fatmane dont Roustavéli a pris soin de nous dire qu'elle était une belle femme rieuse, bien en chair (1079), mais il se sent coupable. Le Preux aurait pu s'autoriser de l'exemple d'illustres devanciers comme Ulysse.

Str. 1306.

Décrit l'union mystique. La lutte d'idées qui se déroulait au sein de la philosophie théologique, et dans laquelle les doctrines qui se réclamaient d'une idéologie mystique étaient infiniment plus riches et plus progressistes que la doctrine officielle, n'allait pas sans susciter de graves dommages aux chevaliers de l'humanisme. S'il ne connut pas le sort cruel dont Abélard fut la victime, Roustavéli fut cependant condamné par les représentants dogmatiques de la hiérarchie et banni au couvent de Jérusalem où il acheva sa vie. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Catholicos de Géorgie, Antonius I<sup>er</sup>, ordonnait encore un autodafé de l'ouvrage de Roustavéli.

Str. 1342/4.

*Salaman et Caïn*. Salaman, héros du conte arabe *Salaman et Absal*; Caïn, forme altérée pour Quaïs ou Kaïs, l'amant fou d'amour, ou Medjnoun, du roman *Leïla et Medjnoun*.

Str. 1348/4.

*Presque noir*, littéralement bleu marine, couleur qui, comme le noir, est porteuse d'obscurité. Le terme que nous employons respecte l'indication de Roustavéli, car il traduit la même réalité psychologique, à savoir que les différences d'éclaircissement correspondant à différents degrés d'intensité sont perçues comme des différences de couleurs.

Str. 1370/2.

*Basra*, ou Bassora, débouché de Bagdad sur le golfe Persique et le grand entrepôt maritime du commerce international avec les Indes et avec la Chine. La ville était également le siège d'une industrie d'armements très renommée au Moyen Age.

Str. 1394/1.

*Dionos*, Denys l'Aréopagite. Ici le pseudo-Denys est directement nommé, comme il l'est aussi dans l'œuvre du poète Tchakhroukhadzé, contemporain de Roustavéli, lorsqu'il note : « Seul eût pu l'écrire Enos et l'auteur du Livre de Dionos. » Si l'on songe que la pensée philosophique moderne n'est pleinement intelligible qu'à la lumière de ce courant de pensée directement tributaire du pseudo-Denys qui conduit jusqu'à Hegel, et si l'on admet que « c'est avec le néoplatonisme après Plotin que s'est faite la liaison de notre pensée avec la pensée grecque authentique » (L. Robin), on conçoit tout l'intérêt que présente la réflexion de cette philosophie dans une œuvre littéraire comme *Le Chevalier à la Peau de Tigre*.

Str. 1578/4.

*Sala*, forme abrégée pour Salaman, du conte *Salaman et Absal*

Str. 1667/4.

*Meskh*, habitant de la Meskhétie ou Meskhie, l'une des provinces les plus importantes de la Géorgie féodale, dont Roustavéli était originaire. À la strophe terminale, le poète, selon l'usage qui est aussi celui des « gazel » persans, cite son nom dans le dernier vers du poème comme s'il apposait une signature sur son œuvre.

INTRODUCTION	7
PROLOGUE	25
HISTOIRE DE ROSTÉVANN, ROI D'ARABIE	29
CHASSE DU ROI ROSTÉVANN ET D'AVTHANDIL	34
RENCONTRE DU ROI D'ARABIE ET DU CHEVALIER A LA PEAU DE TIGRE	36
THINATHINE ENVOIE AVTHANDIL A LA RECHERCHE DU PREUX	41
MESSAGE D'AVTHANDIL A SES SUJETS	47
DÉPART D'AVTHANDIL A LA RECHERCHE DU PREUX	49
RÉCIT FAIT PAR AVTHANDIL A ASMATH DANS LA GROTTÉ	56
RENCONTRE DE TARIEL ET D'AVTHANDIL	62
TARIEL RACONTE SON HISTOIRE A AVTHANDIL	66
TARIEL RACONTE LA NAISSANCE DE SA PASSION	70
PREMIÈRE LETTRE DE NESTAN'DAREDJANE A SON AMANT	75
LETTRE DE TARIEL A SA BIEN-AIMÉE	76
MESSAGE DE TARIEL AUX KHATAIENS	77
NESTANE FAIT MANDER TARIEL	78
LETTRE DU ROI DE KHATAI EN RÉPONSE A TARIEL	80
ENTRETIEN DE TARIEL ET DE NESTANE	81
DÉPART DE TARIEL POUR LE KHATAI ET POUR LA GRANDE GUERRE	83
LETTRE DE TARIEL AU ROI DES INDES. IL REVIENT VICTORIEUX	89
LETTRE DE NESTAN'DAREDJANE A SON AMANT	93
TARIEL PLEURE ET DÉFAILLE	95
RÉPONSE DE TARIEL A SA BIEN-AIMÉE	96
CONSEIL EN VUE DU MARIAGE DE NESTAN'DAREDJANE	97
ENTRETIEN DE TARIEL ET DE NESTAN'DAREDJANE. ILS FONT CHOIX D'UN PLAN	99
ARRIVÉE AUX INDES DU PRINCE DE KHOREZM POUR LES NOCES. IL EST TUÉ PAR TARIEL	103
TARIEL APPREND LA DISPARITION DE NESTAN'DAREDJANE	106

TARIEL PRÊTE AIDE A PRIDON	112
PRIDON RACONTE COMMENT IL VIT NESTAN'DAREDJANE	114
HISTOIRE DU RETOUR D'AVTHANDIL EN ARABIE	120
SUPPLIQUE D'AVTHANDIL ADRESSÉE AU ROI ROSTÉVANN. ENTRETIEN DU VIZIR	127
ENTRETIEN D'AVTHANDIL AVEC CHERMADINN	133
TESTAMENT D'AVTHANDIL ADRESSÉ AU ROI ROSTÉVANN	135
PRIÈRE D'AVTHANDIL	138
LE ROI ROSTÉVANN APPREND LA FUIITE D'AVTHANDIL	139
AVTHANDIL PART POUR REJOINDRE A NOUVEAU TARIEL	142
AVTHANDIL DÉCOUVRE TARIEL ÉVANOUÏ	147
TARIEL RACONTE LE MASSACRE DU LION ET DU TIGRE	152
TARIEL ET AVTHANDIL ARRIVENT A LA GROTTÉ OU ILS TROUVENT ASMATH	154
AVTHANDIL PART POUR SE RENDRE CHEZ PRIDON	159
ARRIVÉE D'AVTHANDIL CHEZ PRIDON	162
DÉPART D'AVTHANDIL A LA RECHERCHE DE NESTAN'DAREDJANE. RENCONTRE AVEC LA CARAVANE	169
RÉCIT DE L'ARRIVÉE D'AVTHANDIL A GOULANTCHARO	174
FATMANE S'ÉPREND D'AVTHANDIL	177
LETTRE D'AMOUR DE FATMANE A AVTHANDIL	178
LETTRE D'AVTHANDIL A FATMANE	180
FATMANE RACONTE L'HISTOIRE DE NESTAN'DAREDJANE	184
HISTOIRE DE LA CAPTURE DE NESTAN'DAREDJANE PAR LES KADJS. RÉCIT DE FATMANE	195
LETTRE DE FATMANE A NESTAN'DAREDJANE	202
LETTRE DE NESTAN'DAREDJANE A FATMANE	204
LETTRE DE NESTAN'DAREDJANE A SON AMANT	206
LETTRE D'AVTHANDIL A PRIDON	210
AVTHANDIL QUITTE GOULANTCHARO ET REJOINT TARIEL	212
DÉPART DE TARIEL ET D'AVTHANDIL POUR SE RENDRE CHEZ PRIDON	218
CONSEIL DE NOURADINN PRIDON	221
CONSEIL D'AVTHANDIL	222
CONSEIL DE TARIEL	223
PRISE DE LA FORTERESSE DE KADJÉTHIE ET DÉLIVRANCE DE NESTAN'DAREDJANE	225
ARRIVÉE DE TARIEL CHEZ LE ROI DES MERS	228
NOCES DE TARIEL ET DE NESTAN'DAREDJANE CÉLÉBRÉES CHEZ PRIDON	233
LES TROIS PREUX ARRIVENT A LA GROTTÉ, PUIS ILS SE RENDENT EN ARABIE	237
NOCES D'AVTHANDIL ET DE THINATHINE CÉLÉBRÉES CHEZ LE ROI D'ARABIE	244
TARIEL APPREND LA MORT DU ROI DES INDES	248
TARIEL ARRIVE AUX INDES ET SOUMET LES KHATAIENS	251
NOCES SOLENNELLES DE TARIEL ET DE NESTAN'DAREDJANE	256
ÉPILOGUE	260
NOTES	261

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 13 NOVEMBRE 1964  
PAR FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>  
LE MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
(EURE)

7 0014

f. 33. 625

f. 6844 v

E 31.287  
30

**Ghota Roustaveli**  
**Le Chevalier**  
**à la peau de tigre**

Ce roman épique géorgien, composé de soixante et onze quatrains écrits en vers de seize syllabes avec une rime uniforme pour chaque quatrain, rapporte une légende orientale.

Le Roi d'Arabie, qui n'a pas de fils, lègue son royaume à sa fille Thinatine. Au cours d'une partie de chasse donnée à l'occasion des fêtes du couronnement, apparaît un chevalier vêtu d'une peau de tigre qui verse des larmes de sang et disparaît en un clin d'œil. Thinatine envoie à la poursuite du chevalier de la mélancolie celui qu'elle aime, le preux Avthandil. Après trois ans d'errance il découvre Tariel qui n'est autre que le fils d'un des sept rois des Indes. Ce dernier s'est retiré dans la forêt et vit parmi les bêtes de proie depuis qu'il a tué le prétendant de Nestane, la fille du grand Roi des Indes dont il était tombé amoureux.

Au terme de nombreuses péripéties, Avthandil, Tariel et un troisième chevalier finiront par délivrer Nestane, victime de la magie des Nadjs et prisonnière dans une tour. Le chevalier à la peau de tigre épouse Nestane, tous deux regagnent les Indes, tandis que Avthandil reçoit la main de Thinatine.

პარლამენტის ეროვნული ბიბლიოთეკა



E 31.287/3 01

**Collection Caucase**

**Collection UNESCO**  
**d'œuvres représentatives**



**Gallimard**

17,50 F (+ I.L.)  
18 F T.L.I.